



WILDERNESS

roman

Lance Weller

Gallmeister



LANCE WELLER

WILDERNESS

Roman

Traduit de l'américain
par François Happe



Gallmeister

OceanofPDF.com

Titre original :
Wilderness

Copyright © 2012 by Lance Weller
This translation published by arrangement with Bloomsbury USA,
a division of Diana Publishing, Inc.
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2013
pour la traduction française

ISBN 978-2-35178-059-6
ISSN 1951-3976

OceanofPDF.com

Prologue

Se lever à nouveau

1965

ELLE se réveille avec un sentiment d'urgence qu'elle ne comprend pas tout de suite, abandonnant l'éclat éblouissant du rivage de son rêve pour la nuit aveugle de la journée qui commence. Elle a rêvé d'un feu de camp sur une plage aux ombres luisantes. Un tas de bois flotté, des flammes orange. Et tout au bord du monde, à l'ouest, une rognure d'ongle de soleil pour rougir l'océan. Les crêtes brûlées des vagues miroitant sous un ciel sombre où une touche de lumière pâle éclairait le ventre des nuages lourds de pluie. Du sable noir humide et un chapelet déchiqueté d'écume jaune pour souligner la hargne de la marée sur les rochers sculptés par le ressac. Des gerbes d'étincelles jaillissaient du feu et retombaient sur le rivage, brasillant comme de petites pierres précieuses. Elles flamboyaient puis mouraient avant de flamboyer à nouveau dans les yeux jaunes et sauvages du loup qui l'observait depuis la forêt s'élevant, noire et silencieuse, sur les falaises basses derrière elle.

C'était le paysage de son rêve, le paysage qu'elle a fui pour se réveiller.

Jane Dao-ming Poole se lève tôt, alors qu'il fait encore frais et qu'elle sent encore la dernière obscurité de la nuit passer lentement sur son visage apaisé par le sommeil. Des ombres aux couleurs de l'aube refluent dans les cavités veloutées où ses yeux s'ouvraient autrefois sur le monde et s'en délectaient. Elle reste étendue, toute tremblante, car c'est le hurlement d'un loup dans les forêts qui dévalent les pentes d'Hurricane Ridge, tout là-haut, au-dessus de la maison de retraite, qui l'a réveillée. Il n'est plus là, si toutefois il y a jamais été. Elle reste immobile un moment encore, puis en soupirant elle repousse les couvertures pour permettre à la chaleur qui brûle son corps de rechercher les coins supérieurs de la pièce. Comme pour apporter quelque chose d'elle-même à cette chambre fraîche et dépourvue de caractère. En respirant, elle goûte, grâce à la fenêtre entrouverte, l'odeur féconde de la forêt par-delà le parc, elle goûte la lumière du soleil et, au-delà de cette lumière, un froid mordant. Alors, elle s'éveille complètement.

Elle est âgée désormais, elle est devenue grise et fragile au-delà de toutes les représentations qu'elle avait pu se faire de la vieillesse lorsqu'elle était enfant. Par la force des choses, elle se lève lentement, se déplace prudemment dans la partie cuisine de son petit studio. La routine, le toucher, les pas mesurés entre le bar et le réfrigérateur, puis le tiroir et à nouveau le bar, permettent à Dao-ming d'accomplir sans réfléchir le rituel quotidien de son café matinal.

Assise à la table en Formica devant la fenêtre, elle attend la lumière du jour et imagine, comme on lui a appris à imaginer, le soleil en train de dorer des croûtes de nuages – hautes étagères étincelantes d'une merveille aérienne – touchant la forêt en bas et jetant des étincelles comme un feu étrange sur les sommets des montagnes à l'est et à l'ouest. Elle y voit des fleurs d'herbe aux ânes piquées dans des étendues de neige qui ne fondent jamais, couvertes d'une dentelle d'algues des neiges qui ne bouge jamais et se nourrit de la lumière du soleil et qui est toujours aussi dense. La nuit se retire au-delà de la mer et l'obscurité du paysage est peu à peu vaincue par la lumière qui progresse.

Dépliant ses doigts engourdis serrés autour de la grande tasse de café tiède, elle les écarte sur le dessus de la table dans un rectangle de soleil projeté par une vitre de la fenêtre. Petit à petit, la chaleur s'infiltré jusque dans ses paumes, gagne lentement les articulations de ses doigts et endort les vieilles douleurs glacées du talon de la main et des phalanges. Ses orbites veloutées couleur aubergine sont à découvert, pour qu'elle puisse sentir la qualité de la lumière et prendre conscience du jour. Et pendant tout ce temps, elle fait glisser le long d'un des deux cordons qui pendent à son cou un fragment de balle aplati, marqué de vieilles empreintes d'os fracassés, sillonné par les fibres musculaires comprimées contre le projectile là où il avait foré son passage brûlant dans le corps vivant de l'homme, son corps sec, léger, vieux comme la guerre de Sécession.

Tous les matins, à 7 heures, l'infirmier frappe légèrement à sa porte avec les extrémités de ses doigts, et tous les matins, quand il voit Dao-ming déjà attablée devant sa tasse de café, il la gronde gentiment. À ce moment-là, elle a pensé à mettre ses lunettes noires, car elle sait combien cela le gêne de voir son visage nu, elle sait qu'il est choqué par les vieilles ruines de ses yeux aubergine, témoignages de l'atroce violence de sa jeunesse. Elle se

souvent encore du jour où elle avait oublié de mettre ses lunettes, du ton aigu et effrayé de sa voix quand il l'avait vue. Il s'était mis à bafouiller et à bégayer, se démenant fébrilement jusqu'à ce qu'il eût mis la main sur les lunettes et qu'elle eût couvert les plis ridés et veloutés de ses paupières ravagées. Des cavités que l'on dirait meurtries, privées de la vue depuis l'hiver 1899, lorsque le monde avait basculé. Pour ne plus jamais redevenir comme avant. L'infirmier s'appelle Michael et elle ne connaît pas son visage, ni son âge, ni la couleur de sa peau, mais elle suppose que c'est un jeune homme et elle se sent rougir quand il flirte avec elle.

À part le personnel de la maison de retraite – l'infirmier de jour, un docteur quelconque une fois par mois, les autres résidents qui parcourent nerveusement les couloirs –, elle ne reçoit plus beaucoup de visites désormais. Son mari, Edward Poole, disparu en mer il y a maintenant cinquante ans, alors qu'il pêchait la baleine à la façon traditionnelle des Makahs, commence à s'effacer de ses rêves. Elle sait exactement où se trouve sa photo sur la commode, près du lit, et tous les soirs, avant de s'endormir, elle tend les doigts pour toucher le cadre d'argent froid, incliné là où, dans son imagination, elle situe la lumière de la lune. Dao-ming avait perdu ses yeux bien avant de le rencontrer, pourtant, il y avait eu plus tard une époque où elle était capable de le retrouver dans une pièce pleine de gens grâce à un certain doux frémissement de l'air qu'il déplaçait, il y avait eu une époque où elle se souvenait avec une étonnante clarté de sa voix, de son odeur, du bout plat et rugueux de ses doigts, avec lesquels il dessinait des figures de plaisir sur le haut de ses bras. Tout cela s'efface maintenant et disparaît, comme les rides qui s'estompent à la surface d'un grand lac après la chute d'une seule goutte de pluie, comme la cavitation de bulles argentées projetées dans la mer par la pelle d'un aviron. Elle n'en parle à personne, mais c'est la grande tragédie de la fin de sa vie : le perdre une seconde fois.

Bien sûr, il y a les enfants, et les enfants des enfants. Il y a même des arrière-petits-enfants, dont elle n'arrive jamais à se rappeler le nom correctement et dont elle sait qu'ils ne viendront jamais la voir, à quelques exceptions près. La plupart d'entre eux envoient des cartes à Noël et, quand ils y pensent, à son anniversaire, ainsi qu'à son anniversaire de mariage. Ils lui rendent visite une ou deux fois par an, peut-être, mais ils ne restent

jamais longtemps, parce que, quoi que fasse le personnel pour décorer cet endroit et le rendre un peu plus gai, la maison de retraite n'en reste pas moins un établissement sanitaire où les personnes âgées vont mourir au frais et au sec et dans des conditions aussi confortables que possible.

Alors parfois, faute de mari, de parent ou d'ami, Dao-ming ouvre la bouche comme pour parler des choses impatientes qui lui pèsent sur l'esprit aux murs eux-mêmes, au vide caverneux de son monde de ténèbres, ou même à Michael, l'infirmier, quand il vient tapoter à sa porte chaque matin. Mais ce matin, dans cette lumière fraîche et progressive, elle éprouve la sensation qu'un changement est intervenu et qui n'a rien à voir avec le hurlement du loup qui l'a réveillée – une saveur dans l'air, quelque chose de subtil, mais avec une pointe de dureté métallique. Le café a une odeur plus riche et plus forte. La lumière du soleil disparaît rapidement, pourtant il ne pleut pas.

Quand, après avoir frappé, Michael entre dans la cuisine, Dao-ming a mis ses lunettes noires et les trois doigts qui lui restent à sa main droite touchent légèrement la vitre humide. Inclinant le visage dans la direction de Michael, elle demande :

— Il a neigé, n'est-ce pas ?

Elle perçoit le bruit doux et mouillé des lèvres du jeune homme qui s'entrouvrent quand il sourit, puis elle l'entend allumer le plafonnier.

— Oui, répond-il. Dans la nuit. Ça a dû commencer juste avant minuit, à peu près, et maintenant on a... oh, une couche de huit à dix centimètres.

D'après le crissement des chaussures de l'infirmier et le bruissement des vêtements sur son corps, Dao-ming sait qu'il se penche par-dessus le bar et qu'il l'observe.

— Vous êtes vraiment forte, dites-moi.

— Et comment ! dit-elle en souriant, avant d'ajouter : Je fais attention, c'est tout.

Elle enlève sa main droite de la fenêtre et la couvre des doigts forts et en bon état de sa main gauche.

— Bien, dit Michael. (Il va au réfrigérateur et ouvre la porte. La séparation des joints de caoutchouc provoque un soupir pneumatique et elle

sent soudain l'air glacé arriver jusqu'à l'endroit où elle est assise.)
Préparons tout. Mais ou petits pois pour votre déjeuner ?

— Steak. De baleine.

Il soupire et elle tourne le visage vers lui.

— Du cerf, poursuit-elle. Juste un aller-retour dans la poêle et tout de suite dans l'assiette. Je l'aime bien saignant. Je l'ai toujours aimé saignant.

— Jane Dao-ming ! s'écrie-t-il en feignant l'inquiétude. Ça vous tuerait ! Vous ne supporteriez pas le choc !

Dao-ming souffle bruyamment par le nez et croise les bras.

— Jane Dao-ming, Jane Dao-ming, minaude-t-elle. Vous en prenez des libertés ! M'appeler par mon prénom comme si vous me faisiez la cour.

Il prend le temps de respirer et de se reprendre.

— Bon. Très bien. C'est du maïs à la crème ? demande-t-elle.

— Allons, allons.

— J'le mangerai pas. C'est de la nourriture pour bébé.

Elle l'entend soupirer à nouveau.

— Vous n'allez quand même pas me dire que ce n'est pas vrai ?

— Si, je vous le dis, répond-il. Tout comme hier. (Il marque une courte pause.) Et comme avant-hier.

— Alors, des petits pois.

— Petits pois, répète-t-il.

Elle entend le bruit de boîtes en plastique que l'on fait passer d'une étagère à une autre, et quand les portes se referment dans un soupir, elle demande :

— Vous m'avez dit que c'était un sapin de Douglas ? Là, devant ma fenêtre ?

— Je ne me souviens pas vous l'avoir dit, mais je crois que c'est ça.

— Vous ne savez pas ? demande-t-elle sèchement.

— Eh bien, si. Je veux dire. Je pense que c'est un sapin...

— Quelle sorte d'homme êtes-vous donc, pour être incapable de dire quel arbre vous avez devant vous ?

— Eh bien...

— Ça pourrait être un pin tordu, pour ce que vous en savez, hein ? Grand Dieu, il pourrait y avoir un saule pleureur juste là, et vous n'en sauriez rien, alors ?

— Madame Poole...

— Ah, maintenant c'est madame Poole ? Et qu'est-il arrivé à "Jane Dao-ming" ?

Il soupire, imité par Dao-ming qui ajoute :

— Il faut vous en assurer. Pour vous-même, plus que pour moi. Les détails. C'est ça qui est important. Les choses les plus insignifiantes, dit-elle, projetant sa voix désespérée et sans souffle, comme une voyante de baraque foraine, en remuant les doigts en l'air. Ce sont elles qui sont prépondérantes.

— D'accord, je m'en assurerai, dit-il avant de marquer une pause. Comment je...

Elle soupire à nouveau.

— D'abord, regardez l'écorce, lui dit-elle. Voyez s'il y a des boursouflures de résine. Il y en a sur un sapin de Douglas, s'il est jeune. Elles sont collantes. Dures. Peut-être un peu tièdes.

Ensuite, regardez ses pommes. Si c'est un Douglas, les aiguilles tout autour sont en forme de fourche. Vous pouvez le sentir au toucher aussi.

— Bon, très bien, dit Michael. Je vais essayer de voir ça cet après-midi.

— C'est mon deuxième père qui m'a enseigné tout cela.

Soudain, sa voix s'adoucit, devient distante, étouffée, se plongeant dans les souvenirs, et Jane Dao-ming croise les mains sur ses genoux, comme si elle retenait là quelque chose de précieux qui passe, ou qui est passé.

— Il me portait dans la neige. Je me souviens du blanc. Je me souviens du froid. Il m'avait enveloppée dans son manteau parce que nous étions pris dans une tempête. Dans les montagnes, loin de tout abri. J'avais cinq ou six ans, alors, et je n'avais pas deux noms, encore moins trois. Juste un. Ma mère me parlait en anglais et m'appelait Dao-ming. (Elle tourne son visage comme pour s'adresser à la lumière d'hiver, froide et terne, qui rafraîchit l'air au-dessus de la table.) Il essayait de trouver un endroit où se reposer. Mon deuxième père. Il avait un bras estropié et il était tellement malade. Il était tellement fatigué. Il m'a dit que les branches des sapins étaient trop

faibles, trop inclinées et trop hautes, pour nous protéger de la neige. Que la neige tomberait en gros paquets et qu'il ne pensait pas être capable de nous dégager si nous étions ensevelis. Il trébuchait en descendant la pente, et je me suis découvert le visage pour essayer de le voir dans l'obscurité – je n'étais pas aveugle à ce moment-là, mais mes yeux avaient commencé à geler – et j'ai juste pu voir sa silhouette qui se découpait sur la neige qui tombait. Il faisait très froid et tout était très blanc et quand la neige a touché mon visage, je me suis mise à pleurer parce que je n'avais pas la force de l'enlever. Ni la présence d'esprit de lui demander son aide. La neige était si froide sur mes yeux et il y avait déjà quelque chose qui n'allait pas. Ils me faisaient mal depuis la nuit où le loup était venu jusqu'à la porte. Comme le vent, il était venu. Je me souviens de ses yeux et du bruit humide de son grognement. Je me souviens de sa fourrure sombre, comme s'il était un morceau d'ombre, comme s'il n'était fait que de nuit. Il était resté là, à me regarder par la porte ouverte. Et puis il a ouvert la gueule et sa langue est tombée, et, l'espace d'un petit instant, il a eu l'air heureux, et j'ai vu qu'il avait un collier, un truc rudimentaire en métal, fait à la main, et je me suis demandé s'il n'était pas en partie chien. Et tout à coup, il n'était plus là, et il ne restait que la nuit, la chose la plus froide qui ait jamais existé et...

L'infirmier l'interrompt gentiment pour lui demander si tout va bien, puis il ajoute qu'il doit finir sa tournée. Si elle veut, il reviendra plus tard et ils pourront bavarder un moment. Elle tourne son vieux visage aveugle vers lui, ferme la bouche et ne répond pas. Quelques instants plus tard, elle entend la porte s'ouvrir et se refermer et, une fois de plus, elle se retrouve seule.

Jane Dao-ming Poole est assise à sa petite table, près de la fenêtre, devant une tasse de café qui refroidit à côté de sa main droite mutilée, privée des doigts qui ont gelé en même temps que ses yeux, lors de cet hiver lointain. Sa main gauche est refermée, crispée autour de la balle. Elle est submergée par des souvenirs aussi profonds que la mer grise et froide. Pour la première fois depuis des années, elle pense à son premier père, mais il ne lui reste plus grand-chose maintenant, à part l'image de son teint cireux et de sa poitrine creuse dans la lumière vacillante de la lampe. L'homme qui a été son père pendant cinq ans et qui a été tué en même temps que sa mère, dans les montagnes. Et elle revoit son deuxième père,

Abel Truman, qui l'a trouvée tout là-haut et l'a ramenée, et qu'elle n'a connu que deux jours, et qui lui a donné la vision pour remplacer la vue. Près de la fenêtre de son studio, elle a la respiration qui s'échauffe et se bloque dans le haut de sa poitrine quand elle pense à lui, ainsi qu'à son troisième et dernier père, qui l'a élevée avec sa deuxième et dernière mère. Ce troisième père, Glenn Makers, qui l'a adoptée et lui a enseigné ce qu'elle devait savoir pour survivre dans un monde doté de la vue –

l'arithmétique, comment sentir qu'une pomme est mûre et sucrée, comment la qualité de la lumière change en fonction de la saison et de la température – et qui a été pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive à une branche de peuplier, sur la rive de Little Sugar Creek, par un homme nommé Farley, pour la simple raison qu'il était noir et que sa femme était blanche.

Le café refroidit. Une pellicule de glace se forme lentement sur la fenêtre près d'elle. Au bout d'un moment, la neige vient tambouriner doucement sur les vitres et saupoudre de sucre le sapin de Douglas dehors. La neige tombe sans arrêt, couvrant le parc d'un linceul, enveloppant la ville au pied de la longue descente. Progressivement, elle s'accumule sur le sapin, branche après branche, jusqu'à ce que l'arbre entier soit transformé en une chose arrondie et cotonneuse, qui craque et frémit faiblement, et qui finit par déverser tout ce fardeau glacé avec un bruit sourd, prolongé et sec de neige s'effondrant sur de la neige dans une précipitation haletante. L'impact fait doucement trembler les vitres tout près de Dao-ming.

Au cours de cette longue après-midi, Jane Dao-ming Poole bouge à peine. Elle est veuve de pêcheur, elle a l'habitude d'attendre. Elle est assise, ses cheveux couleur de fer lui tombent sur les épaules et, d'une main, elle effleure maintenant un petit crucifix – en os ou quelque chose qui ressemble à de l'os – accroché à un cordon autour de son cou, à côté de la balle. Deux des rares objets que possédait son deuxième père, Abel, et qui restent de lui ; elle les a gardés au plus près d'elle toutes ces années. C'est Glenn Makers qui lui a donné ces souvenirs quand elle a été assez grande, quand elle lui a demandé, et qu'il a accepté, de lui raconter l'histoire d'Abel Truman.

Elle était encore jeune, alors, mais suffisamment âgée pour saisir certaines choses sur la guerre d'Abel, et Dao-ming avait eu du mal à

comprendre comment ses nouveaux parents pouvaient parler avec affection d'un individu qui s'était trouvé dans le camp de ceux qui voulaient garder des hommes comme Glenn en esclavage. La cause pour laquelle il avait combattu faisait de la vie d'Abel, ou ce qu'elle en connaissait, un sac de nœuds dérangeant qu'elle était incapable de démêler, et la voix de Glenn, quand il la tirait de ses rêveries où elle pensait avec chaleur au vieil homme qui lui avait sauvé la vie, qui avait calmé sa faim avec une viande qui l'avait fait pleurer quand il avait dû la faire cuire, la faisait rougir d'une honte qu'elle ne comprenait pas. Et quand enfin elle lui posa des questions sur Abel, son troisième père s'assit près d'elle sur la marche du porche et il resta silencieux si longtemps que Dao-ming ne put s'empêcher de lui toucher le visage pour en connaître l'expression – sentant sous ses doigts agiles le creux maigre de ses joues, ses pommettes hautes et noueuses, l'allure pensive de sa bouche. Puis il lui prit les mains et les enserra complètement dans les siennes, rendues rugueuses par le travail, tandis que derrière eux, sa seconde mère, Ellen, se levait de son fauteuil à bascule, disant "Vas-y, Glenn, raconte-lui. Mais raconte-lui tout", avant d'entrer dans la cabane et de s'occuper à une tâche quelconque. Glenn avait alors soupiré et Dao-ming avait senti la douce pression de ses grosses mains.

— C'est la peau qui l'a déclenchée, finit-il par dire. Cette guerre. Ça, tu le sais. C'est la peau qui l'a déclenchée, mais ça ne se réduisait pas seulement à une question de couleur de peau, et même si Abel a combattu pour ce pour quoi il a combattu, tu ne peux pas sortir un homme de son époque et ensuite espérer le comprendre. Ça, c'est quelque chose que tu ne peux tout simplement pas faire. C'est comme la guerre, Abel ne se réduisait pas seulement au camp pour lequel il a combattu. Pourquoi pleures-tu ?

Près de sa fenêtre, Jane Dao-ming sourit en se rappelant comment il lui prenait toujours le visage entre ses mains quand elle pleurait. Avec ses yeux détruits, elle ne pouvait pas verser de larmes, alors son visage se convulsait en une imitation de chagrin, véhémence et sèche, et lorsque cela se produisait, Glenn se servait de ses gros pouces pour lui caresser doucement les joues, comme pour essuyer de vraies larmes.

— Tu peux l'aimer, lui dit-il. Il n'y a aucun problème, tu ne me trahis pas en l'aimant, alors ne t'inquiète pas.

Quand elle s'était apaisée et qu'elle avait repris le contrôle d'elle-même, il l'avait emmenée faire une longue promenade dans les bois autour de sa ferme, Makers' Acres. Ce jour-là, une petite brise fraîche soufflait et ils pouvaient sentir l'odeur de la mer lointaine. C'est alors qu'il avait commencé à lui raconter l'histoire de son deuxième père, Abel Truman.

— Il y a une chose qu'il faut dire à propos d'Abel, avait annoncé Glenn, et Jane Dao-ming avait entendu le cliquetis humide de son sourire, c'est que je n'ai jamais connu un homme qui aimait son chien comme il aimait le sien.

Maintenant, près de la fenêtre, Jane Dao-ming est baignée d'une douce lumière hivernale bleutée qui estompe les traits de son visage, de telle sorte qu'elle ressemble un peu, assise ainsi, à la petite fille qu'elle était quand elle était jeune. Avec des cheveux noirs, longs comme ceux de sa première mère. Elle regarde par la fenêtre, elle ne voit rien, mais elle se souvient de tout. Elle peut tirer de sa mémoire le vieil homme, le vieux soldat, et le faire apparaître quand elle veut. Pour elle, il n'est jamais mort. Un vieil homme qui se balance lentement, lentement il se balance, tout en observant les eaux grises du Pacifique qui se lèvent, et qui retombent. Avant de se lever à nouveau.

1

Faire revenir ces hommes

1899

À L'AUTOMNE de cette année, un vieil homme partit à pied et s'enfonça plus profondément dans la forêt et plus haut dans les collines qu'il ne l'avait fait depuis sa jeunesse, quand sa vie était encore teintée de rouge et remplie de violence. Il marcha plus longtemps et plus loin qu'il ne l'avait fait depuis l'époque où il était soldat, participant aux campagnes de l'armée de Virginie du Nord, dans la grande guerre de la Rébellion, quand le monde n'avait pas encore basculé et que son corps n'était pas encore brisé.

Il commença son voyage tard dans l'année, alors que le ciel semblait refléter l'océan : plat, gris et s'étendant jusqu'à un horizon où régnait l'obscurité. Le vieil homme ne savait pas qu'il allait partir, jusqu'au moment où il se leva un matin, rassembla ses affaires – la vieille Winchester qui l'avait si bien servi tout au long de ces années d'exil, sa canne, sa couverture roulée et son havresac – et prit la direction du sud sur la plage sombre, humide, froide et balayée par le vent.

Il vivait près de la mer, là-haut, dans le coin nord-ouest de ces États-Unis, et lors des soirées précédant son départ, il s'était assis devant sa minuscule cabane pour observer l'océan sous le ciel bleu nuit. Les joncs de mer qui se balançaient d'un côté et de l'autre bruissaient dans le vent frais et salé. Une petite pluie tombait sur son visage, mouillant sa barbe et grésillant doucement dans le feu. Ces quelques gouttes n'étaient que les dernières manifestations de la tempête de la nuit précédente, ou peut-être étaient-elles annonciatrices de précipitations encore plus violentes à venir. Le vent faisait grincer doucement la cabane tandis que les vagues sifflaient le long du rivage sombre et rocheux. Une lune pleine luisait au milieu des nuages de pluie, répandant une lumière crue qui glissait comme de la graisse à la surface de l'eau. Le vieil homme regardait vers la haute mer, où des rouleaux d'ivoire s'élevaient puis s'affaissaient. Dans le périmètre de sa petite crique se dressaient des formations rocheuses auxquelles le vent et les vagues avaient donné des inclinaisons étranges. Vestiges d'îles

antédiluviennes rongés par la mer et promontoires érodés, les hauts piliers de pierre monolithiques et redoutables, accumulant les ombres et lançant de doux reflets violets, se dressaient, d'un bleu spectral dans l'obscurité teintée de lune et d'océan. Les rochers étaient hérissés d'herbes et de pins rachitiques tordus par le vent, et sur les pierres plus petites et plus plates tournées vers le large, des phoques couchés ressemblaient à des touches de peinture terreuse sur la toile plus sombre de la nuit. De cette obscurité humide de l'autre côté de la baie parvenait parfois le claquement d'une nageoire sur l'eau qui se répercutait dans la coupe arrondie de la crique, et le chien, comme à son habitude, dressait ses oreilles informes et balafrees.

Leur cabane était située au bord de la forêt obscure, juste au-dessus de la ligne de marée haute et à côté d'un cours d'eau paresseux et coloré par les tanins. La porte, une simple ouverture dans une cloison, masquée par un morceau de vieille couverture défraîchie, donnait sur l'océan gris. La minuscule maison du vieil homme ne comportait qu'une seule pièce au sol de terre battue et les murs étaient constitués de fragments de bois flotté séché par le vent, de formes et d'épaisseurs variées. Elle était blanc d'os et argentée et totalement inadaptée, que ce fût comme maison ou comme abri. Le toit, qui n'était pas étanche, était en partie fabriqué avec des chutes de planches qu'il avait récupérées à la scierie, près de Forks – il les avait remorquées derrière son bateau en suivant la côte vers le nord, à l'époque où son bateau était encore en bon état, et, avec la boue de la rivière, il avait teinté son toit en un rouge qui s'était depuis fort longtemps transformé en une couleur rouille uniforme. La porte, quand il y en avait eu une, n'avait été rien de plus que de longs morceaux de bois flotté et d'écorce attachés avec un enchevêtrement de fil de fer.

Autrefois, il y avait eu un apprentis adossé sur un côté et construit avec les mêmes planches, mais un soir, avant la venue du chien, le vieil homme s'était affalé dessus alors qu'il était ivre d'alcool et de chagrin. En tombant de tout son poids, il avait fait s'écrouler l'abri puis, dans sa colère, il l'avait complètement démoli, et ses compétences en menuiserie étaient telles qu'il avait ensuite été incapable de le rebâtir. Les planches qu'il avait gardées étaient maintenant rassemblées et disposées comme des tuiles au bord de la rivière et le vieil homme s'en servait comme d'un quai en quelque sorte, où

il pouvait nettoyer son poisson et éviter de patauger dans la boue quand il se lavait.

Le fauteuil à bascule dans lequel il était assis était un objet trouvé, rejeté sur le rivage par une belle journée de printemps, cinq ans auparavant, et dont le cannage aurait nécessité de petites réparations. Le vieil homme s'y asseyait tous les soirs, face à l'horizon sur la mer, pour observer le soleil s'enfoncer, quand la pluie ne l'empêchait pas de le voir, et écouter la forêt devenir silencieuse derrière lui à mesure que le couchant se vidait de sa lumière.

Tout le long du rivage, derrière la cabane et sur les bords de la rivière, s'élevait la forêt sombre qui cascadaient jusqu'à la grève en une vague de jade. Au cours d'innombrables siècles de tempêtes et de marées, d'énormes rondins étaient venus s'échouer, s'empilant contre les arbres debout, et avaient formé d'immenses amas. Il y avait là d'étranges citadelles silencieuses de bois, de sable et de pierre – reliquaires naturels qui enchâssaient les os séchés des oiseaux et des poissons, des ratons laveurs et des phoques, ainsi que les malheureux restes des marins disparus en mer, apportés par les courants et les marées d'aussi loin que l'Asie. Des saisons de soleil durant de longues années fatigantes avaient argenté puis blanchi les gros rondins. Les interminables rangées de bois constituaient un brise-vent naturel pour la maison du vieil homme pendant les tempêtes, et il restait souvent éveillé la nuit, écoutant la plainte mélancolique du vent dans les enchevêtrements.

La nuit précédant son départ, un feu brûlait dans le petit trou bordé de pierres devant la cabane. Des flammes jaunes dansaient dans l'obscurité ; le bois frémissait et crépitait sur les braises qui brillaient tels de petits cœurs palpitants vivement éclairés. Tandis qu'il se balançait dans son fauteuil et qu'il observait les flammes s'activer, le vieil homme ne savait pas encore qu'il allait partir, et pourtant, penché devant son feu, il sentait quelque chose changer en lui. À ses côtés, le chien percevait son désespoir et savait ce que le vieil homme ignorait, il savait qu'il allait bientôt tenter quelque chose et qu'il échouerait, et qu'ils se mettraient en route peu après. Le chien savait aussi qu'ils ne reviendraient pas. Il savait ces choses de la même façon qu'un chien connaît bien le cœur de l'homme qu'il aime et comprend ce cœur encore mieux que ce que l'homme pourrait jamais espérer. Le vieil

homme caressa la tête du chien, l'air absent, et l'animal leva les yeux vers lui un instant avant de poser le menton sur ses pattes de devant et de fermer les paupières.

Le vieil homme était assis et se balançait, et il essayait de ne pas se rappeler sa jeunesse, quand il était marié et qu'il était loin de s'imaginer qu'il s'engagerait dans l'armée un jour. Il s'efforçait de ne pas revoir l'image de sa femme, ni celle de sa fille qui venait de naître. Au bout d'un moment, le souffle qui s'échappait de ses lèvres barbues se fit plus chaud et il se couvrit les yeux de sa paume droite et il resta ainsi jusqu'à ce que tout fût passé.

Tout au fond de l'occident, où la nuit était ancrée sur le bord de l'océan, les nuages avaient été repoussés par le vent et le vieil homme pouvait voir les étoiles qui luisaient sur l'eau. Il respirait au rythme de son balancement devant le feu. Ses pensées échappant à son contrôle, il passait des douloureux souvenirs de femmes et de famille à des évocations de la guerre encore plus déchirantes, parce que, comme il en avait fait l'expérience, les uns menaient souvent aux autres, alimentant leurs feux de telle sorte qu'aucun homme n'eût été capable de résister et, en fin de compte, d'en sortir indemne.

Le vieil homme se mit à trembler, bien que le vent fût encore doux et la pluie encore tiède. Il ne pouvait pas s'empêcher de revoir, une fois de plus, les images de la guerre, d'entendre les bruits de la guerre, et de prendre conscience, une fois de plus, des cadeaux empoisonnés que fait la guerre et avec lesquels il est si difficile de vivre une fois qu'elle est finie. Le vieil homme ferma à nouveau ses yeux embués et pensa à la porte bleue qu'il avait trouvée ce matin-là au nord de la plage.

Après une nuit passée en grande partie à attendre la fin de la tempête, il s'était levé vers le milieu de la matinée et était descendu en aval du cours d'eau pour se laver. Vérifiant ses lignes dans l'embouchure de la rivière, là où elle étalait ses eaux sombres en éventail pour se jeter dans l'océan, il ne trouva qu'un petit poisson plat se débattant faiblement au bout de son hameçon rudimentaire. Il le regarda depuis la rive sablonneuse et friable – comme une petite larme brillante, il frémissait, accroché dans l'eau couleur d'écorce. Le vieil homme le remonta, et, après l'avoir nettoyé, il le fit frire

et le mangea sans y penser vraiment et sans en éprouver la moindre joie. Il jeta au chien les boyaux et ce qu'il ne pouvait pas finir lui-même et il le regarda manger, après quoi, le chien s'enfonça dans la forêt pour essayer de dénicher quelque chose. Le vieil homme lava avec soin son assiette et l'essuya avec un vieux chiffon réservé à cet usage, puis il la reposa à sa place, sur la table, près de son lit de camp.

Son petit déjeuner terminé, il entreprit les corvées d'entretien de sa maison. Il prit une hachette pour fabriquer des tuiles en fendant des morceaux de bois flotté dont la forme s'y prêtait, et il les utilisa pour réparer son toit. Il travaillait lentement, avec soin, veillant à épargner son bras gauche invalide qui ne s'était jamais redressé et avait gardé la position dans laquelle il avait guéri, dans la Wilderness, près de Spotsylvania, où le vieil homme avait été blessé au cours de la bataille dans la forêt, au mois de mai de l'année 1864. La tempête de la nuit précédente, quoique modérée, avait fait trembler la cabane et de la pluie était entrée de côté, pénétrant par des interstices dans les murs. Il combla les trous avec de la boue et des poignées de mousse épaisse, et quand il eut terminé ce travail, le vieil homme prit son fusil et partit vers le nord sur la plage. Le chien apparut à l'orée de la forêt et se mit à courir devant lui, dans les vagues, là où elles étaient peu profondes, rapides et froides, puis il coupa vers la forêt et, s'arrêtant au sommet d'une haute dune, il se secoua de la tête à la queue, faisant voler les gouttes d'eau en une pluie d'argent. Il était moitié labrador et moitié autre chose et il restait là, attendant le vieil homme – une tache de noir, d'or et de rouge qui se détachait sur la forêt sombre en arrière-plan.

Sans qu'il en fût conscient, le vieil homme marchait à la manière d'un soldat, arme à l'épaule droite, le bout de la crosse reposant dans le creux rugueux de sa main, et à pas mesurés et réguliers, comme pour ne pas gaspiller ses forces en vue d'une dure journée de marche. Il avançait sur une plage soudain brillamment éclairée par les rayons du soleil qui s'échappaient des nuages denses, et il sentait le vent violent en provenance de la mer balayer le sable. Il eut dans la bouche le goût du sel et il sentit le vent lui fouetter la peau et crépiter dans sa barbe. Il étira ses lèvres en arrière, comme si ce vent, ce sel et cette âpre violence pouvaient blanchir ses dents tachées par l'eau de la rivière et raviver un feu dans les endroits creux et froids au plus profond de lui.

La marée montante obligea le vieil homme à marcher plus haut, parmi les morceaux de bois entassés par les vagues, et il avança avec précaution, faisant attention aux vagues et soucieux de son équilibre. Les gros rondins argentés étaient empilés de travers et en désordre et ressemblaient à d'énormes parapets de défense contre la ligne de bataille de l'océan, contre les assauts de la marée. À force de grimper sur ces sortes de fortifications pour les franchir ou les contourner, le vieil homme en vint malgré lui à repenser aux batailles. À la manière dont ils se précipitaient, hurlant et braillant, à travers un champ, une forêt ou le terrain boisé d'un fermier où la fumée des mousquets qui flottait restait accrochée aux branches en pâles lambeaux, semblable à quelque mousse étrange. À la manière dont ils se mettaient à genoux dans les feuilles mortes ou l'herbe glissante de rosée, faisant feu rapidement et à l'aveuglette. Aucune compétence en jeu. Pas le temps de viser. Ils ne faisaient qu'enfoncer la poudre et la balle dans le canon, enlever la baguette, fixer l'amorce, lever l'arme à leur épaule contractée et meurtrie. S'agenouiller là en sanglotant, charger leur fusil en hurlant, tirer, et charger à nouveau, au milieu des hurlements, des cris et des sanglots de ceux qui se trouvaient tout autour. Le lourd grondement du canon, roulant et rauque, et le crépitement sec des fusils qui enflent et redoublent d'intensité comme un orchestre qui se lance dans un final grandiose. Et tous ces bruits roulaient ensemble pour ne donner qu'un seul fracas, un unique bruit tonnant et hurlant qui ne ressemblait à aucun autre bruit que fait le monde ou qui que ce soit dans le monde.

Jusqu'à la bataille de la Wilderness, il avait été pratiquement épargné par les combats, et il avait vu sa part d'horreurs. Le vieil homme, qui était alors un jeune soldat nommé Abel Truman, n'avait eu que quelques égratignures et quelques bleus, n'avait jamais été malade, et nombreux étaient ceux qui pensaient qu'il avait la chance avec lui. Certains pariaient sur la façon dont les choses allaient se passer pour lui tel jour. Ils changeaient de place pour marcher à côté de lui, comme si sa bonne étoile pouvait les protéger. En fin de compte, cela réussissait rarement. Et alors que d'autres mouraient partout autour de lui à Malvern Hill, alors que d'autres tombaient et succombaient aux terribles impacts dans les champs de maïs encore verts au pied de Cedar Mountain, et dans l'ombre fraîche des pins de West Wood,

au-delà de Sharpsburg, Abel Truman avait été épargné jusqu'à la bataille de la Wilderness, et là, il avait été gravement touché.

Le vieil homme s'assit sur un rondin argenté pour se reposer. En ce début d'après-midi, la marée descendait et l'océan était gris et couvert d'écume, effleuré à l'horizon par des nuages d'acier striés de rayons d'un soleil pâle et qui s'élevaient, semblables à d'immenses colonnes immaculées, sur les vagues qui se soulevaient. Des loutres jouaient dans les hauts-fonds. Le chien trottnait dans les environs, reniflant les crottes violacées éparpillées des rats laveurs et chassant les mouettes qui se posaient à proximité. Au bout d'un moment, le vieil homme sortit un petit sac d'où il tira un morceau brunâtre de viande de cerf séchée. Il resta assis là pour manger au soleil, laissant les rayons le réchauffer complètement. Il resta assis là pour manger et essaya de se vider l'esprit, mais une fois qu'il avait commencé, il était incapable de se détourner des souvenirs de sa guerre.

Il ne pouvait pas compter les fois où il avait senti le métal brûlant le frôler en bourdonnant. Les petits souffles qui suivaient, vifs et frais. Il avait senti ces courants d'air tirer sur ses manches et ses jambes de pantalon comme s'ils voulaient le dévier gentiment de sa route. Sans parler des trous dans sa gourde et des quatre chapeaux en bon état qu'il avait perdus, comme emportés par une bourrasque. Abel avait même vu des balles en plein vol – petites et noires comme des taons. Il y en avait une en particulier dont il se souvenait : il avait vivement tourné la tête, à temps pour suivre sa trajectoire jusque dans le front large et hâlé de Huntley Foster qui se tenait juste derrière lui. Un homme qui était sorti indemne de la seconde bataille de Manassas, d'Antietam et de Chancellorsville, et qui avait misé du bon papier à lettres sur la chance d'Abel. L'instant de la mort de Huntley devant Culp's Hill : un claquement sec et grave, et une expression d'infinie surprise sur le visage de Huntley. Sa bouche s'était ouverte dans une stupéfaction muette, comme s'il avait reconnu l'instant pour ce qu'il était, et dans ses yeux limpides se lisait une question silencieuse ; on aurait dit qu'il demandait quelque chose à Abel et tenait à avoir sa réponse. Huntley était tombé à la renverse, la balle mélangée au contenu de son crâne, une large langue de sang lui barrant l'arête du nez. Quand Abel était revenu sur ses pas, plus tard, il avait retrouvé Huntley sur un tapis de feuilles mortes.

Les yeux du jeune soldat étaient ouverts, interrogeant quelqu'un d'autre, maintenant ; toutes ses poches étaient retournées, et ses chaussures ainsi que son papier à lettres avaient disparu.

Abel avait vu bien des hommes mourir ainsi et de pire manière encore. Des dizaines d'hommes. Des hommes dont le corps avait littéralement explosé, comme une vague sur un rocher. Il pensait à Gully Coleman. Il pensait à David Abernathy, et il faisait tout ce qu'il pouvait pour ne pas repenser à ce pauvre Ned.

Devenu un vieil homme désormais, assis au soleil pour prendre son repas, Abel se dit qu'avec une bonne concentration il était capable de faire revenir ces hommes dans ses souvenirs. Chacun de ces hommes qui étaient morts sous ses yeux et dont il connaissait le visage. Se les rappeler et les faire revivre, ne serait-ce qu'un instant, ne serait-ce que dans son esprit seulement. Abel prit une profonde inspiration, sentant l'effet progressif de l'air frais en lui. Il se disait que s'il pouvait faire revenir ces hommes, il aurait bien des choses à leur demander.

Abel Truman était assis, la main droite posée à plat sur sa cuisse, le bras gauche coincé contre sa cage thoracique, le visage au soleil. Comme souvent, il sentait des élancements dans son bras estropié. Il se demandait pourquoi il était encore là, lui. Pourquoi, après la mort de sa fille, la mort de sa femme, la mort de tous ces hommes braves et de ces jeunes garçons aux côtés desquels il avait marché. Ne pas devenir un vieil homme sur une plage où personne ne venait jamais. Ne pas simplement survivre, plongé dans la souffrance et les souvenirs de la souffrance, pensait-il. Non. À moins que Dieu ne fût encore plus cruel qu'il ne s'était déjà montré.

Et parce que c'était un jour qui se prêtait à ce genre de choses, Abel fit apparaître une image qu'il aurait préféré ne pas voir, une image de sa fille, morte avant même qu'ils aient eu le temps de lui choisir un nom et qu'ils avaient mise ainsi dans sa petite tombe. Ce matin-là, il s'était levé tôt et l'avait prise dans le berceau qu'il avait confectionné pour elle. C'était bien avant la guerre et il n'était pas encore éclopé, et il l'avait tenue dans sa solide main gauche tandis qu'il tendait la droite pour écarter la couverture du visage du bébé. Ses joues étaient d'un bleu plus pâle que les langes. Le bleu, plus soutenu autour des lèvres, était encore plus foncé autour des

yeux, et elle était si froide. Derrière lui, Elizabeth l'avait appelé. Il s'était retourné et, dans le mouvement, il avait laissé tomber la petite sur le sol.

Même si longtemps après, alors qu'il était assis au soleil sur cette plage sombre, Abel sentit une boule lui remonter dans la gorge en repensant à l'expression sur le visage de sa femme. Le choc de la prise de conscience et, pour finir, l'accusation, pâle et horrifiée, qui s'était assombrie comme une contusion avant de la gangrener de haine.

Abel sentait le soleil sur ses paupières, il vit la chaleur rougeoyer et marteler les fines vitres de chair qui séparaient ses yeux de l'air et qui l'isolaient du reste du monde. Sans raison aucune, il se souvint brusquement de la voix d'Elizabeth quand elle était encore aimante – profonde et rauque, pas du tout ce à quoi on aurait pu s'attendre, venant d'un corps aussi menu – et de sa manière de chanter doucement des petites chansons tristes de sa propre composition et dont il se disait parfois qu'elles pourraient bien lui briser le cœur. Il se souvint de sa peau blanche, de ses doigts forts et de son visage carré. De ses cheveux bruns, éclatants au soleil, qui se collaient sur sa nuque quand elle transpirait, et de sa façon de se tenir quand elle était près de lui.

Le vieil homme ouvrit les yeux. De tels souvenirs le déchiraient. Des larmes le firent cligner des paupières et il soupira en regardant le chien. L'animal était assis et son regard faisait l'aller-retour entre le morceau de cerf dans la main d'Abel et le visage de celui-ci. Lentement, délibérément, Abel mit la viande dans sa bouche. Le chien inclina la tête et écarta les mâchoires. Abel continua à mâchonner et regarda le chien qui poussa un soupir. De la bave dégouлина de sa mâchoire inférieure. Au bout d'un moment, Abel se leva. Il baissa les yeux vers le chien.

— T'es vraiment pitoyable, lui dit-il.

Il regarda vers la mer, puis il plongea la main dans son sac et jeta un morceau de viande au chien avant de poursuivre son chemin sur le rivage.

Tandis que la marée descendait, il marcha longtemps, accompagné du bruit des galets qui s'entrechoquaient et de l'odeur iodée et âcre des vagues. Des morceaux de filets de pêche, des planches cassées, des flotteurs en verre couleur de jade s'échouaient après avoir dérivé sur l'océan depuis le Japon ; il y avait même une marmite cabossée qu'Abel examina, un genou à terre, avant de la rejeter. À un moment donné, il crut voir deux silhouettes

sur la plage, plus loin au nord. Il leur fit signe, mais si elles le virent, elles n'en laissèrent rien paraître et quand il regarda à nouveau dans leur direction, elles avaient disparu.

Peu après, le vieil homme tomba sur une porte bleu pâle abandonnée sur le sable. Elle avait une poignée rouillée, ainsi qu'un heurtoir, également rouillé, et elle était posée en travers de la ligne de marée haute, comme pour interdire l'accès à quelque chose sous le sable froid et noir. Abel contourna la porte, le chien, lui, la renifla, aboya une fois et détala pour aller chasser les mouettes.

Abel s'accroupit près de la porte et toucha sa surface usée par les intempéries. S'élevant des herbes humides, des mouches vinrent explorer l'air autour de sa tête. En raison des relents douceâtres de marée et de pourriture, la porte qui séchait au soleil soudain de l'après-midi le fit penser à du pitchpin, à des feuilles d'érable, à des plantes retombantes. À de l'écorce d'arbre.

Cette façon qu'a l'esprit de fonctionner – par quels étranges trajets il poursuit le souvenir. Le vieil homme sourit, se rappelant que, lorsqu'il était soldat, il appelait café tout liquide sombre qu'il faisait bouillir. Du maïs grillé, des trognons de pommes et des écorces de cacahuètes. Des pommes de terre flétries et des glands écrasés. De l'écorce d'arbre. La seule condition, c'était que la boisson soit sombre, voire noire, brûlante et diablement forte. Tout à coup, Abel en eut le goût dans la bouche, tant le souvenir en était vivace, et il se souvint du petit sac de café qu'il avait trouvé dans le havresac d'un soldat de l'Union, mort dans la Wilderness. Il se souvint de la bonne odeur, si riche et si pure de ce vrai café et comment, après l'avoir senti, il avait trouvé, en fouillant les autres corps, une merveilleuse poignée de vrai sucre blanc, et il se souvint qu'il avait alors oublié la douleur de son bras récemment estropié et qu'il s'était effondré, se mettant à pleurer comme un enfant.

Cette façon qu'a l'esprit de fonctionner quand on le confronte, de but en blanc, à des images, des bruits, des odeurs et des portes.

Le vieil homme fronça les sourcils, le regard fixé sur la porte posée sur le sable. Ce n'était pas cette porte qu'il voyait ; l'espace d'un instant, il vit la porte d'entrée bleue de la maison que sa femme et lui avaient bâtie – encadrée par deux petites fenêtres doucement éclairées de l'intérieur par la

lumière de la lampe. Puis il n'était plus là, il se tenait maintenant dans l'ombre obscure et fraîche de la Wilderness, en train de regarder un soldat aux cheveux blond filasse qui avait eu les deux yeux emportés lui démolir le bras gauche en tirant sur lui un coup de pistolet au hasard. Il se tenait maintenant sur cette vieille terre rouge pour laquelle il s'était battu, puis avait dû se battre à nouveau. Les os courbés de cages thoraciques s'élevaient au milieu des herbes comme d'étranges plantes, tandis que des crânes gris, sans yeux et muets souriaient, parsemés dans les feuilles mortes comme des pierres.

La Wilderness avait brûlé en plusieurs endroits cette nuit là, et l'air était chargé des relents de lauriers en flammes, de cheveux grillés et de poudre froide. En se consumant, la chair des chevaux faisait monter un voile de fumée grasseuse et noire qui masquait la lumière des étoiles. Une autre chair brûlait aussi cette nuit-là, faisant monter une puanteur encore plus choquante. Et l'obscurité de cette nuit était chaude et orange.

Abel avait erré loin derrière les lignes, avançant péniblement dans les ténèbres, les petits cris lugubres de l'engoulement sans cesse sur ses talons ensanglantés. Il avait une balle plantée dans le haut de la cuisse, qui n'avait pas touché l'os, et une autre quelque part dans la partie molle de son buste – une blessure qu'il craignait de regarder, au cas où il aurait été tué sans s'en rendre compte.

Quand Abel le découvrit, le soldat de l'Union était allongé, seul, derrière les lignes confédérées, là où leur charge de l'après-midi s'était terminée dans la fumée et la confusion de toute cette verdure et ces feuillages. Il était étendu au plus profond des bois, les deux yeux emportés par les balles et un genou couvert de sang et béant de telle sorte qu'un bout d'os rond et blanc avait transpercé son pantalon. Abel entendit le crissement doux et écœurant de l'articulation quand le jeune homme essaya de s'asseoir, et quand sa veste s'ouvrit, Abel vit qu'il avait un trou dans la poitrine si gros que son pouce n'aurait pas suffi pour le boucher.

Quand il entendit Abel entrer dans la clairière où il se trouvait, le soldat leva un pistolet qu'il avait quelque part sur lui et tira depuis son obscurité en direction des ténèbres encore plus grandes devant lui. Abel sentit que son bras était démolí. Il s'effondra, et lorsqu'il se redressa, l'homme était mort et Abel se mit à palper son havresac, cherchant d'où venait l'odeur de café.

Deux jours plus tard, Abel se tenait devant une cabane minuscule dans la Wilderness et faisait face à une autre porte bleue, et cette fois-ci, on le laissa entrer. L'odeur âcre de la peur humaine, et de la douleur humaine, la tiédeur sucrée du lait maternel dans son arrière-gorge – des bienfaits qu'il ne méritait pas.

Le vent s'était levé sur la côte. Il poussait l'écume des vagues le long de la plage et figeait en plein vol les mouettes qui restaient immobiles et silencieuses, comme suspendues au bout de fils descendant des nuages sombres. Le vieil homme s'agenouilla dans le vent près de la vieille porte, se couvrant la bouche de sa paume calleuse, son fusil en travers de ses cuisses. Tout près, le chien l'observait, assis. Quand le vieil homme fut resté un long moment sans bouger, le chien s'approcha, inclina la tête d'un côté et décrivit trois cercles courts avant de s'installer sur le sable.

Abel ôta la main de son visage. Il prit une profonde inspiration. Le chien se dressa rapidement. Le vent faisait claquer les vêtements du vieil homme et redressait le poil touffu du chien en lui donnant d'étranges inclinaisons. Comme souvent par vent froid, le bras invalide du vieil homme le faisait souffrir. Après avoir longuement regardé la porte bleue une dernière fois, il rassembla ses affaires en silence et reprit le chemin de sa cabane, le chien courant loin devant et le vent le poussant par-derrière, ce qui rendait la marche beaucoup plus facile.

Abel Truman était maintenant assis devant son feu dans la nuit, en compagnie du chien qui somnolait à ses pieds. Des flammes orange et jaune s'élevaient de l'étroite excavation. Il observait la mer, se rappelant les temps anciens. Il tendit le bras pour caresser le chien derrière les oreilles ; l'animal se réveilla et leva les yeux vers lui, puis soupira et, posant la tête entre ses pattes, il contempla le feu avec satisfaction.

Au bout d'un moment, le vieil homme se leva et entra dans sa cabane obscure. Il tenait un petit bout de bois enflammé tiré du feu qu'il utilisa pour allumer deux restants de bougies pâles qui s'élevaient de deux flaques de cire sur une table rudimentaire. Après avoir lancé le tison dans le feu par la porte, Abel regarda son lit de camp et, entassés juste à côté, les quelques livres dont il lisait un passage tous les soirs avant de s'endormir. La Bible du roi Jacques, à la couverture en vachette et aux pages cornées. Un vieil

exemplaire du *Farmer's Almanac* emprunté à Glenn Makers deux ans plus tôt. Abel avait lu des extraits de la Bible et la quasi-totalité de l'almanach – ne fût-ce que pour essayer de s'ancrer dans le monde en restant au courant des époques où il convenait de planter et des prévisions météorologiques, désormais périmées. Il posa deux doigts sur la couverture de ces deux livres et de quelques autres qu'il avait, et il se tourna vers une étagère contre le mur du fond sur laquelle était posée une petite boîte en pin.

Le vieil homme renifla profondément et frotta son bras gauche déformé. Il sentit sous sa chemise une carte en relief de tissu cicatriciel – le cartilage qui s'était formé tout autour des os fracassés qui s'étaient ressoudés de travers. Il imagina des tendons recroquevillés sertis de vieux éclats de métal, froids et rongés, qui râpaient les nerfs tout en lui permettant un usage limité de sa main. Il repensa à Hypatia, au goût de son lait. Il revit la porte bleue de la cabane qu'elle occupait dans l'obscurité de la Wilderness, à Spotsylvania, puis une autre porte bleue, refermée sur une demeure et une famille depuis longtemps perdues. Abel inspira et posa la boîte sur la table dans la lumière vacillante de la bougie.

La première chose qu'il en sortit fut la balle du soldat de l'Union qu'elle avait extraite de son bras. Le bout était étalé et aplati et en fonction de la lumière, il était parfois possible de discerner une très fine résille où les fibres de son capitulum fracassé avaient gravé leur empreinte dans le métal quand il était encore brûlant.

Abel renifla à nouveau et la mit dans sa poche, puis il prit dans la boîte un petit crucifix taillé dans un morceau d'os ou quelque chose qui ressemblait à de l'os. Abel n'avait jamais su exactement. Sur la traverse, il y avait une ancienne tache de sang qui avait pâli et pris une couleur d'écorce d'arbre, et qui ressemblait à une aile d'oiseau en plein vol. David Abernathy était mort en tenant ce crucifix en l'air, ce jour-là, dans la Wilderness. Comme la bouche du canon est sombre ! Abel frissonna.

Il prit une profonde inspiration puis expulsa l'air. Il garda la croix dans la paume de sa main, comme pour juger de sa valeur, la soupesant à la manière d'un chercheur d'or qui a trouvé une pierre avec des taches dorées et qui se demande si c'est vraiment de l'or ou quelque chose qui y ressemble et n'est par conséquent qu'un attrape-nigaud. La croix pendait au

bout d'une lanière de cuir attachée par le sel et Abel, étant parvenu à une décision réfléchie, la passa autour de son cou et retourna à la boîte.

Il en retira un médaillon en laiton qui tenait dans le creux de sa main et sur lequel se refermait un couvercle, également en laiton, décoré d'une croix de Malte en acier. L'objet paraissait dans l'ensemble aussi brisé, fatigué et usé par les intempéries que le visage, les mains et le cœur du vieil homme. Il l'ouvrit délicatement et contempla la photographie sur ferrotipe à l'intérieur. Les charnières du médaillon avaient verdi avec le temps ; le verre fin était fêlé d'un bord à l'autre et avait viré au jaune fumé, noircissant l'image en dessous. Mais cela n'avait guère d'importance, le vieil homme n'avait plus besoin de voir les visages, il les connaissait bien, grâce à la photogravure qu'en avait faite son cœur.

Derrière les deux personnages, une mère et sa fille, était tendue une toile peinte représentant une abondance de vallées vertes et de cascades blanches, de rivières bleues et de nuages élevés. Dans le lointain, des montagnes enneigées, violettes sous le soleil. Tous ces détails étaient réduits à un voile brunâtre général qui obscurcissait même leur visage et leurs vêtements, tandis qu'elles posaient assises sur un canapé à dossier haut, placé devant la toile de fond. Leur corsage était amidonné et leur jupe parfaitement arrangée autour de leurs jambes croisées et repliées. La mère tenait la main de sa fille et la main libre de chacune était soigneusement posée sur un accoudoir. Leur visage affichait la gravité qui sied à une occasion des plus sérieuses – ni l'une ni l'autre ne souriaient, sauf leurs yeux, et la petite fille était la réplique adoucie de sa mère, et la mère était d'une telle beauté. Le souvenir idéal pour un soldat parti à la guerre et qui pourra rêver plus facilement de son foyer et des siens, et effectivement, le soldat de l'Union qui avait tiré sur Abel le portait au bout d'une chaîne, sur son cœur, quand Abel l'avait trouvé. Et par la suite, bien des fois, Abel avait longuement scruté le ferrotipe, imaginant y voir le visage de sa femme et celui de sa fille, si elles n'étaient pas mortes et si elles avaient posé ainsi pour lui.

Comme cela arrivait souvent ces derniers mois, le cœur du vieil homme se mit à battre d'une façon désordonnée. Un voile de sueur apparut sur son front et dans sa poitrine, sa respiration se fit sifflante. Il referma le médaillon soigneusement et tendit le bras pour agripper son genou de la

main droite tandis qu'il se penchait pour pouvoir mieux respirer. Il fut pris d'une mauvaise quinte de toux, dure et brûlante, qui lui mit un goût fétide dans la bouche, et il toussa ainsi longuement. Quand ce fut terminé, Abel cracha par la porte dans l'obscurité pour ne pas voir la couleur. Une fois qu'il se sentit mieux, et sans prendre le temps de réfléchir, il ouvrit le médaillon à nouveau, en arracha le verre, puis il alla jusqu'au feu et jeta le ferrotpe dans les flammes. Il observa l'image trouble noircir et au bout d'un moment, il jeta le médaillon lui-même sur les braises. Le chien suivait tous ses mouvements. Abel leva le menton.

— Voler un objet comme ça, c'était minable, dit-il doucement.

Debout près du feu, Abel contempla l'océan qui s'agitait sans cesse, inlassablement, dans l'obscurité du dehors. Il regarda les étoiles qui scintillaient d'un éclat froid et dur dans les trouées au milieu des nuages, et la lune brouillée derrière. Il regarda le chien endormi près du feu qui crépitait. L'animal était vieux, maintenant, il se fatiguait vite et dormait d'un sommeil lourd, remuant les jambes nerveusement et aboyant doucement, comme un chiot, dans ses rêves. Abel l'observa pendant un moment, il ôta ses vêtements et il se tint debout, tout nu, pâle et fantomatique dans les ténèbres.

Il traversa l'amas de bois flotté en direction du sable, faisant attention où il posait les pieds. Les vagues bouillonnaient et radaient bruyamment le rivage. Là où l'eau était plus profonde, elles se brisaient sur les rochers dans un vacarme qui se répercutait, et elles se rabattaient sur elles-mêmes dans un claquement sec plus au large, sous la lune qui glissait au-delà des nuages, là où les hommes ne pouvaient ni demeurer ni prospérer. Des bancs de varech dansaient sur la crête des flots comme des taches d'encre sur un fond d'obscurité, tandis que ceux qui s'étaient entassés sur la plage au cours des derniers jours s'étendaient près des fortifications de débris de bois, infestés de mouches des sables que la nuit avait calmées. Jetant un coup d'œil vers la petite rivière sombre qui traversait le sable, Abel aperçut le plus gros loup qu'il eût jamais vu, debout dans le courant et qui le regardait.

Le vieil homme se figea sur place. Le loup le scruta sans bouger. De l'eau, argentée par un rayon de lune, gouttait de sa mâchoire inférieure et il avait les poils du cou hérissés, formant une arête sombre qui, curieusement, rappelait d'autres prédateurs, sauriens et depuis longtemps disparus. Ils

restèrent tous deux silencieux, chacun à la place qu'il occupait sur le rivage – le vieil homme et le loup – et quand l'animal finit par sortir de la rivière et tourna pour filer vers la forêt de son pas élastique, Abel vit l'éclat dur et bref de la lumière lunaire sur un collier grossier, fait à la main, et il se demanda quelle était la part du chien dans cet animal.

— Que je sois damné, dit-il doucement, pensant qu'il l'était peut-être déjà ou qu'il allait l'être. Que le diable m'emporte.

Puis il se retourna vers l'océan et s'avança dans l'eau.

Abel retint son souffle tandis que l'eau froide, si froide, enveloppait ses cuisses nues. Il baissa les yeux sur le contour pâle et mince de son corps et sentit les élancements qui le faisaient à nouveau souffrir dans son coude abîmé, son avant-bras et dans la paume de sa main, comme si le vieux bout de métal violent avait propagé la corrosion jusque dans ces endroits. L'eau noire engloutit la partie inférieure de son corps tandis que le clair de lune faisait se refléter son torse, le reproduisant et le fixant à la surface, comme s'il se retrouvait là, face à un autre lui-même, pâle et vacillant. Un double qui aurait peut-être une histoire différente de la sienne, mais qui aurait été expédié, finalement, au même endroit, pour y connaître la même fin. Avec les mêmes douleurs, les mêmes chagrins et les mêmes blessures mal guéries.

— Et voilà pour toi, dit Abel, haletant et luttant contre le froid. Voilà ce que tu mérites.

Il respira à fond en frissonnant. Les pierres coupantes sous ses pieds nus lui firent regretter de ne pas avoir gardé ses bottes. Les vieux morceaux de métal dans son corps se refroidissaient encore plus dans l'eau glaciale et enfonçaient des pointes gelées dans la chair de ses muscles, le long des tubes incurvés de ses os. Pinçant les lèvres, il repartit de l'avant, volontaire et déterminé, comme s'il était redevenu une dernière fois le soldat de ses jeunes années. Mais aucune fanfare ne jouait pour lui, aucun étendard ne flottait au vent, aucun compagnon d'armes ne marchait à ses côtés, car tous étaient morts depuis longtemps. La seule chose qui le poussait à avancer était peut-être un loup en train de l'observer depuis les profondeurs de la forêt derrière lui. Abel marcha jusqu'au moment où il n'eut plus que la tête au-dessus de l'eau et où les vagues le submergèrent totalement. Il recracha du sel, ses yeux le brûlaient et ruisselaient, mais il ne pleurait pas.

Il se retrouva entièrement dans l'eau. Ses pieds ne touchaient plus les cailloux et le sable, sa tête n'était plus exposée à la lune et à la nuit. Le vieux soldat ferma les paupières et se mit à flotter entre la terre et l'air, chaque endroit de son corps étant en contact avec l'eau froide. Fermant les yeux, il goûta la saveur âcre du sel de l'océan et l'imagina en train de se répandre en lui, de reprendre possession de lui – de sa pauvre chair loqueteuse – pour ne laisser de lui que des os blanchis et articulés et des morceaux de métal rouillés raclant le fond de la mer pour l'éternité.



Près du feu, le chien leva la tête. Il se leva lentement, s'étira en bâillant et se contorsionna pour mordre son propre arrière-train, là où son poil était collé et noué. Descendant vers la mer, il escalada avec raideur le bois flotté et renifla les traces du vieil homme dans le sable. Puis il sentit autre chose – une odeur sauvage qui avait la forme d'un chien, près de la rivière – et il se mit à geindre, à aller et venir et tourner en rond, indécis, pendant un moment, avant de poursuivre en direction de la mer. Et quand il trouva le vieil homme étendu, le chien se mit de nouveau à geindre et il lui lécha le visage. Une vague les enveloppa et poussa le corps du vieil homme plus loin sur le sable, et le chien sortit de l'eau froide en sautillant, puis revint en reniflant quand la vague se fut retirée. Il fourra son museau dans le cou du vieil homme et lui lécha l'oreille ; le vieil homme se mit à tousser. Il cracha, toussa encore et s'assit, les yeux rougis, le nez dégoulinant. Au bout d'un moment, il se pencha pour vomir. L'eau salée avait irrité son arrière-gorge et il éternua, expulsant un gros caillot de morve sanglante dans la paume de sa main qu'il essuya sur le sable.

Abel Truman resta assis à contempler la mer, essayant, par la force de sa volonté, de faire revenir la chaleur dans ses membres tandis que le chien léchait le sel de son bras tordu. Il regarda l'animal et se leva.

— Toi, la ferme, le prévint-il. Je parie que si t'essayais, la mer te rejetterait aussi.

Et il fit demi-tour pour regagner lentement sa hutte où le feu ne s'était pas encore éteint dans son petit cercle de pierres, pendant que, de son côté,

le chien s'arrêtait près du ruisseau, fixant son regard sur un endroit sombre de l'autre rive où le sable avait été remué et où des traces menaient à la forêt. Son poil se hérissa, il grogna doucement, et Abel le rappela auprès du feu.

— Allez, viens ici, espèce de vieux râleur. Tu sais pas qu'y a un loup dans les environs ?

Le chien soupira pour protester à deux reprises puis rejoignit le vieil homme dans sa hutte.



Cette nuit-là, le vieil homme fit un rêve, étrange et terrifiant. Enterré sans cercueil, il grattait de ses ongles la terre qui l'étouffait et revenait à l'air libre la bouche pleine de terre. Autour de lui, des feux de camp brûlaient dans une plaine immense et nue. Les silhouettes sombres des collines aux courbes féminines se découpaient sur l'horizon, et on y voyait des feux de camp aussi, et des étoiles brillaient dans le ciel. L'air lui-même était obscur, comme si l'obscurité en faisait maintenant partie, et il était froid. Des flammes blanches qui ne dégageaient aucune chaleur claquaient sur des tresses de bois noir entortillées.

Et il y avait des hommes qu'il connaissait, réunis là, les mains tendues vers les flammes. Taylor était là. Et le vieux Hoke, qui avait eu la jambe emportée, coupée au niveau de la hanche, au bas de Culp's Hill, et qui était mort dans l'ambulance deux jours plus tard. David Abernathy et le vieux Joe, et Gully Coleman, et Scripture Lewis. Ned était là, lui aussi, qui avait déchiré le cœur d'Abel à tout jamais. Et d'autres encore, trop nombreux pour qu'on puisse les compter, connus du vieil homme ou non. Des foules obscures, regroupées autour de feux minuscules. Leur souffle faisait une fumée pâle et tous étaient totalement silencieux, debout comme des sentinelles, ou accroupis comme des singes dans le froid blafard.

Abel appela, mais aucun ne se retourna. Il se tenait à part d'eux et, quand il avança d'un pas mal assuré, il se réveilla, le visage trempé et sa couverture légère remontée autour de son cou. Il reprit sa respiration dans

l'obscurité. Au bout d'un moment, il écarta un bras en dehors du lit et appela le chien qui se leva tout engourdi et vint le rejoindre.

Le lendemain, le vieil homme quitta sa cabane tandis que le chien se tenait près du feu éteint, la tête levée pour sentir l'air du matin. Le chien piétina le sol, tourna en ronds serrés trois fois, puis s'installa à sa place habituelle, là où aurait dû se trouver la chaleur du feu.

Les pas du vieil homme résonnaient sur le sentier qui remontait la rivière et les oreilles du chien étaient à moitié dressées pour écouter. L'animal attendit longtemps, deux fois plus longtemps que cela aurait dû prendre au vieil homme pour faire sa toilette – une durée que le chien connaissait bien. Il entendait le vieil homme marcher au loin sur le chemin forestier, jurant et expectorant de grandes quantités de phlegme comme il en avait l'habitude le matin. Puis le chien comprit que le vieil homme avait traversé la rivière pour marcher dans l'ombre des arbres de l'autre côté. Il se leva d'un bond, se secoua et renifla l'air une fois encore avant de coller son museau sur le sol pour y flairer l'odeur du vieil homme et suivre sa piste.

2

Maudits vêtements

1864

DAVID Abernathy n'avait jamais eu beaucoup de chance avec ses vêtements pendant la guerre, et la nuit où il déchira sa dernière chemise en bon état, il montait la garde le long des épaulements confédérés au sud de la rivière Rapidan. Il était frigorifié, trempé, et minuit était largement passé – une heure où tous les honnêtes gens devraient être au lit – lorsqu'il appuya son fusil contre le solide mur de terre tassée et de troncs fendus avant de s'enfoncer dans l'obscurité des buissons pour se soulager. Le jet de son urine chaude jaillit avec force et fit fumer la mousse. Quand il eut fini, David s'accroupit à l'abri du muret où le vent qui venait de la rivière était moins violent. Levant les mains à hauteur de son visage, il souffla dans le creux de ses paumes glacées.

Il éternua brutalement et en grognant, il renifla. Ses sinus vibrèrent et le firent grimacer tandis que la douleur, profonde et aiguë, se répandait dans tout son visage. Provoquant des élancements sourds et vert bouteille qui le faisaient parfois chanceler tant la sensation de nausée était forte, et allant jusqu'à le faire vomir d'épuisement, ces terribles maux de tête étaient devenus des compagnons inséparables au cours de ce long hiver. À cause d'eux, et à cause des privations quotidiennes dues à la guerre et au métier de soldat, quand il rêvait tout éveillé, c'était toujours de soleil, de chaleur, de nourriture et du goût fumé et brun du vrai café bu dans des tasses de porcelaine fine sous un grand porche, quelque part où ne parvenaient pas les bruits et les scènes de guerre. Il mourait d'envie de se retrouver dans un salon aux fauteuils bien rembourrés, en compagnie de jeunes dames bien élevées vêtues de robes impeccables et pimpantes. Dans un bureau, avec l'odeur des livres sur les étagères, le contact du vrai papier à lettres sous ses doigts, tout sauf la vie de soldat et les maux de tête.

David cligna des yeux très fort, puis il recommença. Il enleva ses lunettes pour essuyer la pluie du coin de ses yeux avec ses deux pouces. Se levant, il étendit les bras au-dessus de sa tête et croisa les doigts comme s'il

voulait repousser l'obscurité. Il resta longtemps ainsi, tendu tel un plongeur, contemplant la profondeur de la nuit comme s'il s'agissait de la mer.

Ce soir-là, la vieille lune devait rester dans le noir et la nouvelle n'était pas encore là. Pourtant la nuit était claire, humide et argentée, et une profusion d'étoiles scintillaient brillamment dans le ciel. L'air lui-même était électrique, vibrant des résidus d'énergie laissés par la tempête de la veille. David écoutait les arbres sombres grincer dans le vent froid et le murmure incessant du courant de la rivière, comme si tout cela était une douce musique jouée pour son seul plaisir. Il baissa les bras et enfonça les mains dans les poches de son pantalon pour observer les nuages filer parmi les étoiles comme des draperies funéraires sur quelque train sombre et solennel roulant lentement vers l'ouest.

Debout dans les ténèbres, David se demanda si les autres qui étaient de garde cette nuit-là, disposés sur la rive sud de la Rapidan, avaient les mêmes pensées que lui. Il se demanda s'ils pensaient entendre la même musique que celle qu'il entendait, celle que le vent froid orchestrait.

La tempête de la veille était arrivée par le nord et l'ouest, faisant déferler sur l'armée de Virginie du Nord dans ses campements une féroce démonstration de bruit et de précipitations. Là-bas, dans les camps du deuxième corps, près de Morton Hall, des tentes avaient été arrachées de leurs piquets comme d'étranges oiseaux gigantesques se mettant à voler maladroitement. Aspirées par le vent, elles avaient fini par atterrir, déchirées et maculées de boue, dans les broussailles frissonnantes, martyrisées par les rafales. Les soldats se précipitaient dans tous les sens dans les allées étroites et boueuses du camp à la poursuite de leurs maigres biens – pipes sculptées à la main, brosses à dents, fil à coudre et trousses de couture. Des éclairs blancs et de terribles coups de tonnerre les illuminaient et les secouaient, projetant des ombres difformes sur la terre détrempée avant de disparaître, comme si rien de tout cela n'avait jamais existé.

David avait vu des hommes nu-tête courir après leur chapeau emporté par le vent et d'autres qui se tenaient immobiles et regardaient les bourrasques tourmenter les branches, comme s'ils avaient été affectés à cette tâche. Un petit groupe de jeunes tambours effrayés, nouveaux dans l'armée et pas encore habitués à la vie militaire, étaient blottis sous un

chariot et personne n'arrivait à les persuader d'en sortir, tandis que, juste à côté, un officier esseulé était en train de se raser tranquillement près d'un feu éteint par la pluie. Un autre soldat avait sorti des tasses, des pots, des chapeaux et toutes sortes d'objets pouvant contenir de l'eau pour recueillir la pluie et s'en faire une réserve d'eau potable.

Au plus fort de la tempête, alors que les arbres s'entrechoquaient en se balançant et que les chevaux étaient affolés par le tonnerre, David avait vu un vétéran, portant une tignasse blanche ébouriffée et une grande barbe, enlever sa chemise et s'agenouiller dans la boue près d'un chariot, pâle comme un ventre de poisson. L'homme avait fermé les yeux et s'était mis à hurler que la Vengeance du Seigneur s'abattait enfin sur eux pour tous les péchés commis contre Ses Propres Enfants Noirs. Les descendants de Cham, qu'ils avaient grandement maltraités. Le vieil homme, secoué par le vent, se balançait sur les genoux, les pointes effilées de sa longue barbe flottant derrière chaque épaule. David l'avait observé prendre une profonde inspiration avant de recommencer, les prévenant contre le Seigneur, contre Grant et tous les Yankees qui déferlaient sur le Sud. Il hurlait à l'adresse de tous ceux qui étaient disposés à entendre parler de sauterelles et de vermine, de grêle à la place de la pluie et de flammes dévorant le pays. Personne ne s'arrêtait pour l'écouter, à part David, qui était resté là à le regarder, près d'un vieux tonneau à mélasse dont les cercles desserrés cliquetaient dans le vent comme des sabres émoussés.

— Mes frères, lançait le vieil homme aux soldats qui passaient en courant, à la poursuite de leurs possessions envolées. Mes frères, ne savez-vous donc pas que l'armée est en marche ? Vous ne la sentez donc pas à cet instant même ? Portée par ce vent ? Dans cette pluie ? Mes frères, n'ont-ils pas englouti toutes les céréales et tous les fruits de ce pays ? N'ont-ils pas rougi les cours d'eau ? (Le fanatique se battait la poitrine de ses paumes ouvertes, laissant sur sa chair pâle des empreintes de boue en forme de mains.) Écoutez-moi ! Est-ce qu'Il tolère que ce soit leur fasse du mal ? Leur faire du mal, à Eux ? Non, monsieur ! Certainement pas ! Pour eux, Il a réprouvé des rois ; pour eux, Il a enseigné la sagesse à des sénateurs. Jeff Davis serait-il autre chose qu'un roi ? Et n'est-il pas entouré de sénateurs, mes frères ?

Le vieil homme essayait faiblement de s'agripper à l'air, comme si l'atmosphère s'était épaissie autour de lui. Les soldats passaient près de lui, poursuivant leur chemin dans l'allée boueuse, les épaules voûtées, les yeux baissés.

Le vieil homme avait continué, la voix plus faible maintenant, les yeux fous.

— Pour eux, Il a ligoté des princes. Pour les chaînes qu'ils avaient aux pieds, pour les marques sur leur chair, et pour leurs familles qui ont été expulsées. Et... et pour... Et pour leurs sœurs et leurs femmes violées et... Et pour le viol de leurs filles ! Oui. Et pour leurs enfants également ! Vous connaissez cette vérité, mes frères. Je n'avais pas l'intention de...

Le vieil homme leva un poing maigre et couvert de boue devant ses lèvres et ses yeux s'ouvrirent tout grands tandis que sa voix n'était plus qu'un croassement rauque.

— Toujours elle, poursuivit-il. Cette baie noire au goût sucré.

Il agitant la tête de droite à gauche et ses cheveux ébouriffés flottaient au vent quand il s'était relevé près du chariot.

— Écoutez-moi ! avait-il hurlé une fois de plus. Il a envoyé l'obscurité et Il l'a faite obscure ! Il l'a faite obscure, je vous dis ! Écoutez-moi !

Il s'était retourné et ses yeux s'étaient posés sur David, là où il se tenait, et David s'était senti transpercé par ce regard fou.

— Vous êtes tous morts, tous, autant que vous êtes ! avait hurlé le vieux fanatique qui s'était ensuite couvert le visage de ses mains boueuses et s'était écroulé en sanglotant dans l'allée du camp.

Tandis que le vieil homme se roulait par terre, trois hommes avaient poursuivi un sanglier depuis la forêt jusque dans une tente voisine qui était restée ouverte. David s'était retourné pour observer la toile de tente qui faisait saillie çà et là et frémissait de l'intérieur, puis elle s'était mise à tanguer dangereusement avant de s'effondrer pour de bon. Il avait souri en entendant les cris et les jurons des hommes qui se joignaient aux couinements perçants du cochon paniqué par la tempête. Quand David s'était retourné à nouveau, le vieil homme n'était plus là et, à sa place, il y avait un jeune soldat qui se baissait pour ramasser un morceau de couverture poussé par le vent. Cette couverture n'était qu'une malheureuse loque sans valeur et, chaque fois que le soldat se penchait pour l'attraper, le

vent l’envoyait plus loin, si bien que le garçon parcourait l’allée du camp en effectuant une suite de petits pas, de sauts de côté et de tentatives avortées, puis il avait tourné à un coin et avait disparu entre les tonneaux dans lesquels le feu avait été éteint par la pluie. Quant au sanglier, il était parvenu à s’échapper, mais pas avant d’avoir chargé un de ses poursuivants, lui infligeant une blessure si grave que le chirurgien du régiment dut amputer l’homme sous le genou. (La jambe fut enterrée dans un trou peu profond dans les bois, derrière les puisards, et quand l’armée eut levé le camp, ce même sanglier vint la déterrer – l’animal fut finalement abattu deux étés plus tard, près de Stubb’s Mill, par une famille venue de Géorgie qui s’était installée là et qui trouva dans le ventre de la bête des morceaux de cuir de chaussure, ainsi qu’un certain nombre de fins fragments blancs et de petits cailloux durs qui, autrefois, avaient été les petits os du pied gauche de ce soldat.)



Mais maintenant, au cours de cette nuit, le vent s’était suffisamment calmé pour permettre à David d’entendre les eaux enflées de la Rapidan couler dans l’obscurité, un peu plus loin, derrière un bouquet d’arbres tout proche. Et quelque part, dans les ténèbres par-delà la rivière, la lumière blafarde et pâle de l’armée du Potomac dans ses campements projetait de faibles éclats jaunes sur les murs humides de la nuit. David avait l’impression qu’en retenant sa respiration, il pourrait les entendre – le crissement fatigué du cuir des harnais et la douce musique des grincements et couinements des roues de chariots mal graissées, le lourd grondement grave des caissons d’artillerie et le piétinement impatient d’innombrables sabots. Depuis le lointain lui parvenaient les hurlements prolongés des sirènes de trains qui déversaient de plus en plus de soldats, de provisions, de munitions, de chevaux, plus de métal, plus de sang, de muscles et de matériau brut avec lequel se fait la guerre.

Parfois, les nuits où il était de garde dans l’obscurité froide, si le vent soufflait dans la bonne direction, si la pluie tombait doucement, ou sans bruit, ou pas du tout, David s’imaginait qu’il entendait les soldats yankees

eux-mêmes, tandis qu'ils montaient la garde, ou fumaient, ou discutaient autour de leurs nombreux feux de camp. Peut-être qu'ils buvaient du bon whisky, là-bas, certains d'entre eux, tout au moins, ou peut-être qu'ils écrivaient des lettres à leur famille sur du beau papier à lettres de l'Union. Certains devaient avoir une guitare, un violon, un fifre, un harmonica, pour faire de la musique, tandis que d'autres s'installaient confortablement et chantaient doucement jusqu'à avoir le mal du pays – ils chantaient, et leurs voix, ainsi que le doux son de leurs instruments, se mêlaient au vent et à la pluie et tout cela ne faisait plus qu'un et s'envolait du côté de la rivière où se trouvait David, jusqu'à ce que lui aussi se mît à penser à chez lui, parce qu'il n'y avait que cela qui comptait.

Il secoua la tête ; il secoua les souvenirs de chez lui et les rêves de retour, puis il secoua ses fines mains blanches et les fourra sous ses aisselles pour les réchauffer. Comme il faisait ce geste, ses doigts froids accrochèrent sa chemise à travers l'étoffe de sa veste et il entendit, en même temps qu'il le sentit, sa chemise se déchirer. En jurant tout bas, David déboutonna sa veste trempée et en piteux état et leva le bras gauche. Il n'y avait toujours pas de lune, et il n'y en aurait pas cette nuit, ni la suivante, mais la lumière des étoiles était telle que David put voir que la manche s'était détachée du corps de la chemise et que la couture qui descendait le long du côté gauche s'était complètement défaite. La chemise tout entière, qui avait été recousue et rapiécée, et recousue à nouveau, avait fini par tomber en lambeaux. La chemise que sa mère lui avait achetée neuve à Resaca, qu'elle avait mise dans sa valise et qu'il avait entretenue avec tant de soin jusqu'au moment où il n'avait plus eu d'autre vêtement à se mettre qui ne fût pas en loques, avait fini par franchir les limites de la détérioration ordinaire. C'était comme s'il avait cligné des yeux et s'était retrouvé simplement vêtu d'un certain nombre de fils défraîchis et disposés n'importe comment, et il n'était pas question de cligner des yeux une autre fois pour les remettre comme il fallait.

Il avait l'impression que sa cage thoracique toute pâle, ses côtes elles-mêmes, là où elles appuyaient contre l'intérieur de sa chair comme une armature de tente sous une toile fatiguée, étaient devenues luisantes. Comme si ce qu'il avait toujours redouté en secret, pendant ces longues années de guerre, s'était réellement produit et qu'il avait été tué quelque

temps auparavant sans le savoir, sans s'en rendre compte. Comme si, tout à coup et sans avertissement, de la façon dont ce genre de choses doit toujours se passer, il était devenu son propre fantôme, condamné à hanter ce poste de garde humide et solitaire.

David jura à nouveau et un faible gémissement s'échappa de ses lèvres tandis qu'il remettait en place les lambeaux de sa chemise du mieux qu'il pouvait. Après avoir refermé sa veste, il la boutonna pour se protéger du froid, mais le précédent propriétaire de cette veste avait reçu une décharge d'obus à balles dans la colonne vertébrale et presque tout le dos de la vareuse était parti. David fit entendre un autre faible gémissement, un bruit de fantôme lancé dans l'obscurité et il sourit quand un écho étouffé lui revint. Il le refit plusieurs fois, plus fort, jusqu'au moment où Virgil lui répondit depuis son propre poste de garde, en aval de la rivière, qu'il ferait mieux de se taire avant que les Yankees finissent par le repérer et qu'une balle lui coupe la quéquette.

— Pour le coup t'aurais de quoi te mettre à gémir, pas vrai ? lui lança Virgil avec un rire de gorge contenu.

David secoua la tête et récupéra son fusil. Il souffla et regarda son haleine dans l'air de la nuit. Il sourit. Il était vivant. Portant son fusil à l'épaule, il suivit son parcours avec lassitude dans l'obscurité. Sous les étoiles qui se couchaient, il continua à patrouiller devant les retranchements. Souriant aux ombres, les dents blanches comme des pierres sous le clair de lune.

Abel Truman était étendu, ficelé dans la boue près de l'intersection des routes de Morton's Ford et de Mountain Creek. Il était étendu sur le côté dans un rectangle oblique de douce lumière jaunâtre, vacillante et dépourvue de chaleur, qui lui parvenait à travers les broussailles depuis les camps du deuxième corps, là-bas plus loin. De cette ville de tentes lui parvenaient aussi les bruits des soldats se déplaçant dans les allées boueuses du camp, parlant comme on parle la nuit, d'une voix étouffée, les sons doux des chansons lentes et tristes et des instruments qui jouaient avec cœur et dextérité. Et de temps en temps, un rire, plus doux que la musique et, par conséquent, plus triste également. Abel entendait les feux crépiter, craquer

et crisser, il sentait les odeurs de cuisine des soldats qui préparaient leurs maigres repas et faisaient bouillir du maïs grillé en remplacement du café.

Abel renifla et essaya de bouger pour soulager les crampes dans ses épaules. Ses bras étaient fermement ligotés le long de son corps, les coudes maintenus en arrière, passés autour d'un morceau de manche à balai. Ses poignets, que les liens avaient mis à vif, étaient attachés à ses chevilles par une courte corde. Un vieux chiffon grasseyé lui avait été enfoncé dans la bouche et était maintenu par une lanière en cuir qui puait le bétail. Sous lui, la boue était épaisse et froide, et les routes n'étaient pas vraiment des routes, ni l'une ni l'autre, mais plutôt de vieux sentiers qui avaient été grossièrement élargis à coups de pelles et de haches pour permettre à un corps d'armée de passer l'hiver dans son campement. De l'endroit où il était étendu, Abel pouvait voir les silhouettes étranges de vieilles souches bordant la route de Mountain Creek. Posées là où elles avaient été soulevées, arrachées ou extraites à l'explosif du sol compact, avec leurs racines pâles qui tremblaient dans la lumière, les souches semblaient tapies comme des gargouilles bizarres, faites de bois, de boue et de cailloux. D'autres objets se trouvaient pris dans leurs mottes – des os et des fossiles, de curieux écheveaux de poils et de fourrure, ainsi que des porte-bonheur perdus par des hommes quand le monde était encore jeune, et qui jamais ne seraient réclamés.

Abel renifla à nouveau et avala une grosse boule de terre et de sable au goût horrible quand il essaya de faire jouer sa mâchoire autour du chiffon trempé de salive. En avalant, il eut un haut-le-cœur et ferma les yeux avec force pour mieux en faire partir le picotement, pour mieux se concentrer sur le battement de son cœur et l'air dans ses poumons fatigués. Quand il rouvrit les paupières, ce fut pour voir une obscurité plus profonde au-delà de la voûte sombre de la forêt, pour voir l'éclat encourageant des étoiles dans le ciel qui devait se trouver là.

Il les devinait quelque part, là-haut. Derrière l'écran formé par les branches, les plantes grimpantes et les feuilles, Abel imaginait les étoiles scintillant comme elles le font certaines nuits de printemps, après que les tempêtes ont lavé l'air poussiéreux. Faisant jaillir des étincelles glacées, brillant au bout de leurs branches. Il imaginait un grand vent délicat repoussant les nuages et aspirant la fumée des feux de camp dans le

plancher de la nuit pour la faire disparaître, de façon à découvrir le firmament tout entier. Il imaginait que la tempête de la veille s'était déplacée jusqu'à une mer qu'il n'avait jamais vue et que cette mer était agitée, grise et monstrueuse.

Abel avait été mis dans cet endroit, au-delà de la palissade du camp, avant même que le vent eût cessé de souffler. Il avait été ligoté près de cette intersection pour avoir roué de coups O.W. Brown jusqu'au sang, et il avait battu O.W. parce que O.W. avait tué le chien.

L'animal avait rôdé discrètement dans les parages du camp pendant une bonne partie du mois ; ce n'était qu'un vieux bâtard au poil rêche et noir, devenu blanc autour du museau, et dont la démarche raide témoignait d'un nombre d'années déjà excessif. Quelques soldats lui donnaient des restes quand ils avaient des restes à donner, d'autres lui donnaient des coups de pied ou pire encore quand il les frôlait de trop près, mais la plupart se contentaient de l'ignorer tandis qu'il reniflait soigneusement du côté des puisards et des tas d'ordures. Ce n'était qu'un vieux chien efflanqué, épuisé et à l'air affamé, comme n'importe lequel d'entre eux.

Au fil des jours, Abel l'avait suffisamment apprivoisé pour qu'il vienne lui manger dans la main des croûtes de pain et des morceaux de pâte brûlée avant de détalier. Ce printemps-là, cela faisait bien longtemps qu'Abel n'avait plus approché un chien et il se passait dans son cœur une chose qu'il était incapable de nommer quand l'animal était là.

La tempête avait éclaté avec un éclair blanc suivi d'un roulement de tonnerre comme un coup de canon. Immédiatement, les hommes se précipitèrent dans tous les sens, essayant de fixer solidement les tentes, de calmer les chevaux et de rattraper leurs chapeaux. Le chien, complètement affolé, s'enfuit ventre à terre dans les allées étroites du camp, poursuivi par Abel qui l'appelait. L'animal passa en trombe à côté d'O.W. et pénétra dans sa tente. Jurant assez fort pour couvrir le tonnerre, O.W. se précipita derrière lui. Abel s'arrêta en dérapant dans la boue de plus en plus profonde devant la tente. Trois coups de pistolet rapprochés retentirent alors et trois éclairs stroboscopiques illuminèrent de l'intérieur la toile de tente maculée de boue. Poussant un juron, Abel rejeta le rabat, regarda et vit ce qui s'était passé.

Dans le camp, O.W. portait un vieux tricorne qu'il tenait de son père et qui datait de l'époque de la Révolution. Il avait été porté à la bataille de Brandywine Creek et de Germantown, et O.W. l'avait arboré avec fierté en servant les États confédérés à Antietam et Chancellorsville. Maintenant, il était cabossé et taché sur le sol boueux de la tente où le chien l'avait piétiné après l'avoir fait tomber, et le chien lui-même était étendu immobile près du chapeau. Abel se retira de la tente, les yeux fixés sur O.W. tandis que celui-ci sortait, le chapeau à la main, faisant des petits gestes inutiles comme pour l'épousseter.

— Regarde-moi ça, dit-il en levant le chapeau pour qu'Abel puisse le voir. Regarde un peu c'que cet animal a fait au chapeau de mon grand-père.

Abel jeta un coup d'œil au tricorne, puis au visage d'O.W., puis au chien, avant de se ruer sur l'homme à la carrure imposante qui s'écroula dans la boue quelques instants après que le poing d'Abel lui eut démoli le nez.

Abel plongea dans la tente et prit le chien dans ses bras. Il était mince et léger comme un drap humide. Abel inspira profondément et ressortit dans le vent. Un officier était là, qui aidait O.W. à se relever, et il fit un pas en avant pour prendre Abel par le bras, mais quand il vit l'expression sur son visage, l'officier recula et le laissa passer.

Abel n'eut pas à aller bien loin pour ne plus être en vue du campement. Les bois étaient denses et sombres, brièvement éclairés par des éclairs blancs qui créaient une atmosphère fantasmagorique. Le vent commença à faire s'entrechoquer les arbres, mais la voûte de la forêt était épaisse et la pluie ne le gênait pas trop. Il porta le chien à travers les arbres pendant un bon moment avant de trouver une petite clairière entourée de frênes verts et de bouleaux tendres. Dans un coin, un antique chêne écarlate difforme faisait courir dans la mousse deux longues racines tordues, balafrées et arthritiques comme les doigts d'un vieux soldat, et ses feuilles étaient éparpillées dans toute la clairière – de petites choses desséchées qui contenaient de minuscules poches d'ombre profonde et de petites flaques de pluie tremblotantes.

Abel déposa délicatement le chien dans le V formé par les racines. Il avait le visage mouillé. Ses mains tremblaient et il jurait tout bas contre lui-même, s'en voulant d'être aussi stupide. Il regarda le chien.

— J’suis si fatigué, lui dit-il. Bon sang, je me sens tellement fatigué.

Il regarda le chien étendu sur la mousse et lui caressa la joue avec le dos de ses doigts. Il sentait l’odeur de son poil humide qui flottait dans l’air lourd et électrique, il s’agenouilla près de lui sur le sol trempé, lui parla, lui disant des choses qu’il avait gardées enfermées en lui pendant longtemps. Finalement, Abel s’essuya le visage d’une main et posa l’autre sur la poitrine large du chien ; celui-ci prit alors une profonde inspiration et se redressa sous la paume d’Abel.

Puis il s’élança – filant à nouveau à toute vitesse sous la tempête, dans l’obscurité de la forêt, et il disparut, laissant Abel sur place, les yeux écarquillés, une main encore tendue, les doigts de l’autre touchant légèrement ses lèvres.

Quand il rentra au camp, la tempête avait commencé à faiblir et trois officiers étaient réunis autour d’O.W., en train d’examiner son visage bandé de façon absurde, et ils lancèrent un regard menaçant à Abel qui s’approchait d’eux. La sentence fut prononcée et exécutée sur-le-champ et ils ne prirent même pas la peine de désigner un homme pour le garder une fois qu’il eut été ligoté, car une rumeur courait selon laquelle ils allaient bientôt se remettre en marche et il y avait beaucoup à faire. Abel n’émit aucune protestation. Il n’en voulut pas à O.W. et lui serra même la main alors qu’il était conduit à l’autre bout du camp où personne ne vint, à part Ned, qui se contenta de faire les cent pas nerveusement dans les broussailles, près de la route du gué, jusqu’à ce que ses pieds fussent couverts de boue. Ned ne dit pas grand-chose, il fit seulement les cent pas en aspirant l’air entre ses dents, et quand il prononça quelques mots, sa voix était à peine plus forte qu’un chuchotement, et ses paroles furent emportées par le vent. Au bout d’un moment, il partit et ne revint que lorsque la tempête fut passée.

Tapi dans les broussailles humides, Ned attendit d’être sûr qu’il n’y avait personne d’autre dans les environs, puis il se précipita et renversa sa gourde sur la bouche d’Abel, humidifiant le chiffon, ce qui eut pour effet de décoller de ses replis les morceaux de graisse à essieux et Dieu sait quoi encore. Tous ces débris épais et infects descendirent dans le fond de la gorge d’Abel en laissant des grains de poussière et de sable sur ses dents qui le firent s’étangler et crachoter dans le chiffon. Ce que Ned interpréta

comme le signe qu'Abel en voulait encore, et il vida le reste de sa gourde sur son visage. Abel n'étant pas en mesure de dire au garçon d'arrêter, ni de le lui faire comprendre, il fut forcé d'avaler au milieu d'abominables haut-le-cœur.

Ned resta auprès de lui pendant une heure. Il pleura un peu de voir Abel ainsi attaché, mais il ne dit pas un mot, jusqu'au moment où les feux furent allumés pour le dîner dans le camp et alors il s'en alla vers leur pâle lumière. Abel le regarda partir et ferma les yeux. Ned étant parti, il pouvait garder les yeux fermés, être seul et ne penser à rien. Mais à peine s'était-il isolé du monde que la mémoire revenait faire ses ravages. Lui revinrent son enfant morte, sa femme morte.

Une fois encore, il revit la peinture bleu ciel dont les murs avaient été aspergés d'un bout à l'autre de la maison. Comme si Elizabeth avait voulu marquer sa douleur, de la même manière qu'un animal marque son territoire, et demeurer dans cet endroit à tout jamais. C'était un mois après la mort de l'enfant (et là, tout à coup, un rêve dans le rêve : une image éclaboussée de soleil du bébé qui tombe, qui tombe, qui tombe de sa main surprise et tremblante, de la couverture fraîche dans laquelle elle était morte plus tôt dans la nuit, avant qu'Abel ne se fût réveillé et qu'il l'eût prise dans son berceau, puis qu'il l'eût lâchée, choqué de voir son visage, tandis qu'elle dégringolait, dégringolait, dégringolait vers les planches dures du sol, où le bruit de ses petits os sur le bois fut si terrible qu'il le sentit dans son cœur – où il résonnait encore aujourd'hui – et Elizabeth qui entra dans la pièce, qui vit la scène, qui appela le docteur, qui arriva et leur dit que leur enfant était morte dans la nuit, avant d'ajouter : "Mais regardez, là, on dirait qu'elle a reçu un coup à la tête", et se tourna vers Abel avec une attente dans le regard, puis un reproche, qui regarda ensuite Elizabeth qui lui rendit son regard, les yeux voilés d'une douleur insondable, d'un reproche infini et là, juste à cet instant, de quelque chose d'autre...), et cela avait été son idée à elle, quand elle s'était levée, après sa convalescence, de mettre une nouvelle couche de peinture sur les murs et sur les châssis des fenêtres. Pour égayer leur maison, comme si de telles petites choses pouvaient leur permettre de commencer à faire leur deuil et à changer petit à petit la maison qui abritait leurs pensées et les souvenirs qu'ils avaient de cette toute petite mort. Ainsi, la peinture d'un bleu doux pour les châssis, pour

aller avec le bleu de la porte, et le blanc pour les murs. Un soir, Abel avait rapporté la peinture du magasin général où il était employé, et il la lui avait confiée le lendemain matin, quand il était parti à pied à son travail.

Elle avait commencé avec un seul pinceau, et quand il était rentré chez lui à la fin de l'après-midi, le pinceau était trempé de bleu et légèrement veiné de rouge, souillé de la poussière du sentier qui menait au large porche. Aucune fumée ne s'échappait de la cheminée. Il n'y avait aucun bruit, à part le clapotis du lac derrière le bûcher. Peut-être que les oiseaux lançaient leurs cris en cette fin de journée. Peut-être que les grenouilles chantaient en l'honneur d'une lune tôt levée et peut-être que le vent faisait murmurer un monde de verdure, mais Abel n'avait rien entendu d'autre que le lac venant clapoter contre le rivage, comme si c'était une chose consciente et affamée, et depuis ce temps, il l'entendait toujours dans ses rêves.

Il l'avait trouvée sur le plancher près du berceau, le pot de peinture renversé sur le sol, de la peinture jetée par grandes giclées sur les murs et au plafond. Sa femme, Elizabeth, était accroupie, toute nue, seule dans une flaque de peinture, comme blottie contre un arrière-plan de ciel. Son visage, dissimulé par ses cheveux, se détournait de lui. Même à ce moment-là, il n'avait pas poussé de cri, d'étonnement ou de chagrin, il l'avait juste longuement regardée, stupéfait et silencieux, avant de se baisser rapidement pour essuyer ses jambes d'un petit geste, comme s'il pouvait enlever toute la peinture qu'elle avait sur elle d'un seul mouvement de la main. La peinture était tiède de sa chaleur. Elle rendait ses mains glissantes, il avait l'impression qu'elle pesait sur son épiderme, comme si sa peau ne pouvait plus respirer. Il haletait. Il regarda par la fenêtre, vers une lune diurne, pâle et fraîche au-dessus des arbres. Il la regarda longtemps, la fixant dans son esprit pour pouvoir, plus tard, se souvenir d'au moins une chose avec clarté. Il n'avait pas parlé, il n'avait pas tremblé, car il s'était rapidement rendu compte que cette chose, cette scène, n'était qu'un maillon d'une longue et terrible chaîne d'événements qu'il sentait – plus qu'il ne la voyait – s'étirer si loin sur la courbe de sa vie qu'il s'imaginait qu'une extrémité devait rejoindre l'autre quelque part pour former le cercle parfait du malheur. Un seul moment, celui-là. Un seul événement, et même pas le pire. Un peu de peinture. Ils pouvaient supporter ça.

Donc, Abel Truman avait essuyé, d'un petit geste, de la peinture bleu ciel des jambes nues de sa femme, et il avait prononcé son nom, et quand elle s'était tournée vers lui, il s'était relevé et, glissant dans la peinture, il était tombé en arrière sur le sol, et s'était relevé à nouveau. Le visage d'Elizabeth était barbouillé de peinture et il était impossible de dire quelle quantité d'alcool elle avait bue. En reculant, Abel avait donné un coup de pied dans le deuxième pot, celui qui était plein de peinture blanche, faisant sauter le couvercle. Le contenu s'était renversé, épais, coulant lentement, et s'était mélangé au bleu, le rendant plus pâle, plus froid que le visage d'un enfant mort.

Elle s'était alors mise à rire. Se balançant d'avant en arrière sur ses talons durs et rougis, la tête rejetée en arrière, exposant son cou blanc et lisse. Elle hoquetait et restait totalement silencieuse. Son visage carré et masculin était transfiguré par cette hilarité rendue muette par le chagrin. Abel avait prononcé son nom. Il l'avait répété plusieurs fois, Elizabeth s'était arrêtée pour se tourner lentement vers lui.

Il s'était mis à courir. Abel se souvenait de s'être mis à courir, de rien d'autre. Il avait dû courir à travers la fumée et la poussière de bois de la scierie dans un coucher de soleil printanier, retourner à la ville, où quelqu'un avait dû aller chercher le docteur et le représentant de l'ordre. Il avait dû leur parler d'elle, peut-être les avait-il conduits jusqu'à elle, mais il n'en était pas sûr. Il ne se souvenait de rien avec clarté, il ne se souvenait pas d'avoir avoué qu'il avait laissé tomber le bébé, pas plus qu'il ne se souvenait que le docteur lui avait assuré que l'enfant était morte bien avant cela. Abel avait cessé de se souvenir quand il avait vu dans quel état elle s'était mise, il n'avait recommencé que lors de la première bataille de Manassas, quand il se tenait sur Henry House Hill et qu'il les regardait s'avancer dans tout l'éclat de leurs couleurs et de leur gloire. Entre deux, tout n'avait été qu'une période floue de mendicité et d'errance où il s'était vautré dans la boisson. Mais tout ce temps, Abel avait su que sa femme n'était pas morte de chagrin ou de folie, mais de haine. De haine pour lui, pour ce qu'il avait fait, Abel savait que la haine d'Elizabeth était telle qu'elle avait essayé de la couvrir, puis de l'éteindre, avec de la peinture.

Il se souvenait de tout cela, ficelé et plongé dans ses rêves, là, près de l'intersection. Il se souvenait d'avoir pensé, avant de voir son visage, qu'ils

pouvaient supporter un peu de peinture. Que ça n'allait pas les détruire. Mais ils n'étaient pas seuls en cause, c'était un peu plus que cela, un peu plus qu'un peu de peinture, et ce n'était pas supportable. Ça ne pouvait pas être réparé. Pas par lui, pas par elle, pas par eux deux ensemble. En fin de compte, c'était ce vaste silence insondable qui ne pouvait être comblé par aucun son, mis à part le bruit du fusil, mis à part le bruit du canon. C'était la théière lancée à travers la pièce par indignation, par frustration, un chagrin désespéré qui ne pouvait pas faire ce qu'une balle pouvait faire. C'était l'eau bouillante sur les planches du sol où il avait trouvé une petite tache de sang qu'il n'avait pas pu nettoyer, qu'elle avait trouvée de toute façon, qu'elle avait essayé de couvrir de peinture. Mais ce n'était pas de peinture qu'ils avaient besoin. Abel avait erré pendant des années sans le savoir et il n'avait compris que dans les plaines de Manassas ce qu'elle avait toujours su : ce dont ils avaient besoin, finalement, c'était du feu.

4 mai

Ce matin-là, sur le long chemin qui le ramenait au camp, épuisé après sa nuit de garde, David Abernathy vit Abel Truman, toujours ficelé et bâillonné, étendu dans la boue près de l'intersection. Cela faisait une journée complète que son camarade de tente était là, et David se demanda combien de temps encore ils allaient le laisser. Il attendit un instant, grelottant dans ses vêtements déchirés et humides, essayant de décider ce qu'il allait faire. O.W. était un abruti et, étant parvenu à cette décision, David sortit son couteau et s'avança, mais Abel le regarda dans les yeux et le prévint ainsi de ne pas aller plus loin. David le connaissait bien et il comprit ce qu'Abel pensait d'après les rides qu'il avait autour des yeux et la position de son menton sous la barbe sale et le bâillon qui était encore plus sale. David hocha la tête et rangea son couteau, alors Abel ferma les yeux et les rouvrit lentement. David poursuivit son chemin vers le camp.

Il trouva Ned, assis les fesses à l'air sur une souche basse qui avait été sciée devant leur tente commune, en train de rapiécer le genou de son pantalon délavé. Ses jambes nues étaient roses et sales dans la lumière du matin et quand il vit David s'approcher, il leva les yeux et cligna des paupières. Ned se leva et posa délicatement son vêtement sur la souche, puis il tapota et lissa légèrement le tissu, du plat de la main, l'examinant un

instant de la manière appliquée et fascinée qui était la sienne chaque fois qu'il faisait quelque chose.

— C'est pas une belle matinée ? demanda Ned, agitant la main dans la lumière. C'est tout juste si on pourrait encore dire qu'il est tombé une goutte.

— Ça se voit que t'es pas resté coincé dehors sous la pluie toute la nuit, répondit David en mettant son fusil en faisceau avec ceux de Ned et d'Abel et de quelques autres, à l'écart du feu. Tu peux toujours parler.

Ned se lécha les lèvres, puis les pinça et jeta un coup d'œil en arrière, dans l'allée qui s'enfonçait dans les bois.

— Abel est toujours là-bas ? demanda-t-il.

David hocha la tête. Ned avait entretenu le feu et il s'accroupit à côté pour tendre les mains vers les flammes. Fermant les yeux, il sentit sa peau se relâcher et commencer à le démanger tandis que cette chaleur extérieure s'infiltrait lentement en lui.

— J'lui avais dit qu'il devait pas chercher d'ennuis à O-Double, dit Ned. Chien ou pas chien, et de toute façon ce type déteste les chiens. O-Double. (Il jeta un regard malheureux à David.) Et j'lui ai dit qu'il devrait pas boire comme ça non plus. Ça va l'écarter du chemin qui mène au Seigneur en moins de temps qu'il faut pour le dire.

Ned renifla en hochant la tête vigoureusement pour lui-même, et il resta là à regarder David qui se redressa près du feu et se mit à nettoyer les verres de ses lunettes avec son pan de chemise en lambeaux.

— J'suis allé lui porter de l'eau hier soir pendant que t'étais de garde, poursuivit Ned. La façon qu'il m'a regardé, ça m'a rappelé mon père.

Le regard pensif du jeune garçon se perdit au loin, là où les arbres noirs stockaient les ombres et s'élevaient tout frissonnants dans la brise fraîche du matin.

David sentit le tabac. Quelque part, plus loin, des petits déjeuners qu'on préparait. Le petit feu de Ned craquait et grondait tranquillement, et David se pencha à nouveau au-dessus des flammes tandis que Ned se remettait à ses travaux de couture. Après avoir travaillé en silence pendant quelques minutes, il leva les yeux et cligna des paupières.

— Y avait du courrier pour toi, hier, dit-il. T'étais déjà parti quand ils ont appelé ton nom, alors j'y suis allé et je l'ai pris pour toi. Un petit paquet que j'ai mis sur ton lit.

David prit une courte inspiration. Du bout de sa chaussure à la semelle décousue, il poussa un caillou noir de suie dans la boue.

— Ned, dit-il doucement, est-ce que tu as vu d'où il venait ? Ned tourna vers lui son visage imberbe, rond et niais. Il s'humecta les lèvres et les tordit dans tous les sens.

— J'comprends pas les mots, dit-il en baissant les yeux. Tu sais bien.

— Je croyais qu'Abel t'apprenait.

Ned releva les yeux vers lui en souriant.

— C'est vrai, dit-il en hochant la tête énergiquement, les yeux regardant au loin. Je sais écrire mon nom, maintenant, et je sais le relire, même si c'est quelqu'un d'autre qui l'a écrit.

David soupira et acquiesça.

— Tu dis que c'est dans la tente ?

— Quoi ?

— Mon courrier. Le paquet.

Ned sourit à nouveau.

— C'est ça. Il est arrivé hier. Je l'ai mis sur ta couverture. J crois que ça vient de ta famille.

Le soleil avait commencé à monter dans le ciel et l'air se réchauffait, et David secoua la tête en souriant.

— Très bien, Neddy, dit-il en déboutonnant sa veste, et il se tourna vers l'entrée de la tente. Crie un bon coup si t'as besoin de quelque chose. Moi, je vais me reposer un peu.

Le paquet était posé dans le coin de la tente qu'occupait David, sur les plis négligés de sa couverture mangée aux mites. Même dans la faible lumière, il reconnut l'écriture de son frère. Il s'assit sur le sol près du paquet. Au bout de quelques instants, il tendit la main et, du bout des doigts, il caressa le papier d'emballage brun. Un craquement sec se fit entendre sous sa paume froide et hésitante. David resta un bon moment assis là, se contentant de caresser légèrement le papier. Finalement, il prit le

paquet et fit glisser la ficelle d'un côté, puis il déchira le papier à un coin pour regarder à l'intérieur.

Quand il vit la nouvelle chemise, il se mit à rire, mais son rire était silencieux, et quand il fut passé, David s'aperçut qu'il suffoquait. Il reconnut tout de suite le tissu qu'elle avait utilisé, et au moment même où il le reconnut, il se dit que son cœur allait certainement se briser. Qu'il allait sans aucun doute cesser de battre. David Abernathy ferma les yeux, et il les garda ainsi un long moment tandis que l'intense douleur vert bouteille lui traversait les tempes dans un bruit métallique fulgurant. Une solitude vive et sombre derrière de fines vitres de chair. Comme son cœur ne s'arrêtait pas, comme il ne tombait pas en morceaux, comme il poursuivait sa vieille routine fatiguée, David se demanda négligemment s'il restait encore quelque chose qui pût stopper brutalement le rythme de son pouls, mis à part le feu, le canon, le sang.

Une lettre était glissée à l'intérieur – un carré de papier bleu pâle replié qu'il sortit sans ouvrir davantage le paquet parce qu'il n'était pas encore prêt pour cela. Les lèvres pincées, il lut la lettre lentement en raison de la mauvaise écriture de son frère, ainsi que de son orthographe encore plus calamiteuse. Lorsqu'il arriva au milieu de la lettre, la main qui tenait la feuille se mit à trembler et celle qui caressait le paquet se replia pour former un poing livide qui se crispa et se détendit, pour se crispier et se détendre à nouveau, comme un cœur fatigué d'os et de muscle. Quand il atteignit le post-scriptum rapportant les rumeurs sur l'avancée de Sherman à travers la Géorgie, David reposa la lettre. Il leva le paquet dans ses deux mains, comme s'il s'agissait d'une sainte relique et il enfouit son visage dedans pour respirer une dernière fois l'odeur de sa mère, emprisonnée dans le tissu.

Le coton léger avait gardé dans ses fibres et son tissage quelque chose des odeurs provenant de la maison et de la vie familiale. De vieux relents de cuisine, comme du maïs au beurre ou du chou bouilli, de grands steaks saignants et des pommes de terre, des carottes, des oignons, le tout gorgé de sauce et servi sur d'épaisses assiettes décorées de motifs chinois bleus représentant des fleurs de cerisier, des pagodes emmitouflées de brume, des jeunes filles sous des ombrelles. Il sentait les myrtilles et le lait froid. Et il y avait également l'odeur de sa mère : une senteur de mère de famille et de

femme, aussi distincte que sa signature chargée de fioritures ou son murmure sévère et calme à l'heure de la prière et au moment d'allumer les chandelles. C'était comme si son parfum avait été tissé dans la chemise, comme s'il en faisait partie et n'en serait jamais plus séparé. Quand il l'éloigna de son visage, le papier craqua dans l'obscurité de la tente et David tripota les boutons par la déchirure dans le coin. Ils avaient été taillés dans une cheville en bois et peints en bleu ciel de la propre main de sa mère, et Dieu seul savait où et comment elle s'était procuré cette peinture, puis ils avaient été cousus sur le devant de la chemise avec des mèches de ses propres cheveux gris acier, faute de vrai fil à coudre. Sa mère avait utilisé ses cheveux pour coudre la chemise de soldat de son fils, tellement le blocus des Yankees était sévère.

Une grande douleur se fit sentir dans le cœur affamé et fatigué de David Abernathy et, prenant une grande inspiration, le jeune homme colla une nouvelle fois son visage contre les plis de papier qui contenaient encore la chemise et il se laissa aller sans retenue à de violents sanglots, agitant frénétiquement les haillons qui couvraient son corps amaigri.

— Sacré mouchoir, dit Abel en se penchant pour se glisser sous la tente.

David leva les yeux. Abel, qui ressemblait à un homme de boue, se traîna à quatre pattes jusqu'à ses couvertures, les yeux bordés de rouge et les cheveux raides dressés sur sa tête. Il se balança un peu sur les mains et les genoux, et au bout d'un moment, il regarda à l'extérieur de la tente et lança un crachat liquide par la porte. Basculant sur les couvertures de son lit, en face de celui de David, il leva le menton et demanda :

— Sacré nom de Dieu, mais c'est quoi, ce truc ?

— C'est maman qui me l'a envoyé, répondit doucement David. Et mon frère m'a écrit une lettre.

Il renifla et se passa le dos de la main sous le nez. La douleur verte déferla comme une vague tranquille et lente derrière ses yeux.

— Il dit qu'il pense que Sherman va essayer d'atteindre Atlanta assez rapidement, maintenant, poursuivit David, l'air absent, agitant la lettre dans la pénombre confinée.

— Eh ben, qu'il y aille, répondit Abel dans un haussement d'épaules et en essayant de s'installer sur ses couvertures, ce que ses articulations

douloureuses et ses crampes musculaires rendaient particulièrement difficile. Maintenant, je m'en fiche complètement.

Il s'étira et fit la grimace, puis finit par s'installer sur le dos et regarda à nouveau en direction de David. Le visage du jeune homme était mince, pâle et sans expression, tandis qu'il était tourné vers la cloison en toile maculée de boue en face de lui. Les verres de ses lunettes ne reflétaient rien et pourtant ils ne laissaient pas voir ses yeux.

Abel n'arrêtait pas de faire marcher ses bras pour essayer de faire revenir les sensations jusqu'à leurs extrémités.

— Quoi d'autre ? finit-il par demander en désignant la lettre d'un geste de la tête.

David cligna des yeux.

— Mon frère dit que c'est le vieux Johnston qui a repris les affaires en main là-bas, répondit-il avec raideur.

— Je m'fiche complètement de savoir qui a repris les affaires en main là-bas, c'est pas ça que je voulais dire. (Il se gonfla les joues puis rejeta l'air.) J'veux dire, qu'est-ce qui s'est passé ? Dans ta famille ?

Il désigna à nouveau la lettre de la tête.

David leva le regard. Tout à coup, Abel put voir, derrière les verres ronds, ses yeux qui se posèrent sur son visage, s'y attardèrent quelque peu avant de dévier sur le côté à nouveau.

— Maman est morte, dit-il doucement. Le mois dernier, me dit mon frère.

— Ah bon, répondit Abel en hochant la tête.

Il ne dit rien de plus mais se tourna sur sa couverture soigneusement pliée, jusqu'à ce qu'il trouvât une position plus confortable. Étendu sur le dos, les mains croisées sous la nuque, il laissa échapper un long soupir de satisfaction. Au bout d'un moment, il renifla et dit :

— C'est quoi, ce paquet ?

Une fois encore, le regard de David erra avant de se poser finalement sur le colis.

— Passe-moi ton couteau, dit-il en reniflant et en tendant la main.

Abel lui donna son petit couteau et David ouvrit la lame avec l'ongle sale et cassé de son pouce, puis il la passa sous la ficelle pour la couper et

rendit le couteau à Abel après l'avoir refermé.

David secoua la chemise pour la sortir du papier et la tint à bout de bras. Globalement, elle était de la couleur du porridge froid, rehaussée de motifs vifs et tourbillonnants, écarlates, turquoise, jaunes et orange, on aurait dit que cela sortait d'une légende populaire turque, du rêve éveillé multicolore de quelque pacha. Abel en eut le tournis et cela lui fit tellement mal à la tête qu'il détourna les yeux et regarda par l'ouverture de la tente avec un large sourire.

David tenait la chemise dépliée devant lui et la contemplait d'un air grave. Il examina le tissu qui, même dans la relative obscurité de la tente, paraissait éclatant et bariolé, puis il se tourna vers Abel qui souriait sur son lit en prenant soin de regarder ailleurs. Considérant à nouveau la chemise, David murmura :

— Seigneur Jésus ! D'abord je me suis dit qu'elle avait utilisé ce tissu juste pour le col.

— Ta maman ?

— La lettre dit qu'elle est décédée juste après l'avoir terminée.

Abel hocha la tête d'un air plein de sagesse.

— P'têt que c'est pas plus mal comme ça.

David lui lança un coup d'œil sévère ; Abel se souleva sur un coude, ce qui lui arracha une grimace. Il hocha la tête en direction de la chemise et poursuivit :

— Sinon, elle aurait pu continuer et te faire un pantalon assorti.

David le regarda fixement. Abel tourna la tête vers lui et soutint son regard. Au bout d'un moment, ils se mirent à glousser doucement tous les deux, puis ils se mirent à rire carrément ensemble, et ils riaient encore quand Ned entra en se baissant. Il était toujours sans pantalon et il arborait un large sourire béat, la bouche pleine de pâte.

— Sacré nom de Dieu, où est-ce que t'as trouvé à manger dans le coin ? lui demanda Abel en fronçant les sourcils.

— Gâteau de cendres (1), répondit Ned à travers la nourriture.

Il y avait un gros morceau de pâte molle et grise, imbibée de salive, qui restait accroché à son menton et le petit gâteau qu'il tenait à la main était recourbé et portait des marques de dents.

— Il était dans ma poche et je m'en souvenais même plus, dit-il en tendant le biscuit à Abel qui leva la main, la paume tournée vers l'extérieur et secoua la tête.

Ned avala une grosse bouchée, et il regarda vers David qui tenait toujours sa chemise. Les yeux de Ned s'écarquillèrent dans sa face de lune et son gosier eut un soubresaut, suivi d'un second.

— Eh ben, dit-il admiratif. Dis donc, qu'est-ce que c'est joli.

L'émerveillement avait adouci sa voix et il cligna des yeux une fois de plus – en fait, ce n'était pas un mouvement des yeux seulement, mais de son visage tout entier.

— On va tous avoir de nouveaux uniformes ? demanda-t-il, plein d'espoir.

— Juste ce vieil Abernathy ici présent, répondit Abel.

Les deux autres le regardèrent et il hocha la tête.

— Avec cette chemise, là, c'est maintenant officiel, continuât-il. Notre ami est entré en politique.

Ned le dévisagea et David plissa les yeux. Abel jeta un coup d'œil à Ned.

— Il vient d'en recevoir la confirmation. Il a été appelé à la cour de la reine Mab. Ce truc, c'est l'uniforme qui va avec son poste.

— Seigneur, Abel, dit David en souriant et en secouant la tête.

Le regard de Ned faisait des allers-retours entre David et Abel, alors que le jeune garçon essayait de se faire une idée, de les juger d'après leurs expressions. Ses lèvres remuaient silencieusement et son front se ridait comme s'il s'efforçait de se souvenir de quelque chose ou d'un détail susceptible de confirmer ou de démentir l'affirmation d'Abel. Au bout de quelques instants, il finit par se pincer les lèvres et hocher la tête.

— C'est tout là-bas, de l'autre côté de l'océan, hein, c'est ça ? Abel et David se mirent une nouvelle fois à rire aux éclats, longtemps et sans retenue. Le regard de Ned reprit ses allers-retours entre eux deux, et, secouant la tête d'un air écœuré, il se baissa pour quitter la tente. Abel le rappela pour qu'il mette un pantalon avant d'attraper un coup de froid, et Ned agita la main et sortit.

— C'était quoi, en fait ? demanda finalement Abel en repliant son index au coin de son œil. Des rideaux ?

— Tu crois que ma mère aurait des rideaux aussi laids que ça ? demanda David en levant la chemise. Non, monsieur. Ce que tu vois là, c'était la nappe.

Abel se remit à rire et David enleva ses lunettes et se prit les tempes entre son pouce et son majeur.

— Elle est dans la famille depuis des années, dit-il, suffoquant d'hilarité et de douleur. Elle a appartenu à ma grand-mère avant que ma mère en hérite.

Il gonfla ses joues puis expulsa l'air. En face, Abel se tordait sur ses couvertures tandis que ses muscles endoloris protestaient contre ses éclats de rire, ce qui le faisait rire encore plus fort, les rides lasses qu'il avait autour des yeux se creusant à mesure qu'il s'agitait. David le regarda avant d'ajouter :

— Quand j'étais encore tout petit, parvint-il à hoqueter, j'ai dégobillé dessus, il y en avait partout.

Leurs éclats de rire augmentèrent, puis retombèrent et s'épuisèrent progressivement. David se frictionna l'arête du nez et se frotta les yeux de ses doigts repliés tandis qu'Abel se redressait, se passait le dos de la main sur la bouche et se massait les poignets là où la corde les avait brûlés. Il ne tenait pas à voir tout de suite dans quel état étaient ses pieds et ses chevilles, alors il s'emplit les poumons d'air, souffla, puis lança un coup d'œil à David.

— Tes migraines, ça recommence ?

David hocha la tête avec lassitude, levant une main puis la laissant retomber. Au bout d'un moment, il remit ses lunettes, prenant bien soin de passer les branches derrière ses oreilles. Il ouvrit la bouche, comme pour dire quelque chose, mais il la referma et pencha la tête pour écouter, l'expression tout à coup en alerte et tendue.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Abel.

David leva la main une nouvelle fois et son regard se perdit au loin. Puis il se mit à genoux, se débarrassa de la vieille chemise déchirée et enfila la

nouvelle. Le tissu était raide et peu confortable. Il fit jouer ses épaules pour bien mettre le vêtement en place.

— Il se passe quelque chose. Je crois qu'on va repartir.

Abel ouvrit la bouche.

— Sacré nom, comment...

Mais avant qu'il ait pu finir sa phrase, il entendit le long roulement de tambour sonner aux intersections du camp. Dehors, Ned se mit à pousser des cris de surprise et d'enthousiasme.

Abel observa David mettre les boutons bleu ciel. Il secoua la tête, médusé.

— Tu vas vraiment mettre ça ?

David ignore la question.

— Peut-être que cette fois-ci, ça va être bon. (Il regarda Abel qui était toujours allongé sur sa couverture.) Tu ne penses pas ? Peut-être qu'ils vont renoncer.

— Connerie, dit Abel en secouant la tête et en repoussant cette idée d'un signe de la main. Ils sont bien partis, maintenant. J crois que même s'ils savaient comment faire, ils arrêteraient pas. (Il regarda David attentivement puis il finit par lui adresser un sourire las.) Et ça veut dire que, si tu veux porter cette foutue chemise, t'as intérêt à planquer tes fesses.

3

Deux cœurs muets

1899

ABEL Truman traversa la rivière à un peu moins d'un kilomètre à l'intérieur des terres, où un tronc d'arbre pourrissant enjambait l'étroit canal. Sur toute la surface du tronc, de jeunes pousses vertes étaient alignées comme si on les y avait plantées ainsi, et le vieil homme prit garde en traversant de ne pas marcher dessus. Quant au chien, lorsqu'il eut rattrapé le vieil homme, il franchit le cours d'eau en trois grands bonds pour se retrouver dégoulinant et pantelant de l'autre côté où l'observait Abel.

— J'vois pas ce qui te fait rire, lui lança le vieil homme. Va falloir que tu te débrouilles tout seul.

Coupant à travers la forêt, ils repartirent en direction de l'océan. Avant de laisser derrière eux la rivière aux eaux brunes pour longer la plage vers le sud, Abel s'arrêta et jeta un regard en arrière, du côté de sa petite cabane. Sa maison pendant trente ans. Il entendit le vent siffler doucement à travers les planches disjointes. Des cendres s'agitaient à l'emplacement du feu. Le fauteuil à bascule se balançait tout seul dans le vent, sans bruit, comme si le fantôme du vieil homme y était déjà revenu.

Il avait son fusil et sa canne à la main et il avait accroché une vieille couverture roulée, à la manière des soldats, de l'épaule gauche à la hanche droite. Il portait un chapeau à larges bords enfoncé sur son front et un couteau aiguisé à la ceinture. Quelques biscuits, une bouteille avec un bouchon en caoutchouc à moitié pleine de sucre et une autre pleine de sel étaient enveloppées dans un linge et fourrées dans son havresac avec l'almanach de Glenn Makers, protégé par un tapis de sol en caoutchouc en bon état. Dans sa poche se trouvait la balle qu'Hypatia avait extraite de son bras tant d'années auparavant, et le crucifix pendait au bout de son cordon, tout près de son cœur.

Abel marchait les yeux baissés et sa respiration était régulière. C'était un vieil homme, mais il était encore solide, et il essaya de ne pas penser à tous ces kilomètres qu'il avait devant lui – tout ce pays vallonné, rempli de gens,

de champs cultivés, de maisons peintes, de granges opulentes, de villes effervescentes. De routes et de sentiers, de chemins écartés, de rivières et de forêts, tous bien trop nombreux pour qu'on puisse les compter. Il essaya de ne pas penser à ce qu'il pourrait trouver au-delà des montagnes. Plutôt que d'imaginer cela, il se remémora des images de sa femme, morte depuis longtemps, de sa tombe et de celle de leur enfant. Après avoir marché un moment, Abel mit ces visions de côté et se concentra sur ses pieds et son environnement immédiat.

Une brume épaisse s'accrochait à la forêt sur sa gauche et un vent frais la déchirait peu à peu en lambeaux. La mer s'était retirée loin ; le sable était sillonné par les traces des bernard-l'ermite qui faisaient penser à celles que laissent des roues, et par les empreintes des huîtres, nettes et fines comme des crayons. L'odeur du varech échoué et des coquillages brisés, du sable humide qui n'avait jamais été sec et des flaques d'eau dans les rochers où frétilaient des poissons minuscules, était aussi lourde que le bruit des vagues s'écrasant sur le rivage était constant. Et ce vent qui jamais ne tombait. Abel marcha toute la journée et le soir venu, alors qu'il restait encore un peu de lumière, il prépara son campement sur une étroite avancée de terre, protégée sur trois côtés par d'immenses rochers lacérés par le vent, et sur le quatrième par l'océan lui-même. Pendant un moment, il s'accroupit pour observer le soleil sombrer et fixer de longs doigts de nuages orange et rouge sur un fond d'obscurité où s'allumaient des étincelles.

Il faisait doux, il ne pleuvait pas, il y avait peu de vent, et il connaissait suffisamment bien cet endroit pour savoir qu'il n'avait pas besoin de feu. En explorant un peu les pierres dans la lumière déclinante, Abel découvrit de petits pétroglyphes gravés ici et là sur les vieilles surfaces. D'antiques représentations de baleines s'étaient étalées, jaillissant de vagues de granite. Des visages humains grossiers aux bouches béantes de terreur, de stupeur, d'indignation, de chagrin, de joie. D'innombrables coquillages porte-bonheur étaient sculptés dans la pierre et de petites silhouettes ressemblant à des hommes étaient tapies, couraient et chassaient sur le roc gris et froid. Tout cela témoignait en silence de la présence de tribus depuis longtemps disparues qui avaient chassé la baleine sur ces eaux en des temps reculés, qui avaient chassé dans ces forêts, gravé ces pierres, et qui étaient

aujourd'hui perdues, tout comme les histoires individuelles que racontaient ces inscriptions plates et froides.

Le vent se leva avec la marée et vint gémir par-dessus les rochers, pour combler de son bruit les silences entre l'incessant clapotis des vagues sur les formations rocheuses et le bouillonnement tranquille des flaques qui se remplissaient puis se vidaient avant de se remplir à nouveau. Le vent faisait flotter les manches du vieil homme. Il posa sa main valide sur la paroi froide du rocher et, de son index, il suivit les contours en creux d'une orque au beau milieu d'un saut, se demandant quelle force avait été transmise au chasseur de baleines par le fait de graver cette image. Abel s'accroupit près de la pierre tandis que le soleil se couchait, se demandant ce qu'il pourrait bien graver s'il en avait le temps et la force. Quelle chance une telle création pourrait-elle lui apporter ? Confierait-il à la froideur du rocher le désir qu'il éprouvait au plus profond de son cœur ? Ou quelque autre chose dont la forme resterait incertaine tant qu'il n'aurait pas fini de la tailler et qui durerait jusqu'au moment où la terre se briserait ? Finalement, Abel se leva et redescendit à son campement avec précaution.

Le soleil sombrait derrière le bord frémissant de l'océan. Des couches de lumière cuivrée montaient dans le ciel en tremblant pour fixer les piliers rocheux à leur silhouette, comme des sentinelles solitaires au-delà de la palissade entourant leur feu de camp. Abel se cala le dos contre un rocher et s'enveloppa les jambes de sa couverture. Il respira l'agréable senteur aigre du caoutchouc. Quelque temps plus tard, le chien remonta la plage tel un flocon d'ombre détaché de la nuit plus obscure qui se concentrait dans la forêt derrière eux. Il se tint immobile sur le sable, sous le vent du vieil homme, et tourna la tête dans tous les sens pour repérer son odeur, et, l'ayant trouvée, le rejoignit sur l'avancée de terre et s'assit tout près de lui. Abel sentit le dîner du chien dans son haleine – les lourds relents de chaleur et de sang.

— Qu'est-ce que t'as attrapé ? lui demanda-t-il. Tu t'es offert une mouette ?

Le chien s'allongea complètement en faisant de tout petits pas avec ses pattes de devant, et Abel ricana.

— Et maintenant, j suppose que tu vas tout simplement t'endormir, hein, c'est ça. Ça t'a même pas traversé l'esprit de me rapporter quelque chose ?

Il soupira ostensiblement et, sous le regard attentif du chien, sortit un morceau de viande de cerf de sa poche. Le chien dressa les oreilles quand le vieil homme commença à mâcher. Abel secoua la tête.

— Y pense même pas, lui lança-t-il.

Le chien aboya doucement, inclina la tête sur le côté et se mit à tapoter le sol. Le vieil homme prit encore une bouchée puis jeta le reste au chien.

— T'es vraiment pitoyable, tu sais ça ? dit-il tandis que le chien avalait la viande séchée d'un seul coup.

Abel s'installa et s'étendit sur le dos pour regarder les étoiles. La lune était une pièce d'argent et Mars, là, à cet endroit, était un point pâle comme une tache de rousseur dans la nuit. Il observa les étoiles, la façon dont leur lumière raréfiée luisait. Levant la main, il traça le contour de la ceinture d'Orion et ses bras écartés, puis il toucha la Grande et la Petite Ourses, comme son père le lui avait montré quand il était enfant. Abel bougea son épaule de manière à pouvoir atteindre et toucher d'autres constellations, mais ce mouvement déclencha des vagues de douleur dans son bras gauche et, en jurant tout bas, il s'allongea à nouveau.

La marée montait lentement, accompagnée du clapotis et du grondement du fond marin, mais la forêt derrière eux était silencieuse et calme. Seuls lui parvenaient de temps à autre le cri lointain d'un hibou et le craquement des arbres dans le vent qui soufflait doucement en hauteur. À la surface de l'eau, les algues chatoyaient d'une étrange lueur verte sous la lune et les étoiles, et dans le ciel se déployait le faible halo de la Voie lactée.

Cette nuit-là, la lumière était telle que le vieil homme pouvait voir les ombres particulières que projetait chaque arbre sur la plage, et plus loin, sur l'eau, ainsi que sur les pierres gravées du promontoire. La forêt elle-même formait un bloc massif d'ombre noire, comme si cette forêt était une chose unique et non pas constituée d'innombrables éléments variés. Abel leva à nouveau le bras et sa main lui sembla étrangement luisante, tellement désincarnée qu'il se demanda s'il était encore un homme ou s'il s'était transformé en fantôme. Il se demanda l'espace d'un instant s'il n'avait pas été effectivement tué dans la Wilderness et si, toutes ces longues années, il n'avait pas été qu'une sorte de rêve.

Abel s'allongea. La clarté de la nuit lui fit fermer les yeux et il écouta le bruit constant de l'activité de l'océan. De légers craquements provenaient

des sous-bois tandis que des cerfs exploraient les pentes surplombant la plage. Abel ferma les yeux et s'efforça de ne plus la voir, de ne pas continuer à la voir. Il essaya de ne voir ni l'une ni l'autre, mais tout revenait, comme toujours, l'automne venu, quand l'air se faisait plus vif, que les feuilles commençaient à changer de teinte, puis mouraient et tombaient.

Sa fille était morte, sa femme l'avait suivie dans la mort peu après, et cette partie heureuse de sa vie avec une famille dans une maison au bord d'un lac s'était terminée ce matin-là, bien avant la guerre, parce qu'il avait dû enterrer son enfant dans une tombe trop petite et faire interner sa femme dans le nord de l'État de New York où son chagrin avait fini par la tuer. Abel avait fermé la maison – à sa connaissance, elle était toujours debout – et il avait quitté cet endroit parce qu'il ne pouvait plus supporter d'y vivre. Son chagrin à lui n'était que souffrance, puis il s'était mué en tristesse, puis en rage. Une amertume noire. Des nuits passées à boire. Des jours de faim, d'errance. À demander la charité, à commettre de menus larcins. Une nuit de pleine lune, misérable, passée face contre terre dans l'herbe d'un cimetière. Et quand la guerre avait éclaté, Abel Truman avait été incorporé dans un régiment de Tar Heels (2) en Caroline du Nord pour la simple raison que c'était l'endroit où il se trouvait à ce moment-là. Et puis tout le reste était arrivé, et pour terminer, une trentaine d'années dans une cabane d'une seule pièce sur le rivage du Pacifique gris et froid, une vie gâchée. La vie était passée à côté de lui comme une rivière indolente, teintée de tanins, qui s'écoule tranquillement dans la mer. Il s'était assuré une maigre subsistance au bord de l'eau, et quand il avait senti que cela suffisait, il était entré dans l'océan, et l'océan l'avait rejeté.

Le faible grognement du chien réveilla le vieil homme. Il faisait encore sombre et la marée était haute comme un plancher instable tout droit sorti d'un rêve. Des chaînes de vagues déchiquetées s'incurvaient vers le sud sur la plage. Le chien était près de lui, les poils du cou hérissés, un grognement sourd montant des profondeurs de sa poitrine. Les oreilles endommagées étaient bien droites et Abel le sentit tendu, sous l'emprise d'une vive excitation.

— Quoi ? lui demanda-t-il. Qu'est-ce que tu...

Et cela recommença. Très loin, à des kilomètres de là, à l'intérieur des terres, un long hurlement étouffé, comme celui d'un loup solitaire, dans les basses terres, là où les loups ne venaient que rarement. Le vieil homme s'adossa au rocher, fronçant les sourcils, mais un curieux frisson lui picota la peau. Ce n'était pas un chant. Même si la lune, qui s'était levée, brillait d'un éclat argenté dans le ciel froid, ce n'était pas un chant. C'était un cri d'envie, de crainte, de douleur, tel que le vieil homme n'en avait jamais entendu venant d'un animal. La bête hurla à nouveau, la lune s'enfuit derrière un nuage comme si elle était pourchassée. Le hurlement se propagea dans toute la vaste forêt ondulante, résonna le long des cours d'eau dans les terres pour venir tomber doucement sur la mer sombre, laissant dans son sillage un silence soudain qui fut peu à peu comblé par les bruits de l'océan et le vent. Le chien se mit à geindre, puis à aller et venir autour de l'endroit où le vieil homme s'était étendu, comme s'il avait entendu quelque chose qui le perturbait beaucoup.

Abel renifla, se lécha les lèvres et, tout à coup, il fut pris d'une sévère quinte de toux qui n'en finit pas. Il jura tout bas et, quand il cessa enfin de tousser, sa gorge était à vif. Il tendit l'oreille, essayant de percevoir tout bruit lointain que pourrait faire le loup ou qui pourrait provenir d'autres congénères en réponse, mais rien ne se produisit et la nuit retomba dans le silence. Abel cracha. Un goût fétide et chaud dans la bouche. Le chien revint s'allonger près de lui. Après avoir remonté sa couverture, Abel tendit le bras et entortilla inconsciemment autour de ses doigts la douce fourrure blonde derrière les oreilles du chien. Celui-ci soupira silencieusement et ferma les yeux. Abel finit par se rendormir et ne fit plus aucun rêve cette nuit-là.

Le lendemain matin, le temps était couvert et froid. Une brume chargée d'humidité s'accrochait aux troncs bas des épicéas, des pins, des cèdres et des sapins ciguë. Des érables à grandes feuilles et des érables circinés jaillissaient des broussailles auxquelles les hautes tiges de digitale pourpre et les fantomatiques têtes fleuries des berces laineuses qui se balançaient ajoutaient des touches de couleurs vives. Le faux hellébore, comme des épis de maïs miniature, et, çà et là, les minces estafilades rouges des troncs des arbousiers émergeaient, courbés et tordus, de l'étage inférieur de la forêt. Le chien s'enfonça bruyamment dans les fourrés et un junco lui lança quelques

trilles depuis sa cachette ; Abel s'arrêta pour scruter l'obscurité générale voilée de brouillard, et il finit par le repérer, perché sur une branche d'épicéa, à moitié caché au milieu des douces aiguilles. L'oiseau le regarda fixement, l'œil grand ouvert, brillant dans son capuchon sombre, il chanta encore une fois, puis s'envola comme une flèche dans la forêt et disparut.

Derrière le vieil homme, les troncs brunâtres de la forêt étaient fichés dans le sol, droits et alignés, comme si toute la forêt formait un ensemble d'un seul tenant : une grande mosaïque embrouillée de verdure, de nuances d'une obscurité fraîche, verte et bleutée, qui ne voyait jamais la lumière du jour et ne la verrait jamais. Un pas dans cette verdure, et la longitude n'existerait plus. Les boussoles fonctionneraient de façon bizarre, ou pas du tout. Les Indiens le traiteraient de fou. Le vieil homme mourrait de faim, il tomberait. Son corps serait déchiqueté par l'un ou l'autre des grands prédateurs – un loup, un cougour, un ours. Des créatures minuscules vivant sous les feuilles et les aiguilles sur le sol – des scarabées, des vers et d'autres bestioles plus petites dont Abel ne connaissait pas le nom – viendraient récolter sur ses os les parties molles de son corps. Elles s'insinueraient dans le creux de ses oreilles et tisseraient des toiles en travers de sa bouche. Abel savait ce qu'il advenait des morts qui restaient sans sépulture dans une forêt. La façon particulière dont les os étaient polis par le temps, virant au jaune-brun comme du parchemin. Les côtes, le crâne, les os des jambes. Abel frissonna et pressa le pas sur la plage, tête baissée, le vent soufflant autour de ses épaules.

Au début de l'après-midi, la pluie qui menaçait n'était toujours pas là et le soleil avait dissipé le brouillard matinal. Les nuages de pluie s'étaient retirés vers l'horizon en grappes grises lumineuses, laissant présager qu'il faudrait un vent de tempête pour les ramener. Il y avait toujours une odeur de pluie dans l'air, mais maintenant les rayons du soleil venaient frapper les brisants humides et Abel sentait une douce électricité flottant dans l'atmosphère tandis que les rochers séchaient et que la marée reflétait. Avec précaution, il contourna un promontoire rocheux, avançant lentement de pierre en pierre et prenant appui sur sa canne. Le vent soufflait fort et le chien, qui le suivait à distance, pourchassait les mouettes en pataugeant dans les vagues.

Quand il eut suffisamment contourné les rochers pour voir l'étendue de plage suivante, Abel s'immobilisa et s'accroupit. Il jeta un coup d'œil vers le chien derrière lui, vit qu'il faisait toujours le fou dans l'eau, puis il chercha un rocher plat et lisse. Après en avoir trouvé un, Abel alla s'allonger dessus en rampant et il prit son fusil.

Les cerfs et les biches étaient groupés autour d'un petit ruisseau qui descendait doucement de la forêt et s'écoulait sur le sable humide. À cet endroit, le sable était très brun et l'eau y creusait un chenal peu profond avant de se répandre en éventail au milieu des galets bousculés par la marée et de se perdre dans le ressac. Il y avait là une demi-douzaine de cerfs à queue noire, penchés au-dessus du ruisseau pour s'y désaltérer ; Abel plissa les yeux en les visant l'un après l'autre jusqu'au moment où, satisfait, il en repéra un qui était éclopé, ou peut-être vieux, tout simplement. L'animal, qui se tenait à l'écart des autres, avait le poil terne et marquait une hésitation dans ses mouvements comme s'ils lui causaient une importante douleur. Abel se pinça les lèvres, tourna la tête et cracha pour se porter chance, puis tira.

L'animal rejeta violemment la tête sur le côté. Il tressauta une fois, puis s'écroula sur le sable, une partie de son corps dans le cours d'eau, tandis que les autres, bondissant vers la forêt sombre, étaient engloutis par les ténèbres. Abel cracha à nouveau, hocha gravement la tête comme pour se féliciter en silence, puis il se releva et se dirigea vers sa proie. Il entendit derrière lui les griffes du chien qui essayait de trouver un appui sur les rochers. Alors qu'il descendait des pierres sur la plage, Abel lui lança par-dessus son épaule :

— Toi, t'as rien fait du tout, alors t' imagine pas que t'en auras une seule bouchée.

Quand Abel arriva sur place, l'animal était mort. Des empreintes en forme de parenthèses étaient tracées tout autour de lui dans le sable humide. La biche morte avait des yeux doux, une tache de fourrure crème à la base de la gorge et deux anciennes cicatrices sur les flancs, où les poils n'avaient pas repoussé. Abel se demanda ce qui lui avait fait cela et comment elle s'en était tirée. Était-ce du fil barbelé ou quelque prédateur qui l'avait chassée ? Il renifla, cracha, puis cessa de se poser des questions et se mit au travail.

Il savait qu'il y avait un tas de choses qu'il était censé faire, et s'il s'était trouvé chez lui ou en train d'y retourner, le vieil homme savait qu'il les aurait faites. Les choses étant ce qu'elles étaient, Abel répugnait à gâcher une partie de la biche, mais il savait bien qu'il ne pouvait pas porter toute la viande. Il avait tiré sur cet animal comme par instinct. Il ne se rendit vraiment compte qu'il l'avait tué que lorsqu'il eut commencé à le découper et qu'il sentit le sang tiède dans la paume de sa main. Il referma sa main droite valide sur le sang et serra fort, regardant le sang couler dans le sable comme si c'était le sien. Le chien vint s'asseoir pour regarder. Abel ouvrit la main et porta le bout de ses doigts à sa langue. La chaleur, le sel du gibier, la vie qui venait de s'éteindre. Il ferma les yeux et respira. Le sable était rouge. Les yeux de la biche étaient fermés et doux. Abel posa sa main rougie sur le flanc de l'animal. À nouveau, il ferma les yeux et il attendit pour voir si la biche allait revenir à la vie. Au bout d'un moment, il renifla et regarda vers le ciel où une grosse lune d'octobre s'était levée au-dessus de la cime des arbres pendant que le soleil glissait vers le mur de l'océan, à l'ouest. Les mains couvertes de sang tandis que les vagues murmuraient derrière lui, Abel s'agenouilla dans le sable et scruta la lune pâle, comme un chasseur primitif saisi d'effroi.

Finalement, il enleva son havresac et sa couverture roulée et les laissa tomber sur le sol. Le chien décrivait des cercles, la tête baissée, les oreilles dressées. Sa truffe remuait frénétiquement et le vieil homme, prenant son couteau, l'agita en direction du chien pour insister :

— Y pense même pas.

En fin de compte, il découpa juste assez de viande du cuissot pour son dîner et celui du lendemain, puis il tira la carcasse jusqu'à la forêt. La biche morte était lourde et il avait du mal à la manipuler avec son bras invalide. Comme toujours, Abel sentait que ses jambes étaient fortes et vigoureuses, mais sa poitrine et ses épaules brûlaient des efforts qu'il avait dû fournir ces derniers jours. Il étendit la biche dans la forêt, la recouvrit d'une couche de fougères tendres et resta penché au-dessus un long moment, essayant de se souvenir s'il y avait autre chose à faire.

— Oh, et puis ça va, bon sang de bon Dieu, dit-il en s'essuyant la bouche du revers de la main.

Il quitta l'abri des arbres et resta à regarder vers les vagues où un pilier rocheux ressemblant à un énorme phallus se dressait dans l'eau. Abel aspira l'air entre ses dents et s'avança sur la plage.

Plus tard, ce soir-là, il fit un feu près d'une autre rivière, dans un cercle de pierres noircies qu'il avait déjà utilisé à cet effet en d'autres occasions. Il mit autant de bois sec qu'il put trouver et le laissa brûler jusqu'à ce que les braises luisent comme des pierres précieuses orange sur le sable noir. Après avoir coupé la viande en tranches minces, il les mit à griller sur les braises. Le vieux soldat était assis en tailleur et se chantonnait une chanson triste et lente tout en regardant la graisse remonter le long des nerfs en faisant de petites bulles. Au large, le soleil glissait lentement derrière des nuages de pluie lointains, répandant sur l'horizon une lumière uniforme qui faisait songer à une ecchymose douce et sombre.

Au bout d'un moment, le chien émergea des bois, comme il l'avait fait le soir où il était venu vers Abel pour la première fois. Sortant des ténèbres, il apparut entre les arbres et descendit sur le rivage pour s'asseoir en face de lui, de l'autre côté du feu, l'air posé, comme s'il s'installait pour prononcer un jugement sur le vieux soldat. Quand un long moment se fut écoulé, le chien poussa un profond soupir et, s'étant tourné vers l'océan, sembla observer les loutres qui se laissaient flotter sur le dos au milieu des vagues ou plongeaient pour ramener des coquillages et des pierres.

Abel déplaça les petites tranches de biche sur les braises à mains nues, passant rapidement sa langue sur le bout de chaque doigt tout de suite après pour calmer la brûlure. Il fit cuire les morceaux de biche d'un côté, puis de l'autre, jusqu'à ce qu'ils soient bruns et que le sang s'en écoule en filets rosés qui grésillaient sur les braises. En cuisant, la viande dégageait une odeur forte et de minuscules flammes s'élevaient tout autour, et quand elle fut à son goût, Abel posa les tranches sur une pierre plate, se servant de son couteau et de ses doigts pour les couper et les manger. Le jus dégouлина dans sa barbe, gouttant sur sa chemise. Tandis qu'il mâchait sa nourriture, le vieil homme respirait bruyamment par le nez, grognant doucement de plaisir et de satisfaction.

Quand il eut mangé la moitié de la viande cuite, Abel reprit son couteau et coupa ce qui restait en petits cubes. Du menton, il fit signe au chien et celui-ci contourna le feu pour venir près de lui. Il regarda le vieil homme

comme auparavant et Abel hochâ la tête, puis il observa le chien lui manger prudemment dans la main.

— Espèce de pauvre abruti, lui dit-il doucement.

Une fois leur repas terminé, Abel jeta du sable sur les dernières braises avant de traverser la plage en compagnie du chien et de marcher dans les vagues. Les piliers rocheux, sombres et massifs, s'élevaient dans l'eau comme d'étranges dents plantées dans la mâchoire du fond de l'océan. De temps à autre, le soleil couchant lançait un éclair entre les nuages et faisait ressortir la silhouette en dos d'âne d'une toute petite île, plus loin dans la mer. Le vieil homme et le chien s'assirent côte à côte sur un rocher et regardèrent la marée monter autour d'eux.

Ici, dans la fraîcheur du soir, sous un ciel de nuages gris derrière lesquels le soleil se couchait, l'eau était d'un vert foncé. Elle était bizarrement veinée de rubans d'écume sale qui rendaient visibles les mouvements subtils de la marée et du courant, de la même manière qu'un champ d'herbes hautes peut rendre visible la forme du vent qui le parcourt. Plus loin, sur d'autres rochers plus petits, des cormorans semblables à d'étranges sculptures de gargouilles du Vieux Monde, les ailes étendues pour sécher comme des doigts écartés, se découpaient sur un fond de lumière déclinante, les yeux noirs et ternes, tels des morceaux de charbon, le visage brillant et voyant comme celui d'un babouin.

Ils étaient entourés de mares peu profondes, creusées dans la roche par des siècles de mouvements de l'océan. Elles se remplissaient lentement avec la marée et des crabes pas plus gros que des scarabées sortaient à toute vitesse de l'obscurité pour explorer le terrain nouveau formé à partir de leurs carrés de sable. Des étoiles de mer orange et rouge s'agrippaient à la face inférieure de rochers éclaboussés par les vagues, et partout, on voyait des grappes de moules ressemblant à de gros raisins au milieu de l'écume des rochers et de l'eau. Abel se leva, et le chien sauta dans la mer pour remonter vers la plage dans le fracas, le bruit de succion et le rugissement tumultueux de l'océan, et le vieil homme suivit le chien dans l'eau froide qui lui montait jusqu'aux genoux. Abel garda les yeux baissés tandis qu'il regagnait le rivage et quand il leva le regard, ce fut pour apercevoir une fine colonne de fumée au nord de la plage.

Il resta dans l'eau qui allait et venait autour de ses mollets, pour observer la fumée monter et se dissiper dans la forêt. Abel estima que ce feu était situé près de l'endroit où le chien et lui avaient passé la nuit précédente. Au bout d'un moment, il haussa les épaules et quitta la plage pour rejoindre son campement où le chien l'attendait.

Après la tombée de la nuit, ils restèrent assis pour contempler l'obscurité de l'océan sous le ciel bleu nuit. Abel et le chien. Les nuages de pluie étaient restés très au large ; le vieil homme et son compagnon regardèrent une étoile décrire un arc de cercle, filant sans bruit dans les cieux, puis elle fut suivie d'une autre et encore une autre, tandis que d'autres encore, par milliers, scintillaient et resplendissaient, se déplaçant lentement sur la voûte céleste comme des choses vivantes, et d'ailleurs, qui aurait pu affirmer qu'elles n'en étaient pas ? Ils restèrent ainsi côte à côte, calmes et silencieux. Le vieil homme savait que depuis que le monde était monde, il n'y avait eu que peu de moments semblables à celui-ci, et par conséquent, il se taisait. Près de lui, le cœur muet et robuste du chien battait doucement et ils demeurèrent assis sous les étoiles vives et brillantes, jusqu'au moment où le sommeil fut le plus fort.

Cette nuit-là, il rêva encore de sa jeunesse et d'amis absents, du pays ravagé par la guerre. Il se réveilla une fois et, s'appuyant sur son coude, il regarda vers le large. L'air était pur et frais, et il pouvait voir à l'infini par-delà les eaux. Les étoiles stupéfiantes. Le ruban pâle de la Voie lactée. Sa respiration apparaissait, disparaissait puis apparaissait à nouveau dans la lumière des étoiles et il se demanda ce qu'il était advenu des nuages porteurs de pluie. Il aperçut des lumières lointaines à l'horizon – des navires se déplaçant silencieusement sur la mer. Calés sur leur route maritime, ils se parlaient entre eux dans ce langage froid et solitaire des signaux lumineux et des cornes lugubres dont les notes, roulant lentement sur les flots sombres, parvenaient jusqu'à Abel. Un bruit profond, lourd, persistant qui lui parlait de vastes distances, d'isolement, d'infinie tristesse. Mais il y avait la forme douce et chaude du chien dans l'obscurité, près de lui, et quelques instants plus tard, il se recoucha et se rendormit.

Quand il se réveilla le lendemain matin, le soleil était déjà haut et le chien n'était plus là. Abel scruta la plage, la large étendue où la marée était

venue, puis repartie, et où elle montait une fois de plus. Le sable avait été redistribué et il repéra le niveau de la marée haute grâce à la ligne légèrement ondulée de varech, de petit goémon et d'algues rouges dont les sinuosités parcouraient la plage du nord au sud comme le bas d'un rideau. Le reflet du soleil dans les mares était aveuglant. De longs rayons de lumière dorée, droits comme des crayons, étaient visibles là où la lumière tombait sur l'eau de mer qui remplissait les tranchées creusées par les vagues dans les rochers. Une lumière éclatante venait de la mer elle-même – bigarrée sur les parties inférieures des piliers rocheux, argentée dans la crique légèrement agitée – et, dans cette luminosité extatique, deux hommes marchaient sur le sable en direction du chien, qui reculait, la tête baissée, montrant les dents.

Le plus petit des deux tenait dans son poing une corde dont les boucles se balançaient lentement, tandis que l'autre homme, plus grand, se tenait derrière, portant un fusil au creux de ses bras comme on tiendrait un enfant endormi. Abel entendit la voix du petit homme sous les bruits du vent et du ressac : un son ténu et humide de crécelle, en contrepoint au grognement sourd du chien dont les poils du dos étaient hérissés. Abel se pencha, cracha, puis empoigna son fusil et s'avança sur le rivage.

Quand il vit Abel escalader d'un air déterminé les débris de bois rejetés par l'océan, le petit homme laissa tomber sa corde sur le sable. Il tira un mouchoir d'un endroit indéterminé de sa personne pour le porter à un côté de sa tête, puis il le plaça devant sa bouche et le maintint là tandis que le vieil homme venait vers lui. Abel avait compris que le problème était sérieux et, en s'approchant, il vit des croûtes de sang séché sur son visage et son cou. Derrière lui, son compagnon se tourna, tenant toujours son fusil de la même façon tendre. Ce deuxième homme était un Indien de la tribu des Haïdas dont les yeux, sous de longs épis de jais, étaient sombres et sans éclat et faisaient penser à des petites pièces de monnaie trouvées dans le caniveau. Tout autour, d'anciennes cicatrices blanches tatouaient sa peau brune comme si, longtemps auparavant, quelque chose avait essayé de lui arracher les yeux des orbites à coups de griffes.

Abel s'arrêta et parla sèchement au chien. Celui-ci regarda dans sa direction, puis s'assit, mal à l'aise, en continuant à grogner. Avec lenteur et solennité, le vieux soldat fit reposer la crosse de son fusil juste sur le bout

de sa botte droite. Tenant légèrement le canon avec les doigts de sa main gauche, il se tint devant eux de manière que la position de son corps masque l'infirmité de son bras. Les doigts de sa bonne main droite glissés dans la poche arrière de son pantalon, Abel prit un air détaché et plissa les yeux, regardant vers le ciel, puis vers la mer et finalement jetant un coup d'œil de côté en direction des deux hommes avant de regarder à nouveau vers la mer.

— 'jour, dit-il tranquillement. On dirait bien qu'on va pas avoir une goutte de pluie, contrairement à ce que je pensais.

Les deux hommes échangèrent un regard. Abel vit le côté de la tête du petit homme ; il vit que son oreille avait été à moitié arrachée, ainsi qu'un morceau de sa joue, et la blessure était encore à vif et suintante. L'individu se tourna pour faire face à Abel et, quand il se mit à parler, sa voix était forcée, humide et difficile à entendre, car il plaquait son mouchoir ensanglanté contre sa joue.

— Il est à vous ? gargouilla-t-il en pointant le chien du doigt.

Abel jeta un coup d'œil au chien, puis son regard revint croiser celui de l'individu.

— Il voyage avec moi, répondit-il. Il me semble que j'veus ai pas encore dit comment je m'appelle. C'est Abel. Abel Truman.

— Willis, dit l'homme de petite taille tandis que le Haïda faisait un pas en avant pour faire écran entre le visage blessé et le soleil.

Willis leva les yeux vers l'Indien, cligna lentement des paupières, puis regarda à nouveau Abel.

— Bon, dit Abel. (Il enfonça la langue dans l'intérieur de sa joue et fit un signe de tête en direction de la corde sur le sable.) C'est pour quoi faire, ça ?

— Le nôtre s'est enfui, dit Willis d'une voix qui était elle-même une lente torture.

Avec une crispation, il déglutit et fit la grimace.

— Un sacré salopard. J'ai voulu lui mettre un collier, et d'un seul coup ça l'a rendu dingue et il s'est tiré. Il me semble bien qu'il était plus loup que chien, parce que, quand il a vu la chaîne... eh ben, impossible de le retenir.

Il plissa les yeux en regardant Abel, puis il haussa les épaules.

— On les fait participer à des combats, poursuivit-il. Celui qu'on a perdu, il aurait vraiment pu être un as, mais il est parti, alors on s'est dit qu'on pourrait prendre celui-ci à la place.

Il leva le menton en direction du chien qui était assis, en train de grogner, puis il scruta Abel, les deux yeux réduits à deux croissants, comme s'il dissimulait une certaine forme d'obscurité derrière eux.

Abel regarda le Haïda, l'homme au fusil.

— On dirait que ça intéresse pas beaucoup ce chien. (Il se racla la gorge.) Écoutez, dit-il. Vous remontez vers le nord, vous rebroussez chemin, et à trois jours de marche, p'têt quatre si vous êtes coincés par les marées, vous allez trouver un village. Là-haut, après les Arches. Makah. Vous le connaissez probablement déjà. Vous allez là-bas et l'vieux Pète, il aura sûrement un chien ou deux qu'il sera fier de vous vendre.

Abel se racla la gorge à nouveau, avala avec difficulté et sentit un voile de sueur chaude se former sur le haut de son front.

Willis fit claquer ses dents et siffla comme si le mouvement le faisait souffrir. Il secoua la tête :

— Ce chien qu'on a perdu, on l'avait déjà acheté à ces saletés d'Indiens noirs là-haut, près de la frontière. (Il secoua la tête encore une fois.) J'crois pas que je serais très chaud pour en reprendre un autre chez des gens comme eux. Comme j'ai dit, cet animal, il était à moitié loup. (S'interrompant un instant, il regarda longuement Abel.) Vous voulez voir ce que cette saloperie de bête sauvage m'a fait ? En plus de ma saleté d'oreille ? Je vais vous montrer ce que cette saloperie de bête sauvage malfaisante m'a fait.

Willis ôta de son visage le morceau de tissu rouge trempé et Abel put voir que la plus grande partie de la joue droite de l'individu avait été arrachée, laissant apparaître une béance humide parsemée çà et là de dents aux taches jaune-marron comme du pin pourri. Sa langue était sans cesse en mouvement au-dessus des lèvres de la plaie – glissant sur ses gencives découvertes et les humectant, ce qui faisait couler de pâles filets de salive rosée sur sa mâchoire. Willis se gratta le cou et fit claquer ses dents qui faisaient penser à une sorte de crâne bizarre, à moitié couvert de chair et auquel on aurait donné vie.

— Vous voyez mon foutu visage ? demanda-t-il d'une voix rauque, avalant et grimaçant tandis que les lambeaux de sa joue déchiquetée ballottaient dans tous les sens.

— J'vois, répondit Abel.

— Alors, qu'est-ce que vous en pensez ? demanda Willis avec un regard méchant.

— J'pense que vous devriez pas continuer à avaler votre sang malsain, sinon, vous allez avoir des crampes, quelque chose de terrible.

— La saleté de bête sauvage qui m'a fait ça est toujours là, quelque part dans ces bois, dit Willis en faisant un geste en direction de la masse de verdure silencieuse qui s'étendait derrière Abel. Elle m'a fait ça comme ça, presque machinalement.

La main de Willis s'agita en l'air devant son visage déchiré comme l'assistante d'un magicien attirant l'attention du public sur le mystère.

Abel hocha la tête.

— C'est à se demander comment vous la traitez pour qu'elle réagisse comme ça, dit-il.

Willis ouvrit la bouche pour répondre, mais le Haïda le devança.

— Combien de plomb vous avez dans le bras, vieux soldat ? demanda-t-il tranquillement.

Abel cligna des yeux. Il cligna des yeux et avala sa salive puis fit la grimace, avant de dire :

— Qu'est-ce que vous avez dit ?

— J'vous ai posé une question sur votre bras, répondit le Haïda en hochant la tête. Vous le ménagez, même quand vous essayez de faire en sorte que ça se voie pas.

L'Indien cracha, puis il observa le ressac qui lui entourait les chevilles aspirer la salive blanche en direction de l'océan.

Abel sentit la chaleur lui traverser lentement la poitrine et lui remonter dans la gorge. Il secoua la tête et répondit :

— Ma part. Ni plus ni moins.

Le Haïda se pinça les lèvres, plissa les yeux et examina le vieil homme.

— Votre part, dit-il, puis il hocha la tête en souriant légèrement. J'ai entendu parler de vous. Vous avez pris part à cette guerre qu'a eu lieu.

Autrefois ?

Abel acquiesça.

— Ouais, c'est ça.

— Ils parlent de vous, des fois. Les gens sur la côte, poursuivit le Haïda. Ils disent que cette guerre vous a brisé. (L'Indien cligna des yeux et inclina la tête sur le côté.) On est passés devant vot' maison, il y a quelques jours. Ils appellent cet endroit la Crique de l'Homme Brisé.

Abel ne dit pas un mot. Il avait la gorge en feu.

— Alors, bien sûr, vous avez déjà vu pire que ça, poursuivit l'imposant Haïda en désignant Willis de la tête et sans quitter Abel du regard. Vous avez dû voir tout ce qu'on peut faire subir à un corps pour lui ôter la vie. Bon sang ! Vous avez dû vous-même faire la plupart de ces choses-là à d'autres hommes et vous en réjouir. C'est pas vrai ? Vous pensez pas que c'est ça qui vous a brisé ? J'veux dire, à l'intérieur ?

Abel ne répondit pas. Il fut soudain plié en deux par une violente quinte de toux. Willis fit un pas en arrière. Le fusil glissa de la main d'Abel et son corps se mit à trembler. Il sentit le goût du sang sur ses dents, mais il se retint de cracher sur le sable. Quand il se fut repris, Abel se hâta de ramasser son fusil et il le tint maladroitement devant lui, en travers de son corps.

Les deux autres n'avaient pas bougé, mais quand Abel leur fit face à nouveau, le Haïda observa :

— C'est une mauvaise toux que vous avez là. C'est la toux d'un homme malade.

Abel haussa les épaules et renifla bruyamment. Il remit son fusil dans sa position initiale, la crosse sur le bout de sa botte droite et les doigts de sa main gauche autour du canon.

— Bon Dieu, lança subitement Willis avec rage. Vous en voulez combien de cette saleté de chien ?

Il se pencha et ouvrit la bouche avec précaution pour laisser un long filet de salive sanguinolente couler de sa langue sur le sable.

L'Indien secoua la tête et dit :

— Il en veut rien, il le laissera pas partir. Pas vrai, vieux soldat ? Abel secoua la tête. Il regarda longuement le Haïda et celui-ci finit par faire un

large sourire malveillant, puis il inclina la tête comme pour marquer sa considération. Dans le même temps, Willis fit un bond en avant avec un couteau à longue lame qui apparut dans sa main comme s'il l'avait attrapé au vol.

Le petit homme fit mine de porter un coup au visage d'Abel, mais d'un seul geste, le vieux soldat fit sauter le fusil dans sa main droite et enfonça le canon dans la poitrine maigre de Willis. Le doigt du vieil homme se replia sur la détente.

— Cette arme est chargée en permanence, j'vous conseille de me croire, dit-il tranquillement.

Willis laissa tomber son couteau sur le sable.

Quand Abel exécuta son mouvement, le chien se mit à aboyer férocement, avançant vers les deux hommes à pas saccadés très courts, et il ne s'arrêta que lorsque, d'un cri, Abel lui en donna l'ordre. Lentement, le vieil homme poussa le canon de son fusil en avant jusqu'à ce que Willis se mît à basculer en arrière sur les talons. Abel regarda le Haïda qui observait la scène avec une hilarité non dissimulée. Deux points de lumière dansaient dans ses yeux noirs et morts.

Finalement, l'Indien s'inclina profondément avec un cérémonial suranné. Quand il se releva, il ouvrit son fusil et laissa tomber les cartouches dans le ressac qui les emporta.

Abel hocha la tête, abaissa son arme et d'un coup de pied envoya le couteau dans les vagues, puis il fit un signe du menton et Willis fit quelques petits gestes qui manquaient de conviction pour broser ses vêtements. Il essuya sa bouche en lambeaux et tout ensanglantée, ramassa son couteau et repartit vers le nord de la plage.

Quant au Haïda, il s'attarda un instant pour examiner Abel. Puis, comme s'il était parvenu à une conclusion quelconque, l'Indien haussa les épaules et fit demi-tour pour suivre l'autre. Abel remarqua qu'il portait un sac à dos rudimentaire duquel pendait un cuisseau de biche couvert de mouches qui lui cognait contre le bas du dos quand il marchait.

Aucun des deux ne regarda en arrière et Abel ne bougea que lorsqu'ils eurent dépassé le promontoire suivant et se furent engagés dans la crique. Puis il jeta un coup d'œil en direction de l'endroit où le chien était assis et l'observait la gueule ouverte.

— Toi, on peut dire que t'es vraiment chiant, tu sais ça ?

Le lendemain ressembla beaucoup à la veille et à l'avant-veille, en ce sens que le vieil homme et le chien continuèrent leur voyage vers le sud. En marchant, Abel restait à l'affût de signes indiquant que les deux hommes auraient fait demi-tour par la forêt – des empreintes, des traces de feu de camp, de l'écume frissonnante sur de l'urine prisonnière d'un creux dans le sable sombre, et la sensation indescriptible mais indiscutable que quelque chose d'autre que les loutres, les cerfs ou les aigles, était en train de les épier – mais il ne trouva et ne ressentit rien de tout cela. Il n'empêche qu'il marchait lentement et qu'il rappelait le chien dès qu'il le perdait de vue.

Cette nuit-là, Abel en fut réduit à un repas simple de cerf séché et d'eau, car la chair de mouette n'était pas à son goût. Il réunit ce dont il avait besoin pour faire du feu, mais il renonça finalement à l'allumer, préférant plutôt marcher un peu sur une langue de roche qui s'avancait dans la mer près de son campement à l'intérieur de la forêt. Le vieil homme s'accroupit au bout du rocher tandis que le soleil glissait progressivement au bas de la paroi du jour qui s'éteignait. Les vagues paisibles battaient doucement contre le rocher qu'elles éclaboussaient et bien vite ses bottes furent mouillées, ainsi que ses pieds à l'intérieur. L'eau était fraîche sur sa peau sèche et tendue. Il resta accroupi, comme s'il était plongé dans ses pensées, tandis que le chien était assis sur la plage, l'observant, les oreilles inclinées. Abel s'attarda un long moment à écouter, et il avait une bonne ouïe malgré son âge, mais il ne les entendit pas.

Il n'y avait que les bruits de l'océan et du vent et, de temps à autre, les cris aigus d'un couple d'aigles lançant leurs appels depuis leur aire, quelque part dans les profondeurs obscures de la forêt.

Satisfait, Abel se leva pour scruter la partie nord de la plage et il aperçut bientôt une mince colonne de fumée s'élevant d'un feu de camp à environ trois kilomètres de là. Leur fumée s'élevait bien droite et elle n'était emportée par le vent que longtemps après avoir dépassé la voûte de la forêt, et Abel devina que le campement était situé dans un petit creux abrité du vent qu'il connaissait bien.

Hochant la tête pour lui-même, Abel cracha et retourna à son propre campement. En chemin, il fit claquer sa langue et le chien aboya une seule

fois très fort et courut joyeusement jusqu'à lui. Le vieil homme lui dit de se taire et le chien s'assit tranquillement près de lui tandis qu'il allumait le feu.

Quand les flammes furent hautes, Abel sortit de son havresac deux petites boîtes en métal qui, des décennies plus tôt, avaient contenu les bonbons d'un enfant. Il en posa une sur la terre tapissée d'aiguilles de pin, puis il ouvrit le couvercle à charnière de la seconde. Elle était à moitié remplie de grains de café secs et marron, et il en prit une dose entre le pouce et l'index qu'il déposa dans son mouchoir. Après avoir écrasé les grains entre deux pierres, il versa la poudre dans une tasse en métal pleine d'eau qu'il posa directement sur le feu. Il se leva et pendant un moment, il craignit d'avoir une nouvelle quinte de toux, mais elle ne vint pas, alors il fit quelques pas aux alentours de son campement jusqu'à ce qu'il trouvât un petit caillou rond qu'il laissa tomber dans sa tasse. Tandis que le marc de café tourbillonnait et se rassemblait autour du caillou, le vieil homme ouvrit la seconde boîte, en sortit du papier et du tabac, puis il se roula une cigarette fine pour la fumer en buvant son café du soir.

L'air était doux, mais le chien était étendu tout près de lui, à côté du feu. Les étoiles apparurent au-dessus de l'océan en fines gerbes de lumière, ainsi que la lune, et bientôt, la mer lisse et sombre se mit à étinceler de tous les reflets lumineux. Comme s'il y avait un deuxième ciel avec une deuxième lune, et le vieil homme regarda vers le large, se demandant s'il allait voir un second lui-même émerger des flots – et si c'était le cas, qu'est-ce que ce second lui-même aurait appris de plus que lui ?

Il n'y avait pas de vent pour lui apporter l'odeur de la pluie, mais il la sentit venir tout de même. Il resta éveillé jusque tard dans la nuit, longtemps après avoir fini ses petits plaisirs du soir, observant les étoiles et repérant les planètes parmi elles. De temps à autre, une étoile filante décrivait un arc brillant dans la nuit, et il se souvint des léonides qu'il avait vues quand il n'était qu'un petit garçon, tenant la main de son père.

Il avait six ans quand les étoiles étaient tombées et trente-neuf quand elles étaient tombées à nouveau, et les deux fois, il avait eu l'impression que le ciel s'embrasait. Il avait fallu se protéger les yeux. Des lamentations, des gémissements et des cantiques désespérés montaient de l'église noire à la lisière des bois de pins, près de la rivière. Abel avait senti un doux frisson lui parcourir le dos, provoqué par les lueurs qu'il voyait, les cris qu'il

entendait et la main de son père qui serrait la sienne. Son père était une silhouette sombre se découpant sur tout cet éclat – un bras tendu comme s’il voulait léguer à Abel les cieux effervescents et toutes les planètes qu’ils contenaient. Sa mère était dans la tombe depuis moins de deux semaines et son père devait l’y rejoindre six mois plus tard.

Abel était étendu près du feu, somnolant, se souvenant encore – après que ces six mois se furent écoulés et que son père s’en fut allé là où allaient les morts. Une plaine froide et sombre, balayée par les vents et éclairée de bougies. Et au-delà de ses années d’adolescent passées dans la maison froide, silencieuse, morne et ennuyeuse de sa tante maternelle, tout près d’Albany. Elle avait réservé l’âme du garçon pour le Seigneur, puis elle l’avait laissé se débrouiller tout seul. Presque endormi près du feu, Abel continua à se souvenir, après sa fille, après sa femme, après le bonheur et l’espoir et le premier printemps de guerre dans le pays. Il se rappela Fredericksburg pour la simple raison que, pendant la nuit froide qui avait suivi la bataille, le ciel avait été éclairé par une aurore boréale brillant en direction du sud, répandant des éclats de toutes les couleurs sur les vivants et les morts qui couvraient ces champs glacés et ensanglantés au bas de la colline de Marye’s Heights.

Et maintenant, cette nuit silencieuse et calme au bord des eaux grises et froides du Pacifique, illuminées par les étoiles, et tous les hasards de la vie qui l’avaient mené jusqu’ici. Mais tout cela appartenait au passé et cela depuis bien des années, et alors qu’il glissait enfin dans le sommeil, Abel tendit le bras pour entortiller autour de ses doigts la douce fourrure dans le cou du chien.

Cette nuit-là, son sommeil fut profond et sans rêves, comme seul le sommeil d’un vieil homme peut parfois l’être. Et si tranquille et paisible, si reposant, qu’Abel n’eut pas d’explication toute prête pour justifier la douleur vive et intense qu’il ressentit de la tempe à la mâchoire en se réveillant. Une douleur mordante et glacée, suivie d’une sensation de chaleur qui coulait lentement dans son cou. En ouvrant les yeux, Abel sut qu’une lame venait de lui taillader le visage.

Willis était accroupi près de lui dans le sable. La langue du petit homme s’agitait sur les bords lacérés et rouges du trou béant dans sa joue et le couteau qu’il tenait à la main était taché du sang d’Abel.

Le vieux soldat cligna des yeux et prit une inspiration. Il roula sur lui-même pour se mettre à genoux, mais avant qu'il ait pu se relever, la botte de Willis le frappa violemment sur le côté de la tête et Abel alla dinguer contre un salal cireux.

En se remettant à quatre pattes, Abel cracha une dent qui roula jusque dans les buissons comme un galet poussé par la vague. Willis attendait et le regardait. Même sans son entaille, Abel se disait qu'il aurait eu l'air aussi démuné que l'oiseau qui vient de naître. Quand il leva les mains, Willis lui asséna un autre coup de botte. Et quand Abel s'écroula, le petit homme se servit de ses poings.

Abel se réveilla quand il sentit le contact de l'eau. Le soleil avait disparu, le ciel était d'un gris sombre et la marée montait tout autour de lui. De temps en temps, une vague venait lui éclabousser le visage. L'eau était très froide et Abel mourait de soif. Il songea à appeler le chien, mais il s'aperçut qu'il n'avait plus de voix. Il essaya de ramper dans le sable humide, mais les mouvements déclenchèrent des accès de douleur et il renonça.

Bientôt le bruit des vagues fut couvert par le fracas de son cœur. Le visage d'Abel était frais. Il eut le goût de l'eau salée dans la bouche. De quelque part lui parvint le clapotement de l'eau contre du bois, puis il entendit des voix d'hommes qui appelaient, mais il ne pouvait toujours pas répondre, faute de mots.

Au bout d'un moment, il décolla ses paupières. Il y avait une silhouette sombre sur l'eau. D'autres silhouettes s'en détachèrent et se mirent à avancer dans les vagues. Leurs ombres s'allongeaient sur l'eau. Une vague déferla sur la tête d'Abel et il se mit à crachoter. Il entendit leurs voix à nouveau, tout à coup plus proches. Leurs ombres longues se projetaient sur lui. Des mains puissantes le relevèrent. Le ciel sombre s'entrouvrit. La pluie commença à tomber.

4

Dénombrement

1864

4 mai

ILS LEVÈRENT le camp quatre heures plus tard. Les hommes et les jeunes garçons roulèrent leurs maigres possessions dans une couverture qu'ils s'accrochèrent dans le dos, de l'épaule à la hanche. Après avoir jeté à terre leurs cartes à jouer, ils remplirent leurs gourdes d'eau fraîche. Ils rejoignirent la route sous le soleil resplendissant de midi en chantant *Mister, Where's Your Mule ?* et *I Can Whip the Scoundrel* (3). Ils se mirent en marche sous ce soleil qui faisait étinceler les canons de leurs fusils, ainsi que la pointe de leurs baïonnettes, et brunissait déjà leurs bras pâles au sortir de l'hiver. L'armée de Virginie du Nord avança ce jour-là au son de dix mille chevaux qui s'ébrouaient doucement, leur souffle collectif sentant légèrement le fourrage et cette bonne odeur de terre, forte et propre, qu'ont les chevaux quand ils s'activent. Leurs sabots étaient bien ferrés, leur robe brossée et brillante, et leurs veines épaisses et noueuses faisaient frémir leurs joues et leurs flancs.

L'armée marcha ce jour-là comme elle avait toujours marché : accompagnée de chants, de rires, de bavardages et de vantardises. Heureuse, dans le martèlement et le crissement du cuir des chaussures usées sur la terre poussiéreuse et le claquement dur et charnu des pieds nus. Ils marchèrent au son des fanfares, faisant flotter leurs étendards. Ils marchèrent, convaincus au fond de leur cœur qu'après la Grande Bataille qui s'annonçait la guerre serait sûrement gagnée, que Grant n'avait aucune importance et qu'en dépit de ce qui s'était passé à Gettysburg, l'armée du Potomac était pratiquement fichue. Et qui aurait bien pu ne pas voir les choses ainsi ce jour-là, nom de Dieu ? Qui aurait bien pu ne pas le sentir dans l'air même, en ce printemps-là ?

Mais ce moment ne dura pas, la journée s'éternisa. Plus loin, au bout du long ruban pâle de la route et des hommes qui la suivaient, se dressait une masse obscure. Cette route qui filait vers l'est conduisait à la Wilderness.

Les hommes par milliers engorgeaient la Vieille Route de Pierres et soulevaient des panaches blancs de poussière, tachetés d'or et striés de rayons de soleil. Pourtant, l'air leur semblait frais, lavé par les averses de la tempête passée. Le soleil brillait sur les feuilles des arbres et sur l'herbe luisante des dernières gouttes de pluie captives, et la route encombrée de soldats était aussi changeante et incontrôlable qu'un fleuve coulant vers la mer.

Et le flot s'écoulait – deux corps d'armée qui avançaient sur deux routes parallèles séparées par une bande large d'un bon kilomètre et demi, couverte de broussailles et de fermes misérables, et un troisième corps, celui de Longstreet, à une journée de marche ou plus derrière eux, remontant de Bell et Mechanicsville, dans le comté de Louisa. Cela n'avait guère d'importance. Deux corps étaient en marche vers l'est pour occuper les soldats du Nord, les immobiliser jusqu'à ce que Longstreet arrive, comme à son habitude, pour leur donner le coup de grâce. Et alors ils les mettraient en déroute et, bon Dieu, ils les chasseraient.

L'armée de Virginie du Nord continua ainsi vers l'est et pénétra bientôt dans l'obscurité de la Wilderness, la forêt du comté de Spotsylvania. Les hommes en marche, qui progressaient maintenant en accordéon, d'un pas lourd, se heurtant les uns aux autres quand un arrêt se produisait quelque part dans la colonne, si bien que la poussière retombait sur le haut de leurs chapeaux et souillait leurs barbes, se firent un peu plus silencieux quand ils entrèrent dans cette obscurité. Ils se mirent à parler moins fort – quand ils parlaient. Ils arrêtaient de chanter. Les fanfares cessèrent de jouer, les musiciens remirent les instruments dans leur boîte et rangèrent celles-ci soigneusement à l'arrière des chariots, puis ils prirent leurs fusils à la place. Sur toute la longueur de la route, les hommes ne pouvaient pas voir à dix mètres dans l'enchevêtrement de verdure sombre, et la route semblait se rétrécir à mesure qu'elle s'enfonçait dans la forêt. Les officiers qui chevauchaient le long de la colonne faisaient avancer les hommes d'une voix étouffée et tendue, comme s'ils craignaient de réveiller quelque chose. La Wilderness absorbait les bruits de l'armée avec un écho qui allait en faiblissant et s'estompait progressivement. Le bruit, quand il était renvoyé par les profondeurs obscures, revenait étrange et adouci, et la poussière ne parvenait pas à s'élever au-dessus de la voûte de feuillage.

À partir de son cœur de ténèbres étouffé par les plantes grimpantes, la Wilderness de Spotsylvania s'étirait sur la partie du comté située entre la rivière Rappahannock et la Rapidan, jusqu'au sud de Chancellorsville et tout près du chef-lieu du comté lui-même. Tout aussi étendue d'est en ouest, c'était la forêt la plus inextricable, la plus sombre et la plus sinistre que la plupart de ces hommes eussent jamais vue, et pourtant ils la connaissaient bien, car ils l'avaient traversée et retraversée bien des fois au cours de ces années de guerre. Les plantes rampantes serpentaient sur son sol humide et de grands monticules bruns de feuilles mortes bruissaient et couraient le long des chemins envahis par les mauvaises herbes quand le vent parvenait vraiment à les débusquer. Des ombres étranges se dressaient tels des monstres dans des fourrés cruels, faisant s'emballer le cœur des voyageurs.

Vers la fin de la journée, des hommes par dizaines sortirent des rangs pour s'allonger un instant dans la fraîcheur de l'obscurité. Ils frissonnaient d'avoir fait des efforts plus pénibles que tout ce qu'ils avaient connu au cours de l'hiver, et ils étaient pâles et tout tremblants de faim. Et tandis que David Abernathy marchait, la gorge sèche et un tintamarre de douleur verte dans les tempes, il repéra l'illuminé, couché au bord de la route, à l'ombre d'un grand chêne noir. En reniflant, David quitta la colonne et le rejoignit.

Posant les avant-bras sur ses genoux, il s'accroupit tout près et arracha un long brin d'herbe verte de la terre humide. Mâchonnant le bout de la tige l'air pensif, David en fit gicler le jus amer sur l'arrière de sa langue, puis le laissa goutter dans sa gorge. Le vieil homme l'observa, ses yeux sombres brillant d'un éclat intense. Au bout d'un moment, David lui demanda :

— Alors, l'ancien, comment ça va ? Vous vous sentez mieux, aujourd'hui ?

Le vieil homme cligna lentement des yeux et donna un coup de menton en direction de la colonne en marche.

— Des hommes morts, dit-il. Tous autant qu'ils sont.

David acquiesça et pinça les lèvres.

— Un bon nombre d'entre eux, probablement, en convint-il. (Il sortit le brin d'herbe de sa bouche, examina le bout écrasé et trempé de salive, puis le remit entre ses dents.) Et vous ?

Le vieil homme hocha la tête, souriant maintenant.

— Est-ce que t'as vu le diable ?

David fronça les sourcils et secoua la tête.

— Je m'intéresse pas au diable, moi, répondit-il.

— Il est pas nécessaire de s'y intéresser, répondit le vieil homme. Il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire : penser. Penser et respirer, et notre nature y trouve sa nourriture.

— Quelle nature ? demanda David, jetant un coup d'œil de côté tandis que le vieil homme reculait plus loin dans l'ombre du chêne et se trouvait maintenant tapi sur une racine noueuse qui ondulait dans l'herbe.

— Tuer et faire la guerre, dit le vieil homme.

David le regarda avec tristesse.

— Vous êtes toqué, dit-il. Il y a quelque chose qui vous a rendu marteau. Ce que vous devriez faire, c'est repartir vers l'arrière et vous trouver une ambulance. Laissez-les s'occuper de vous. Mince, peut-être qu'ils vous renverraient chez vous, à voir dans quel état vous êtes.

Le vieil homme secoua la tête, sa chevelure blanche, souple et ébouriffée s'agitant autour de son visage dont la peau ressemblait à du cuir.

— Le diable a une nature double, dit-il.

— Vraiment ?

— Oui, monsieur. Et un nom pour chacune des deux. Tu devines pas ?

— Dites-moi.

— Il y en a une, c'est Lincoln. Et l'autre ? (Le vieil homme sourit à nouveau.) L'autre, c'est Davis. Tu veux mon avis ? On devrait les pendre tous les deux aux branches d'une saleté de pommier acide.

— C'est de la sédition, ça, on dirait, l'avertit David.

— Appelle ça comme tu veux.

David enleva le brin d'herbe de sa bouche et le jeta sur la route où il fut rapidement piétiné dans la poussière. Il se leva.

— Bien, dit-il en plissant les yeux pour regarder la colonne des hommes en marche d'un côté puis de l'autre. Je crois bien qu'il faut que je me remue un peu si je veux rattraper le reste de l'équipe.

Il tendit une main que le vieil homme ignora.

— Tu sais calculer ? lui demanda le vieux soldat.

David renifla en hochant la tête.

— Je sais compter, répondit-il.

— Eh bien, fais un peu le calcul, alors. De l'autre côté de la rivière – bon Dieu, probablement de ce côté-ci, à l'heure qu'il est –, il y a cent cinquante mille Yankees en marche. Des soldats qui arrivent droit sur nous si Grant en décide ainsi. Et tu sais combien nous sommes ?

— Tout ce que je sais, c'est qu'on n'est pas cent cinquante mille.

— Très juste, monsieur, et il s'en faut de beaucoup. (Le vieil homme sourit et frappa dans ses mains.) D'après mes estimations, dans le deuxième corps seul, le vieux général Ewell peut pas aligner plus de trente-cinq mille hommes, si on a tout le monde. Mais on n'a pas tout le monde. Et on en est loin. Bon Dieu, en ajoutant le reste de l'armée, on arrive peut-être à soixante mille, peut-être un peu plus. Et Longstreet n'est pas encore là. Bon sang. Tu veux te remuer un peu, alors continue à faire un bout de chemin sur cette route et je t'assure que tu vas trouver de quoi te remuer un peu. Tu le trouveras demain, probablement, sauf erreur de ma part.

Le vieil homme le regarda dans les yeux un long moment, puis il finit par se lever de sa racine et prit la main de David dans sa poigne ferme et calleuse.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? lui demanda David.

Le vieil homme sourit et lui fit un clin d'œil.

— Ma part, répondit-il. J'ai encore au fond de moi un bon morceau de ce vieux diable qui ne demande qu'à sortir.

Ils restèrent ainsi un instant, se serrant la main au bord de la route poussiéreuse sur laquelle les soldats poursuivaient leur marche vers l'est, dans le soleil couchant et les ombres qui s'allongeaient.

— Alors, on se verra quand on sera là-bas, dit David.

Le vieil homme se toucha une narine du bout du doigt et hocha la tête.

Dans la soirée, la partie de l'armée dans laquelle se trouvait Abel Truman établit son campement dans la Wilderness, autour d'un groupe de bâtiments incendiés, connu dans la région sous le nom de Verdiersville, mais que beaucoup de soldats, se souvenant des grands arbres qui y faisaient de l'ombre autrefois et de la source fraîche dont l'eau délicieuse remplissait leurs gourdes, appelaient "My-Dear's-Ville". La nuit tomba

rapidement ; elle semblait plus noire, plus oppressante, à l'intérieur de la Wilderness et les ombres épaisses s'étendaient parmi les carcasses vides des appentis, des granges et des cabanes depuis longtemps abandonnés. Un petit nombre seulement de feux de camp avaient été allumés, mais l'odeur d'ersatz de café flottait tout de même dans l'air. Des hommes dormaient, la tête posée sur leurs bras dans la poussière, car ils ne savaient pas ce qui les attendait, ni quand ils y seraient confrontés. La température se rafraîchit, toute trace de la chaleur du jour fut aspirée vers les étoiles, et la Terre ne fut plus qu'une boule froide. Dans le lointain, au-dessus de la cime des arbres noirs qui frissonnaient et s'entrechoquaient dans le vent, apparut une faible lueur orangée qui s'atténuait très progressivement en montant dans l'obscurité où étaient accrochées les planètes et les étoiles. À l'endroit où ils étaient assis, sur un petit tertre nu, Ned voulut savoir d'où venait cette lueur et Abel lui répondit que c'étaient les feux de camp de l'immense armée de Grant qui bivouaquait à quelques kilomètres de là, plus loin sur la route, autour de Wilderness Tavern.

Ned avait les lèvres humides ; il ne pouvait pas s'empêcher de se passer la langue dessus et d'avaler.

— Abel, dit-il doucement, le regard fixé sur la lumière orangée tremblotante, à l'est.

Il y avait quelque chose dans sa voix et Abel tourna la tête vers le garçon.

La mâchoire de Ned était bloquée et Abel pouvait voir les étoiles scintiller dans ses yeux.

— Abel, répéta le garçon en s'humectant les lèvres. J crois que j'ai une sacrée frousse.

— Normal, Ned, répondit-il lentement, prudemment. Y a pas de quoi avoir honte.

— Qu'est-ce que tu crois qui va se passer dans la matinée ?

— J'imagine qu'on va reprendre la route, aller un peu plus loin et là, on va s'en payer une bonne tranche, Ned.

— C'est ce que t'as dit en Pennsylvanie.

— Et c'était pas vrai ?

Ned sourit et secoua la tête.

— Si, ça on peut l'dire. (Et puis son visage s'affaissa et il pinça ses lèvres humides.) Mais le vieux Hoke me manque de temps en temps.

— On va pas parler de ça maintenant, dit Abel.

Après cela, ils restèrent tous deux silencieux un long moment. Ils écoutèrent les doux crépitements des feux de camp au loin et les murmures étouffés des hommes qui n'arrivaient pas à dormir et qui, comme eux, restaient éveillés tard dans la nuit, à parler de tout et de rien, espérant trouver le repos.

— Dis, Abel ?

C'était Ned.

— Qu'est-ce qu'y a ?

— J'suis jamais allé avec une fille.

Abel ouvrit puis referma la bouche.

— Eh ben... ben merde, Ned, finit-il par dire.

Ned fit la grimace.

— J'imagine que ça doit être un sacré truc.

— Merde, dit Abel. Qu'est-ce que tu veux que j'te dise ? T'auras tout le temps qu'il faut pour ça.

— C'est comment ?

— Merde. C'est comment quoi ?

Ned ramassa une brindille et entreprit de la casser en tout petits morceaux.

— Tu sais bien.

— Seigneur, soupira Abel en se frottant les yeux du bout des doigts qu'il fit descendre le long de son visage pour se gratter le cou à travers sa barbe. J'veux pas parler de ça, Ned. J'veux pas, c'est tout.

Mais quand il jeta un coup d'œil et vit l'expression du garçon, il jura tout bas en secouant la tête.

Abel leva les yeux vers le ciel rouge dans la nuit. Il regarda à l'ouest, où le soleil s'était couché, et il regarda les étoiles qui étaient apparues, silencieuses et scintillantes. Il pensa aux épaules d'Elizabeth, à la douce pulsation de son sang, à la base de la gorge, qui battait contre sa joue à lui. Il ne savait pas comment répondre au garçon tout en restant sincère, alors il finit par mentir :

— Y a d'autres choses qui sont encore mieux.

Ils restèrent silencieux à nouveau. Ils observèrent les hommes qui s'installaient pour dormir, ils les observèrent en train de prier ou pas, et ils les observèrent se tourner sur le sol dans un sens, puis dans l'autre, recherchant une position confortable. Au bout d'un moment de ce spectacle, Ned dit :

— Dis, Abel ?

— Merde. Oui ?

Du talon, Ned creusa une rigole dans la terre.

— J'ai pas de famille, j'manquerai à personne. J'ai pas connu mon père et j'me souviens à peine de ma sœur.

— Bon, c'est bien.

Ned secoua la tête, ses cheveux fins décrivant des motifs doux et scintillants sous les étoiles dans l'obscurité.

— Non, c'est pas bien. C'est pas bien du tout. (Il s'interrompt et renifla bruyamment.) Je suis juste... Comment... Comment tu crois qu'ce sera ? Quand on mourra ?

Abel prit une profonde respiration. Les silhouettes des arbres faisaient penser à des plumes se détachant sur la lumière lointaine des étoiles.

— Tu crois pas que ce sera bien, Ned ? dit-il. Regarde un peu comme c'est joli, tout ça, les étoiles et les arbres. Même ces foutus feux de camp yankees ont l'air jolis, tu trouves pas ?

Il regarda Ned jusqu'à ce qu'il finisse par hocher la tête.

— Bon, alors, réfléchis, poursuivit Abel, parlant calmement mais avec une douce autorité, comme s'il dévoilait des idées avec lesquelles il se débattait depuis longtemps. Si Dieu a été capable de faire tout ça avec une matière première aussi pauvre – il pinça Ned dans le haut du bras –, imagine un peu ce qu'Il a pu faire au ciel. Sans compter que ça nous donnerait l'occasion d'revoir ce brave vieux Hoke. On lui passerait un bon savon pour nous avoir quittés si tôt, comme ça.

Ned renifla et s'essuya le nez du revers de la main.

— Tu crois vraiment tout ça ?

Abel se pinça les lèvres et détourna le regard. Il sourit bêtement et soupira avant de répondre :

— Nom de Dieu, j'en sais rien, Ned.

Il prit une profonde inspiration puis laissa l'air s'échapper.

— Non, ajouta-t-il finalement. J'imagine que j'y crois pas vraiment. Mais ça avait quand même de l'allure dans mon esprit.

Il haussa les épaules et donna un léger coup de coude dans le bras de Ned.

— Et j'vais quand même te dire une chose, poursuivit-il en prenant un air important.

— Quoi ?

— Que j'sois damné si c'est pas vrai que ces feux de camp yankees ont l'air vraiment jolis, de toute façon.

Ils restèrent tous deux assis à observer. Autour d'eux, les milliers de bruits d'une armée au bivouac laissaient place aux échos plus tranquilles du sommeil. Quelques étoiles, vues d'eux seuls, tombèrent du mur étincelant de la nuit, décrivant leur bref arc de cercle comme des lignes pâles ressemblant à des rayures sur du verre sombre. Au bout d'un petit moment, Ned souffla :

— Dis, Abel ?

— Quoi encore, nom de Dieu ?

— Chante-moi cette chanson, Abel.

Abel tourna la tête. Près de lui, le garçon était allongé, les bras croisés sous sa nuque, et il regardait le ciel chargé.

— Bon Dieu, Ned. Ça, pas question.

Ned lui jeta un coup d'œil.

— S'il te plaît, Abel ? J'suis sûr que j'vais pas pouvoir m'endormir sinon.

— Nom de Dieu, non. Pas question.

— Bon Dieu, dit Ned avec bonne humeur. D'abord tu me mens au sujet des femmes et de la baise, et maintenant tu veux même pas me chanter une foutue chanson pour que je m'endorme.

Abel dévisagea le garçon. Au bout d'un moment, il referma la bouche. Il le regarda longuement, les yeux plissés, et demanda :

— T'as parlé comme ça rien que pour me taper sur les nerfs, hein ?

— Et comment, nom de Dieu.

— Bon, alors arrête ça. C'est pas bien. Des mots comme ça, qui sortent de ta bouche.

— Tu veux bien me chanter cette chanson ?

— Non, je veux pas. Je te l'ai dit.

— Eh ben merde. Alors, nom de Dieu, j'crois que j'arrêterai quand j'en aurai envie, bon Dieu de merde.

Abel prit une profonde inspiration et souffla. Il regarda autour de lui pour voir combien il y avait de soldats dans les environs et s'ils écoutaient, et, après avoir juré tout bas, il commença à chanter doucement une petite berceuse qu'il avait entendue dans sa jeunesse et dont à se souvenait. Près de lui, Ned ferma les yeux en souriant. Abel chantait tout bas, d'une voix profonde et apaisante, et au bout d'un petit moment, lui aussi ferma les yeux et s'allongea à côté du garçon, sans cesser de chanter.

Les étoiles poursuivirent leur course et la lueur orange faiblit peu à peu avant de disparaître complètement. À un moment donné, au cours de leur sommeil, Abel passa un bras autour des épaules de Ned et celui-ci se lova contre lui, et ils dormirent ainsi, ensemble, jusqu'à l'aube, quand l'armée se réveilla et se remit en route.

5 mai

Ils passèrent la matinée à creuser la terre riche en humus et encore humide après les pluies. Tout autour d'eux s'élevaient les senteurs douces et attrayantes du printemps – les effluves épicés des vieilles feuilles, le parfum des fleurs sauvages, la riche exhalaison de la terre retournée. Ils sentaient même l'odeur du soleil et imaginaient déjà les longues journées de chaleur qui s'annonçaient, si bien que ceux d'entre eux qui étaient fermiers avaient le mal du pays et ceux qui étaient amoureux se languissaient de leur petite amie. La brigade de Steuart, du corps du général Ewell, forma, avec deux autres brigades de la division, une ligne qui s'étirait dans la direction nord-sud, sur le bord ouest d'un ancien champ de maïs envahi par les mauvaises herbes, d'une superficie d'environ vingt-cinq hectares, et connu dans la région sous le nom de champ de Saunders. Quel qu'ait été l'homme qui avait autrefois possédé ce champ, qui avait défriché ce terrain et l'avait nettoyé de ses broussailles, qui avait ameubli cette terre, l'avait labourée,

ensemencée, puis moissonnée, qui l'avait aimée, qui y avait construit sa maison et placé tous ses espoirs, il était parti depuis bien longtemps maintenant. Parti en ne laissant derrière lui que des pousses rachitiques de maïs à moitié sauvage dont les pointes vertes émergeaient comme d'étranges piques gothiques des herbes jaunes qui poussaient jusqu'à mi-mollet. Cet ancien champ s'étendait sur plusieurs centaines de mètres au nord et au sud de l'Orange Turnpike, la vieille route qui passait juste au milieu, légèrement en oblique, d'ouest en est, et qui était elle-même coupée par un profond fossé où s'écoulait ce matin-là un filet d'eau de pluie croupie. Une parcelle jaunie et aride au cœur de l'obscurité et de la verdure. La Wilderness se dressait tout autour du champ de Saunders comme un mur végétal, si bien que sortir des ténèbres de cette forêt pour entrer dans le champ, c'était comme passer en l'espace d'une enjambée de la nuit au jour, du sommeil au rêve.

En raison de la pénurie de pelles, certains soldats étaient obligés de remuer la terre avec leurs baïonnettes et des couteaux, ou ces grandes lames, semblables à des épées, qui équipaient les dragons et que possédaient certains hommes. Une longue chaîne de monticules de terre meuble s'éleva lentement, en même temps que le soleil. Hérissés de racines, de brindilles et d'herbes sèches, ces monticules étaient striés de couches claires et de couches sombres, de telle sorte que ceux qui avaient un penchant pour la géologie pouvaient clairement voir les activités qui avaient été menées dans la Wilderness au fil des années. Des branches et de petits arbres abattus furent traînés jusqu'en haut de ces fortifications, et à midi, les hommes étaient tapis comme des gnomes ou des lutins derrière ces remparts de fortune élevés à la hâte.

Ils attendirent. Ils scrutèrent la route au loin, où ils aperçurent de temps en temps des soldats de l'armée du Potomac, désormais sous les ordres de Grant, dans leur uniforme sombre, en train de traverser la route, et ils les écoutèrent, dans les broussailles de l'autre côté du champ, s'activer à des tâches identiques à celles qu'eux-mêmes avaient accomplies.

Un jour de ciel bleu et de chaleur. Vers le milieu de la matinée, des ondes de chaleur frémissantes montaient des planches en chatoyant et s'élevaient du champ jaune lui-même, où David Abernathy, recroquevillé dans la terre derrière les abris, près de la route, observait les soldats de

l'Union former les rangs plus loin dans les bois, de l'autre côté du champ. Clignant des yeux, il enleva ses lunettes. La Wilderness environnante devint alors une douce forêt imaginaire d'ombres noires et de ravissement, et il renifla lugubrement avant de remettre ses lunettes.

Près de lui, Abel était allongé sur le dos, et quand David le poussa du coude, il cligna des yeux, poussa un grognement et se passa la langue sur les lèvres, comme s'il revenait de quelque endroit lointain qu'il n'avait aucune envie de quitter. Il avait les coins des yeux humides et il s'essuya rapidement le visage en utilisant le dos de ses poignets, d'abord l'un, et ensuite l'autre. Se frictionnant énergiquement le visage de la paume de la main pour en chasser tout reste de sommeil, il cligna des yeux et fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qu'y a ? demanda-t-il d'une voix rauque et fatiguée.

David empoigna son fusil et leva le menton.

— On dirait bien qu'ils sont en train de se préparer, en face, dit-il tranquillement.

Abel roula sur le ventre et tira sur le bord de son chapeau pour se protéger les yeux. Plissant les paupières, il scruta longuement l'autre bout du champ où des soldats se regroupaient derrière les broussailles épaisses qui faisaient écran – on distinguait à peine leurs petites silhouettes sombres, auxquelles se mêlaient des uniformes de zouaves d'un rouge vif, debout, sur deux rangées hérissées de drapeaux et de baïonnettes qui étincelaient au soleil telles de minuscules braises qu'un feu aurait projetées. On pouvait percevoir le bruit des chevaux des officiers piétinant les taillis, leurs sabots produisant ce son creux de martèlement si agréable à l'oreille et qui ne peut provenir que de chevaux marchant sur la terre, et on pouvait entendre les voix des officiers qui lançaient leurs ordres et leurs encouragements, préparant les hommes à la tâche qui les attendait. Les lèvres d'Abel remuaient tandis qu'il comptait tout bas, à mesure qu'il repérait les drapeaux dans les broussailles. Quand il se tourna vers David, il ouvrit la bouche comme s'il voulait dire quelque chose, puis il la referma et regarda à nouveau de l'autre côté du champ pour compter une seconde fois.

— J'ai entendu dire quelque part que Grant a réorganisé tout l'ensemble, finit-il par remarquer. Difficile de dire ce qu'y a là, en face. J'veux dire, combien ils sont. J'ai compté une douzaine de drapeaux avant

d'abandonner. (Il fronça les sourcils et s'essuya la bouche.) De toute façon, il y en a une flopée.

David se serra les tempes entre le pouce et le majeur, puis il appuya très fort sur ses paupières pour essayer d'en évacuer le vacarme vert qui vibrait dans son crâne. Sans résultat – cela ne marchait que rarement – et il laissa échapper un soupir.

— Moi, j'ai bien vu un drapeau du cinquième corps, là-bas, y a pas très longtemps, avança-t-il.

Abel acquiesça.

— Il se pourrait que ça soit des hommes du Maine, alors. P'têt bien ces braves de Green Mountain, ou alors des New-Yorkais, c'est possible. La bande à Sickles. (Son regard s'attarda sur David.) Ça va aller ?

David enfonça la langue dans sa joue pensivement et parut réfléchir à la question un bon moment avant de répondre.

— Je pense que oui, finit-il par lâcher, empoignant le fusil qu'il avait posé. (Il regarda Abel et poursuivit :) Parfois, j'oublie que tu viens de là-haut, toi aussi.

— New York ? demanda Abel, faisant un geste dédaigneux de la main dans l'air ensoleillé. C'est un endroit comme un autre, rien de plus. Ça a pas plus de signification que c'qu'on veut lui donner et la seule chose qui m'y rattache, c'est que j'ai des proches qui y sont enterrés. (Il haussa les épaules.) Une tante. Mon père et ma mère y sont aussi. Et puis quelques autres.

David renifla et retroussa sa lèvre inférieure.

— Saleté de Yankee.

— Va te faire foutre, répliqua Abel avec bonne humeur. Et surveille ton langage. (Il leva le menton avant d'ajouter :) Comment vont les Misérables de Lee (4) ?

Avec un large sourire, David poursuivit la plaisanterie :

— Comme dans le livre, *Fantine-gués*.

Ils gloussèrent doucement ensemble. Une balle perdue *siffla* au-dessus de leur tête et perfora la verdure, faisant tournoyer des feuilles dans l'air bleuté ; en cette belle journée de printemps, le bruit qu'elle fit ressemblait exactement à une grosse abeille ou un taon en train de s'affairer à ses

occupations. Une fraction de seconde plus tard leur parvint la détonation, suivie de son écho. Abel tendit la main et toucha le poignet de la chemise bariolée de David en sifflant. David le repoussa et hocha la tête en direction de l'autre côté du champ.

— Qu'est-ce que tu en penses ? Vraiment ? demanda-t-il.

— De quoi ? De ta chemise ? Je te l'ai déjà dit, t'as l'air d'un foutu...

— Non, l'interrompit David immédiatement. De ce qu'ils font en face. Tu penses qu'ils vont attaquer ?

Abel émit un grognement.

— Bon Dieu, oui, j pense qu'ils vont attaquer. J pense qu'on va passer un sacré quart d'heure dans pas longtemps.

David l'observa et Abel le regarda dans les yeux, et, au bout d'un moment, il ajouta :

— C'est ce que j'ai dit à Ned, je crois bien qu'ils nous tiennent à leur merci, et une fois qu'ils s'en seront rendu compte, ça va faire du grabuge.

Il se pinça les lèvres et examina un instant le dos de ses phalanges avant de jeter un coup d'œil vers l'autre bout du champ, où les rangs bleus grossissaient dans un murmure derrière les écrans de végétation. Abel roula sur le dos.

— Reste un peu en arrière, ce matin, c'est tout, conseilla-t-il à David.

Considérant la chemise bariolée de David, il secoua la tête.

— Tu t'accroches à ce porte-bonheur que t'as sur toi et tu baisses la tête, poursuivit-il. Tout ira bien.

Abel rabattit son chapeau sur son visage, et quelques moments plus tard, il s'était rendormi.

Puis le bruit augmenta alors que des tirailleurs des deux camps s'accrochaient dans les hautes herbes. Des balles perdues qui sifflaient au-dessus des tiges venaient cribler la terre des fortifications ou s'écrasaient dans les arbres avec un bruit mat. David chercha Ned du regard, ou quelque signe indiquant sa présence dans l'herbe où il se serait levé de temps à autre pour faire le coup de feu avec les autres tirailleurs, mais il ne repéra personne de sa connaissance. Finalement, il roula sur le dos et plongea la main dans sa chemise multicolore pour y prendre le petit crucifix qu'il avait trouvé sur le cavalier mort ce matin-là.

Dans les premières heures de la journée, ils ne savaient pas jusqu'où l'armée du Potomac s'était enfoncée dans la Wilderness, ni quelles routes elle avait empruntées, alors l'armée de Virginie du Nord s'était mise en marche lentement en direction de l'est, sur leurs deux routes séparées par un kilomètre et demi de forêt froide et humide. Ewell avait fait progresser ses troupes le long de l'ancienne Orange Turnpike, avec des piquets très avancés. Alors qu'ils approchaient du champ où ils étaient maintenant tapis, les hommes s'étaient déployés en éventail dans les enchevêtrements de verdure ténébreuse de chaque côté de la route, s'étirant en une ligne blanche qui disparaissait dans l'obscurité au-delà de la parcelle d'herbe jaune éteint. Des nuages de poussière se soulevaient et, poussés par le vent au-dessus du champ, ils venaient recouvrir et blanchir les hommes. Ils avaient vu, au-dessus de la cime des arbres, d'autres nuages, encore plus grands, qui signalaient la progression des forces de l'Union à travers la Wilderness, comme si le corps sous les ordres du général Ewell était le fût d'un T et que les Yankees en étaient la traverse. En quittant la route, David s'était demandé s'ils sentiraient la terre trembler alors que des quantités incommensurables de chair et d'engins la piétinaient et roulaient dessus. Il se demanda s'ils les entendraient venir comme un orage qui gronde dans une vallée voisine avant de fondre sur eux en un éclair.

Ce matin-là était rempli de chants d'oiseaux et les branches étaient traversées de rayons de soleil pâles et obliques, si bien que la lumière éclatante s'étalait sur les feuilles et qu'une légère vapeur s'élevait de la mousse sur le sol de la forêt. Ce matin-là, le soleil faisait briller la rosée comme des perles minuscules enfilées sur la résille délicate et précise des toiles d'araignées. Ce matin-là, il flottait dans l'air une odeur de soleil, de chaleur et de toutes ces bonnes choses en train de pousser – cette odeur épaisse et féconde de la forêt où les choses poussaient, tombaient, pourrissaient, pour pousser à nouveau. Une exhalaison végétale, s'était dit David, un très vieux parfum de femme, qui ne masquait pas complètement la légère puanteur âcre des feux de camp éteints d'un coup de pied et des interminables nuages de poussière soulevés par des milliers de bottes sur la route.

Le corps du cavalier était étendu un peu à l'écart du chemin. Les hommes s'engageaient dans les épais fourrés en file indienne, sans prêter la

moindre attention au soldat mort. Quand Ned le vit, il siffla doucement et donna un coup de coude à David.

— C'est-y pas triste à voir ? demanda-t-il, son visage rond et rosé luisant de sueur.

Le cavalier était sur le dos dans une étendue d'herbe d'un vert brillant qui aurait dû être exquise. Il n'était pas mort depuis plus d'un jour, pourtant les scarabées avaient déjà commencé leur grappillage. Il était impossible de dire s'il avait été un bel homme, car il commençait à gonfler et sa peau était tendue. Il n'avait pas de chapeau et ne portait pas de barbe, et il avait reçu une balle dans la gorge ; du sang noirci lui enveloppait le cou et continuait plus loin en un mince filet, comme une écharpe que lui aurait tricotée une personne à qui il manquait. Sa botte gauche était restée prise dans son étrier et son cheval était mort près de lui, son long museau posé en travers de la cuisse du cavalier. Autour d'eux, le sol était brun, les feuilles crépitaient de vie.

David s'était accroupi près du corps pour fouiller les sacoches. Reniflant, il s'était essuyé le nez du revers de la main, refoulant une vague de nausée qui enflait au fond de sa gorge.

— Je crois que celui-ci n'aura pas droit à un enterrement décent, dit-il à Ned qui se tenait tout près, se dandinant d'un pied sur l'autre. Peut-être que si on arrive à trouver son nom, quelqu'un pourra envoyer un mot à sa famille.

Mais il n'y avait guère eu de temps pour cela. Les hommes se répartissaient de chaque côté de la route et se penchaient pour creuser. Ned se dandinait toujours dans la poussière. David était accroupi près du corps. Des officiers les appelèrent et, avant de se relever et de partir, David avait remarqué que la main du cavalier agrippait un objet. Une petite croix blanche taillée d'une pièce dans de l'os ou quelque chose qui ressemblait à de l'os. Ned avait détalé – en un clin d'œil, il avait disparu dans les sous-bois enténébrés. Fronçant les sourcils, David avait arraché le crucifix de la main rigide du cavalier mort. Il était resté à regarder cette croix un long moment. Elle était légère et poreuse, encore fraîche de la mort du soldat. David regarda l'homme. On pouvait difficilement encore appeler ça un visage. Portant deux doigts au bord de son chapeau, il avait glissé la croix dans sa poche et s'était enfoncé dans les taillis près de la route pâle.

Maintenant, tandis qu'il était étendu sur le dos sous le soleil de ce début d'après-midi, David examinait la petite croix fixée au creux de sa paume par un cordon enroulé autour de ses doigts. La partie transversale portait une ancienne tache de sang et, passant le pouce dessus, il sentit combien elle était lisse près de la tache. Comme si un autre homme, un fermier ou un soldat, un mineur, ou un vendeur, un employé des chemins de fer, quelque marin ou conducteur d'attelage, ou vagabond, un mari, ou un frère, ou un fils avait fait glisser son pouce d'avant en arrière, sans arrêt, sur la croix tandis qu'il priait. Ou plus simplement, espérant échapper à la mort dans quelque endroit sombre du monde.

David soupira. Il frotta la croix avec son pouce et, comme le ciel ne s'entrouvrirait toujours pas pour que la main du Seigneur tout-puissant vienne l'enlever et l'emporter loin de là, il renifla et ferma les yeux. Il se frotta le front pour lutter contre la vieille douleur verte qui se mettait à flamboyer et à caviter derrière ses yeux.

On entendait plus de coups de feu, maintenant – des crépitements éparés, comme lorsque les flammes rongent un bois humide. Les bruits étaient encore suffisamment isolés pour que leur écho retentisse entre les arbres, avant de mourir progressivement sous le ciel. David enleva son chapeau et s'essuya le visage avec sa manche. Son cœur s'emballait à chaque détonation, mais ce n'était que le début et il savait qu'au bout un moment il retrouverait son rythme normal, alors il n'y faisait guère attention.

Il plongea quand une balle perdue fit voler de la terre au-dessus de lui, puis il baissa la croix sur sa poitrine. Alors qu'il empoignait son chapeau pour le remettre d'aplomb sur sa tête, Gully Coleman se pencha et lui tapa sur l'épaule.

— Hé, dis, lança-t-il, ses lèvres fines remontant d'un côté de son visage et son corps mince comme un manche à balai apparaissant tout en angles tandis qu'il se tapissait derrière les fortifications. Laisse-moi jeter un coup d'œil à ton chapeau une minute, mon gars.

David fronça les sourcils et lui tendit son chapeau sans rien dire. Gully le prit dans des mains qui semblaient complètement disproportionnées par rapport au reste de son corps. Il avait une petite tête et un visage large, et les hommes qui ne connaissaient pas son caractère ne manquaient pas de relever sa ressemblance avec le président de l'Union, mais c'était surtout en

raison de sa haute taille et de sa barbe, car Gully n'avait pas les yeux profonds et tristes de Lincoln, ni sa bouche souriante. Après avoir fait un clin d'œil à David, Gully prit le chapeau et le leva au bout de sa baïonnette au-dessus du remblai de terre. Avant même que David n'ait eu le temps de protester, Gully était déjà en train d'agiter le chapeau dans l'air ensoleillé.

Sa provocation déclencha bien vite une volée de balles. Elles s'enfoncèrent avec un claquement sec dans le monticule de terre et déchiquetèrent les branches au-dessus de leur tête. Des feuilles virevoltèrent, le soleil faisant briller leur envers lisse et les hommes sur toute la rangée se mirent à siffler, à crier, à pousser des exclamations et à rire. Gully abaissa sa baïonnette, en enleva le chapeau de David, maintenant en lambeaux, et le lui rendit.

— Tu vois, Virdge, dit-il à l'homme tapi à ses côtés, j'te l'avais bien dit, ces types en face, ils ont l'œil sur notre section. Ils sont sur le qui-vive du fait qu'on est près de la route. Ils savent que c'est un bon endroit.

Gully fit un clin d'œil appuyé et un large sourire à David.

Celui-ci reprit son chapeau. Le fond avait été complètement emporté et les trous étaient si nombreux qu'il était impossible de les compter. Passant une main à l'intérieur, il glissa un petit doigt dans un des trous et l'agita, puis il jeta un coup d'œil à Gully.

— Nom de Dieu, pourquoi t'as fait ça ? demanda-t-il doucement.

Gully fit un signe de tête en direction de Virgil, puis des tireurs d'élite yankees dont les taches sombres émergeaient de temps en temps des herbes jaunes, au loin, près de la limite des arbres.

— Le vieux Virdge voulait pas croire que les Yankees étaient déjà dans le champ et encore moins qu'ils étaient en train de nous observer, et moi j'ai dit qu'ils étaient bien là. (Il haussa les épaules.) Alors, j'me suis dit que si on agitait un chapeau, ça serait la façon... comment on dit ?... la façon la plus expéditive de prouver que j'avais raison.

Gully coinça ses pouces derrière les revers en haillons de sa veste miteuse et rentra le menton. Derrière lui, Virgil acquiesça énergiquement et se détourna avant d'éclater de rire.

David en resta bouche bée. Il leva la main, le chapeau toujours accroché au petit doigt dans le trou, et pointa l'index vers Gully, faisant remuer le chapeau comme un oiseau mort.

— Bon Dieu, s'exclama-t-il. Sacré nom de bon Dieu. Pourquoi t'as pas pris le tien, merde ?

Gully ouvrit la bouche en simulant l'étonnement. Il enleva son chapeau melon couvert de taches et le serra sur sa poitrine.

— Eh ben, pour la simple raison que c'est mon chapeau, dit-il le plus sérieusement du monde avant de l'enfoncer à nouveau sur sa tête en riant. De toute manière, en voyant que t'étais déjà habillé pour le bal avec ta nouvelle parure et tout ça, ajouta-t-il avec un signe de tête en direction de la chemise de David, je me suis dit que t'apprécierais p'têt d'avoir un chapeau aussi moche que ta chemise.

Tapis avec eux derrière les fortifications, sur leur droite et sur leur gauche, une trentaine d'hommes avaient suivi leur échange et David les entendit tous éclater de rire d'un seul coup – à l'exception d'Abel, qui sommeillait toujours sur le dos, à côté de lui. David prit une mine renfrognée, cracha et, de dépit, il donna un grand coup de son chapeau abîmé sur le sommet du crâne d'Abel, mais celui-ci continua à dormir. Écœuré, David remit son chapeau, puis il roula sur le ventre et observa les Yankees qui – ils le savaient tous – n'allaient pas tarder à attaquer.

Gully se pinça les lèvres, se pencha avant de cracher et hocha la tête en direction de David.

— On dirait presque une calotte de pape, maintenant, observa-t-il.

— Ou une sorte d'ananas, intervint Virgil.

Quand David se retourna pour leur lancer un regard furieux, Virgil haussa les épaules et leva les mains, paumes en avant.

— J'en ai vu sur un étal, à Charleston, une fois, dit-il. Ça a belle allure. Sur toi.

Les rires repartirent de plus belle et David se joignit à l'hilarité générale, à contrecœur, mais cela ne dura pas. De l'extrémité nord du champ, un petit vent rafraîchissant se mit à souffler en direction du sud et un cavalier sortit des bois.

Un officier vêtu de sa parure bleue s'avança de quelques dizaines de mètres dans l'herbe. Il était droit et impeccable sur sa monture, et son cheval ne se montra pas ombrageux quand ils s'arrêtèrent. Il portait une écharpe et des gants jaunes et ses bottes noires brillaient comme s'il s'était

soigneusement préparé pour ce moment. Des hommes murmurèrent que c'était Grant lui-même, venu inspecter leurs défenses, et bien que la plupart d'entre eux eussent vu des journaux et ne pouvaient s'y tromper, la rumeur courut dans les rangs. Ce n'était pas Grant, mais personne ne tira.

— Nom de Dieu, dit Virgil doucement. Nom de Dieu, quel soldat magnifique !

Pour sa part, l'officier resta sur son cheval et observa leurs lignes avec ses jumelles, les abaissant de temps en temps pour écrire quelques notes sur un carnet en équilibre sur sa cuisse. Et pourtant, personne ne bougeait, jusqu'au moment où, poussant un cri qui ressemblait à un hurlement de douleur, Gully se releva sur les genoux et fit feu. D'autres l'imitèrent et David vit l'herbe sauter tout autour des jambes du cheval, mais l'officier ne broncha pas et le cheval ne fit aucun écart.

Gully avait rechargé son mousquet et se levait pour tirer à nouveau, lorsque Virgil empoigna le canon de son fusil en grognant un juron et l'abaisse de force. À l'autre bout du champ, l'officier rangea calmement son carnet et son crayon, porta le bout du pouce à son nez et agita les doigts dans leur direction, puis, sans se presser, il regagna l'écran de broussailles et disparut.

Les hommes se mirent à siffler doucement et tendirent le cou pour voir Gully et Virgil se battre et se rouler dans la terre meuble derrière les remparts. David donna un coup de coude dans l'épaule d'Abel, suffisamment fort pour le réveiller, et Abel ouvrit les yeux en ronchonnant.

— Faut que tu voies ça, lui dit David. Le vieux Gully va se prendre une raclée.

Toujours sur le dos, Abel tourna son regard vers les deux hommes qui se roulaient par terre. Il se frotta le visage avec la paume de la main et secoua la tête comme pour s'éclaircir les idées.

— Nom de Dieu, dit-il doucement. Y a des moments, j'suis si fatigué que je rêve que je dors.

David enfonça la langue dans sa joue et opina. Le nez de Gully était ensanglanté, ainsi que le devant de son veston. De l'autre côté du champ parvint le son de fifres et de clairons, suivi d'un chœur d'acclamations qui résonna et dont l'écho sembla ne jamais devoir mourir. Ils regardèrent au-dessus des fortifications. Leurs avant-postes se repliaient, tenant leur

chapeau sur leur tête et courant à toute allure – ils virent Ned filer dans l’herbe, les jambes floues tellement il allait vite, le visage fendu d’un large sourire d’excitation. Au bout du champ, des silhouettes sombres équipées pour la bataille s’avançaient en rangs parfaitement rectilignes. Les soldats quittèrent l’obscurité des bois pour la clarté du champ, et la lumière qui se réfléchissait sur les canons des fusils et les baïonnettes les éclaboussa de tous ses miroitements. Abel se pencha pour cracher.

— Les voilà, dit David doucement.

OceanofPDF.com

Les branches au-dessus d'eux

1899

AU COUP de sifflet, Silas referma la lourde porte en fer avec la lame de sa pelle, puis s'éloigna en reculant du foyer. La chaudière vibra comme si la chaleur était une créature emprisonnée à l'intérieur qui voulait sortir tandis que, sur tout le chantier et dans les annexes, le bruit des machines de la scierie en activité diminua progressivement avant de cesser totalement. Le vent gris était doux, ponctué par les toussotements et les soupirs, les faibles gémissements de lassitude et les voix éteintes et fatiguées des hommes qui avaient fini leur journée.

Alors qu'il enlevait ses gants humides de transpiration, le jeune garçon chercha les autres du regard, mais il ne put les repérer au milieu d'une multitude de dos vêtus de flanelle qui sortaient lentement du chantier avant de s'engager sur le chemin rudimentaire qui menait à la ville, avec ses tavernes, ses entrepôts de fourrage, ses boutiques de barbiers et ses agences du cadastre et des terres, tous ces édifices qui, à côté de la forêt de jade près de la mer, paraissaient minables, maculés de boue et tristes. Silas observa les hommes passer sous les arbres parés des couleurs vives de leurs feuilles jaunissantes, puis son regard se porta plus loin, au-delà de la ville, dans la forêt elle-même où les attendaient leurs cabanes. De petites habitations dans le feuillage, de petites bicoques sur de petits lopins de terre qui donnaient de misérables choux gros comme des poings et des pommes de terre rabougries et dures au goût infect. Des enfants crasseux étaient accroupis dans la boue tandis que des chèvres paraient au milieu de souches déchiquetées. De minuscules parterres de fleurs devant les maisonnettes dépérissaient lentement dans la pénombre constante de la forêt.

Silas sortit de la scierie et s'engagea sur le ponton affaissé qui s'avavançait dans le port depuis l'autre extrémité de l'entrepôt. Le ciel était une plaque de métal dont la couleur annonçait une obscurité à venir plus grande encore. Un jaune pâle s'attardait autour des soudures qui s'étiraient, sombres, au-dessus de la terre. Au-delà des Olympics, la nuit tombait déjà et les sommets imposants étaient inondés de ténèbres. Sous ses pieds, les vagues

frappaient les pilotis. Un débiteur de troncs arborant une magnifique moustache traversa les hauts fonds enténébrés sur son esquif qu'il faisait avancer latéralement. Il l'arrima à un anneau en fer fixé à un tronc flottant près du tapis roulant, et avec une grâce un peu fruste, il sauta de son embarcation sur un tronc flottant, puis sur un autre, puis sur le rivage et disparut.

Le garçon alla jusqu'au bout du ponton et s'assit, les jambes ballantes au-dessus de l'eau. Ça sentait le poisson et l'huile. La sciure, la fumée et les effluves sucrés du bois récemment coupé. La puanteur âcre de l'huile usée des machines. Les senteurs de l'océan, plus vieilles que le temps lui-même. Des relents exotiques. La pluie se mit à tomber en traits grisâtres. Une écume mousseuse s'agitait le long du rivage.

Silas resta assis, tournant vers le ciel la paume de ses mains ouvertes posées sur ses cuisses, comme s'il voulait attraper et retenir la pluie. Des brûlures recouvertes de croûtes parsemaient la peau brune de ses avant-bras, formant des motifs compliqués, tandis qu'une frange d'un brun mat était imprimée sur sa salopette au niveau de la bavette. Il appuya le menton sur sa poitrine. La pluie était fraîche. Il sentait sa propreté et, dans le goût qu'elle avait, il retrouvait l'océan ainsi que la saveur âpre, résineuse et sombre de la forêt d'où elle s'était élevée sous forme de nuages, des jours auparavant. Silas resta assis à regarder la pluie tomber sur le port saumâtre. L'ombre d'un gros saumon coho flottait dans l'eau, les ouïes écartées, son chatolement rougeâtre frémissant tandis qu'il luttait contre les vagues grises en agitant ses nageoires pour rester au même endroit, au-dessus des vestiges immergés de machines rouillées, des outils tombés par mégarde, des souches déchiquetées par les dents des scies et des bouts de planches. Lentement, le poisson remonta légèrement vers la surface, comme s'il voulait examiner le garçon et le monde solide là-haut, où le garçon, à son tour, était en train de l'examiner.

Il venait de commencer à se murmurer une petite chanson de pêcheurs que lui avait apprise Oyster Tom lorsqu'il les entendit sur le ponton derrière lui. Il se tut et le souffle qu'il avait pris pour chanter s'échappa de ses lèvres en un flot ininterrompu. Le saumon tressaillit comme un muscle piqué par la pointe d'un couteau et disparut dans l'eau sombre. Silas avala sa salive, se leva et se retourna.

Ils étaient trois et ils s’avançaient encagoulés, le visage couvert de manches de flanelle multicolores dans lesquelles des ouvertures triangulaires pour les yeux avaient été grossièrement découpées. Deux d’entre eux avaient une petite matraque, du genre de celles que les pêcheurs utilisent pour assommer l’aiguillat et le sébaste, tandis que le troisième ne portait pas d’arme, à l’exception d’une grosse bague de turquoise à la main droite, et Silas sut qu’il s’agissait de Farley.

La fraîcheur s’était encore accentuée. Silas vit l’haleine des hommes qui passait à travers leur cagoule apparaître et disparaître dans l’air humide. Il sentit l’odeur du whisky. Quelque part, de l’autre côté de la scierie, le chien qui gardait le chantier se mit à aboyer.

— Espèce de salopard d’Indien, finit par dire l’un d’eux.

Silas pensa que c’était l’homme à la bague, mais cela n’avait guère d’importance. Ils se jetèrent sur lui tous les trois en même temps.

Quand Charley Poole et son fils Edward trouvèrent Silas, le jeune garçon était toujours sur le ponton. Il était étendu sur le ventre, la main gauche pendant comme s’il cherchait à attraper quelque chose qu’il aurait perdu dans l’eau houleuse et criblée de pluie. Sous lui, une petite mare rouge s’étalait à partir de son visage et gouttait entre les planches. Il avait les yeux fermés. Il était totalement immobile, mis à part les faibles respirations qui soulevaient sa poitrine. En le voyant ainsi étendu, Charley Poole se couvrit la bouche de la paume de la main tandis qu’Edward se précipitait sur le ponton qui se mit à grincer. Il n’était lui-même guère plus qu’un jeune garçon et il s’accroupit pour toucher l’épaule de Silas. Une petite bulle de sang se gonflait et se dégonflait sans arrêt dans la narine gauche de Silas et une partie de sa joue était ouverte, laissant apparaître un délicat trait d’os blanc sous son œil. Ils l’avaient aspergé d’alcool et il se dégageait de lui une puanteur où se mêlaient le whisky, la violence et une peur animale sourde.

Edward était vaguement conscient de la pluie qui le tapotait entre les épaules et frappait la surface de l’eau dans un doux sifflement. L’espace d’un instant, il observa le sang du garçon qui se mélangeait à la pluie sur les planches, et, prenant une profonde inspiration, Edward souleva du bout des doigts et avec précaution le morceau de joue et le remit en place en

appuyant dessus. Épais comme la lèvre d'un homme ivre, le lambeau de chair retomba presque aussitôt. Silas gémit doucement.

Derrière eux, Charley s'était agenouillé au bout du ponton, les mains jointes sous son menton, le visage incliné vers le sol, et ses cheveux poivre et sel étaient trempés et visqueux. Ses prières étaient silencieuses, pourtant ses lèvres remuaient rapidement au fil de sa récitation.

Edward toucha l'épaule du garçon et appela doucement son nom. Silas se mit à geindre. Edward jeta un coup d'œil derrière lui et dit :

— Papa, j'ai besoin de toi ici.

Puis lentement, il retourna Silas sur le dos avec précaution, lui soutenant la tête de ses doigts écartés et la posant délicatement sur les vieilles planches argentées.

Charley s'avança sur le ponton et vint s'agenouiller près d'eux. Il gonfla les joues et souffla, puis il posa le bout de ses doigts sur les cheveux noirs de Silas, là où ils étaient emmêlés et collés par le sang. Avalant sa salive, il prit un coin du pan de sa chemise pour essuyer la bulle dans le nez du garçon. Après avoir regardé Edward, il hocha la tête et dit :

— Il est vivant. C'est ce que j'ai demandé dans mes prières.

Sa voix étouffée se fondait dans le sifflement de la pluie qui tombait sur les vagues du port.

— J'ai vu dans quel état il était, poursuivit Charley. J'ai vu qu'il était proche de la mort et je l'ai fait revenir à la vie avec mes prières. Dieu soit loué.

Charley baissa la tête à nouveau pour dire une prière rapide et grave.

Edward regarda son père un long moment sans rien dire. Ses lèvres bougèrent et il finit par hocher la tête et dire tout bas :

— Je sais que tu l'as fait revenir à la vie, mais il est gravement blessé, d'accord ? Il faut que tu ailles au camp. Va chercher Tom. Trouve Tom et dis-lui de faire le tour en bateau. Papa ? Est-ce que tu peux faire ça ?

Charley Poole ouvrit la bouche, puis la referma, regardant le garçon étendu, si immobile, si maculé de sang, de douleur et de pluie.

— C'est ce que j'ai demandé dans mes prières, murmura-t-il.

Edward le saisit aux épaules et baissa brusquement la tête pour rencontrer le regard de son père.

— Papa ? Est-ce que tu peux faire ça ?

Charley hocha vivement la tête, puis il regarda Silas une nouvelle fois, longuement, avant de s'élancer en courant, de traverser le chantier et de s'enfoncer dans la brume que la pluie avait chassée du port et poussée dans les arbres. Edward l'observa s'éloigner, puis il enleva sa chemise usée par le travail et en déchira soigneusement une manche. Il épongea le sang du visage du garçon, de ses oreilles et de son cou et Silas gémit doucement entre ses lèvres éclatées et deux dents cassées.

Un petit bruit d'éclaboussement se fit entendre et, jetant un coup d'œil, Edward vit que le sang stagnait comme un nuage d'encre dans l'eau grise du port. Un groupe d'aiguillats nageait sous eux. Sans faire de bruit autre que les éclabousses, ils fendaient les profondeurs de l'eau comme s'ils avaient compris qu'elles leur révélaient quelque chose de haïssable sur le monde de la surface. Leurs yeux, qui ne se fermaient jamais, étaient noirs, et ils avaient la gueule grande ouverte et le dos moucheté.

Il faisait totalement nuit lorsque Charley et Oyster Tom arrivèrent en canoë. Edward avait réussi à tirer Silas jusqu'à une petite étendue de plage, pas très loin du chantier, et quand il entendit leurs pagaies, il appela dans les ténèbres jusqu'au moment où leurs silhouettes surgirent de l'obscurité liquide.

Leur canoë, qu'ils avaient fabriqué en creusant un long tronc d'arbre, s'échoua en crissant sur le sable. Oyster Tom alluma la petite lampe-tempête accrochée à la grande proue incurvée. La flamme de son allumette éclaira brièvement d'une lueur orange son vieux visage, éliminant les taches sombres des anciennes cicatrices qui abîmaient ses joues et illuminant ses cheveux blancs qui se détachèrent sur le fond des ténèbres environnantes. Le vieil homme décrocha la lampe et la leva pour examiner Silas qui était allongé, inerte, dans les bras d'Edward. Il secoua la tête, aspira l'air entre ses dents et se détourna.

Oyster Tom enveloppa le garçon dans un morceau de vieille couverture pendant qu'Edward et Charley prenaient place à l'avant et à l'arrière. Après avoir éteint la lanterne, ils traversèrent le port obscur. De l'autre côté, là où la ville de Wheelock s'étendait sur le rivage, des lampes électriques et des lanternes qui se balançaient étaient suspendues à des fils, tels des signaux d'un autre monde. Les lumières clignotaient silencieusement de temps à

autre lorsque des habitants passaient devant. La pluie avait cessé et de fins reflets apparaissaient sur l'eau agitée, comme des traits couleur sèpia fluctuant sur une vieille carte à laquelle il était impossible de se fier. Au loin, ils entendirent des hommes qui prenaient du plaisir à rire et crier dans les rues. Le bruit creux de sabots sur la terre battue et leur martèlement sur les planches. Les notes dissonantes, tristes et solitaires d'un pianiste qui s'essayait maladroitement au ragtime. Les Indiens mirent le cap à l'ouest, puis au nord, ce qui leur fit contourner la ville éclairée avant de les plonger dans l'obscurité au-delà du port, là où commençaient l'océan, l'immensité du ciel parsemé de nuages, la forêt et la longue plage caillouteuse qui semblait s'étirer à l'infini.

Mais il y avait aussi des plages de sable blanc au nord et au sud de la ville, et à l'arrière de ces plages s'élevaient des falaises friables de pierre et d'argile que la marée et le vent détruisaient et reformaient au fil des saisons. Adossé aux falaises du nord et s'étendant jusque dans la forêt sombre, un petit village indien s'était établi pour les travailleurs itinérants. Des abris de toile que le vent faisait frissonner. Des cabanes de planches de récupération, de branchages, de mousse tassée et de fougères. De minuscules tentes faites de draps de lit tachés et infestés de puces. De modestes feux où l'on faisait cuire la nourriture brillaient çà et là, comme de pâles reflets des lumières de Wheelock, tranquillement avec, en bruit de fond, le grondement incessant des vagues et de la marée, sorte de toux humide et plaintive, comme si toute une tribu de la couleur du temps était tombée malade, épuisée par le labeur quotidien et la faim.

Ils échouèrent leur canoë près du squelette complètement nettoyé d'un lion de mer. Quelqu'un avait pris le crâne pour décorer son abri ou l'utiliser dans ses prières, quelles qu'elles fussent, et avait laissé une cage thoracique brisée dont les courbes, dans un mouvement empreint d'élégance, s'élevaient de l'écume, du sable et du varech. D'innombrables empreintes de pas entouraient les os que des gens affamés étaient venus arracher pour les réchauffer sur les flammes avant d'en sucer la moelle et de plonger les restes dans l'eau pour en faire de la soupe. Ils transportèrent Silas jusqu'à leur abri – trois murs en bon état et un toit qui fuyait, constitué de chutes de planches cassées et abîmées par la scie qu'ils avaient rapportées subrepticement de la scierie. Ils étendirent le garçon au fond, là où il serait

le plus au sec et où le vent soufflait le moins fort, puis ils s'activèrent à leurs diverses tâches.

Edward partit ramasser tous les débris de bois qu'il pourrait trouver pour entretenir leur feu tandis qu'Oyster Tom déshabillait le garçon, ne lui laissant que ses sous-vêtements en loques, et, tout en murmurant un vieux chant de sa connaissance sur les Deux Hommes Qui Changèrent Les Choses, il parcourut soigneusement le corps du garçon du bout de ses doigts attentifs, à la recherche de fractures et de blessures profondes. Quant à Charley Poole, il s'agenouilla pour prier à l'extérieur de l'abri, où la pluie s'était remise à tomber. Il leva le regard vers les nuages sombres, sachant que c'était là que le paradis devait se trouver, et la pluie coula à flots du creux de ses yeux clos. L'Indien Haïda dans la tente en face se mit à jacasser entre ses dents cariées, imitant Charley et hurlant dans les aspirées rugueuses de sa langue maternelle. Mais le Haïda était faible et pestilentiel à cause de la dysenterie, et Charley ne lui prêta aucune attention. Lorsque le Haïda se retira enfin sous sa tente obscure, Charley posa les paumes de ses mains sur ses cuisses pour mieux soutenir son dos, ferma les yeux à nouveau et se mit à remuer les lèvres rapidement pour dire ses prières silencieuses.

Après avoir allumé le feu, ils allèrent chercher de l'eau qui s'écoulait au pied de la falaise et ils la mirent à bouillir dans un petit pot placé sur les braises. Edward s'accroupit près d'Oyster Tom tandis que celui-ci s'occupait de Silas. Le garçon était réveillé, maintenant, et Tom le regarda dans les yeux en hochant la tête. Silas déglutit. Il fit tourner sa langue à l'intérieur de sa bouche et cracha aussitôt deux dents sur son menton, comme deux petits éclats d'os oubliés. La plaie de sa joue refusait de rester fermée – elle n'arrêtait pas de se rouvrir et de saigner, laissant apparaître l'os en dessous. Répondant à la question d'Edward, Oyster Tom lui dit qu'il n'avait pas décelé de fracture, mais qu'il s'inquiétait de la quantité de sang perdu par le garçon. Le vieil Indien chantonna et psalmodia tout en caressant les cheveux de Silas. Dehors, Charley continuait à marmonner sous la pluie. Au bout d'un moment, Oyster Tom s'inclina, hocha la tête pour lui-même, puis il se leva et sortit de l'abri.

Il revint peu après avec un petit sac en cuir qu'il avait récupéré dans la boîte en bois courbé sous le siège de leur canoë. Il en sortit plusieurs petits

carrés de toile propre qu'il enfonça dans la bouche du garçon. Il le pria de serrer les mâchoires aussi fort qu'il le pouvait pour arrêter le saignement des alvéoles, puis il prit du fil et une aiguille dans son sac. Après avoir passé la pointe plusieurs fois dans les flammes, il glissa le fil dans le chas d'une main ferme. Le fil était noir et grossier, fibreux comme un cordage de navire. La pluie tombait dru et martelait le toit. Oyster Tom regarda à nouveau le garçon dans les yeux et Silas hocha la tête et Tom remit le morceau de joue en place sous l'œil du garçon, puis il se pencha et commença à le recoudre. Les poings du garçon se serraient et s'ouvraient sous la couverture, et quand Tom eut terminé, il repassa l'aiguille ensanglantée dans les flammes. Il demanda alors à Edward de maintenir la tête et les bras de Silas, puis le vieil Indien souleva le maillot du garçon.

Silas aspira l'air dans un sifflement de douleur et Edward vit une blessure qu'il n'avait pas remarquée auparavant. Un arc rouge sombre, poisseux de sang à demi séché, lui barrait le sein gauche, coupant le mamelon en deux. Silas renifla comme un petit enfant dont le nez coule et ferma les yeux tandis qu'Oyster Tom nettoyait autour des lèvres de la plaie, puis repassant du fil dans l'aiguille, le vieil homme entreprit de recoudre le mamelon. Le garçon se mit à gémir et à se débattre et, au bout d'un moment, il perdit connaissance.

Quand ils eurent terminé, Edward observa Oyster Tom qui était assis et fumait sa pipe, le regard perdu sur l'océan houleux. Edward finit par lui demander ce qu'ils devaient faire. Les prières de Charley continuaient à bourdonner dans l'obscurité, à l'extérieur de l'abri ; alors Oyster Tom enleva la pipe de sa bouche et en étudia le fourneau comme s'il voulait consulter le rougeoiement sombre à l'intérieur. Au bout d'un moment, il dit qu'ils allaient devoir partir. Il ajouta que Charley refuserait d'être tiré de ses prières avant le jour et que, de toute façon, le garçon avait besoin de repos, donc ils partiraient au lever du soleil. Puis il se leva et s'éloigna seul sous la pluie, s'enfonçant dans la forêt où l'obscurité était la plus profonde.

À l'aube, ils quittèrent cet endroit. Après avoir chargé leurs rares et maigres possessions dans le canoë, ils poussèrent leur embarcation dans le murmure des vagues. Derrière eux, une bagarre éclata pour la possession de l'abri qu'ils abandonnaient. Des Indiens Quinault, Tillamook, Nuuchah-

nulth et Haïda qui étaient descendus du Canada – tous regroupés dans l’espoir de trouver un travail dangereux et mal payé dans les scieries, ici et plus loin vers le sud, à Forks et Aberdeen, tous récompensés par la maladie, des doigts (ou pire encore) coupés par les scies ou écrasés par les chaînes, et les passages à tabac occasionnels – s’affrontaient violemment pour quatre morceaux de planches mal coupées et un bout de couverture pourrie. Charley vit le Haïda qui s’était moqué de lui tomber la face contre le sable, mais il ne le vit pas se relever. Au bout d’un moment, ils tournèrent le dos à ce spectacle, s’orientèrent vers le nord et poursuivirent leur chemin.

Silas continua à dormir, bercé par le clapotis et le mouvement des vagues et de la marée tandis que les autres, arc-boutés sur leur pagaie, surveillaient le rivage. Le soir venu, ils établirent leur campement sur la plage et Oyster Tom disparut dans la forêt. Il n’avait pas d’arme à feu, seulement un petit couteau à dépecer, et il revint moins d’une heure après avec deux gros écureuils terrestres pour calmer leur faim.

Le lendemain fut identique à cette journée – l’étendue sombre de la plage, le gris de l’océan, leur progression à travers les vagues à la force de leurs bras – et alors qu’ils s’installaient autour du feu, cette nuit-là, ils entendirent un long hurlement qui n’en finissait pas et dont l’écho descendait du pied des collines.

— Loup, murmura Edward.

Charley hocha la tête craintivement tandis que Silas dormait. Oyster Tom se contenta de les regarder et secoua lentement la tête. Il leur dit que, d’après lui, ce n’était pas un loup, mais peut-être quelque chose de plus ou quelque chose de moins, et il ajouta qu’il valait mieux ne pas y penser parce que cette bête pourrait suivre leurs pensées jusqu’à leur campement et les attaquer dans leurs rêves.

C’est ainsi que deux jours plus tard, au cours du voyage vers le nord qui devait les ramener chez eux, Edward se leva pour mettre la main en visière au-dessus de ses yeux et scruter le rivage. Dans un froncement de sourcils, il tendit le doigt en poussant un cri, mais Oyster Tom avait déjà vu et il avait positionné sa pagaie pour les dévier de leur route.

Le vieil homme avait été abandonné là et allait se noyer dans le ressac. C’était un vieux soldat qui vivait seul sur la plage et il ne leur était pas

inconnu. Ils le portèrent sur leurs épaules jusque dans la forêt, de la même façon que les soldats blessés et les morts ont toujours été portés : avec une infinie tendresse et un respect attentionné. Quand ils le posèrent sur le sol, le vieil homme poussa un soupir mais ne se réveilla pas. Sa peau était froide, son visage sombre et il paraissait vraiment proche de la mort.

Oyster Tom entretenait de la braise dans un pot en argile. Tout au long de la journée, il ajoutait des brindilles et des morceaux de mousse séchée, des fragments d'écorce et des pincées d'aiguilles résineuses de pin tordu, si bien que la fumée les suivait sur l'eau, imprégnait leurs cheveux et laissait sa bonne odeur sur leur peau. Tom se mit à genoux et creusa un petit trou dans la terre, là où elle était molle, sous les arbres, y mit quelques brindilles et des feuilles, puis il déposa dessus la braise écarlate en forme de cœur. Charley Poole fixa les coins de leur bâche déchirée pour faire un abri tandis que Silas s'asseyait, se calant contre un tronc d'arbre tombé, les jambes largement écartées pour mettre sa poitrine à l'aise.

La pluie gouttait dans l'obscurité de la forêt et tombait sur l'océan. Edward descendit sur la plage avec deux outres en peau et enfonça leur goulot dans un petit cours d'eau peu profond qui avait creusé son lit dans le sable. Des cerfs avaient laissé leurs empreintes tout autour dans le sable humide et les taches de sang sur les pierres lui indiquaient clairement où le vieil homme avait été roué de coups. L'eau était froide, mais Edward ne sortit du ruisseau que lorsque les deux outres furent pleines. Il était accroupi dans l'eau, le regard fixé sur le sable sombre. Quand il revint enfin, son père lui demanda de remplir leur pot et de le mettre à chauffer, ce qu'il fit tout en observant les deux hommes se pencher au-dessus du vieux soldat et commencer à soigner ses blessures.

Ils coupèrent sa barbe avec leur couteau pour pouvoir recoudre plus facilement la terrible plaie qui lui barrait le visage de la tempe à la mâchoire, et ils jetèrent les poils dans le feu où ils grésillèrent tristement en dégageant une odeur infecte. Comme toute la toile propre qu'ils avaient était encore souillée du sang de Silas, ils utilisèrent de la mousse trempée dans l'eau chaude pour nettoyer le sang coagulé dans son cou et sur son visage. Oyster Tom arracha des toiles d'araignées des branches basses et il tint quelques lambeaux devant le nez du vieux soldat pour apprécier la force de son souffle. Les fils vaporeux frémissaient en se soulevant puis

retombaient doucement et Tom poussa un grognement de satisfaction, puis, empoignant chaque côté de la chemise du vieil homme, il l'ouvrit largement en deux rapides secousses.

Mises à part les taches sombres des ecchymoses et des autres blessures, la poitrine et les flancs du vieux soldat étaient blancs comme le ventre d'un poisson dans les ténèbres colorées par les flammes. Charley s'inclina pour voir de plus près. Il se redressa en sifflant.

— Seigneur Dieu, dit-il.

La poitrine du vieux soldat était couturée de scarifications blafardes et noueuses, et çà et là, sur sa cage thoracique, des épaisseurs de chair formaient de petits replis blanchâtres mal cicatrisés. Quand Oyster Tom le souleva pour lui examiner le dos, ils s'aperçurent que sa peau y était constellée de plus de stigmates encore, éparpillés, semblables à de grosses pièces rosées de cire durcie. Edward se pencha dans la lumière pour voir par lui-même.

— C'est l'homme dont tu parlais, celui qui a pris part à la guerre ? demanda-t-il à son père.

Ils remirent le vieux soldat sur le dos.

— C'est ça, répondit Charley.

— Il était à Gettysburg ?

— Je crois qu'il a dit ça, un jour. À voir dans quel état il est, il a dû se trouver dans des tas d'autres endroits aussi.

— Tu crois qu'il dit vrai ? poursuivit Edward.

Charley jeta un coup d'œil à Oyster Tom, qui fixait Edward du regard, et demanda pourquoi cet homme mentirait. Il agita la main au-dessus du corps meurtri du vieil homme comme pour signifier : que te faut-il encore comme preuve ? Edward ne répondit rien et fut envoyé dans la forêt cueillir de l'hélénie.

Oyster Tom resta assis un certain temps, les yeux rivés sur le vieil homme meurtri étendu devant lui. Les anciennes blessures et les nouvelles. Il resta là comme s'il essayait de découvrir des motifs dans les spirales, le câblage et le gribouillage des cicatrices qui balafraient ce corps, chacune d'entre elles racontant l'histoire d'une blessure, chacune d'entre elles marquant la fin de la trajectoire d'une balle, d'un éclat d'obus, ou d'une

lame, ou de l'instrument souillé d'un chirurgien, et chacune reliée à la suivante par un morceau de chair pâle et lisse dont l'unique fonction semblait être de rattacher une cicatrice à une autre.

Le vieil Indien se pencha au-dessus du feu. Dans l'obscurité orageuse de la soirée, la lueur des flammes donna une teinte cuivrée à son visage grêlé et usé par le temps, et fit luire sa chevelure d'un éclat blanc. La barbe nauséabonde était maintenant réduite en cendres et le bois flotté crépitait dans les flammes. Oyster Tom passa ses mains dans la fumée, en prenant de grosses poignées pour s'en laver le visage et se revigorer en vue des labeurs à venir. Charley l'observa respirer la fumée, la boire et s'en délecter. Il s'agenouilla près du vieux soldat et frotta le sang qui lui dorait le cou avec de la mousse humectée. Le vieil homme respirait faiblement. Ses yeux clos étaient creux, entourés de cernes bruns et il restait allongé, immobile, mis à part sa respiration qui tendait ses cicatrices et faisait monter puis descendre ses ecchymoses.

Oyster Tom posa ses mains enfumées de chaque côté de la tête du vieux soldat et la tourna pour que la lumière éclaire la blessure. Il passa l'aiguille dans les flammes et en quelques minutes la plaie fut recousue. Quand tout fut terminé, le vieux soldat gémit en tournant la tête et vomit une bile jaune et fluide sans se réveiller. Charley lui essuya la bouche tandis que Tom s'installait et allumait sa pipe.

Au bout de quelques instants, Charley dit :

— C'est bizarre. Il a été roué de coups, mais il ne paraît pas avoir été blessé au point d'être dans cet état.

Oyster Tom acquiesça. Il dit que le vieux soldat lui semblait être très affaibli par autre chose que ses blessures. Quand il lui avait retourné les paupières pour examiner ses yeux, quand il avait écouté les pulsations de son cœur et du sang circulant dans son corps, il avait vu et entendu un mal plus profond. Haussant les épaules, il ajouta que c'était bien dommage, mais le vieux soldat était comme lui, et que, parfois, les hommes âgés ne pouvaient pas se remettre des choses les plus insignifiantes et que de vieilles blessures guéries depuis fort longtemps se rouvraient pour leur faire encore plus mal.

Charley resta assis, méditant ces paroles. Pinçant les lèvres, il hocha la tête, puis regarda Oyster Tom et leva le menton.

— Mais toi, t'es pas près de mourir, dit-il avec, dans la voix, quelque chose qui ressemblait à de la tendresse et quelque chose qui ressemblait à une grande fierté, et Oyster Tom le regarda, se mit à sourire, puis il retourna au plaisir que lui procurait sa pipe.

Charley haussa les épaules et alla arracher de la mousse sur les arbres environnants et sur les rochers. Au bout d'un moment, il fronça les sourcils et dit :

— J'ai beau chercher tant que je peux, j'arrive pas à me souvenir de son nom.

— Abel, répondit alors le vieux soldat en se passant la langue sur les lèvres et en déglutissant avec peine. Abel Truman. Et je connais cet homme, là, depuis une éternité. Pas vrai, Tom ?

Oyster Tom fit oui de la tête sans ajouter de commentaire et Abel se redressa pour s'asseoir en grimaçant. Il écarquilla les yeux quand il porta la main à sa mâchoire.

— Bon sang, que je sois damné si ces salopards m'ont pas fauché ma barbe, murmura-t-il.

Quand Edward sortit de la forêt pour s'avancer dans la lumière vacillante du campement, Abel leva les yeux vers lui et demanda :

— Dites, y a personne ici qu'aurait vu mon chien, par hasard ?

Ils écrasèrent l'hélénie dans de l'eau chaude, dans le petit pot à feu d'Oyster Tom, puis ils déposèrent la masse fumante dans deux mouchoirs qu'ils replièrent – un pour Silas, l'autre pour Abel. Silas pleura un peu, tant la douleur était vive, et Abel prit plusieurs inspirations profondes avant de faire un signe de tête suivi d'un clin d'œil à Edward.

Plus tard, alors qu'ils étaient couchés, ils écoutèrent Abel raconter comment il avait été battu et s'était fait voler son chien, et quand il eut terminé, Oyster Tom se frotta la joue et hocha la tête. Il se leva et, sans dire un mot, disparut dans la forêt, toujours sous la pluie, et où la nuit était noire. Abel le regarda s'éloigner puis se tourna vers Charley.

— Je croyais qu'il était mort, dit-il.

Charley fit un signe d'acquiescement.

— Nous aussi.

Charley s'accroupit et écarta les doigts en direction des flammes. Edward s'assit un peu à l'écart et examina le vieux soldat, détournant le regard quand Abel lui jeta un coup d'œil.

— Il ne s'était pas alimenté pendant toute une semaine, poursuivit Charley. Il était allongé dans sa maison, comme s'il dormait, mais ce n'était pas du sommeil. C'était quelque chose d'autre. On ne le dirait pas, à le voir comme ça, mais la chose est toujours dans son corps. Grosse comme mon poing. Juste dans son bas-ventre. On a fait venir le docteur. Il a dit qu'il fallait opérer et l'enlever avant que ça en fasse d'autres plus petites à l'intérieur. Partout à l'intérieur de son corps, et elles allaient grossir. Sur ses os et dans ses os. Des endroits comme ça. Papa a dit qu'il refusait d'être découpé et qu'il ne laisserait personne le toucher. Maintenant, il porte un pantalon d'homme obèse pour avoir de la place et que ça ne le serre pas quand il marche.

Cette pensée fit grimacer Abel. Il se poussa un peu et s'adossa contre un vieux pin.

— C'est un vieil homme solide, remarqua-t-il.

Charley sourit et acquiesça.

— C'est notre grand-père, dit-il.

Abel lui rendit son sourire du mieux qu'il put et grimaça quand sa peau meurtrie se tendit.

— Et t'as deux beaux garçons aussi, dit-il en désignant Edward et Silas de la tête. T'as bien de la chance d'avoir toute cette famille.

Le sourire de Charley s'élargit davantage et il le couvrit d'une main, comme à son habitude.

— Edward est mon seul fils, répondit-il. Silas, je crois que c'est un ange que le Seigneur m'a envoyé du ciel.

Abel haussa les sourcils et lança un bref regard en direction d'Edward dont le visage se figea et qui secoua légèrement la tête. Quant à Silas, il était allongé sur le côté et scrutait le feu, les yeux rendus vitreux par le reflet des flammes. Son expression valait le coup d'œil.

— Alors que le vieux Tom était couché et malade, dit Charley en guise d'explication, alors qu'il était couché mais ne dormait pas, je priais Dieu pour qu'Il le guérisse ou qu'Il le rappelle à Lui rapidement. L'un ou l'autre.

J'ai prié pendant deux jours. Mais le vieux Tom était toujours couché dans sa maison. Et puis quelqu'un a crié sur la plage et j'ai vu les gens se rassembler. (Il donna un coup de menton en direction de Silas avant de poursuivre.) Il était allongé dans les vagues, comme s'il était noyé. On l'a transporté dans la maison du vieux Tom, on pensait qu'il allait y mourir et on a enveloppé le noyé dans des couvertures pour l'enterrer plus tard. J'ai repris mes prières et, quand je suis revenu, j'ai trouvé le vieux Tom assis à côté du garçon, en train de s'occuper de lui. C'était ce que j'avais demandé dans mes prières, vous voyez ? Alors j'étais doublement béni. (Il leva les yeux au ciel qui contenait la nuit, la pluie et les étoiles.) Le pouvoir de la prière est grand, mais pas aussi grand que notre Seigneur dans les cieux avec ses puissantes armées, murmura-t-il.

— Je suis tombé d'un bateau de pêche, intervint brusquement Silas. On avait quitté Frisco depuis quatre jours, en route pour l'Alaska. J'étais l'aide-cuisinier. Je suis tombé à la mer au milieu de la nuit pendant que je faisais mes besoins par-dessus le bastingage. Personne ne m'a entendu.

Il jeta un regard mauvais à Charley et le fixa jusqu'à ce que celui-ci clignât des yeux et tournât la tête.

— Qu'il le sache ou pas, qu'il le croie ou pas, finit par dire Charley, il a été envoyé par le Seigneur, comme tous les enfants, et il l'a été selon le propre dessein du Seigneur.

Il se leva et s'éloigna de la lumière pour aller s'asseoir sur une pierre dans les ténèbres et scruter l'océan.

Abel hocha la tête, l'air absent. Il sentait des élancements dans la poitrine et le dos, là où ils l'avaient frappé, et une violente douleur parcourait sans cesse son bras gauche tordu. S'essuyant la bouche du revers de la main, il émit un petit glapissement, puis secoua la tête avec tristesse.

— J crois que je suis pas habitué à mon visage sans quelques poils au menton, dit-il.

— Vous avez une plaie au visage. Une plaie importante, dit Edward, les yeux insondables et noirs dans la lumière du feu. Ils ont été obligés de vous raser pour vous recoudre.

Abel regarda le garçon.

— Bien, je suis reconnaissant, fiston. Sans aucun doute. J crois que je serais mort si vous tous étiez pas venus.

Edward leva le menton.

— Vous avez des tas de cicatrices.

Abel humecta sa lèvre supérieure avec celle du bas avant d'acquiescer.

— J crois qu'on peut même dire que j'suis pas mal amoché.

— Vous avez fait la guerre ?

— Ouais.

Edward se passa la langue sur les lèvres et déglutit.

— À Gettysburg ? demanda-t-il d'une voix douce mais tremblante, laissant transparaître quelque chose qui ressemblait à une attente.

Abel serra les lèvres. Il fit oui de la tête.

Edward se rapprocha et les flammes illuminèrent les parties de son visage anguleux qui étaient dans l'ombre. Ses yeux sombres s'adoucirent.

— Vous avez participé à la Grande Charge de Pickett ?

Les sourcils d'Abel sursautèrent.

— La Grande Charge ? demanda-t-il.

Il gonfla les joues et souffla, puis il fit la grimace.

— Non, monsieur, finit-il par répondre. Non. J'étais dans le deuxième corps. Sous les ordres du vieux Clubby. Le vieux Johnson.

— Plus loin, sur le flanc gauche, alors.

Abel pencha la tête sur le côté pour jeter un coup d'œil au garçon.

— C'est exact, dit-il. Mais j'ai tout de même vu un peu de cette attaque de Pickett. On avait pratiquement terminé notre boulot, ce jour-là, quand le leur a commencé.

Edward entoura ses genoux de ses bras et regarda le feu. Puis il leva les yeux vers le visage d'Abel et le scruta. Il le jugeait.

— La division de Johnson, dit-il. Vous ne parlez pas comme j'imagine que parlent les Virginiens.

Abel sourit et secoua la tête.

— J'étais dans un régiment de Tar Heels, dit-il. Mais j'en suis pas un. Mon Dieu, non. J'étais arrivé là où j'étais en passant par l'État de New York, et d'autres endroits entre les deux.

— Il y avait des Tar Heels dans la Charge, dit Edward. Sous les ordres de Trimble, je crois.

À nouveau, Abel secoua la tête.

— Seigneur Jésus, mon garçon. T'en connais un bout sur l'histoire, hein ?

Edward Poole se redressa et se toucha la poitrine du bout de ses quatre doigts bruns.

— Américain, dit-il simplement en regardant Abel droit dans les yeux.

Abel soupira et baissa les yeux vers le feu où les flammes rongeaient sans relâche le bois flotté, le réduisant en braises incandescentes et en longs doigts de cendres. Il secoua la tête lentement.

— Ah, fiston, dit-il doucement. Tu... (Il lui lança un regard appuyé.) T'es qu'un Indien, ajouta-t-il avec tristesse. L'expression qui traversa le visage d'Edward faisait de la peine à voir et Abel détourna les yeux. La pluie gouttait lentement, constamment, du dessous de la toile. Quelques gouttelettes sifflèrent en touchant le feu. Dehors, elle tambourinait doucement sur les sous-bois. Tournant la tête, Abel regarda Edward un long moment qui dura une éternité, puis il contempla les flammes et resta assis ainsi, en silence. Les vagues martelaient le rivage, le feu crépitait. Le vent s'engouffrait dans la forêt. Charley Poole s'éloigna davantage pour ramasser du bois. S'il avait entendu ce qu'Abel avait dit, il n'en laissa rien paraître. Silas était tombé dans un sommeil agité, ses légers gémissements de petit garçon qui a mal s'élevaient à intervalles réguliers entre les rafales de vent et le craquement des flammes. Au bout d'un long moment, Abel entendit Edward déglutir et, après un autre moment de silence, le jeune homme lui demanda :

— Comment c'était ? Ce jour-là ?

Abel regarda au loin.

— J'sais pas si je suis capable de le raconter. Pas vraiment, et pas en donnant une idée fidèle de ce qui s'est passé. J'crois que personne le peut, et ceux qu'essaient... Eh ben, soit ils y étaient pas – à ce moment précis, si tu vois ce que je veux dire –, soit ils donnent que leur petite version à eux. Une toute petite partie de quelque chose d'énorme. (Abel sourit, avant de poursuivre.) Si tu devais nous replonger au beau milieu de n'importe laquelle de ces pagailles, j'crois que pas un seul d'entre nous serait capable de distinguer une bataille d'une autre, et encore moins de distinguer ses pieds de sa tête.

Abel secoua la tête et haussa les épaules, puis il remua un peu pour s'installer plus confortablement. Il était assis devant le feu, la main droite tenant délicatement la gauche qui restait courbée et crispée contre son flanc. Il jeta un coup d'œil à Edward.

— Bon sang de bon Dieu, de la marche, y en avait tant et plus. Ça, j'peux te le dire. Si tu me demandais ce que j'ai fait à la guerre, j'te répondrais : j'ai tellement marché que j'ai usé quatre paires de chaussures solides jusqu'au bout, et j'ai eu une sacrée veine d'en avoir autant. Une sacrée veine. Des jours et des jours de marche. Des jours entiers qui devenaient des semaines. Par tous les temps. Mais ce jour-là – bon Dieu, tous les jours où on s'est battus, et il y en a eu un tas – ce jour-là, il y a eu du bruit, de la fumée et des ribambelles d'hommes sur tout ce foutu champ de bataille et, en fait, on pouvait pas voir grand-chose. Et ce qu'on pouvait voir...

— Ça a duré deux heures, intervint Edward.

Abel cligna des yeux, revint de là où son esprit s'était égaré et regarda Edward.

— La canonnade, expliqua le garçon. Elle a duré deux heures.

Abel haussa les épaules.

— P'têt bien, dit-il. J'en sais rien, mais je la sentais. Ça, je l'ai pas oublié. Tous autant qu'on était, on la sentait. La charge aussi, autant que je m'en souviene. Donc, y avait ça. J'étais... je sais pas.

Abel marqua une pause pour reprendre son souffle. Il était très fatigué. Son visage était douloureux, ainsi que sa poitrine et sa gorge, d'avoir parlé à haute voix bien plus longtemps au cours des dernières heures qu'en six mois ou plus, et pourtant – il en fut le premier surpris – il poursuivit.

— J'sais pas vraiment comment décrire ça. Pas Gettysburg, ou Manassas ou Malvern Hill. Pas la Wilderness ou n'importe quelle autre foutue bataille à laquelle j'ai participé. J'ai vu des choses que je pourrai jamais oublier. Elles me lâchent pas, et si ça arrivait, j'crois que je saurais plus quoi faire. Ni qui je suis. Non. Vraiment, j'peux pas en parler, parce qu'ils ont pas inventé les mots qu'on pourrait utiliser pour raconter ça fidèlement.

Haletant, Abel Truman n'était que douleur. Il était assis là, les yeux sombres d'Edward posés sur lui, et quand il reprit la parole, il s'exprima lentement, avec toute la précision dont il était capable pour narrer, dans le

pauvre langage fruste à sa disposition, les événements qu'il avait vécus. Comment les choses s'étaient passées, cet après-midi-là, à Gettysburg, quand le monde avait basculé et qu'ils avaient ressenti ce basculement, comme si la Terre elle-même avait été secouée jusqu'en son centre, et peut-être bien qu'elle l'avait été. Ce jour-là. La Grande Charge de Pickett. Quand ils s'ébranlèrent, la terre se mit à frémir, pleine de leur bruit. La terre, et les semelles des chaussures et les pieds nus de ceux qui regardaient et de ceux qui y participaient. De tous ceux qui traversaient les champs et qui, pour continuer à pouvoir se dire des hommes, ne pourraient jamais renier ni oublier tout ça. Le bruit leur montait dans les jambes. Il montait dans leurs jambes dont les muscles étaient brûlants, dans leur vessie qui se vidait le long de leurs cuisses, et au-delà de leur misérable ventre, dur et creux, pour vibrer autour de leur cœur qui battait si vite de peur et d'effroi et d'étonnement qu'il leur semblait sur le point d'éclater. Et pour finir, ce bruit passait sur leur crâne avant de redescendre dans leur nuque et le long de leurs bras, comme la sensation qui envahit notre corps lorsqu'une chose d'une importance capitale vient de se produire et que l'on commence à peine à se rendre compte qu'elle s'est réellement produite. Une chose accomplie de façon délibérée et sur laquelle on ne pourra plus jamais revenir, et dont l'accomplissement fait basculer le monde. Quelque chose, une grande action apparemment prédéterminée, écrite d'un seul trait dans les nuages et dans les ténèbres, mais aussi dans le sang des vivants qui en sont les témoins et dans l'âme de ceux qui ont les yeux pour lire un tel langage. Mais quelque chose, en fin de compte, qui repose essentiellement sur les épaules et dans le cœur des hommes qui, par nature, sont nés pour tuer d'autres hommes. Abel essayait de faire en sorte que le jeune garçon comprenne, et il cherchait ses mots pour lui raconter tout cela. Les drapeaux et les hommes, les chevaux et les canons, et le sang chaud luisant sur l'herbe verte de ce plein été. La chaleur et l'odeur de la chaleur. Le bruit.

Finalement, Abel ajouta :

— On avait un gars dans notre compagnie. Il avait fait toute la guerre jusqu'à la Wilderness, où il s'est fait tuer. Un gars un peu simplet. (Abel se frappa la tempe du bout du doigt.) Mais avec son fusil, ce garçon était un tireur d'exception. Comme t'en as jamais vu. Comme s'il avait été fait pour ça, ce garçon était un tireur né. Ned. Et moi, je m'étais attaché à lui. Je

passais pas mal de mon temps à faire attention à lui et tout ça. (Abel avala sa salive et tourna la tête jusqu'à faire craquer son cou comme les articulations des doigts que l'on replie en arrière.) Bon, enfin, cet après-midi-là, on avait été mis en réserve et on observait tout depuis une petite crête, au sud de la ville, quand les gars de Pickett se sont mis en marche. Je me souviens, quelqu'un a dit : "Dieu du ciel, regardez un peu ça." Bon. Ned, il se lève et il dit : "Oui, m'sieur, de ma vie, j'ai jamais vu autant de fumée dans un même endroit." Il avait un gros morceau de véritable tarte aux pommes qu'il s'était procuré je sais pas où, peut-être en ville, sur le rebord d'une fenêtre, la veille, et il l'a mangé, puis il s'est allongé par terre pour dormir pendant que j'allais à droite et à gauche à la recherche d'un peu de café ou de lait, ou un truc comme ça, et tout de suite après, on a appris que l'armée se remettait en marche. Et c'est comme ça que ça s'est passé. Non, le monde s'est pas arrêté de tourner ce jour-là. Non, il a pas marqué la moindre pause, ni même levé les yeux de ce à quoi le monde s'affaire habituellement pendant qu'il tourne. C'est seulement plus tard que cette bataille est devenue un peu plus que ce que c'était. Et encore, c'est seulement parce qu'à ce moment-là on en a ressenti le besoin. Nous tous, des deux côtés de ce champ. On a fini par ressentir le besoin de voir cette bataille devenir un peu plus que ce que c'était. C'est-à-dire un carnage, et rien d'autre.

Edward fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas. Est-ce que vous êtes en train de dire que c'était... Que ce n'était qu'un gros nuage de fumée ?

Abel secoua la tête. Il se sentait très fatigué, tout d'un coup, et très triste. Il se sentait vieux et le fond de sa gorge était brûlant et irrité. Il lui semblait que toutes les autres parties de son corps lui faisaient mal, d'une manière ou d'une autre.

— Non, répondit-il au bout d'un moment. J'imagine que je l'ai pas bien racontée. Tout ça (il fit un geste de la main dans l'obscurité enfumée que les flammes essayaient d'agripper), tout ça a été l'action la plus héroïque dont j'ai jamais entendu parler. Cette Charge. Et d'autres trucs aussi. Mais j'suis comme toi. Il a fallu que je lise des choses dessus, plus tard, pour comprendre à quel point c'était héroïque.

Edward se pinça les lèvres et se cala le dos. Sa déception était visible.

— C'est là que vous avez eu toutes ces cicatrices ? À Gettysburg ?

— Non, répondit Abel en secouant la tête. La majorité d'entre elles, je les ai eues plus tard. Principalement à la bataille de la Wilderness.

Edward pencha la tête sur le côté et haussa les épaules.

— Je crois que je sais pas grand-chose sur celle-là.

Abel s'humecta les lèvres et remua les épaules pour essayer de détendre ses muscles crispés.

— Ça a pas beaucoup d'importance, dit-il doucement sans s'adresser à Edward en particulier, sans s'adresser à qui que ce fût. Ça a vraiment pas beaucoup d'importance. (Il cligna des yeux, puis secoua la tête.) Pourquoi Pickett ? demanda-t-il.

— Quoi ?

— On dirait que tu t'intéresses particulièrement à Pickett. Je me demandais pourquoi.

— C'est pas seulement lui, dit Edward.

Il prit une profonde inspiration et posa sur Abel un regard intense. Quand il reprit la parole, il le fit avec une force et une résolution qu'Abel ne lui connaissait pas, comme s'il avait passé un long moment à réfléchir aux choses, à défendre certaines choses à ses propres yeux.

— Je suis américain. Comme je l'ai déjà dit. Et si je suis américain et pas autre chose, c'est parce que ce jour-là, ils ont échoué. Ils pouvaient pas y arriver, et il est probable que la plupart d'entre eux savaient qu'ils pouvaient pas y arriver avant même de se mettre en marche, mais ils y sont allés quand même. Il y a de l'honneur dans cette attitude. Je crois pas qu'il y ait encore beaucoup d'honneur dans le monde aujourd'hui, mais ce jour-là, ils en avaient, et je les honore, d'un côté comme de l'autre, en apprenant ce que je peux au sujet de cette bataille. Tout ce que je peux.

— De l'honneur ? ricana Abel. De l'honneur, foutaises.

Il se passa la main dans ses longs cheveux gris et pleins de l'odeur de la fumée, puis il se pencha vers les flammes pour scruter le garçon. Le regardant fixement, il donna un coup de langue à l'intérieur de sa joue avant de poursuivre.

— Si tu veux honorer quelqu'un, y a deux choses seulement à savoir. Tu sais ce que c'est ?

Edward fit non de la tête.

— Une fois que t’as réussi à grimper sur elle, restes-y, dit Abel en éclatant de rire et en se tapant sur les cuisses.

Une quinte de toux grasse et sifflante le plia en deux et lui fit monter les larmes aux yeux. Il appuya sur le côté de sa poitrine avec la paume de sa main jusqu’à ce qu’il ait repris son souffle, puis il regarda le jeune garçon qui l’observait, le visage vide de toute expression. Abel fronça les sourcils et se passa la langue sur les lèvres.

— Tu comprends ? Honorer ?

Edward eut un haussement d’épaules et son regard se porta sur les flammes.

— Ben merde alors, dit Abel en secouant la tête, j’crois que je ferais mieux d’essayer de dormir un peu.

Edward acquiesça, se lova près du feu et ferma les yeux. Le vieux soldat continua à l’observer jusqu’à ce qu’il fût endormi et plongé dans ses rêves, puis il s’étendit lui aussi près du feu et ferma les yeux.

Et il se mit à rêver.

Il se réveilla, haletant. Fiévreux et trempé de pluie, Abel se mit à se balancer d’avant en arrière, la main appuyée sur sa poitrine. Il se passa l’autre main sur le visage et s’essuya les yeux de son index plié. La nuit était totalement noire et le feu s’était réduit à une couche de braises rougeoyantes où vibrait la chaleur et où crépitaient de minuscules points lorsque des gouttes de pluie les éclaboussaient. Oyster Tom était assis dans l’obscurité rougeâtre, sous les arbres, fumant sa pipe. Il lança un coup d’œil à Abel et, à voix basse, il s’excusa de l’avoir réveillé, mais Abel lui signifia d’un geste que cela n’avait pas d’importance.

L’Indien était assis, le dos contre un épicéa au tronc couvert de mousse. L’écorce craqua contre ses épaules et il informa Abel qu’il avait retrouvé la trace des voleurs. Oyster Tom expliqua qu’ils suivaient une des vieilles pistes qui traversaient la forêt pour mener aux avant-monts et, au-delà, jusqu’aux montagnes, et il ajouta que le chien d’Abel était avec eux. D’après Oyster Tom, ils organisaient des combats et ils pariaient sur les chiens, et ils les vendaient aussi, comme le faisaient certains hommes, et il

dit que la piste suivait plus ou moins le cours de Little Sugar Creek. Abel renifla et s'essuya le nez du revers du poignet. Il hocha la tête, précisant qu'il connaissait bien la région.

— J'veux te remercier de t'être arrêté pour me rafistoler, dit Abel.

Oyster Tom fit un signe d'acquiescement. Il répondit que ce n'était rien de plus que ce qu'Abel aurait lui-même fait et, sans prendre de précautions, il se pencha en avant, sa chevelure d'un blanc de fantôme formant un halo autour de sa tête dans la nuit, et annonça à Abel qu'il était malade. Il dit au vieux soldat qu'il en était désolé, puis il se renversa en arrière à nouveau pour observer Abel en silence, ses yeux sombres étincelants dans l'obscurité.

Abel appuya son pouce droit dans les petites vallées charnues d'os et de tendon entre les phalanges de sa main gauche abîmée. Il prit une profonde inspiration, hocha la tête et cracha dans le feu.

— Bon, j pense que tu sais de quoi tu parles, dit-il en faisant claquer ses lèvres d'un air pensif et en haussant les épaules. J crois que je m'en doutais, de toute façon. (Il leva les yeux vers Oyster Tom.) Le vieux Charley, là, il m'a raconté ce qui s'est passé avec toi. (Abel donna un coup de menton vers le haut.) Comment t'as fait pour t'en débarrasser ?

L'Indien eut un mouvement d'épaules et répondit qu'il ne s'en était pas débarrassé. Il l'avait simplement repoussé à un peu plus tard, et cela, seulement à cause du garçon, Silas, et à cause de Charley.

Après cela, Oyster Tom sourit. Ses cheveux si blancs ondulaient et frémissaient. Il dit que Silas n'était encore qu'un jeune garçon qui avait besoin d'attention et que Charley, ayant perdu son père en mer, était devenu le genre d'homme qui a besoin d'anges et de démons pour le maintenir d'aplomb. Il dit que beaucoup d'hommes étaient plus ou moins comme ça, et que ce n'était ni honteux ni stupide, et de toute façon, qui pourrait prétendre que leurs croyances étaient erronées ?

— Non, dit-il doucement, je ne me suis jamais débarrassé de rien. Mais le garçon, il lui fallait quelqu'un à ce moment-là. Et Charley avait besoin de quelque chose aussi. À ce moment-là. Alors, je me suis levé. C'est ce que les hommes doivent faire. C'est leur vrai travail.

— Quoi donc ?

— Assumer la responsabilité qui leur revient et laisser le reste de côté.

— Alors, le truc consiste à trouver ce qu'on peut sans problème laisser de côté, on dirait.

Oyster Tom haussa les épaules.

— J'sais pas, dit Abel en secouant la tête. J crois que la plupart des gens s'occupent plus de rien à part d'eux-mêmes.

Oyster Tom lui rétorqua qu'ils ne parlaient pas des gens, mais des hommes. Il était d'accord sur le fait que la plupart des hommes n'étaient responsables que d'eux-mêmes, et encore n'y parvenaient-ils que médiocrement. Pour lui, la tâche première d'un homme était de prendre en charge les personnes qui lui étaient chères et tout ce à quoi il tenait, et ça, c'était quelque chose que les femmes comprenaient et savaient faire sans qu'il soit nécessaire de le leur dire. C'était une chose que les femmes attendaient de leurs hommes, et c'était la raison pour laquelle la vie de la plupart d'entre elles était pleine d'un chagrin infini.

— Alors, je me suis levé, dit Oyster Tom. J'ai vu qu'il fallait que je m'occupe de ce que j'étais en mesure de prendre en charge et j'ai laissé le reste de côté.

— Eh ben, répondit Abel, si c'est comme ça, j crois qu'on est tous dans un sacré pétrin. J crois qu'il y a pas grand-chose chez un homme qui le pousse à faire une seule chose bien ou convenable, bon sang de bon Dieu. (Il secoua la tête.) Je sais pas ce que t'as eu l'occasion de voir de l'homme, en tant qu'espèce j'veux dire, mais y a une chose dont je suis sûr : il se conduit comme un salopard mauvais et égoïste dès qu'il en a la moitié d'une occasion.

Avec un haussement d'épaules, Oyster Tom répliqua que la violence faisait partie de la vie, et qui pourrait prétendre qu'elle n'avait jamais de conséquences favorables ? Il cita l'exemple de la guerre d'Abel et la liberté accordée à l'homme noir, et Abel le regarda sans rien répondre.

La chaleur du feu montait en crépitant dans la nuit. À côté, Edward se retourna dans son sommeil et prit une autre position, tournant le dos à la chaleur.

— J'voudrais te poser une question, dit Abel. Qu'est-ce qui pousse ce garçon à s'intéresser à ça ? Pickett, Gettysburg et tout le reste ?

Oyster Tom ôta la pipe de sa bouche et en examina le fourneau. Il raconta à Abel qu'à l'époque où il avait l'âge d'Edward, il avait rencontré

George Edward Pickett au fort de Bellingham pendant la guerre du Cochon (5). Il dit que c'était bien avant que n'éclate la guerre dans l'Est et qu'il était allé au fort pour trouver du travail parce que la maladie faisait rage sur la côte ouest. Sa mère était morte, et puis son père. Sa sœur et tous ses oncles et tantes étaient morts également. Du bout des doigts, il toucha légèrement ses joues grêlées en haussant les épaules et dit qu'il avait été épargné. Alors, il était allé vers le nord, jusqu'au fort où il y avait beaucoup à faire, car tout le monde pensait qu'il allait y avoir un conflit avec les Britanniques parce qu'un fermier américain avait tué un cochon irlandais. Oyster Tom précisa que, finalement, il ne se passa rien, mais il était tout de même allé à la pêche et à la chasse pour les soldats, et il avait coupé du bois, puisé de l'eau, des choses comme ça. Il dit que Pickett, le commandant du fort, était très bon à l'égard de tous les Indiens et qu'il avait pris pour épouse une femme Haïda avec laquelle il avait eu un fils qui était mort peu de temps après sa naissance. Oyster Tom ajouta que Pickett avait fini par repartir dans l'Est quand il avait compris que les Britanniques ne se battraient pas.

Le vieil Indien suça pensivement sa pipe. De la tête, il désigna l'endroit où Edward dormait.

— J'ai appris à cet enfant à lire l'anglais, et il le lit très bien. C'est Pickett qui m'a appris, au fort. Alors, tu vois, ce garçon se sent lié à ce passé. (Il haussa les épaules.) Quel mal il y a à cela ?

Ils gardèrent tous deux le silence – deux hommes âgés, le regard perdu dans les quelques braises qui restaient d'un feu presque éteint, dans l'obscurité d'une longue nuit humide. Quand Oyster Tom reprit la parole, ce fut pour demander si Abel allait se lancer à la poursuite de son chien.

Abel fit oui de la tête.

Oyster Tom tapota sa pipe sur une pierre pour vider les cendres avant de gratter l'intérieur à l'aide d'un petit clou.

— Alors, tu ferais bien de prendre un peu de sommeil tant que tu le peux, conseilla-t-il à Abel.

Au petit matin, le campement était désert, mais le feu avait été rallumé et il y avait deux tranches de saumon cuites, toutes chaudes sur une pierre lisse près de lui. Faisant la grimace, Abel se leva et se tourna vers la plage

où ils se tenaient près de leur canoë. Ils suivirent Edward du regard tandis qu'il grimpait le petit promontoire pour revenir vers Abel.

— Des provisions pour quelques jours, ça vous aidera, dit-il en tendant un petit sac au vieil homme. Et puis un vieux couteau et un petit pistolet, mais à votre place, je ne ferais pas trop confiance ni à l'un, ni à l'autre.

La pluie avait cessé, la brume tombait des arbres et restait suspendue comme un linceul au-dessus du sol dans la forêt. Abel resta planté là et le sac était lourd dans sa main. Il était debout, la tête baissée, et puis il remercia le garçon, posa le sac entre ses pieds et mit une main sur l'épaule d'Edward.

Plongeant son regard dans les yeux sombres et méfiants du garçon, le vieil homme lui dit :

— Ce que je t'ai dit hier... Ce que j'ai dit... (Il remua les lèvres et se passa le bout de la langue dessus pour les humecter.) Faut pas que ça te tourmente. Pas du tout. Les Américains sont... (Il haussa les épaules.) À dire vrai, je sais plus ce qu'on est exactement. Avant, on était une chose – maintenant, on est autre chose. La guerre a tout bouleversé. C'est une des choses qu'elle a faites.

Il ôta sa main de l'épaule d'Edward et la fourra dans sa poche. Plissant les yeux vers l'océan, il poursuivit.

— Laisse plus jamais personne essayer de te dire ce que je t'ai dit hier. Ils auraient tort. Comme moi j'ai eu tort. (Il regarda le garçon et sourit.) Et si ça arrive... Casse-leur la gueule.

Edward dévisagea le vieil homme. Le vent gris soufflait dans ses cheveux gris et une petite croûte de bave séchée s'était formée aux coins de sa bouche, et il devait se pencher contre le vent pour garder son équilibre.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? finit par demander Edward.

Abel poussa un soupir en haussant les épaules.

— Dis à ton père... Eh bien, remercie-le pour moi et dis-lui qu'à environ sept ou huit kilomètres au nord, sur la plage, il verra une grande tache de sang sur le sable, près du filet d'eau qui coule là. Près du rocher debout qui ressemble à un pénis de cheval. J'ai tué une biche là, y a quelques jours et il devrait y avoir encore de la viande mangeable si ces voleurs ont pas tout pris. Je l'ai enterrée un peu pour qu'elle se conserve plus longtemps. J'ai pu

en prendre qu'un petit morceau et je vous serais reconnaissant à vous tous si vous pouviez aller chercher le reste. J'aime pas penser que ça va être gâché.

Edward le regarda et hocha la tête. Il ne le remercia pas. Ses yeux étaient mouillés et il savait qu'ils ne se reverraient jamais. Il finit par faire demi-tour et redescendit vers la plage où les autres l'attendaient.

Abel l'appela et Edward se retourna. Le vieil homme leva le menton.

— Et prends bien garde à la grande Clémence, maintenant, lui lança-t-il.

Edward fronça les sourcils et secoua la tête ; ses lèvres esquissèrent un petit sourire.

— Dieu et sa grande Clémence, dit Abel avec un large sourire.

C'est une plaisanterie qu'on faisait entre nous, les vieux soldats.

Silas était dans le canoë et Charley, dans l'écume jusqu'aux mollets, était aux petits soins pour lui. Oyster Tom se tenait dans l'eau, près de la proue. Il regarda Edward et ensemble, ils poussèrent l'embarcation dans les vagues, se hissèrent à l'intérieur et empoignèrent leur pagaie. Oyster Tom se mit à chanter la cadence. Edward s'assit à l'arrière et dirigea le canoë jusqu'au moment où ils eurent franchi les hauts-fonds rocheux et dépassé les piliers qui se dressaient telles de sombres sentinelles sur le matin gris qui s'étendait peu à peu, descendant des avant-monts bleutés. Quand il regarda en arrière, Abel avait disparu et la fumée ne montait plus du feu qu'ils avaient allumé pour lui.

6

Le champ de Saunders

Mai 1864

REGARDEZ-LES sur la route. Une route blanche sous un ciel bleu, qui s'étire au milieu des champs en jachère en direction des collines et des forêts vertes et luxuriantes sous le soleil printanier. Le peu de poussière que leurs pieds nus soulèvent forme des volutes qui viennent lécher l'herbe au bord du chemin et finissent par retomber après leur passage. Ils sont deux, un homme et une femme, des fuyards qui passent en contrebande, pleins d'espoir, et marchent vers le nord. Le visage de l'homme est plissé d'inquiétude et de douleur, ses mains, dans lesquelles les travaux des champs ont creusé des sillons, sont raidies et rugueuses. Cela fait quinze jours qu'il s'est émancipé, et l'odeur de sa peur, fétide comme celle d'une racine, se dégage encore des misérables plis de sa chemise légère. Il ne sait pas quoi faire, ni où aller. Autrefois, il s'appelait Dexter, mais ce n'est plus son nom désormais, et depuis une semaine, il marche en direction du nord, avec cette femme tranquille et prudente. La douleur qu'il porte en lui silencieusement depuis des années maintenant est rendue encore plus intense par le goût nouveau de la liberté et cette compagnie féminine.

Aujourd'hui, ils ont traversé deux rivières, Newfound Creek et Little Creek. Et d'autres petits cours d'eau sans nom qui serpentent dans la campagne comme s'ils n'avaient rien de mieux à faire. Ils ont entendu des trains au loin, ils ont vu des détachements de cavalerie lancés à bride abattue dans tous les sens sur des routes parallèles. Mais à part le raclement sec et charnu de leurs pieds nus dans la poussière, l'air n'est rempli que du chant des oiseaux et du bruit du vent. Dexter sent le parfum des fleurs nouvelles, des arbres couverts de feuilles et de la jeune herbe de printemps, mais tout cela est infecté par sa propre puanteur qui monte jusqu'à ses narines. Il baisse les yeux et s'aperçoit qu'il s'est à nouveau souillé. Une tache sombre s'étend le long d'une jambe de son pantalon et il se demande s'il va se mettre à pleurer bruyamment. Même après tout ce temps, il n'a toujours pas retrouvé de sensibilité là où ils l'ont mutilé, et il ne s'est toujours pas habitué à cet engourdissement. Comme il ne sanglote pas,

comme il prend simplement une profonde inspiration, il se demande, en lui jetant un coup d'œil, si elle a remarqué quelque chose. Si c'est le cas, elle n'en laisse rien paraître et elle n'en parle pas ; elle se contente de marcher à ses côtés en silence, les doigts croisés sur son ventre, le pas régulier, lent et assuré. Il voit des taches humides sur le devant de sa robe et sur le tissu raidi, là où son lait a coulé. Dexter détourne le regard et continue à marcher.

Elle s'appelle Hypatia – une plaisanterie de son maître, mort depuis peu, car elle n'a pas la moindre connaissance en mathématiques. Elle a été mère pendant une brève période, mais elle ne l'est plus, et depuis plus d'un mois elle marche sur les routes qui mènent vers le nord.

Ensemble, ils arrivent au sommet d'une petite éminence et découvrent le ruban de la route qui se déroule paresseusement en direction du nord. Une tache sombre à l'horizon – la forêt où la route s'enfonce et disparaît. Et plus près, entre eux et la forêt, un panache de poussière et l'impression d'une forme fluide à l'intérieur qui bringuebale à toute allure. Hypatia s'assied sur une pierre au bord de la route. Elle pousse un petit soupir satisfait. De ses doigts fins et forts, elle se masse avec délectation les chevilles et les talons. Dexter est resté debout au milieu de la route, les mains sur les hanches, scrutant la poussière. Il plisse les yeux, se demandant si ce sont des fuyards comme eux ou des soldats ou des miliciens ou autre chose, parmi une dizaine de dangers possibles. Se demandant s'ils devraient quitter la route pour se réfugier dans les champs et les bois, dans les lits des ruisseaux et des rivières. Sa peau a la couleur rousse et luisante d'une châtaigne en automne, quand le froid s'installe. Il secoue la tête et dit :

— J'sais pas. Un chariot, je crois.

— Mais tu sais pas.

— Nan, répond-il dans un haussement d'épaules.

— Alors, tu ferais mieux de sortir de la route. En haut de cette colline, ils peuvent te voir aussi bien que tu les vois.

Poussant un autre petit soupir, elle lève le visage vers le ciel et se laisse caresser par le soleil, puis elle ouvre les yeux pour essayer de distinguer des formes dans les nuages.

Dexter regarde autour de lui. La route blanche, la colline, un bosquet de pins sombre, qu'ils pourraient atteindre en courant. Secouant la tête et

marmonnant tout bas pour lui-même, il se hâte de quitter la poussière du chemin et plonge pour se tapir près du rocher où est assise Hypatia.

— Tu penses que tu peux courir jusqu'à ces arbres, si on doit fuir ?

Elle cligne des yeux, regarde longuement son visage aux traits si fatigués, si accablés de soucis, tirés par les privations et la douleur. Du bout des doigts, elle touche une vieille cicatrice qui forme un bourrelet sur sa joue. Bien que sa caresse soit légère et insignifiante, elle le sent trembler et retire sa main. Secouant la tête, elle lui dit :

— Vas-y, toi. Moi, ils peuvent plus rien me faire. (Un silence.) Ils peuvent plus me toucher.

La pomme d'Adam de Dexter monte et descend, il incline la tête un moment avant de répondre.

— J'pense que je vais attendre avec toi.

Le chariot émerge de la poussière. Un vieil homme blanc est assis sur le siège, un fusil appuyé sur sa cuisse. Dexter se lève sur la pointe des pieds, tendu, les bras écartés du corps. Prêt à se jeter devant elle pour la protéger. De ses longs doigts, Hypatia remet en place une torsade de cheveux qui s'était libérée du chiffon noir enroulé trois fois autour de sa tête. Elle pose un regard calme sur le chariot tandis qu'il approche et ralentit.

Le vieil homme, quant à lui, freine lentement et tranquillement après avoir atteint le sommet de la colline, puis il baisse les yeux vers eux, sur l'herbe. Il les examine un long moment, se frotte la mâchoire et secoue la tête. Posant son fusil, il lève le menton vers Dexter.

— Eh, toi, le nègre. Tu peux me dire ce que vous fabriquez par ici ?

Dexter est incapable de croiser le regard du vieil homme. Il baisse les yeux, regarde ailleurs. Ses épaules s'affaissent et son expression se relâche de façon à livrer le moins possible de lui-même. La vieille attitude de soumission. Il n'arrive pas à parler.

— On va voir Lincum, dit alors Hypatia qui s'est levée de sa pierre.

— Dieu tout-puissant. (Le vieil homme se penche pour cracher et s'essuie la bouche avec le dos de la main. Il baisse la tête pour essayer de capter le regard de Dexter.) C'est vrai, ça, espèce d'abruti ? Allez, regarde-moi, mon garçon.

Dexter roule les yeux vers le haut en direction du visage de cet homme. Un visage dur, avec une expression cruelle sur la bouche, des yeux que la vieillesse a creusés. Dexter prend une profonde inspiration, se tient aussi droit qu'il le peut.

— Oui, monsieur, répond-il d'une voix à peine plus forte qu'un murmure.

Le visage du vieil homme se fait plus hargneux, il lance un juron et détourne le regard. Puis ses yeux se fixent à nouveau sur Hypatia, il l'observe un moment.

— Où est ton bébé ? demande-t-il.

— Mort, monsieur.

— Mort où ?

Elle regarde la route, du côté où elle est venue, et elle cligne lentement des yeux.

— Là-bas, loin derrière moi, maintenant, dit-elle.

— Nom de Dieu, dit le vieil homme. Nom de Dieu de nom de Dieu. (Prenant une profonde inspiration, il se lève et passe dans le chariot où il fouille dans des caisses et des sacs avant de s'adresser de nouveau à eux.) Vous avez un sacré bout de chemin devant vous. Nom de Dieu. Nom de Dieu, vous avez une idée de ce qui se passe plus loin sur cette route ? De ce qui vient par là ? Vous le savez ? (Il poursuit, sans attendre leur réponse.) Ces armées vont se rencontrer, voilà ce qui va se passer. (Marquant une pause, il lève les deux poings et les heurte l'un contre l'autre.) Il va y avoir une bataille comme vous n'avez pas idée, et c'est justement par ici qu'ils arrivent. Par cette route même. Regardez bien, et vous verrez si c'est pas vrai. Bon, écoutez-moi. Si possible, trouvez-vous un soldat de l'Union, un soldat en bleu. Prenez-en un jeune, si vous avez le choix, vous allez le voir et vous lui dites que tous les deux, vous êtes de contrebande. Vous connaissez ce mot ?

— Oui, monsieur, dit Dexter, agitant la tête de haut en bas tout en regardant la poussière.

— Nom de Dieu. (Le vieil homme crache et transfère quelques objets de diverses caisses dans un petit sac de toile.) Bon, je vais pas vous donner d'arme, nom de Dieu. Pas même une lame, et j'espère être dans la tombe

depuis longtemps le jour où les nègres se baladeront avec des armes dans mon pays. Mais tenez.

Il tend le sac à Dexter. Hypatia traverse l'herbe, s'approche et lève les yeux vers le vieil homme.

— C'est de la nourriture, leur dit-il. Un peu de farine de maïs, du bœuf salé. J'ai mis un bon morceau de fromage, du pain de mie et un pot de lait aussi, mais ça, c'est pour toi, dit-il à Hypatia. Tu as compris ?

— Oui, répond-elle. Merci à vous.

Le vieil homme retourne sur le siège et prend les rênes.

— Restez sur cette route, dit-il. Mais, nom de Dieu, soyez prudents. Si vous tombez pas sur la bonne armée, vous êtes fichus. J'ai pas besoin de vous dire ce qu'ils vous feront. T'as compris, mon garçon ?

Les poings de Dexter se serrent, puis se relâchent avant de se serrer à nouveau. Il hoche la tête.

— Alors très bien. Bon. Vous voyez cette tache sombre tout là-bas ? Cette forêt touffue ? Elle s'appelle la Wilderness. Vous y serez dans un jour. Peut-être deux, dans son état. (Il jette un coup d'œil à Hypatia et secoue la tête, puis il désigne la perspective en direction de la Wilderness depuis le sommet de la colline.) De toute façon, il y a de grandes chances pour que les armées sortent de ce côté-ci pour entrer en action. Aucun homme blanc n'engagerait un combat dans ces bois, mais ça ferait une bonne cachette. Vous deux, allez vers le nord, dirigez-vous vers les arbres et faites bien attention. Avec un peu de chance, vous vous en sortirez.

Ensemble, ils le remercient – Dexter regardant toujours un point en l'air situé juste à côté de l'épaule du vieil homme, tandis qu'Hypatia soutient son regard fatigué et soucieux sans cligner des yeux.

— Vous êtes quoi, tous les deux ? Mari et femme ? Parents ?

— Nan, monsieur répond Dexter en piétinant sur place. On s'est juste rencontrés sur la route.

— Tu t'appelles comment, mon garçon ?

Dexter ferme les yeux, les ouvre à nouveau. Il ne s'appelle plus Dexter. Ils lui ont pris cette identité il y a six mois, quand ils l'ont mutilé parce qu'il n'avait pas baissé les yeux assez vite au moment où la maîtresse était sortie dans la cour. Le maître avait été particulièrement inquiet, particulièrement

attentif à la façon dont la guerre se déroulait et il avait fait emmener Dexter dans la grange. Ils l'avaient immobilisé. Le souvenir bref de la lame. Une courbe de métal, argentée et cruelle comme un croissant de lune, vive et glacée contre ses cuisses, et puis la chaleur de son sang qui se répand dessus. Il respire à fond, lève le menton et ouvre les yeux.

— Comment j'm'appelle ?

— Oui, nom de Dieu, dit le vieil homme en fronçant les sourcils.

— Grant, répond-il sans hésitation, sans baisser les yeux. Sherman Grant.

Il redresse les épaules et découvre ses dents devant le vieil homme.

Celui-ci paraît abasourdi, secoué, puis il renifle et hoche la tête.

— Ben nom de Dieu. Dis ça à personne d'autre. (Il sourit.) Eh bien, Sherman Grant, j'imagine que vous aurez tout le temps de profiter de la vie, tous les deux.

Le vieil homme reste silencieux un instant, se penche pour cracher, puis il jette un regard circulaire sur la campagne environnante.

— C'était un sacré beau pays, dit-il tranquillement. Un endroit où il faisait sacrément bon vivre. Cette terre, cette terre qui était si bonne à cultiver... elle vaudra plus rien dans quelques jours.

Sans dire un mot de plus, il secoue les rênes sur les flancs de son cheval au dos creux, un nuage de poussière s'élève, dans lequel s'évanouissent l'homme, le cheval et le chariot.

C'était dans la matinée, alors que le soleil rouge rayonnait sur les collines ondulantes. Faisant briller le dessous pâle des feuilles et tournoyer des rubis dans les ruisseaux qui traversaient la route. Mais l'après-midi de ce jour-là, le 2 mai de l'année 1864, le ciel s'était complètement assombri. L'air chargé d'électricité. Ils laissèrent passer la tempête, assis sous un grand chêne, et Grant s'emmitoufla avec Hypatia dans sa couverture. Ils restèrent assis serrés l'un contre l'autre, se tenant chaud dans le vent et l'humidité et il sentait contre sa poitrine battre le cœur d'Hypatia. Le glissement d'une main lui coupa le souffle et lui fit perdre tout courage, il se mit à pleurer à chaudes larmes, silencieusement. Murmurant doucement, Hypatia l'apaisa, lui caressa le front et la joue, le serra contre elle pour

calmer son chagrin. Il lui raconta ce qu'ils lui avaient fait, ce qu'ils lui avaient enlevé, il lui dit ce qu'il n'avait jamais connu et qu'il ne connaîtrait maintenant jamais, et elle ne dit rien. Elle le serra et il s'endormit. Le matin, la tempête s'était épuisée, ils se levèrent sans dire un mot et repartirent sur la route.

Plus tard dans la journée, alors qu'il faisait de plus en plus chaud, ils passèrent devant le corps d'un homme pendu par le cou. Il était accroché à une grosse branche ; ses pieds et ses mains avaient commencé à enfler et ses cheveux étaient humides. Il portait une alliance mais pas de chaussures ; il n'avait plus d'yeux et trois corbeaux l'observaient depuis des hautes branches. Grant et Hypatia poursuivirent leur chemin.

Le silence s'installa alors, comme si le monde attendait, retenant son souffle. Le vent ne se leva pas et la journée se fit plus chaude. Cette nuit-là, ils dormirent sur la rive d'un cours d'eau sans nom pour profiter de la fraîcheur de l'eau dans l'obscurité étouffante et lourde, et quand ils furent debout, ils entendirent un craquement dans le lointain, comme si on déchirait un morceau de toile épaisse sur toute sa longueur. Le bruit leur parvint de façon irrégulière toute la matinée, porté par l'air du printemps, et dans l'après-midi, la déchirure se transforma en grondement et ce grondement ne cessa pas. Ils entendirent des cris. Ils s'arrêtèrent sur une petite colline aux abords d'un village abandonné qui ne comptait que quatre bâtiments. La Wilderness s'étendait devant eux, parsemée de nuages d'une fumée malfaisante qui s'élevait lentement, et le soleil en fut obscurci et les ombres s'allongèrent.

5 mai

C'était le début de l'après-midi quand ils sortirent des bois pour traverser le champ. Ils s'avancèrent comme ils le faisaient toujours, en poussant des cris et des hourras, comme une mécanique bien huilée mise au point pour la guerre et rien d'autre. Ils étaient alignés en fonction de ce que permettait la Wilderness, du nord au sud, et rangés par régiment dans cet espace confiné. De petites silhouettes impossibles à compter en raison de la distance, de la brume et de la poussière. Le soleil sur leurs baïonnettes étincelantes comme des étoiles sur le fond bleu nuit de leurs uniformes et

l'obscurité plus profonde encore de la forêt derrière eux. Ils sortirent des arbres en marchant. On les sentait s'avancer dans la terre qui vibrait.

Les articulations des doigts de David sur son fusil, le canon et la crosse, étaient blanches. La transpiration lui piquait les yeux et sa propre odeur nauséabonde montait de son col. Il eut vaguement conscience que les élancements dans sa tête s'étaient arrêtés et que ses lunettes avaient glissé sur la longue et fine arête de son nez, jusqu'au moment où il vit la bataille qui s'avavançait par-dessus les verres ronds comme une pleine lune. Il respira aussi profondément que possible et regarda Abel.

— On dirait qu'ils ne plaisantent plus, cette fois-ci.

— Bon Dieu, il était temps, dit Abel.

Ce dernier enleva son chapeau, ramassa ses longs cheveux poussiéreux en une queue-de-cheval qu'il noua avec une fine lanière de cuir qu'il gardait pour cet usage, puis il fourra le tout dans le col de sa chemise et s'enfonça le chapeau sur la tête. Derrière eux, des officiers allaient et venaient à grandes enjambées, l'épée sortie de son fourreau, et ils encourageaient les hommes à coups d'exhortations, de cris et de jurons, les préparant à ce qui allait arriver, leur recommandant de charger leurs armes et de viser bas quand ils tireraient. Un jeune aide de camp alla faire des encoches dans les arbres et leur dit de tirer en dessous de ces marques, et ils remarquèrent que son revolver tremblait dans sa main.

David vérifia son fusil et cala le canon sur une fine branche qui était posée en haut du remblai, devant lui. Près de lui, Abel se racla la gorge et expédia un énorme crachat jaune sale qui termina sa trajectoire courbe dans le champ. David secoua la tête, puis il se baissa rapidement tandis qu'une volée de balles faisait gicler la terre au-dessus de lui et traversait les trous de son chapeau en lambeaux.

— Comment tu peux faire ça, lança-t-il à Abel en enlevant son chapeau et en se passant les doigts dans les cheveux. Moi, j'ai la bouche sèche comme du papier buvard.

Abel ne répondit pas. Son visage restait impénétrable. Tendant un doigt crasseux, il remonta délicatement les lunettes sur le nez de David, puis il lui tapota l'épaule d'un air paternel. Alors qu'il se retournait, David lui posa la main sur le bras et se pencha pour crier :

— Tu as été touché.

Fronçant les sourcils, Abel porta la main à son cou. Sous son oreille, la peau tannée par le soleil avait été entaillée. Quand il retira les doigts, ils étaient tout rouges, et il s'accroupit, les yeux fixés dessus, au milieu du grondement de la fusillade et des cris qui enflait. Frappé d'un étonnement muet, il ne pouvait détacher les yeux de ses doigts, puis il regarda David et dit :

— C'est mon sang.

David fit la grimace et baissa la tête tandis qu'une balle traversait les branches au-dessus d'eux dans un bruit qui faisait penser à un frelon en colère. Il jeta un coup d'œil à la main que tendait Abel, puis il regarda son visage.

— Peut-être que tu devrais aller à l'arrière et voir le chirurgien. T'assurer que tu n'en as pas pris une autre sans t'en apercevoir.

Abel secoua la tête.

— C'est la première fois que je reçois une balle, dit-il.

Il regarda David un instant, se passa la langue sur les lèvres et risqua un rapide coup d'œil au-dessus du remblai. À l'extrême gauche de leur ligne, à la lisière nord du champ, leurs hommes avaient commencé à tirer et la fumée des coups de feu progressait le long de la ligne, avançant vers leur position avec la régularité d'une horloge. Les soldats bleus n'avaient pas encore atteint le fossé au milieu du champ, mais déjà ils commençaient à tomber. Les morts étaient étendus, éparpillés dans l'herbe. Abel se baissa pour se mettre à l'abri.

— Écoute-moi un instant, dit-il. Je voudrais te dire quelque chose.

La ligne des soldats de l'Union atteignit le fossé ; ils descendirent la pente opposée, disparaissant presque – ils n'étaient plus que des têtes bizarrement plantées parmi les récoltes avortées – puis ils remontèrent l'autre versant. Certains s'agenouillaient dans l'herbe pour tirer, d'autres s'affaissaient la tête la première et ne se relevaient pas. David respira à fond. Il ferma les yeux, serrant fort les paupières, puis il les rouvrit, mais rien n'avait changé. Non, il n'était pas chez lui, dans son lit, réveillé par sa mère qui l'appelait pour le petit déjeuner. Haletant, il se prépara à faire feu, puis il regarda Abel.

— Qu'est-ce que c'est ? hurla-t-il.

— Avant la guerre, j’ai été marié, commença Abel. J’étais un homme marié. (Ne prêtant aucune attention au déchaînement de violence autour d’eux, il gardait une main collée sur le côté de son cou.) On a eu une petite fille qui est morte avant qu’on ait eu le temps de lui trouver un nom.

David tourna les yeux vers lui. Les balles faisaient gicler la terre sur eux, elles traversaient les branches au-dessus de leur tête, déclenchant des averses de feuilles luisantes qui tournoyaient et étincelaient dans le soleil en tombant. À un mètre d’eux, un homme leva les bras au ciel et s’écroula, mort, sans produire le moindre son. Quelqu’un donna l’ordre de tirer, David, Abel et tous les soldats près d’eux se mirent à genoux et firent feu par-dessus les fortifications, puis ils roulèrent sur le dos pour recharger. De quelque part dans le champ, au-delà du rideau de fumée qui était descendu entre eux et les Yankees, leur parvint le tonnerre familier et glaçant des canons que l’on amenait sur la Vieille Route de Pierres.

— Je l’ai laissée tomber, dit Abel, sans regarder David, les mains s’affairant sur son fusil avec dextérité.

Il déchira l’enveloppe d’une cartouche avec les dents, recracha le morceau de papier, puis il fit glisser la balle et la poudre dans le canon en pinçant l’enveloppe, tira sa baguette, la fit tourner entre ses doigts et l’enfonça dans le canon pour tasser le tout.

— Je l’ai jamais dit à personne, ajouta-t-il en criant pour être entendu. Pas même à ma femme. Ils ont tous dit qu’elle était morte dans son sommeil, mais moi j’sais que c’est pas vrai.

Il pinça les lèvres et fronça les sourcils tandis qu’il sortait la baguette de son fusil, la faisait tourner à nouveau entre ses doigts avant de la planter dans la terre meuble près de lui. La longue chaîne de coups de feu était repartie à l’autre bout du champ et ils attendaient, tapis et silencieux.

— Je l’aurais nommée Jane, dit Abel, le regard absent, perdu dans l’obscurité de la Wilderness derrière eux. (Il ouvrit et referma la bouche avant de poursuivre.) P’têt que je l’aurais appelée Janey.

Il déglutit, poussa un juron et se tourna pour mettre l’amorce en place sur son fusil.

La ligne bleue s’avançait. Calmement, maintenant, et sans pousser de cris. Penchés en avant, une main sur leur képi, comme s’ils luttaien

le vent. Plus de hourras. Abel fit rouler sa tête sur ses épaules. Près de lui, David s'affairait avec son fusil. Abel renifla et lui tapa sur l'épaule.

— Tu recharges déjà ?

— Oui, nom de Dieu.

David était pâle. Il les observait avancer. Il ressortit la baguette de son canon.

— Alors laisse ça tranquille, dit Abel.

David prit une profonde inspiration. Souffla. Il posa sa baguette.

— Autre chose, dit Abel.

— Quoi encore, nom de Dieu ?

— Quand tu tires, tu vises par là, dit Abel avec bonhomie, indiquant d'un signe de tête la direction du champ devant eux.

David le regarda. Il posa le canon de son fusil sur le haut du remblai, tira à l'aveuglette, puis commença à recharger. Nouveau coup d'œil à Abel.

— Va au diable, dit-il avec un large sourire.

— Ouais, je te réserverai une place, acquiesça Abel qui roula sur le ventre, se mit à genoux et fit feu.

Ça ne servait plus à rien de viser, désormais, car la fumée qui couvrait le champ était dense et s'élevait lentement au-dessus des arbres, obscurcissant le ciel comme si c'était la tombée de la nuit. Les soldats ennemis montant à l'assaut s'étaient transformés en autant de fantômes indistincts qui apparaissaient dans la vapeur avant de s'y dissoudre à nouveau.

Et puis, ils se mirent à tirer sans ordre ni pause, et le temps se comprima pour eux. Tirer aussi vite que leurs mains pouvaient recharger, aussi vite que leurs bras fatigués et de plus en plus lourds pouvaient lever les fusils jusqu'à leurs épaules meurtries et soumises à de plus en plus de contusions. D'anciennes douleurs familières montaient du plus profond d'eux-mêmes à mesure que la crosse de leur fusil frappait leur corps. Le goût amer et charbonneux de la poudre et du papier leur desséchait la bouche, leurs mâchoires étaient douloureuses et leurs dents branlaient dans leurs gencives tandis qu'ils déchiraient l'enveloppe des cartouches à coups d'incisives.

Dans le champ, les lignes de l'Union s'incurvaient et pliaient, des sections s'en détachaient et se précipitaient dans le vert profond des bois que la fumée assombrissait toujours plus. La Wilderness était remplie de

cris, de hurlements et d'épouvantables éclats de mitraille. Dans le champ, l'herbe jaune était tondue par le métal brûlant qui sortait des armes à feu de part et d'autre. De petits groupes d'hommes ayant atteint les fortifications des Rebelles s'y battaient à coups de poings et de crosse. Quelques zouaves en uniformes voyants avec leurs taches de rouge et de bleu, décorés de jaune et aux guêtres maculées de boue, changèrent de direction pour les rejoindre et furent fauchés comme s'ils avaient été balayés par un vent aussi tranchant qu'un rasoir. Les couleurs vives de leurs corps se détachaient sur l'herbe. D'autres arrivèrent. Quelqu'un donna l'ordre, la section d'Abel et David se leva des fortifications, se mit à pousser des hurlements et chargea dans le champ à découvert. Derrière eux, dans la Wilderness, des lambeaux de fumée pendaient aux branches comme une étrange mousse...

... et si vous aviez été là pour voir cela, pour l'entendre, le toucher, le goûter et le sentir, c'eût été quelque chose. Oui, vraiment, c'eût été une expérience d'être là ce jour-là. À cette heure-là. C'était la fin de quelque chose – ils le sentaient tous. Et le commencement de quelque chose d'autre. Plus jamais ils ne s'aligneraient tout à fait de cette manière. Les drapeaux et les étendards ne seraient pas sortis de leur fourreau pour ce genre d'action plus d'une dizaine de fois après cela ; des fanfares joueraient encore par la suite, mais on ne les entendrait plus. Le champ de Saunders était un chaudron en ébullition, les arbres sombres qui le bordaient se balançaient et se heurtaient comme sous un grand vent, comme si quelque créature proprement monstrueuse rôdait entre les troncs tandis que des milliers de balles déchiquetaient leurs branches, tandis que les boulets de canon les démembraient. Dans de grands gémissements, leurs racines s'arrachaient du sol marécageux. Des colonnes de fumée s'élevaient, formant de grosses volutes sombres et le soleil s'éteignit. Des hommes tombaient dans le champ, des hommes tombaient sur les remblais rebelles, des hommes tombaient sur la Vieille Route de Pierres où une section d'artillerie de l'Union tirait dans les arbres et dans le dos de ses propres soldats. L'air lui-même était brûlé, et on entendait un rugissement incessant, comme celui d'une chaudière chargée jusqu'à la gueule et chauffée à blanc. Des éclaboussures rouges sur l'herbe, des taches rouges sur la route.

Ici : un jeune garçon de l'Union rasé de près, aux bras trop courts pour les manches de sa redingote taillée pour un homme, est touché à l'épaule

par une balle perdue, l'impact le fait pivoter sur lui-même et il vient s'embrocher sur la baïonnette brandie par le vieux soldat qui le suit. Le garçon meurt, son sang s'écoulant de sa bouche qui s'est ouverte sous le choc et que l'effroi a figée. Quant au vieux soldat, il secoue le corps pour en faire sortir sa lame, entre dans le mur de fumée et disparaît.

Là : un Confédéré maigre et en haillons, hirsute, à l'air égaré, tombe sur les genoux et les mains derrière les fortifications, comme s'il voulait se mettre à prier là, puis il s'appuie avec lenteur, une lassitude calme et résignée, contre un vieux pin criblé de balles. Un trou rouge bien net orne le milieu de son front et peu de temps s'écoule avant que son chapeau, dont le bandeau porte son nom brodé avec le plus grand soin par sa sœur, là-bas, à Galveston, ne lui soit volé sur la tête.

Les rangs de l'Union descendirent dans le fossé, remontèrent de l'autre côté en hurlant pour s'enfoncer dans un long rideau de fumée grise transpercée par des éclairs brillants. Le remblai des Rebelles était un mur de feu où ils chargeaient, tiraient et rechargeaient tandis que les garçons de l'Union, ces Billy, ces ventres bleus, ces nordistes, ces Yankees, se ruaient sur eux, se cramponnant à leur visage, leurs bras, leurs jambes, leur ventre, leurs hanches et leurs épaules, s'agrippant à leur gorge et leurs parties génitales tout en hurlant. Couvrant leurs yeux de leurs mains crasseuses, ces hommes morts continuaient à trébucher puis s'écroulaient pour ne plus jamais se relever.

Le bruit qui montait de ce champ, ce jour-là, traversait les tourbillons de fumée, et son écho se répercutait dans toute la campagne commotionnée. L'odeur, ce jour-là, était une odeur de chaleur, de fumée, de peur, de furie, de merde et de sang – une puanteur brûlante qui s'élevait, saumâtre et amère, de l'herbe frissonnante, des arbres qui s'entrechoquaient et de la chair en sueur.

Et puis les Rebelles surgirent de leurs fortifications et se ruèrent à leur rencontre dans l'herbe.

Ici : un homme dont la mâchoire inférieure a été arrachée se traîne à l'aveuglette dans la fumée, sa langue rouge agitée de spasmes, soudain privée de son attache, est devenue incroyablement longue, étonnamment pointue, la bave sanguinolente coule sur sa poitrine et la langue se tortille encore dans sa gorge tandis qu'il essaie d'appeler sa mère.

Là : une volée d'éclats d'obus brûlants emporte les deux yeux d'un soldat de l'Union et l'homme continue à avancer en titubant. Les soldats rebelles s'écartent sur son passage, ne le touchent pas et ne laissent personne le toucher, comme s'il était devenu un protégé de Dieu. Il passe, marchant à tâtons, franchit le remblai et disparaît.

Ou encore : un Rebelle grand et mince, vêtu d'une veste en loques, émerge de la fumée en chancelant, à la manière d'un mendiant, il tient un chapeau melon devant son ventre, et son chapeau est rempli de ses propres entrailles se déversant d'une longue blessure béante qui le coupe pratiquement en deux.

Ou encore ceci : de larges andains d'herbe jaune, sèche et craquante, s'embrasent, les flammes montent en crépitant, attisées par un doux vent de printemps. Des volutes d'une fumée noire s'élèvent du champ tandis que des choses commencent à brûler. Le soleil rougit à sa circonférence comme un œil injecté de sang. Les flammes s'étendent, balayant les corps des soldats morts étendus sur le champ, faisant exploser leurs cartouchières dans des détonations rouges et humides.

Et puis, voici la puanteur d'une douceur écoeurante des hommes et des chevaux en train de brûler, et observant tout ceci, et d'autres choses pires encore, vous devez vous demander : Y a-t-il déjà eu une guerre comme celle-là auparavant ? Cela s'est-il déjà produit depuis que le monde est monde ? Et cela se reproduira-t-il ? Et bien sûr, vous connaissez la réponse, mais ce n'est pas une consolation.

Des soldats en pleurs visent leurs camarades blessés, leurs amis, leurs mentors, leurs fils d'adoption. Ils les achèvent avant que les flammes ne les atteignent, tandis que les blessés restant hors de portée ou hors de vue de leurs compagnons préparent les armes qu'ils ont sous la main, prient pour une chose ou une autre et regardent les flammes approcher. Un d'entre eux s'enfonce un petit couteau de poche dans la gorge, un autre referme ses lèvres tordues par les sanglots autour du canon de son pistolet. Les corps explosent, leur sang gicle et retombe sur les vivants et les morts comme une douce pluie de printemps...

David Abernathy, tapi dans la Wilderness, observait le champ où les flammes brillantes dansaient dans l'herbe. Devant lui, toujours accroupi derrière les fortifications, Virgil Adams faisait feu à l'aveuglette, les larmes

traçant des sillons pâles dans la poudre noire qui maculait ses joues. Des soldats morts des deux armées s'entassaient dans l'herbe, sur le remblai, sur la route, et les soldats de l'Union, qui battaient en retraite, sortaient de l'obscurité des bois en vacillant et retraversaient le champ en flammes pour retourner là où ils avaient lancé leur charge.

Une centaine d'hommes s'étaient élancés dans l'herbe à la rencontre de l'ennemi et, à leur tour, ils avaient été repoussés dans la forêt où tout n'était que chaos de verdure. David perdit rapidement la trace de ses amis. Il avait eu la lèvre inférieure fendue par un coup de crosse yankee et il n'avait pas revu Ned depuis le début de la bataille. Le sang coulait sur son menton, le zébrant comme un Peau-Rouge. Quelque part dans le champ, au milieu de tout ce grondement, de cette fumée et de ces éclairs, ils essayaient de reformer les rangs, et quelque part, là-bas, au plus fort de la mêlée, se trouvait Abel, mais David ne savait pas où exactement.

Les balles passaient en chantant. Elles s'enfonçaient dans la terre et les broussailles autour de lui, et son chapeau récolta trois trous supplémentaires. Se précipitant en avant dans l'herbe nouvelle du printemps, David gagna les fortifications et roula sur le dos pour recharger. Il glissa son fusil entre ses cuisses, empoigna le canon brûlant dans sa main gauche endurcie tandis que la droite cherchait une cartouche dans son havresac. Il sentait l'impact des balles dans la terre du remblai dans son dos, il entendait leur sifflement plaintif quand elles passaient près de lui, laissant dans leur sillage de brèves traînées d'air bleuté et clair au cœur de la fumée. Quand il déchira l'enveloppe de la cartouche avec ses dents, il laissa une tache de poudre noire sur sa lèvre et autour de sa bouche, comme un trait de peinture esquissant une grimace. David fit tomber la poudre et la balle dans le canon, puis il redressa son fusil et frappa la crosse sur le sol pour bien tasser la charge. Il avait perdu sa baguette pendant l'attaque, ou alors il avait fait feu avec la baguette restée dans le canon. Le côté droit de son visage le faisait énormément souffrir et il se demanda dans quel état seraient ses meurtrissures le lendemain, et si ses dents resteraient fermement fixées dans ses gencives, ou si ses molaires et ses incisives finiraient par tomber dans le canon de son fusil en même temps que la poudre et la balle.

Du champ lui parvint à nouveau le bruit des canons de l'Union. Il se baissa et ferma les yeux tandis que le tonnerre, les secousses et la fumée

balayaient l'herbe. Quelque part, plus loin sur leur ligne, s'éleva le cri perçant d'un arbre qui s'écroulait dans un gigantesque craquement. À sa gauche et à sa droite, aussi loin que la fumée lui permettait de voir, les hommes s'affairaient à leur arme – ceux qui avaient encore leur baguette les retiraient de leur canon et les faisaient tourner comme des chefs d'orchestre, puis ils mettaient en place l'amorce et s'agenouillaient pour tirer, faisant apparaître de longues bandes de flammes. L'obscurité qui noyait le champ était percée d'éclats lumineux quand les Yankees répliquaient.

David déchargea son arme sans réfléchir, comme une machine, ou comme un travailleur accomplit sa tâche pénible à la fin de la journée, puis il se retourna sur le dos pour recharger. Il jeta un coup d'œil à Virgil. Celui-ci avait fait feu en oubliant sa baguette dans le canon et il la contemplait tristement tandis qu'elle vibrait encore, plantée dans l'herbe à une dizaine de mètres devant lui. Virgil le regarda, le visage carré, malheureux et résigné, et avant que David ait eu le temps d'élever la voix pour l'en empêcher, il avait sauté par-dessus le remblai et s'élançait dans l'herbe en feu. David roula sur le ventre pour observer Virgil dont les jambes, en courant, provoquaient des tourbillons dans la fumée. Le canon situé près du fossé gronda. La déflagration soudaine fut suivie d'un sifflement malfaisant, comme une pluie chaude par une journée fraîche. Les éclats de l'obus emportèrent la tête de Virgil, ainsi que la partie supérieure de son buste et tout son bras gauche, les faisant tourner dans les airs tandis que le reste de son corps gardait sa trajectoire, trébuchant dans la fumée, et poursuivait sur sa lancée, les éléments blanchâtres de sa colonne vertébrale ainsi dégagée traînant derrière comme une étrange queue. Tout tremblant, David jura et regagna son abri où il se mit à vomir. Le champ était en flammes des deux côtés de la route. La fumée noire montait en grosses volutes et obscurcissait le ciel comme en pleine nuit, le soleil devint complètement rouge. Comme si les armées s'affrontaient sous quelque nouvelle étoile fantastique, ou sous l'ancienne qui se serait détraquée. Des hurlements venaient de partout. Les fusils tiraient, les flammes crépitaient dans l'herbe et David entendait les cartouchières exploser. La gifle humide des balles frappant la chair. Encore et encore. Il finit de charger son arme et roula sur le ventre une fois de plus pour faire ce qu'il avait à faire.

Les artilleurs de l'Union tiraient en oblique à travers le champ en feu pour toucher de plein fouet un régiment qui les attaquait depuis le coin nord-ouest de leur ligne, et leurs salves frappaient dans le dos leurs propres soldats qui se ruaient encore à l'assaut des fortifications dans cette partie du champ. Des hommes levaient les mains au ciel, stupéfaits, surpris par ces éclairs qui leur apportaient la mort. Des hommes s'écroulaient pour ne plus se relever. Dans les profondeurs des bois, sur la route, derrière lui, David entendit une brigade se reformer pour contre-attaquer. Il entendit le vieux Spivey beugler son cri de guerre et il appuya son fusil sur le haut du remblai pour viser dans la fumée qui tourbillonnait, créant des formes étranges et fantastiques. Des fantômes aux silhouettes humaines flottaient dans les ténèbres. La fumée montait de l'herbe et de petites bandes de feu luisantes, comme s'il y avait à ces endroits des taches d'huile que l'on aurait enflammées. David tira au jugé en direction du canon, cligna des yeux pour se débarrasser de la sueur qui coulait, secoua la tête, et une fois de plus, se pencha sur son fusil. Le fracas de la bataille était partout et jamais ne s'arrêtait. La terre même tremblait.

Un soldat vint vers lui en courant à travers la fumée, brandissant son fusil comme une massue, les traits monstrueusement déformés par une expression de terreur et de désespoir. Des boutons portant un aigle doré étincelèrent dans un rougeoiement sur sa veste. Sans même réfléchir, David serra le poing autour de la détente. Il sentit le choc de la crosse contre son épaule ; une grosse ecchymose à cet endroit, demain, comme une demi-lune bleue tatouée sur sa peau. Il n'entendit même pas la détonation, car la fusillade était générale et faisait un bruit incessant qui ressemblait à celui de la pluie, mais il n'avait pas besoin de l'entendre. L'homme tomba, les aigles dorés s'éteignirent et David replongea à l'abri.

Alors que David tassait la charge dans son fusil pour la trente-huitième fois ce jour-là, l'homme qu'il venait d'abattre se mit à pousser des hurlements. Il supplia en sanglotant, il appela sa mère, son père et son frère, il leur demanda en gémissant pourquoi ils l'avaient abandonné.

David ferma les yeux et compta lentement et, quand il les rouvrit, ses mains s'étaient calmées et il put à nouveau respirer. Il enleva de son cou la croix qu'il avait prise au cavalier et enroula le cordon autour de ses doigts

de telle façon que la croix vienne se loger dans le creux de sa main contractée. Il fixa une amorce sur la cheminée et se mit à genoux.

Ce n'était pas du tout un homme qui était étendu là, une balle dans le ventre et en train de mourir dans la terre meuble devant le remblai, mais un garçon de quatorze ou quinze ans. Il portait une veste yankee et il était allongé, les jambes remuant faiblement dans son pantalon trempé d'urine. Sous lui, le sol était rouge et les mains qu'il gardait sur sa blessure au ventre étaient les mains d'un enfant.

La respiration de David se bloqua. Il se plia en deux derrière les fortifications, se prit les tempes entre le pouce et l'index et serra fort, comme pour comprimer les veines qui faisaient à nouveau cliqueter des élancements de douleur verte dans son crâne. De l'autre côté du remblai, le garçon appela une nouvelle fois son père et son frère. Il appela son chien, il appela sa mère. David se pinça les lèvres et cracha. Les mains tremblotantes, il posa son fusil. Puis il se mit debout. Le garçon le vit, il le regarda fixement à travers la fumée. Il remua les lèvres et leva ses mains couvertes de sang. Ses mains d'enfant.

David Abernathy devint conscient de ses jambes et de ses poumons. Il devint conscient d'un picotement sourd et engourdi dans ses mains, il devint conscient des rayons obliques rouge sang du soleil de cette fin d'après-midi, transperçant la fumée pour se poser comme d'étranges colonnes inclinées couleur rubis sur la terre qui ne cessait de trembler. Il entendit le crépitement des flammes orange et rouge dans l'herbe jaune et sèche, il entendit même le bruit que fait la fumée en se déplaçant sur l'air – comme le doux murmure d'une dentelle que tire dans une eau immobile et fraîche la main d'une mère qui aime son garçon.

La bouche du garçon s'anima, mais aucun son n'en sortit et il se mit à vomir des glaires sanguinolentes sur le devant de son uniforme trop grand pour lui.

Une nausée puissante et lasse souleva l'estomac de David et il se demanda si c'était du sang ou des larmes qui suintaient de ses yeux tellement la douleur dans sa tête était intense. La fumée lui irritait les poumons et lui desséchait la bouche, il sentait le sang battre rapidement dans tout son corps – dans ses tempes, ses bras, ses jambes, et dans les

petites veines derrière ses yeux, et il sentait le sang battre dans le lobe de ses oreilles.

Il respira profondément.

Le souffle frais et piquant d'une balle isolée lui frôla la joue comme le premier baiser léger d'une fille timide.

David prit une profonde inspiration.

Grimpant par-dessus le remblai lacéré par les balles, il s'élança et se mit à courir dans le champ et sur la route en direction du garçon. Tout en courant, il serrait au creux de sa main la petite croix qui lui pinçait la chair, provoquant une douleur particulière qui lui faisait du bien. De quelque part lui parvint la voix d'Abel qui l'appelait, mais David n'y prêta pas attention. Il continua à courir, conscient, tout à coup, de la sensation agréable que procurait la nouvelle chemise propre sur sa peau chaude, sa poitrine, ses bras et son dos où elle avait absorbé sa transpiration, et elle lui parut fraîche comme les serviettes humides que sa mère lui mettait sur le front, autrefois, quand il était cloué au lit par ses maux de tête, et tout à coup, David sut, au-delà de toute connaissance, au-delà de toute mémoire, comment on se sentait quand on était enfant et qu'on avait une mère aimante, quelle impression cela procurait de courir vers elle, toute douleur évanouie, désormais, dans l'herbe haute où elle se tenait, souriante, les bras grands ouverts. Une silhouette sombre, accueillante, dos au soleil. David exultait d'une joie qui annihilait les spasmes de douleur verte. Radieux, il courait, aussi vite que ses jambes pouvaient le porter, dans un halo flou, au cœur de la fumée carbonneuse.

Et finalement, ceci : un homme traverse la fumée en courant dans le champ et sur la route, il se précipite aux côtés d'un jeune garçon grièvement blessé près d'un haut mur de flammes. Cet homme jette sa veste en loques sur les épaules du blessé et il le soulève dans ses bras, délicatement, soucieux de ne pas répandre les intestins par le trou dans le ventre du garçon. Un autre homme crie dans sa direction et il se retourne, serrant toujours le garçon de façon protectrice comme s'il s'agissait de son propre fils ou de son propre fantôme adolescent, venu lui rappeler quelque chose qu'il avait oublié. Il se tourne pour faire face au canon et il les voit tirer sèchement sur le cordon et il n'a que le temps de lever une main avant de

disparaître, lui et le garçon qu'il porte, dans une bourrasque de métal brûlant. Sur l'herbe fumante, là où ils se tenaient, il ne reste qu'une traînée humide.

Et alors : un Rebelle efflanqué, le visage fatigué, avance en trébuchant, une blessure suintante au cou. Il trouve l'endroit où se tenait son ami, tombe à genoux. Il cherche dans l'herbe un moment, puis il lève une petite croix sculptée, comme s'il s'agissait d'une fleur rare. Il la met dans sa poche, se couvre le visage de ses mains, éclate en sanglots tandis que les balles passent en sifflant, laissant derrière elles un mince sillage diaphane, comme d'étranges fils d'araignées en suspens dans la fumée.

Regardez, vous ne pouvez pas vous en empêcher. Regardez, et vous verrez des hommes morts ou blessés, des hommes fracassés ou brûlés. Des hommes debout qui se battent, une sinistre détermination se lisant sur leur visage figé comme s'ils avaient découvert en eux des choses avec lesquelles il sera difficile de vivre, plus tard, et des hommes effrayés à en perdre la raison, étendus face contre terre, pleurant dans l'herbe. Des soldats de l'Union qui battent en retraite dans le champ des hurlements, et des masses de soldats des deux camps, étendus, serrés les uns contre les autres dans le fossé humide, entre les lignes, se passant et se repassant des bouteilles. Des fanions, des étendards et des drapeaux déchirés par les balles faisant tous flotter fièrement leurs couleurs vives au milieu de la fumée et des flammes. Dans les bois, de part et d'autre du champ, les drapeaux vert et jaune des hôpitaux de campagne que le vent fait onduler surgissent çà et là, attirant les blessés vers eux comme d'horribles fleurs héliotropes. Les chirurgiens sont au travail, les bras nus, leurs poings blancs serrant fort les poignées de leurs scies.

La fumée montait en grosses volutes noires visibles à des kilomètres à la ronde. Un cheval libéré d'un avant-train d'artillerie passa au galop près d'Abel en hennissant sur la route, la crinière en feu, les narines dilatées. Alors qu'il le regardait passer, Abel chuta à nouveau. Le soleil s'était assombri, comme si la nuit était tombée sur le champ de Saunders, et lorsqu'elle tomba pour de bon, des heures plus tard, elle tomba lentement, mais avec une infinie pitié.



Quand il se réveilla, il faisait nuit noire. Ses yeux s'ouvrirent progressivement et il resta longtemps étendu, à regarder le ciel obscur sur lequel se découpaient les branches, se demandant s'il était mort. Abel respira, cligna des yeux et après avoir réfléchi à la nature de la lumière et de l'obscurité un bon moment, il se redressa. S'adossant à un cornouiller en fleurs, il posa ses mains poisseuses sur ses genoux et laissa sa tête reposer contre le tronc. Les branches des arbres, les buissons et les plantes grimpantes traçaient des lignes à l'encre noire à la surface de la nuit tandis que la poitrine et les jambes d'Abel étaient parsemées de pétales clairs qui tombaient.

Il était loin derrière ses propres lignes et il ignorait comment il était arrivé dans cet endroit. Ça et là, dans les ténèbres, luisaient des cercles de lumière jaune pâle que projetaient tristement des lanternes couvertes d'un morceau de tissu. De temps à autre, une fusillade éclatait et les détonations résonnaient comme si quelqu'un déchargeait des planches quelque part, et, plus faiblement, il percevait le grincement humide des scies chirurgicales en action. Les hurlements perçants, en voix de tête, de ceux que les lames mutilaient. Le piétinement incessant des hommes égarés qui erraient d'un pas hésitant dans l'obscurité de la Wilderness.

Abel se remit péniblement debout et s'appuya contre le cornouiller. Des éclairs d'une douleur bleue comme de la glace lui traversaient la poitrine. Posant les mains sur ses genoux pour mieux reprendre son souffle, Abel ouvrit sa chemise et explora son torse du bout des doigts pour voir s'il avait été tué. Quand il trouva la blessure, il serra les lèvres entre ses dents avant d'insérer l'extrémité de son petit doigt dans l'entaille poisseuse située près de son cœur. Son ongle racla sa quatrième côte et il finit par retirer son doigt avant de palper délicatement tout le long de la blessure pour en déterminer la longueur. La balle avait traversé sa veste et sa chemise, puis elle avait éraflé le côté de sa poitrine sans le transpercer. Sa chemise, sur laquelle étaient venues se coller de la boue et de l'herbe jaune du champ de Saunders, avait séché sur sa plaie, formant un cataplasme gros comme le poing qui avait stoppé le saignement.

Appuyé contre l'arbre, Abel était pantelant. Il s'était mis à transpirer et de la bile lui était montée dans la gorge avant de redescendre. Ses yeux irrités par la fumée roulèrent douloureusement dans leur orbite, comme s'ils étaient secs, quand il les frotta avec ses index recourbés et sillonnés de coupures. Il avait perdu deux ongles à la main gauche et il se demanda si son pouce n'était pas cassé. Il en avait bien l'impression. Quand il essaya de se souvenir du visage de l'homme qu'il avait matraqué, l'image se déroba à lui, mais il voyait encore le regard de cet homme quand il était mort.

Il finit par faire un pas et s'écarter de l'arbre, mais la douleur le fit s'écrouler. Ayant repris la position assise, il se tâta la jambe droite et découvrit deux impacts de balles dans la hanche et dans la cuisse, constatant avec soulagement que ni l'une ni l'autre n'avait touché l'os. Sa hanche, comme sa poitrine, n'avait été qu'éraflée, mais lorsqu'il appuya sur l'arrière de sa cuisse, juste au-dessus du genou, Abel sentit la forme dure d'un corps étranger, la balle s'étant logée profondément dans le muscle.

À l'endroit où il était assis, à l'arrière des lignes, l'air était plutôt frais et pur. Abel l'absorba à pleins poumons, puis il se mit à souffler bruyamment et dut lutter contre la nausée. Une fois le malaise passé, il ouvrit les yeux et chercha son fusil à tâtons dans les ténèbres.

Sa main gauche toucha une jambe de pantalon, la droite se posa sur la poitrine d'un soldat – froide, poisseuse et immobile. Abel resta assis un moment sans bouger, laissant ses yeux s'adapter à l'obscurité. Quand il aperçut des silhouettes floues qui sortaient de la nuit, il comprit qu'il s'était réveillé dans une rangée de soldats morts, alignés là comme des traverses de chemin de fer au bord de la route. Un chariot prit lentement forme dans l'ombre, le bruit qu'il faisait permettant à Abel de le visualiser avant même qu'il ne puisse en distinguer le contour sombre ou sentir les chevaux. Le chariot s'arrêta près de la rangée dans laquelle se trouvait Abel et celui-ci vit deux Noirs descendre du siège sans se presser. L'homme blanc qui conduisait le chariot attachait les rênes au levier de frein, regarda tout autour, puis il baissa le bord de son chapeau sur ses yeux, croisa les bras sur son ventre et se mit à somnoler sur son siège. Un des deux Noirs alluma une petite lanterne et l'accrocha à un clou sur le côté du chariot avant de se diriger avec son compagnon vers le premier cadavre de la rangée et de le soulever par les genoux et par les bras. Alors qu'ils faisaient rouler le

premier corps dans le chariot, un engoulevent poussa son cri dans la nuit et les deux Noirs se figèrent, puis regardèrent autour d’eux l’air apeuré. Comme si le cri de l’oiseau annonçait le réveil des morts – leur ascension au royaume de la lumière, ou leur longue chute dans les ténèbres. Les deux Noirs observèrent un moment toute la rangée des morts, et s’ils virent Abel qui était assis au milieu des cadavres, ils n’en laissèrent rien paraître ; ils avaient vu des dizaines de morts contorsionnés dans toutes les positions imaginables évoquant la douleur, l’horreur et la peur, et ils reprirent donc leur tâche.

Abel se leva lentement et les attendit. Il les observa travailler et se dit qu’il s’agissait d’esclaves employés dans les champs, habitués depuis longtemps aux lourdes charges et à un labeur épuisant. Ni l’un ni l’autre ne parlait tandis qu’ils soulevaient les corps et les transportaient jusqu’au chariot, mais il n’y avait pas de respect non plus dans leurs gestes. Ils accomplissaient un travail, tout simplement. L’engoulevent lança à nouveau son cri, et quelque part, un homme poussa un hurlement, un seul, puis se tut. Les Noirs avançaient régulièrement dans la rangée – ils soulevaient, transportaient, faisaient rouler. Ils ne se regardaient jamais dans les yeux. Abel les sentait maintenant – la sueur qui luisait sur leur front et sur leurs bras, leur peur fétide, leur dégoût silencieux, ainsi qu’une autre odeur, plus douce, qu’Abel avait toujours associée à leur race et qui lui semblait être celle des feuilles humides en octobre.

Dans cette étrange et folle obscurité, les morts étaient trop nombreux pour qu’on puisse les compter, et tandis qu’il attendait au milieu d’eux, Abel se demandait si lui-même était mort ou bien vivant. Il craignait de baisser les yeux, de peur de voir, étendu à ses pieds, son propre corps criblé de balles. Il renifla profondément et sentit ses sinus moites vibrer doucement ; il sentit dans sa bouche le goût amer de créosote provenant des résidus de poudre et de fumée sur sa langue et sur ses dents. Il eut l’impression que sa langue était sèche et énorme. Il cracha dans sa main et toucha sa bave du bout des doigts, il prit conscience de l’air dans ses poumons, il appuya une main sur sa poitrine et sentit le battement rapide et puissant de son cœur.

L’engoulevent poussa son cri une fois de plus. Abel se passa la langue sur les lèvres et essaya de siffler. Une note douce et lugubre s’échappa de sa

bouche et resta en suspens dans l'obscurité, immobile et triste avant de s'évanouir. Les Noirs, qui se débattaient avec un corps à moitié décapité et souillé de ses propres excréments, s'arrêtèrent de travailler et jetèrent un regard craintif sur la rangée de soldats. Abel se passa à nouveau la langue sur les lèvres et fit un pas en arrière, s'écartant des morts pour s'enfoncer dans les ténèbres de la Wilderness. Il baissa les yeux vers l'endroit où il s'était réveillé. Son corps n'y était pas. De plus, il souffrait et se sentait mal, il était donc bien vivant. Laissant s'échapper l'air qu'il avait inspiré et retenu, Abel se retourna et s'éloigna lentement entre les arbres.

Il marcha longtemps. Il croisa d'autres hommes hébétés et perdus, allant, comme lui, au hasard. Abel les observa alors qu'ils poursuivaient leur chemin d'un pas mal assuré – les yeux inexpressifs, le visage inerte, les oreilles couvertes de croûtes de sang. Certains d'entre eux, blafards dans la nuit, semblaient frémir comme s'ils étaient atteints de la maladie de Parkinson et affectés de tremblements permanents. D'autres se traînaient en titubant ou étaient recroquevillés en position fœtale parmi les feuilles roussies et les broussailles carbonisées.

Cette nuit-là, les morts des deux armées se trouvaient éparpillés un peu partout. Sur son chemin, éclairé par de petits feux qui couvaient çà et là et la lueur lointaine de pâles lanternes, Abel vit des hommes tombés avec leur arme, figés dans les attitudes sévères de soldats tenant leur fusil, des hommes dont les poches avaient déjà été retournées par des voleurs qui se glissaient furtivement de l'ombre à un corps, pour regagner l'ombre tout de suite après. Des hommes dont la chair noircie par la poudre était déjà monstrueusement gonflée à cause de la chaleur. De nombreux feux continuaient de brûler dans la Wilderness et alors qu'il avançait en chancelant, Abel commença à distinguer les formes que cette lumière révélait. Des chevaux morts, des morceaux de chevaux morts, et maintenant, de plus en plus d'hommes morts qui gisaient en tas ou alignés partout dans les fourrés. Des feux illuminaient la voûte formée par les arbres, jetant une lueur jaune sur le ciel sombre et sans lune où les branches des arbres s'entremêlaient, noires comme des serpents. De petits tisserins, dont le nid avait été détruit par l'incendie, voletaient avec inquiétude et en silence dans l'obscurité, puis disparaissaient. Çà et là, des arbres entiers qui brûlaient se dressaient comme des phares, envoyant des bouffées de fumée

sur le plancher de la nuit. Lentement, le bruit se répandait à nouveau dans le monde et Abel entendait maintenant les plaintes des blessés, le grondement feutré des chariots dans le lointain et des hommes qui marchaient, les cris des égarés et des traumatisés, ainsi que les appels de ceux qui étaient à leur recherche. Il entendait des hommes prier Jésus, et quelque part, quelqu'un chanta un bout de chanson qu'Abel ne connaissait pas mais qui était pleine de colère et de tristesse et dont il se souviendrait à tout jamais. En plus de tous ces bruits, des coups de feu saccadés et enthousiastes, tirés par quelques sentinelles nerveuses, contribuaient à l'agitation nocturne.

Après avoir beaucoup marché, Abel s'assit péniblement sur un vieux tronc abattu par la mitraille pour se reposer. Il avait la tête vide et, malgré la chaleur et la fumée, il avait très froid. Des flammes tremblaient et Abel se frotta le visage de la tempe à la mâchoire, puis il cligna des yeux et regarda autour de lui à nouveau.

— Bon sang, le diable m'emporte... dit-il doucement.

Il venait de reconnaître les drapeaux de l'hôpital de sa division qui pendaient inertes et éclairés entre les arbres, et au-delà, les silhouettes fantomatiques des tentes des chirurgiens. Il jura à nouveau lorsqu'il aperçut d'autres rangées de morts, de blessés et d'hommes qui seraient bientôt morts, disposés comme les rayons d'une roue partant de chacune des tentes. Parmi les morts, non loin de l'endroit où Abel s'était assis, gisait O.W., la moitié inférieure de son visage emportée et sa langue rouge, si rouge, étalée sur sa gorge comme le nœud d'une cravate informe. Son tricorne était posé sur la couverture tachée près de son corps et son gros orteil portait une étiquette avec son nom, le comté et la ville d'où il venait.

Abel resta assis en silence. Peu à peu, d'autres bruits devenaient perceptibles et il se demanda sans trop y croire si ses tympanes n'avaient pas été crevés. Il se rendit compte que le grincement aigu qu'il entendait depuis une demi-heure n'était autre que le chant des scies actionnées par les chirurgiens sous les tentes. Ceux qui souffraient sous les dents d'acier impitoyables hurlaient comme des enfants, suppliant qu'on les laisse tranquilles, même si cela signifiait une mort certaine. En entendant cela, Abel se mit à transpirer et sa sueur lui donnait l'impression d'être crasseuse, et il sentit son estomac se soulever.

Au bout d'un moment, il se leva, s'approcha d'O.W. et baissa les yeux sur le corps de l'homme. Il se pencha et prit le tricorne. Après l'avoir épousseté du mieux qu'il pouvait, il posa le vieux chapeau de guerre sur ce qui restait du visage de son propriétaire et prit le temps de lui arranger ses vêtements et ses cheveux. Alors qu'il se relevait pour partir, Abel entendit Ned l'appeler, deux rangées plus loin, où les morts étaient alignés sous les branches d'un vieux chêne noir.

Abel s'avança avec précaution, passant par-dessus des hommes morts et d'autres en train de mourir. Chacun avait quelque chose de cassé qui ne pouvait pas être réparé. Quand il fut agenouillé près de Ned, il ne reconnut pas le garçon. Son visage rond comme une lune avait été brûlé par la poudre et tout le côté droit était tuméfié de la tempe à la mâchoire. On lui avait enlevé sa chemise et son corps était souillé de boue. Il n'avait plus de bras.

Ned était tête nue ; ses cheveux fins étaient tout ébouriffés et son épi faisait penser à la queue d'un coq. Quand il vit la façon dont Abel le regardait, il se mit à pleurer.

— Regarde ce qu'ils m'ont fait, sanglota-t-il.

Il essaya de se redresser de la couverture sale sur laquelle il était étendu, mais il n'y parvint pas.

Son bras droit avait été proprement sectionné au niveau du coude et le gauche avait été mal coupé à l'aisselle. Les chirurgiens avaient bâclé leur travail – de la colle de poisson avait été étalée en couches épaisses sur la chair rouge et boursouflée de ses moignons, mais la plus grande partie s'était détachée et était tombée dans la boue. Des morceaux de fil noir se dressaient comme de fines antennes et une petite esquille d'os acérée ressortait du trou destiné au drain de son moignon gauche. Ned se mit à haleter de douleur ou de peur et il essaya de toucher Abel avec des bras qu'il n'avait plus, puis il poussa à nouveau un cri.

— Nom de Dieu, Ned, souffla Abel.

Il tendit les bras et prit le visage du garçon entre ses deux mains. Il passa le gras de son pouce sur la bouche de Ned et lui demanda s'il avait soif.

— Oh, Seigneur, murmura Ned, roulant des yeux et faisant claquer ses lèvres. Oh, mon Dieu, oui.

Abel déboucha la gourde qu'ils lui avaient laissée quand il avait été mis dans la rangée des morts destinés au chariot. Délicatement, il souleva la tête

de Ned sur la paume de sa main et versa de l'eau sur les lèvres du jeune garçon. L'eau coula sur les côtés de sa bouche, mais il réussit à en avaler un peu. Abel reposa Ned et lui ébouriffa légèrement les cheveux car il ne savait pas quoi faire d'autre.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait pour toi, Ned ? finit-il par lui demander, s'efforçant de parler d'une voix assurée. J'veux dire, ces scies pour couper les os... ils t'ont donné quelque chose ? Pour la douleur ?

Ned déglutit et cligna des yeux. Il ouvrit la bouche puis la referma.

— Ils m'ont mis un chiffon sur le visage, murmura-t-il. Un chiffon blanc qui sentait comme un morceau... comme un morceau de canne à sucre. Ça sentait comme un bonbon. (Ned poussa un gémissement. Il déglutit avant de poursuivre.) Quand je me suis réveillé... quand je me suis réveillé, j'avais une de ces mouches énormes sur la figure. (Il roula les yeux.) J'ai voulu lever la main pour la chasser, mais j'ai pas pu. J'ai pas pu. (Il ouvrit grand la bouche, puis la referma et se mit à pleurer.) Abel, j'ai pas pu. J'ai pas pu l'atteindre. J'ai pas pu.

Abel détourna le regard. Il ne voulait pas que Ned voie son visage. Il essaya de ne plus écouter, de ne plus voir tous ces autres corps mutilés étendus partout, mais c'était impossible. Il essaya de se concentrer sur les lumières des innombrables feux qui brûlaient dans la nuit, mais les blessés et les morts ne se laissaient pas écarter au profit d'un bruit ou d'une image, et Ned continua.

— Cette mouche... cette satanée mouche. Elle s'est posée sur mon bras. Sur le bout. Je la sentais sur moi. Après, elle est revenue et elle s'est posée sur ma figure. Tu la vois, Abel ? Tu la vois sur moi ? Oh, mon Dieu, fais-la partir, Abel ! Fais-la partir !

Et Ned se mit à hurler. À hurler de peur, de douleur et d'indignation et il attira l'attention des mourants autour de lui. Ils levèrent la tête pour regarder le garçon qui se débattait, puis ils se recouchèrent sans rien dire.

Abel apaisa Ned en faisant quelques petits bruits avec la langue et en lui caressant le visage, et au bout d'un moment, le garçon finit par se taire. Il ferma les yeux. Il avait le souffle rapide et léger. Abel déchira un morceau du pan de sa chemise, renversa sa gourde sur le chiffon et se mit à nettoyer le visage de Ned avec l'eau fraîche, tout en lui parlant à voix basse sur ce ton réconfortant qu'un homme utilise pour calmer un brave chien qu'il faut

mettre à mort. Et alors qu'il rafraîchissait les tempes de Ned avec son chiffon humide, Abel repoussa la couverture qui couvrait le bas du corps de Ned et il comprit pourquoi les chirurgiens avaient bâclé leur travail sur ses bras.

Le jeune garçon baignait dans son sang qui s'étendait comme une aile sombre déployée à partir de son flanc, et quand Abel mit sa main au-dessus du ventre de Ned, à sentit la chaleur intense et malade d'une blessure mortelle. Elle saignait modérément, pourtant la couverture et le sol juste en dessous étaient gorgés de sang. Abel se demanda si c'était le rein ou les intestins, ou les deux, qui étaient tout déchiquetés à l'intérieur, puis il se dit que cela n'avait pas d'importance. Il pensa que les chirurgiens, les avant-bras enflés après tant d'efforts, complètement groggy après Dieu seul savait combien d'heures passées à faire leur travail, n'avaient découvert cette blessure mortelle qu'après lui avoir enlevé les bras et alors qu'ils avaient déjà commencé à recoudre les moignons. Jurant tout bas, Abel se détourna et se prit les tempes entre les mains. Quand il se retourna vers Ned, celui-ci avait les yeux ouverts, clairs et concentrés.

Il inspira.

— C'est moche ?

— Mon Dieu, Ned.

La voix d'Abel finit par se briser. Il regarda Ned puis leva les yeux vers les étoiles. Il ne put les voir.

— Un jour, dit-il à Ned, j'irai quelque part où je pourrai trouver les étoiles la nuit chaque fois que je le voudrai. (Il se passa la langue sur les lèvres et regarda Ned à nouveau.) Très bien, Neddy. Dis-moi ce que tu veux. Dis-moi ce que tu veux que je fasse et je le ferai.

Ned se passa la langue sur les lèvres également, cligna des yeux et posa le regard sur Abel. Il secoua la tête.

— Fais seulement ce que tu penses qu'est le mieux, Abel. Ça sera bien. (Il ferma les yeux.) Ça sera parfait.

Abel se pinça les lèvres, ferma les yeux et serra très fort les paupières. Il prit une inspiration et se releva. Il lui était impossible de prendre appui complètement sur sa jambe. Avec difficulté, il traversa l'épouvantable clairière et s'arrêta devant une des tentes où les chirurgiens étaient toujours à l'œuvre. Des silhouettes monstrueuses et démesurées s'agitaient sur la

toile crasseuse. Des bruits innommables lui parvinrent, des bruits qu'il entendrait dans ses cauchemars jusqu'à la fin de sa vie. Des hurlements et des grincements réguliers. Le léger cliquetis de la sciure d'os tombant dans un seau sous la table sur laquelle trois hommes forts en plaquaient un autre pendant que le chirurgien, tel un dieu païen couvert de sang, découpait des morceaux du malheureux, les ajoutant à un grand tas visqueux de jambes et de mains, de bras et de pieds qu'on enterrerait plus tard dans une longue tranchée peu profonde où ils seraient oubliés de tous, sauf de ceux qui les avaient perdus.

Des assistants allaient et venaient sans prêter attention à Abel. Au bout d'un moment, il cligna des yeux et regarda autour de lui. Il y avait une table tout près, sur laquelle étaient posés des récipients pleins d'une infecte eau rosâtre, des carrés de tissu à pansements, des bobines de fil et des instruments chirurgicaux. Des scalpels étincelants, de longues aiguilles délicates, des pinces et de petits ostéotomes, des lancettes, des ciseaux et, à une extrémité de la table, deux énormes scies sanguinolentes semblables à de grands sabres de dragons dentés.

Abel prit une profonde inspiration, réprima un haut-le-cœur et alla à l'autre bout de la table où se trouvaient une demi-douzaine de flacons en verre et quelques carrés de toile assez propre. Débouchant les bouteilles l'une après l'autre, Abel les renifla avec précaution jusqu'à ce qu'il trouve celle qu'il cherchait, il la glissa dans sa poche, prit un morceau de toile épaisse et retourna là où Ned agonisait.

Abel lui demanda comment il se sentait, mais Ned ne répondit pas, il battit simplement des paupières et regarda Abel les yeux grands ouverts. Abel lui donna un peu d'eau et Ned ferma les yeux. Abel respira à fond. Il respira et ouvrit la bouche comme s'il allait dire quelque chose, mais seul un bruit d'étranglement s'échappa de ses lèvres et il se tourna un instant pour se reprendre. Il sortit le flacon de sa poche et le posa à côté. Il se versa de l'eau fraîche sur les mains et passa les doigts dans les cheveux de Ned. Celui-ci poussa un soupir et il fut parcouru d'un long frisson. Abel regarda le visage de Ned, puis il se mit à lui chanter sa berceuse. Sa voix était douce et agréable, et Abel sourit tout en chantant. Les hommes qui étaient encore en vie tout autour cessèrent de gémir autant qu'ils le pouvaient pour entendre Abel chanter. Abel chanta pour eux, il chanta pour Ned et son

regard ne quittait pas celui du garçon pour lui faire comprendre qu'il ne devait pas avoir peur, et pendant ce temps, il ouvrait le flacon et imbibait le morceau de tissu de son contenu.

Au bout d'un moment, Ned ferma les yeux. Son visage se détendit. Il prononça quelques mots, mais d'une voix inaudible, comme s'il était déjà très loin, et Abel ne sut jamais ce qu'il avait dit. Abel continua à chanter et couvrit le nez et la bouche du jeune garçon. Les yeux de Ned s'ouvrirent alors qu'il essayait de se relever, puis ils se refermèrent pour ne plus jamais se rouvrir.

Abel couvrit le visage du garçon d'une couverture, puis il se redressa et s'en alla. Ses mains, doigts écartés, étaient tendues devant lui comme s'il voulait repousser quelqu'un et ses épaules étaient secouées de tremblements. Il prit une longue et profonde inspiration qui le fit souffrir terriblement, et, s'enfonçant dans la Wilderness obscure, trouée çà et là par la lueur des flammes, il s'éloigna de cet endroit sans se retourner.

Abel poursuivit sa route en titubant à travers la forêt. Il vit des choses cette nuit-là qui le hanteraient le restant de ses jours. Il vit un soldat yankee attaché à un gros chêne, la gorge tranchée, il vit un jeune tambour yankee étendu mort près de son instrument, sans la moindre marque sur le corps. Abel vit trois hommes qui s'étaient suicidés et un homme pendu à la branche d'un pin gris tandis que son uniforme bleu était soigneusement plié et posé sur un tronc voisin. Il trouva sur son chemin un tuba abîmé, abandonné au milieu d'un petit cours d'eau marécageux, et il aurait été incapable de dire, tant ils étaient nombreux, combien de chevaux en liberté il avait rencontrés. Il continua à marcher et il finit par déboucher dans une petite clairière tapissée de mousse. Il s'assit à la lisière et ferma les yeux.

Un faible cliquetis et un crissement lui parvinrent de l'autre côté de la clairière, ainsi que le bruit étouffé d'une toux étranglée. Marmonnant pour lui-même, Abel se leva et jeta un coup d'œil. Un homme était affalé au pied d'un vieil érable négondo à l'écorce ravinée. Son havresac s'était déchiré et ses papiers et tous ses objets s'étaient éparpillés sur ses genoux et autour de lui. C'était un soldat de l'Union aux cheveux blond filasse, et il était moribond. Il avait des balles dans les deux genoux et il était impossible de dire quelles étaient ses autres blessures. Il avait des plaies et des brûlures au

visage et, sans que l'on pût dire exactement comment, il avait perdu les deux yeux. Pourtant, il était encore en vie et il tenait un pistolet qu'il pointait au jugé, mais Abel se trouvait bien dans sa ligne de mire.

Abel se passa la langue sur les lèvres et cracha. Le Yankee ne pouvait pas le voir, mais Abel fit des gestes d'apaisement avec les mains.

— Doucement, dit-il sans élever la voix. Allons, détends-toi et reste calme.

— Qui est là ? s'écria le blessé. Qui est-ce ?

Il gardait la bouche ouverte et sa lèvre supérieure était humide. Quelque part, pas très loin, un homme poussa un hurlement puis se tut.

— C'est personne en particulier, répondit Abel. Rien qu'un gars blessé, tout comme toi.

Au son de la voix d'Abel, le Yankee fit feu. Abel s'assit brutalement. Il avait senti une violente secousse dans la manche gauche de sa chemise et il tourna la tête pour voir qui l'avait agrippé. Il n'y avait personne, et un moment après, Abel s'affaissa complètement. Il resta étendu sans bouger, regardant vers les étoiles, mais il n'y en avait toujours pas et il ne vit que de longues traînées rouges frémissantes qui barraient le ciel. Derrière lui, Abel entendit le Yankee expirer – un faible bruissement de ses vêtements et un bruit étouffé, encore plus faible, quand le pistolet tomba sur la mousse.

Quelques instants plus tard, Abel se releva péniblement et jeta un coup d'œil là où l'homme venait de mourir. Pinçant sa lèvre supérieure entre ses dents, il baissa les yeux sur son bras. Un long gant de sang lui couvrait la main et l'avant-bras. Il ne pouvait plus remuer les doigts, ni plier son bras qui paraissait tomber complètement de travers le long de son corps. Il se mit debout tant bien que mal et tituba jusqu'au Yankee. Ce n'était qu'un jeune garçon d'une vingtaine d'années et il y avait de la place pour deux au pied de l'érable, alors Abel s'assit près du mort. Il étendit les jambes. Il inspira profondément. Souffla.

— Très confortable, dit-il.

Le havresac du soldat était tout près de la cuisse d'Abel et il en explora le contenu. Sa main droite en bon état se referma sur un carré de métal entouré de papier et quand il le sortit du sac, il vit que c'était une photographie sur ferrotipe dans un boîtier fermé par un couvercle et enveloppé dans la dernière lettre du soldat destinée à sa femme. Sur le

couvercle en métal était gravée la croix du cinquième corps de l'Union et la lettre était tachée de sang. Maladroitement, Abel parvint à ouvrir le boîtier et découvrit à l'intérieur l'image de la femme et de la fille du soldat. Il déglutit. Des fourmillements douloureux commençaient à remonter le long de son bras fracassé, et l'espace d'un instant, il pensa aux tentes des chirurgiens et à Ned. Il ferma les paupières et secoua la tête. Baissant les yeux, il commença à lire la lettre.

Le 5 mai
Catherine Schwartzenbach
Grape Glen, Pensyl.

Ma Catherine bien-aimée,

Nous avons levé le camp hier – là où nous avons vécu ces trois derniers mois, comme tu le sais. Nous avons pris tout de suite la direction du sud. Destination Richmond, une fois de plus, c'est du moins ce qu'ils disent. Ce matin, j'ai vu le général Grant. Il n'est pas vraiment impressionnant, mais on dit que c'est un bon général et c'est ce qu'il nous faut si nous voulons que ces combats cessent et redevenir une Nation unie, alors j'espère qu'ils ne se trompent pas et que c'est vraiment un bon général.

Je crois qu'aujourd'hui, il va y avoir une grande bataille. Quand je regarde, je peux voir les Rebelles juste en face. Il y a un petit champ ici et le soleil brille sur l'herbe jaune, c'est très joli. Les Rebelles sont de l'autre côté et on peut les entendre comme s'ils étaient juste à côté de nous. Je pense que ce sont tous des types bien, et je n'ai pas honte de dire ça. Beaucoup de soldats pensent comme moi et ce n'est pas les Rebelles qu'ils haïssent, mais la guerre, parce que c'est une mauvaise chose qu'on ne peut que détester. Catherine, ma bien-aimée, il n'y a pas de mots pour décrire les choses que j'ai vues, et s'ils existaient, je ne les utiliserais pas, car je ne veux pas que tu saches ce que j'ai vu. Elles sont si terribles. Mais pas les Rebelles. Ils sont américains tout comme nous, seulement ils sont dans l'erreur, et la guerre est dure et horrible dans ses conséquences, mais elle est nécessaire pour sauver et préserver l'Union. Tu m'as déjà entendu

exprimer cette opinion, et j'en suis toujours convaincu. C'est dur de tuer un homme, et triste, aussi, parce que ce sont nos frères et chaque fois qu'on les voit attaquer, nous sommes fiers de les voir se lancer à l'attaque. Même quand on nous dit Feu ! Feu ! et qu'on les voit tomber, nous sommes fiers quand même, parce qu'ils sont comme nous, sauf qu'ils sont dans l'erreur. C'est difficile de parler de ça, mais c'est vrai.

Mon ami Harding, dont je t'ai déjà entretenue dans mes lettres, vient du territoire de l'Oregon et il m'a parlé du Pacifique bleu et des arbres de là-bas. Il dit que tout est vert et beau et qu'il faut seulement se lever le matin pour vivre comme un coq en pâte.

Et il y a des montagnes et de nobles Indiens et si peu de monde que tu pourrais marcher toute la journée sans rencontrer un seul voisin. Je pense maintenant que si le Seigneur, dans sa grande sagesse, juge bon de m'épargner, nous devrions partir là-bas quand je serai démobilisé. Je ne veux plus voir les endroits où je suis passé et ces endroits sont partout dans notre pays. Harding dit que les forêts là-bas sont plus grandes et plus vertes qu'ici et que les arbres sont trois fois plus grands qu'ici, et j'aimerais vraiment voir ça. Harding dit que la nuit on peut voir des étoiles à l'infini.

J'aimerais vraiment quitter ces endroits où nous avons combattu, alors promets-moi d'y penser et écris-moi vite ta réponse. J'aime tellement tes lettres et je ne t'ai jamais dit que je [\(6\)](#)

Ma bien-aimée, les officiers nous appellent maintenant et ton mari doit partir accomplir sa tâche. Est-ce que tu as reçu l'argent que je t'ai envoyé ? Avec la bénédiction de Dieu, je serai bientôt de retour chez nous et je prie tous les jours pour qu'Il vous protège, toi et notre bébé. Je pense à toi chaque minute de chaque jour. Je t'aime chaque jour davantage. Embrasse notre bébé pour moi.

Ton mari qui t'aime,
Henry

Près d'Henry Schwartzenbach, Abel Truman serra le poing droit, le porta à sa bouche et se mit à pleurer. Au bout d'un moment, il se leva et quitta la clairière.

OceanofPDF.com

Avant de s'endormir

1899

BIEN avant le soleil, c'est la puanteur qui le réveilla. À dire vrai, l'odeur nauséabonde ne l'avait jamais laissé vraiment dormir, et le soleil, ce matin-là, n'était guère plus qu'une faible lueur grise qui ne diffusait aucune chaleur, pourtant Glenn Makers fut tout de même surpris d'ouvrir les yeux en clignant des paupières devant les rayures pâles du jour qui entraient chichement par les fissures dans le toit des latrines.

Une fois debout, il s'appuya contre la porte, en face du trou, puis il se frotta les yeux. La chaîne entre les fers qui lui emprisonnaient les poignets tinta doucement dans le silence du matin. Makers marmonna tout bas et agita la main droite comme pour en faire partir la douleur. Un cliquetis métallique dans cette obscurité confinée. Tenant son poignet droit dans sa main gauche, il leva sa peau sombre dans le peu de lumière qui pénétrait à l'intérieur pour étudier ses doigts de près, à la manière des femmes élégantes de la bonne société. L'ongle de son annulaire avait été arraché, il était probablement resté accroché à une boutonnière ou à quelque fil qui pendait de la chemise de Farley quand Makers s'était battu avec cet individu avant de l'étendre pour le compte, l'après-midi précédent. L'examen du morceau de chair douce et rouge entraîna l'inspection de ses autres blessures et Makers fit la grimace lorsqu'il toucha les bosses qu'il avait sur la tempe et la pommette. Il repensa à la grosse bague en turquoise de Farley, étincelante dans la lumière, et il fit à nouveau la grimace.

Mais apparemment il n'avait rien de cassé et, en grognant, Makers s'avança jusqu'au trou et pissa dans le noir pestilentiel. Le bruit des éclaboussures n'était pas assez lointain pour le mettre à l'aise et il détourna le visage des relents tièdes qui montaient avec la lumière du jour. Les odeurs des autres, indices de nourritures étranges, de comportements étranges. Rapidement, il sentit des picotements dans les yeux et il essaya sans grande conviction d'ouvrir la porte, mais elle était toujours fermée à clé. Dans l'espoir de trouver un sac de chaux vive, il fouilla parmi les chiffons pleins de graisse et les vieux bidons de peinture, mais il n'y avait

rien, alors il s'assit dans un coin, les deux mains couvrant le bas de son visage.

Cela faisait presque une heure qu'il était réveillé lorsqu'il entendit le piétinement, le cliquetis métallique et les grincements d'un chariot tiré par un cheval dans la cour. D'après le train du cheval, il sut que c'était son propre attelage, et les grincements lui rappelèrent qu'une fois rentré chez lui il lui faudrait graisser les essieux avant que le froid ne descende des montagnes. Une clé tourna bruyamment dans le cadenas, et quand la porte s'ouvrit, Makers se tenait en travers du chambranle. Il prit une grande bouffée d'air frais et souffla. Au bas de la marche, le shérif Henry Lee Jensen leva les yeux vers lui en plissant les paupières, puis il se détourna pour cracher une longue giclée de jus brun de sous sa moustache jaunâtre. Le shérif posa le talon de sa botte sur la marche pour bloquer le passage de Makers, puis il enfonça les deux pouces dans ses poches arrière. Levant le regard un peu plus, il examina Makers de la tête aux pieds pour le jauger.

— Faut que tu te mettes bien dans la tête que la seule raison pour laquelle je te laisse sortir si tôt, c'est que j'ai besoin d'aller aux chiottes, dit-il avec bonhomie.

— Et toi, tu peux être sûr qu'après être resté toute une nuit enfermé avec ton odeur infecte, je suis dévoré par le remords, répondit Makers.

Il montra ses mains enchaînées. Jensen regarda les deux énormes poings serrés levés en l'air entre eux. Le shérif plissa à nouveau les yeux, ouvrit les fers et s'écarta du passage.

— J'imagine que je devrais te dire de fermer ta grande gueule d'Africain, lui dit-il. Mais je me vois pas te boucler à nouveau au cas où tu réagirais de manière inappropriée.

Il était venu avec le chariot de Makers et Emerson attendait tranquillement, son souffle formant un panache blanc dans l'air froid du matin. Makers s'en approcha et laissa sa main courir le long du cou et de l'épaule du cheval, et il resta près de sa tête pour pouvoir respirer les exhalaisons de l'animal. Une bonne odeur provenant d'un autre monde, un monde plus propre. Il en aspira les effluves champêtres comme si eux seuls pouvaient le revigorer, puis il se pencha pour regarder dans le chariot, passant en revue les caisses et les sacs qui y étaient entassés. Ensuite, il en sortit sa veste.

— Tout est là, ton équipement et tes marchandises, t'inquiète pas, dit le shérif. Je sais que t'as fait tes provisions pour l'hiver et j'ai pas particulièrement envie de te revoir en ville plus tôt que nécessaire, alors j'ai fait pour ton chariot ce que j'ai fait pour toi, je l'ai enfermé à double tour pour la nuit.

Makers hocha la tête et enfila sa veste.

— Tu aurais au moins pu me donner ça, fit-il remarquer en arrangeant la chemise sous la veste et en tirant les manches. On est presque en novembre. Fait pas chaud.

Jensen haussa les épaules.

— Y a un tas de choses que j'aurais pu faire, répondit-il. J'aurais pu être le genre de gars, le genre d'homme de loi, qui pendrait un nègre simplement parce qu'il a osé porter la main sur un Blanc.

Il se pencha et cracha à nouveau, puis il ramassa un caillou dans la boue à ses pieds et le fit rouler distraitement entre ses mains.

— Et même, poursuivit-il, j'aurais pu être le genre d'homme qui couperait les couilles d'un nègre simplement parce qu'il a osé regarder une femme blanche, et parlons pas de celui qui aurait osé en épouser une. (Il haussa à nouveau les épaules.) Des types comme ça, y en a des tas dans le coin.

— Fais gaffe, l'avertit Makers. Fais attention à la façon dont tu me parles.

Jensen se pinça les lèvres, puis il acquiesça.

— D'accord, dit-il. D'accord. Tu as raison, je suis désolé. Mais même si on est pas en Géorgie, ici, ou quel que soit le foutu coin d'où tu viens, si tu planques pas ton cul, Glenn, ou si tu la boucles pas, tu vas vite t'apercevoir qu'y a pas tant de... comment on dit déjà ?... de différences philosophiques entre ici et là-bas.

Makers observa le shérif un long moment avant de se hisser dans son chariot. Fermant le poing sur le levier du frein, il demanda :

— C'est une menace ? Ou est-ce que t'es en train de me demander de te remercier de m'avoir enfermé dans les chiottes toute la nuit ?

Jensen cracha et essuya sa lèvre humide tachée de brun du revers de la main.

— Ni l'un ni l'autre, dit-il en secouant la tête.

Il enfonça à nouveau les pouces dans ses poches arrière et leva son visage maigre vers le ciel, comme pour lire dans le brouillard quel temps à allait faire dans la journée. Sous le bord rond de son chapeau, son regard revint se poser sur Makers.

— Non, monsieur, poursuivit-il. Ce que je veux dire, c'est que quand on a des rapports avec des ignorants, quand on prête l'oreille à des ignorants, il faut s'attendre à ce qu'ils se comportent comme des ignorants. Qu'ils parlent comme des ignorants. Et l'ignorance, mon gars, c'est pas ça qui manque, où qu'on aille. Un type intelligent et instruit comme toi devrait le savoir.

Makers posa les pieds sur la caisse située sous le siège et prit les rênes. Emerson se mit à piétiner d'impatience et dressa les oreilles. Makers examina ses bottes.

— Ces Chinois, ils s'en sont bien sortis ? finit-il par demander.

Jensen fronça les sourcils et fit la grimace.

— Ils ont quitté la ville il y a deux jours. Le jour où t'as pointé tes fesses.

Makers hocha la tête.

— Farley disait des choses. Je me suis dit qu'il allait peut-être leur causer des ennuis.

Le shérif eut un sourire en coin et secoua la tête.

— Après ce que tu lui as fait ? J'ai même pas encore entendu dire qu'il s'était réveillé. Et sans lui, les autres types, c'est des broutilles. (Le sourire de Jensen s'effaça et il regarda Makers, l'air sérieux.) Je savais pas que t'avais rencontré ces Chinois.

Makers eut un mouvement d'épaules. De sa main libre, il enleva un éclat de bois du levier.

— Je leur ai dit de s'arrêter chez nous avant d'essayer de passer le col. Espérant qu'Ellen pourrait leur faire entendre raison. Si elle y arrive, tu les verras revenir en ville d'ici un jour ou deux. Et là, tu auras intérêt à surveiller Farley.

Jensen acquiesça.

— Il neige déjà là-haut ?

— Pas par chez nous, mais d'après ce qu'on voit depuis notre porche, je dirais qu'il y en a jusqu'à la lisière des arbres, maintenant. Et il a déjà gelé à pierre fendre.

Le shérif hocha la tête plusieurs fois.

— Alors, ils feraient mieux d'attendre le printemps pour essayer de passer. (Il soupira.) Avec eux ici, je vais avoir du boulot tout l'hiver.

L'air pensif, Makers enfonça la langue dans sa joue. Après un moment de réflexion, il remua sur son siège et dit :

— Peut-être qu'on pourrait les héberger. Faut voir ce qu'ils ont comme équipement, mais il faudra peut-être que je redescende en ville.

— Bon, fais ce que tu penses être le mieux, dit Jensen, avant d'esquisser un sourire rêveur et d'ajouter : Bon sang, ce qu'elle était belle, cette gosse.

— Ça, c'est vrai, dit Makers. Une bien mignonne petite fille. (Avec un large sourire, il dit au shérif :) Mais écoutez-moi ça. Qui aurait cru t'entendre parler comme ça ?

— Va te faire foutre, dit Jensen en plaisantant.

— Comment va Farley ? demanda Makers. Je ne pense pas l'avoir tué.

Le shérif sourit et agita une main en l'air.

— Nom de Dieu, grogna-t-il. Tu dois avoir sacrément foi en mes capacités de maintien de l'ordre si tu crois que j'aurais pu empêcher qu'on te pende, ou pire encore, si tu avais tué cet abruti.

Il poussa un autre grognement, se racla la gorge et envoya une énorme masse glaireuse dans les broussailles.

— Nan, dit-il. Farley n'est pas mort. Je te l'ai dit, je suis pas sûr qu'il soit déjà réveillé, mais il est juste un peu abîmé. Peut-être un poil plus que toi. Quand même, je suis pas mécontent que tu passes pas l'hiver ici, en bas. Ça va lui donner le temps de se calmer et d'oublier tout ça.

— Un homme comme lui n'oublie jamais rien, répondit Makers.

Il se cala sur le siège et desserra le frein. Relevant son chapeau d'un coup de pouce, il fit claquer sa langue et Emerson commença à avancer, mais le shérif fit un pas et empoigna le collier.

— Faut que je sache, Glenn, dit-il. Qu'est-ce qui a déclenché tout ça ? Pour mettre dans mes dossiers.

Makers haussa un sourcil.

— Tu tiens des dossiers ? Je savais même pas qu'ils t'avaient appris à lire.

— Bon, d'accord. Eh ben, je vais te le dire : va te faire foutre, salopard d'Africain. Voilà. Tu vas essayer de me casser la figure, maintenant ?

Makers secoua la tête en souriant.

— Nan, dit-il. Pour cette fois, je laisse passer.

— Alors, peut-être que je devrais le dire encore une fois. Rien que pour me consoler de te libérer si vite.

— Ça pourrait se comprendre.

— Glenn. (Le shérif le regarda avec insistance.) Qu'est-ce que cet abruti a dit pour te faire réagir comme ça ? Quelque chose au sujet de ces Chinois ?

Makers secoua la tête et baissa les yeux vers lui. Il se gonfla les joues et souffla, puis il leva le regard vers la route qui s'enfonçait, sombre et boueuse, entre les arbres verts, en direction des monts bleutés des Olympics déjà coiffés de neige. Elle l'attendait et il était en retard. Il était toujours en retard et elle se rongait toujours les sangs. Derrière lui, au-delà du rideau de forêt, Makers entendit la ville qui s'animait – il entendit les mères qui appelaient leurs enfants avec tendresse pour les tirer du sommeil, les poules qui caquetaient en recevant leurs grains du matin, les sabots qui piétinaient les chemins boueux au milieu de la verdure luxuriante, et au loin, le coup de sifflet strident de la scierie, là-bas, sur le port.

— Il l'a traitée de *mudshark* (7), Hank, finit-il par dire.

Le shérif se pinça les lèvres.

— C'est tout ?

Makers le regarda à nouveau, durement, cette fois-ci, et toute trace de sourire avait disparu de son visage.

— C'est comme ça que les autres l'avaient appelée.

— Ah, merde, Glenn, dit Jensen. Tu sais bien que Farley n'avait rien à voir avec tout ça. C'est une brute, ça c'est vrai, mais il ferait pas ça à une femme.

Makers abaissa le bord de son chapeau pour se protéger les yeux d'un jour où le soleil était toujours absent. Il lâcha :

— Ça m'est égal. Je ne veux pas entendre ça, Hank. Je ne peux pas le supporter.

Le shérif se caressa la moustache. Il leva les yeux vers Makers.

— Comment va Ellen, ces temps-ci, Glenn ?

Glenn Makers pensa à elle, qui était en train de l'attendre. L'éclat luisant de la vraie peur au fond des yeux. Il finit par hausser les épaules et secouer la tête.

— Elle ne sera plus jamais la même. Sa blessure est trop profonde. (Il prit une longue inspiration et jeta un coup d'œil au ciel brumeux.) Allez, maintenant, lâche mon cheval.

Il fit claquer sa langue et le cheval, le chariot et son conducteur s'engagèrent sur la route bourbeuse qui s'enfonçait dans le vert des arbres.

— Hé, shérif, lança Makers juste avant de prendre le premier virage.

— Quoi ?

— Tu devrais faire attention à ce que tu manges, tu sais. Tes chiottes, c'est une abomination.

D'un air désinvolte, Jensen le gratifia d'un geste grossier et Makers se mit à rire, lui fit signe de la main et disparut sur le chemin étroit entre les arbres menant chez lui. Où elle était en train de l'attendre. Où elle l'attendait depuis deux jours de plus que ce qu'il avait prévu.

Deux nuits après avoir quitté la côte, Abel Truman était tapi, tout endolori et frigorifié, dans la forêt sombre, parmi les branches mortes d'un épicéa tombé, à une cinquantaine de mètres de leur feu de camp. Les souches déchiquetées et à vif et les troncs brisés, là où la grande tempête de l'année précédente avait laissé dans son sillage un large secteur dévasté, étaient éparpillés sans le moindre semblant d'ordre dans l'obscurité des bois. Les arbres abattus étaient déjà enveloppés de mousse et parsemés de jeunes pousses tandis que la nature s'activait pour se les réapproprier. Willis et l'Indien Haïda étaient accroupis comme des singes de chaque côté du feu, les avant-bras posés sur l'extrémité de leurs genoux, les doigts écartés vers les flammes ; on aurait dit qu'ils cherchaient à saisir et à retenir le peu de chaleur qu'elles dégageaient. Leur respiration faisait de la vapeur et, malgré son âge avancé, Abel avait encore des yeux suffisamment bons pour voir le

jeu d'ombres et de lumières sur le visage allongé de l'Indien. De temps à autre, ils échangeaient un mot ou deux alors qu'ils se passaient une bouteille, mais Abel ne pouvait pas comprendre leur conversation à cause de la distance. À intervalles plus ou moins réguliers, il entendait aussi le grognement sourd du chien, mais les ténèbres au-delà du feu l'empêchaient de l'apercevoir. Abel le situa derrière, dans les arbres, dans l'obscurité de la nuit qui avait envahi la forêt. Il se demanda si l'animal avait déjà senti sa présence, puis il se dit que ce n'était pas le cas.

Il n'y avait dans le ciel qu'une demi-lune et la nuit étoilée était claire et bleue. Un froid argenté et éclatant était tombé sur la terre. Les flammes de leur feu dansaient comme des fantômes de flammes et les deux hommes n'étaient que des silhouettes dans le noir. Des bandes d'ombre leur striaient le visage et des cheveux de sorcière pendaient en grosses touffes des branches basses, si bien qu'ils avaient l'air de trolls accroupis dans une grotte. Abel les observait depuis le crépuscule, et il commençait à se faire tard, maintenant, pour qu'un vieil homme traîne comme ça dans les bois en hiver. Il serra le poing devant sa bouche et souffla dessus pour réchauffer ses doigts glacés. De temps en temps, il sentait la nausée monter en lui – des vagues brûlantes et salées venaient se briser au fond de sa gorge, et il devait faire de gros efforts pour ne pas tousser. Quand il leva sa main pâle dans l'obscurité devant ses yeux, il vit qu'elle tremblait et il était incapable de l'en empêcher. Abel renifla doucement et frotta son menton sans barbe qui commençait à piquer. Prenant une profonde inspiration, il souffla lentement et se dit que c'était novembre.

Après que les Indiens l'eurent quitté sur la plage, Abel avait éteint d'un coup de pied ce qu'il restait du feu, il avait mangé les tranches de saumon, enterré les arêtes, puis il était entré dans la forêt. Il avait marché sur la terre nue et il avait marché sur un tapis rouge d'aiguilles de pin. Mis à part le vent jouant dans les arbres qui grinçaient, tout était silencieux. À un moment donné, Abel entendit un aboiement furieux, très éloigné et très faible, mais quand il s'arrêta pour prêter l'oreille, tout ce qu'il perçut, ce fut les bavardages des écureuils dans les branches. Ça et là, sur le bord de la piste, de petits tas de pierres avaient été érigés tous les kilomètres à peu près, pour aider les voyageurs à ne pas quitter le sentier et à mesurer les

distances. Vers la fin de l'après-midi, Abel avait compté une dizaine de ces bornes et était tombé sur leur campement de la nuit précédente.

La petite clairière était située juste à l'écart de la piste et Abel l'avait traversée prudemment avant de s'accroupir près des restes de leur feu. De petits morceaux de bois étaient disposés en croix et fumaient encore dans un cercle de gros cailloux noirs de suie. Les cendres étaient encore chaudes. Grises et minces comme du papier, elles s'envolèrent en tourbillonnant comme de joyeuses particules de poussière quand Abel y plongea la main à la recherche d'une petite braise encore ardente. Tout était éteint et quand il porta les doigts à son nez, il sentit l'odeur du sang brûlé et de la graisse fondue, et il découvrit rapidement des os humides de lièvre dans les fourrés.

Il trouva l'endroit où ils avaient fait leurs besoins et celui où ils avaient attaché le chien à un épicea. Les traces de l'animal encerclaient l'arbre, la mousse était arrachée, l'écorce avait été grattée et les broussailles tout autour complètement piétinées. Le vieil homme respira profondément et repartit sur la piste.

À un moment donné, au cours de cette longue journée, il s'aperçut qu'il ne sentait plus l'océan. L'odeur du sel, du sable humide et du varech en décomposition, avait disparu, remplacée par des brises qui se faisaient plus fraîches à travers les branches et les faibles relents de la pourriture de l'humus, où les choses mortes et celles qui venaient de mourir se décomposaient sur le sol spongieux et moussu. L'éclair d'un souvenir importun lui rappela la terre meuble et les feuilles mortes du champ de Saunders, et il sentit sur sa langue le goût de brûlé qui lui était resté des batailles d'antan. Ce passé n'était pas le bienvenu. La mort de David, celle de Ned, privé de ses bras. Abel renifla et cracha par terre, puis il se pencha en avant, sa bonne main sur son genou pour reprendre son souffle. Au bout d'un moment, il se redressa et repartit.

Cette nuit-là, Abel campa juste à l'écart de la piste, près d'un torrent où l'eau était vitreuse comme un lait glacial. Il dormit assis, adossé à un rocher lisse, et il ne fit pas de feu. Avant de s'endormir, il scruta un moment le ciel qui s'étendait au-dessus de lui, sombre et piqué d'étoiles, et où seules quelques mèches aériennes de nuages s'effiloçaient à l'est, là où les montagnes dressaient leurs masses noires. Il essaya de dormir mais il ne

pouvait pas car la compagnie du chien lui manquait, il resta donc éveillé encore longtemps, se rappelant la nuit où l'animal était apparu.

Le chien était sorti de la forêt par une nuit froide, quatre ans auparavant. Le mois de la nouvelle année, alors que le temps était rude et agité. Une pluie givrante et un vent frigorifiant. Pourtant, il y avait des trouées dans les nuages qui laissaient entrevoir des étoiles glacées, alors qu'Abel était recroquevillé sur le sable humide, près de son feu. Le givre formait des écailles sur les pierres et le froid lui faisait mal aux mains tandis qu'il vidait un saumon rouge de taille moyenne pour son dîner. Il ne l'entendit pas approcher, mais il prit tout à coup conscience de sa présence. À un moment, il n'y avait que la piste brune, déserte, qui passait entre les rochers, longeait les amas de bois flotté pour se perdre dans les arbres enténébrés, et l'instant d'après, le chien était là, sur cette même piste. Haletant, les yeux rouges du reflet des flammes. La lumière dansante provoquait des chatoiements jaunes sur sa fourrure blond-roux.

Abel posa son poisson. Il se leva lentement, les yeux écarquillés et soudain pris de tremblements. Il en restait bouche bée. Ses mains luisantes et rouges pendaient, inertes, le long de son corps, ressemblant elles-mêmes à deux poissons dépouillés. Il ne savait plus à quand remontait la dernière fois qu'il avait vu un chien. Il resta immobile. Il respirait à peine. Le chien, lui, se tenait juste à l'orée des bois, tout au bord du halo de lumière projeté par le feu. Sa respiration faisait de la fumée autour de son museau et il leva une truffe frémissante pour sentir l'odeur d'Abel. Puis il renifla le sol comme pour s'assurer des rochers, du sable et des aiguilles de pin saupoudrées de minuscules pointes de glace. Quand le chien se décida à avancer, Abel vit qu'il boitait et qu'il avait une importante blessure ronde sur la cuisse, toute rouge et recouverte d'une croûte.

Le chien s'approcha en sautillant, par à-coups, et il s'arrêtait de temps en temps pour sentir une pierre, un bout de terrain, ignorant Abel consciencieusement, comme si celui-ci était indigne de sa légitime attention. Et Abel resta planté là, la respiration si faible que ce n'était presque plus du tout une respiration digne de ce nom. Le chien vint à lui dans la lumière couleur de miel qui provenait du feu, comme dans un rêve, comme une prière exaucée qu'il ne se souvenait pas avoir jamais faite, et il finit par s'asseoir péniblement près des flammes.

Abel s’essuya la main sur la jambe de son pantalon, puis il fit le tour du feu. Lentement, très lentement, il s’accroupit et tendit la main droite, et le chien leva la tête comme s’il était exténué avant de renifler les doigts d’Abel avec précaution, ses babines se recourbant un peu à l’odeur du poisson. De la main, Abel toucha le front large du chien, là où le poil était humide mais très doux.

— Chien, murmura-t-il, pour tester le mot.

Le chien le regarda et Abel ferma les yeux, puis les rouvrit.

Tandis qu’il se réchauffait près des flammes, de la vapeur commença à s’élever de la fourrure du chien. Abel lui caressa la joue avec le dos des doigts et lui passa la main sous la mâchoire pour lui gratter doucement le bout du menton. Il appuya la paume de sa main sur la poitrine de l’animal pour sentir le battement régulier de son cœur sous l’os.

— Seigneur Dieu, murmura Abel.

Le chien le regarda en silence. Il ferma les yeux et soupira. Abel s’assit près de lui, sur le sable. Soudain, une bûche humide fit crépiter le feu, projetant des étincelles bruyantes dans l’obscurité. Effrayé, le chien voulut se relever, mais il retomba à cause de sa patte blessée, les yeux affolés et la truffe dégoulinante. Son poil hérissé formait une crête entre ses épaules et sur son dos. Abel lui parla pour l’apaiser et il fut surpris d’entendre sa propre voix. Doucement, il calma l’animal, lui disant que c’était un bon chien, et quand celui-ci se fut rassis, il se pencha pour examiner ses blessures.

Quatre marques de griffe mal cicatrisées qui pouvaient venir de n’importe quoi dans ce pays – ours, couguar, raton laveur, moufette, ou fil barbelé – lui striaient la cuisse gauche. Derrière une patte, les longs poils s’étaient emmêlés et formaient un nœud aussi gros que le cœur d’Abel et qui empêchait le chien de déplier la jambe.

Abel soupira et oscilla en arrière sur les talons, puis il parla calmement au chien en poursuivant son examen.

Le chien le regarda et ne poussa aucun grognement quand Abel essuya son couteau sur son pantalon puis coupa le nœud de poils. Il posa le couteau et jeta la masse de poils sur le feu où elle grésilla doucement, et tout de suite, le chien se mit debout avec raideur. Il appuya délicatement la patte sur le sol, comme s’il n’était pas sûr de pouvoir lui faire confiance. Hochant la

tête, Abel le complimenta et le chien resta à le regarder un long moment. Puis il s'avança en boitant jusqu'à la porte entrouverte de la cabane, regarda Abel par-dessus son épaule et s'enfonça dans l'obscurité pour s'étendre près du lit de camp. Abel le suivit et referma doucement la porte pour se protéger du froid. Une fois couché, il laissa sa main pendre jusqu'à ce qu'il puisse entortiller autour de ses doigts la douce fourrure derrière les oreilles du chien. Cette nuit-là, il lui parla longuement et pour finir, juste avant de s'endormir, Abel respira profondément et dit :

— Que je sois damné si ça sent pas le chien mouillé ici.

Au souvenir de ce moment, Abel sourit largement et il se sentit glisser lentement dans le sommeil.

Le lendemain après-midi, il parvint dans un ancien champ qui s'étendait sur un peu moins d'un kilomètre dans chaque direction. Bien des années auparavant, cet endroit avait été la propriété d'un Suédois, mais le terrain était trop marécageux pour permettre l'installation de quoi que ce fût – d'une ferme ou de dépendances, et encore moins de toute culture. De vieilles poutres recouvertes de lichen vert étaient entassées, abandonnées dans des herbes sèches lui arrivant à la taille qui frissonnaient et s'entremêlaient doucement dans le vent. Le ciel gris était nuageux, mais il ne pleuvait pas encore. L'air était chargé du goût cuivré de l'hiver – une âpreté annonçant une vague de froid. À l'autre bout du champ, la forêt recommençait – un mur vert entrecoupé de troncs bruns et d'ombres. L'espace d'un instant, Abel crut les entendre quelque part dans le champ devant lui, ou dans l'obscurité plus loin, mais une grande lassitude s'empara de lui et il se couvrit le visage de ses mains, comme accablé de désespoir. Au bout d'un moment, il se dirigea vers un affleurement de pierre où le vieux Suédois avait pensé à construire un mur près du centre du champ, où poussait un pommier tordu. Abel cueillit quelques fruits en train de pourrir qui, aussi étonnant que cela pût paraître, étaient encore accrochés aux branches, puis il s'assit sur une pierre pour se reposer.

Il ouvrit les pommes en deux avec les mains. La chair était molle et orangée, et elle sentait le fruit avarié. Abel enleva la pulpe avec son pouce et mangea les trognons, puis il recracha les pépins. Les Indiens lui avaient donné une outre, et il se rinça la bouche, se nettoya le devant des dents du bout de la langue, cracha et but une longue gorgée. L'eau était froide et

douce, elle avait le goût de pluie. Au bout d'un moment, Abel ferma les yeux.

Il rêva de maisons vides. Il rêva de pierres anciennes, froides et couvertes de mousse. Il rêva d'une femme jaune qu'il connaissait bien, et quand il rouvrit les yeux, il se leva et poursuivit son chemin.

Quand ils se couchèrent enfin, ni l'un ni l'autre ne monta la garde. Au bout d'un moment, Abel se leva au milieu des arbres abattus par la tempête et, à la lumière des étoiles, il vérifia le pistolet que les Indiens lui avaient donné. C'était un vieux revolver Adams de poche, calibre 32 ; il ne restait que la moitié de la crosse et le canon présentait une entaille guère rassurante. Abel déglutit rapidement pour soulager la brûlure qui lui irritait le fond de la gorge. Il retourna l'unique balle dans le creux de sa main, jeta un coup d'œil dans le canon, souffla dedans, puis il remplaça la balle et referma le barillet d'un coup sec.

— Très bien, dit-il tout bas. Tu l'as vérifié. C'est fait, alors y a aucune raison de vérifier encore une fois.

Il prit une profonde inspiration et se glissa à travers la zone dévastée en direction du rougeoiement de leurs braises.

Quand il fut tout près, Abel s'arrêta juste en dehors d'une petite tache de lumière lunaire qui filtrait, délicate et argentée, à travers les hautes branches et qui avait la forme d'une boîte. Il se tapit pour les écouter dans leur sommeil ; il les entendit ronfler, pousser des soupirs et de doux geignements. Abel leva les mains dans le clair de lune et ouvrit le revolver pour le vérifier une fois de plus. Satisfait, il le rangea et provoqua un léger cliquetis en tâtonnant dans l'obscurité. Le vieil homme se figea et, avant de continuer, il attendit un instant pour voir s'ils allaient bouger.

Il faisait très froid maintenant et la buée de sa respiration s'élevait à travers les arbres comme une vapeur de mousse dans le soleil du matin. Abel serra la crosse brisée, là où le métal était tordu, essayant de contrôler son souffle et d'ignorer la légère irritation piquante et glacée au fond de sa gorge. Il sentait sa propre odeur rappelant celle d'une racine aigre et moisie, une odeur qui, à elle seule, parlait de sa peur, de sa maladie, de son âge, de sa colère et de sa souffrance. À nouveau, il avança lentement et il ne

s'arrêta que lorsqu'il aperçut les yeux du chien dans lesquels se reflétait le rougeoiement du feu en train de s'éteindre.

L'animal émit un grognement bas et profond venu du fond des âges. Abel s'empressa de faire un geste apaisant pour le faire taire et le chien redevint silencieux. Le vieil homme s'accroupit et attendit que ses yeux s'adaptent à la lueur du feu qui frémissait sur les troncs des arbres et teintait de rouge l'obscurité au-dessus. Les pattes du chien étaient étroitement entravées et une grosse corde qui lui serrait le cou était attachée à un arbre. Il était muselé avec des bandes de tissu noué et une fine mousseline de bave lui décorait la mâchoire inférieure. Le chien leva la tête pour regarder Abel. Celui-ci lui fit un signe et l'animal se rassit, les oreilles dressées.

Abel entra dans la clairière. Le feu faisait rage dans sa poitrine et il sentait que son cœur était en pleine activité. Au-dessus de sa tête, les étoiles scintillaient comme de la pyrite de fer, et près des braises, les deux hommes dormaient toujours. Abel sortit délicatement le couteau que les Indiens lui avaient donné, fit doucement le tour de leur campement et s'accroupit auprès du chien pour couper ses liens. Il trancha la corde qui lui serrait le cou, mais pas les bandelettes qui le muselaient, garantissant un certain silence. Le chien ne put s'empêcher d'agiter la queue, balayant les fougères une ou deux fois avant qu'Abel ne lui empoigne à pleine main la peau derrière le cou et ne le fasse arrêter d'un regard sévère. Le chien se calma, Abel hocha la tête et lui caressa la joue du revers de la main. Il hocha à nouveau la tête et désigna l'obscurité d'un coup de menton, alors le chien fit demi-tour et disparut dans les ténèbres.

Le vieil homme serra les lèvres et respira. Il regarda les deux hommes étendus, rougis par la lumière des braises. L'Indien Haïda dormait le visage tourné vers les étoiles, et même dans son sommeil, ses lèvres esquissaient un léger sourire suffisant et cruel, comme si ses rêves lui procuraient une grande satisfaction. Ses grosses mains étaient impeccablement disposées sur sa poitrine, à la manière conventionnelle des morts dans leur cercueil, et son fusil était à côté de lui, sur le sol. Willis, quant à lui, dormait recroquevillé sur le côté. Ses mains blanches et fines couvraient sa bouche lacérée, comme s'il imitait le singe du proverbe, et ses yeux ainsi que ses épaules tressaillaient comme si ses rêves lui révélaient des choses qu'il ne verrait

pas autrement. Il geignit faiblement et le bout de ses chaussures usées creusa des sillons peu profonds dans la terre.

En silence, Abel gagna l'orée de la clairière, puis il fit le tour jusqu'à l'endroit où ils avaient entassé leur équipement et il retrouva rapidement son propre havresac, son fusil et sa canne au milieu de leurs affaires nauséabondes. Il entendit le chien aboyer au loin et, fronçant les sourcils, il se figea le temps de s'assurer que les dormeurs ne s'étaient pas réveillés. Au bout d'un moment, il prit ce qui lui appartenait et s'apprêta à partir, mais le hasard voulut qu'il regardât vers le ciel et il vit les étoiles qui se mettaient à tomber de la nuit.

Ce n'était pas la répétition des léonides de 1833, ni de la pluie plus modeste d'après la guerre, mais peut-être quelque signal céleste précurseur d'autres pluies d'étoiles plus importantes à venir. De longues traînées blanchâtres rayaient de leur éclat silencieux la nuit vitreuse, y traçant de froides paraboles. Elles étincelaient dans les yeux du vieil homme et, l'espace d'un instant, il redevint petit garçon serrant fort la main de son père dans la nuit illuminée d'étoiles, et puis il était maintenant un homme jeune et sans personne à ses côtés lors de ce long voyage solitaire le menant vers le bleu du Pacifique et les forêts, tout là-haut. Et, juste avant que les arcs de lumière blanche ne commencent à s'éteindre et à disparaître, le souffle d'Abel resta bloqué dans sa gorge et il se mit à crachoter et à s'étrangler. Après avoir crachoté et s'être étranglé, il prit une profonde respiration tremblotante qui lui fit perdre toute prudence, déclenchant une quinte de toux qui le secoua bruyamment.

Il se plia en deux, du sang lui coula sur les lèvres et il sentit d'étranges morceaux de matière visqueuse lui éclabousser les dents en même temps que quelque chose se déchirait en lui. Il se mit à cracher. Il s'affaissa sur les genoux, le revolver tomba de sa poche et disparut dans les ténèbres habillées de rouge. De chaque côté du feu, les deux hommes endormis se réveillèrent et se levèrent d'un bond.

Le chien sortit silencieusement de la forêt sur la gauche de la route et si Emerson n'avait pas pris peur, Glenn Makers ne l'aurait peut-être pas vu du tout jusqu'à ce qu'il se fût installé dans le chariot, derrière lui. En l'occurrence, tout ce qu'il vit fut une forme sombre ramassée sur le sol et

rapide lorsqu'il prit son fusil. Dans un grincement, le chariot s'immobilisa au milieu de la route tandis qu'Emerson piétinait sur place et soufflait en roulant les yeux. Makers lui dit de se calmer et pointa son fusil en direction de l'obscurité, se traitant d'imbécile de s'être aventuré sur les routes après la tombée de la nuit alors que les amis de Farley étaient dans les parages.

Il se leva, paré à cette éventualité, et comme il ne voyait rien et n'entendait rien, il alluma une petite lanterne sur le siège près de lui et la tint au-dessus de sa tête. Les yeux du chien lancèrent des éclairs dans la lumière de la lampe tandis qu'il grimpait dans le chariot et Makers vit que ce n'était qu'un animal ; il vit également que sa gueule était ficelée et que son cou à vif portait les brûlures d'une corde.

Il posa son fusil, enjamba le siège et passa sur la plate-forme du chariot.

— C'est toi, Buster ? demanda-t-il au chien, et celui-ci vint vers lui en poussant de petits gémissements, donnant des coups de patte sur son museau tandis que Makers sortait son couteau pour trancher les bandelettes.

Le chien se mit aussitôt à aboyer furieusement. Il sauta du chariot et courut dans la forêt, puis il se retourna, aboya et revint sur la route.

Makers regarda le chien. Il regarda la route, puis la forêt sombre, et le chien recommença à aboyer. Jurant tout bas, Makers descendit sur la route pour suivre le chien où celui-ci semblait vouloir le conduire, puis il leva les yeux vers le ciel où les étoiles tombaient par centaines.

Leur reflet décrivait un arc sur les pupilles sombres de ses yeux et sa mâchoire se décrocha à les voir tomber ainsi. Il se dit qu'il y manquait le son, mais il était incapable de concevoir le fracas qui pourrait accompagner un tel spectacle.

Puis, aussi rapidement que cela avait commencé, les étoiles cessèrent de tomber et la myriade de celles qui restaient scintillaient à leur place habituelle dans le ciel nocturne d'occident. Makers attacha les rênes à un jeune aulne tout proche, puis il suivit le chien juste au moment où des détonations et de furieux hurlements résonnèrent dans les bois à moins d'une centaine de mètres de là.

Le Haïda posa le bout de son canon sur la tempe d'Abel aussi tendrement que si cela avait été un baiser. Abel était à genoux et sans

réaction, des gouttes de sang tombaient de sa lèvre et éclaboussaient doucement le tapis moelleux de mousse.

— Vieil homme, vieil homme, dit le Haïda en soupirant. T’aurais mieux fait de mourir.

Willis empoigna les longs cheveux d’Abel et força le vieux soldat à lever la tête. Abel se débarrassa de ses larmes en clignant des yeux et il vit que le petit homme avait ramassé le revolver que les Indiens lui avaient donné. Willis écarquilla les yeux et se passa la langue sur les bords sanguinolents de sa joue en lambeaux. Dans la lumière rouge, le petit homme avait des allures inquiétantes d’épouvantail ; il lâcha les cheveux d’Abel et fit un pas en arrière.

— Nom de Dieu, Buddy, c’type est malade comme un chien, gargouillait-il.

Le Haïda hocha la tête et abaissa son fusil.

— J’pense que ça serait intéressant de le voir être emporté. De le voir mourir à la fin. Une chose intéressante. (Il haussa les épaules et jeta un coup d’œil à Willis.) Putain. Tu sais ce qu’on fait à un chien malade.

Willis se pencha et cracha du sang sur les braises où une flamme jaune s’éleva et crépita avant de s’éteindre. Du pouce, il arma le revolver des Indiens et le pointa sur Abel.

— La même chose qu’à un chien blessé, dit-il.

Abel se redressa sur les genoux entre eux deux, les braises de leur feu lui réchauffant le côté droit. Il posa la main sur sa cuisse et respira autant que le lui permettait la douleur dans sa poitrine, tenant son bras gauche abîmé de façon à soulager cette douleur. Il entendit le chien aboyer quelque part. Au bout d’un moment, il leva le visage pour scruter les yeux ronds et froids de Willis.

Il y eut une explosion et Abel sentit une chaleur intense lui brûler les paupières et le front. Il y eut un hurlement et, ouvrant les yeux, il vit Willis écroulé sur le côté tandis que l’Indien Haïda était penché au-dessus de lui. Dans la lumière rougeoyante, leur silhouette monstrueuse se découpait sur les pins. Le revolver était en morceaux dispersés çà et là, et Abel cligna des yeux et secoua la tête pour faire cesser le tintement dans ses oreilles. En se relevant, il plongea la main dans les braises et en prit une poignée encore ardente qui grésilla horriblement dans le creux de sa paume.

Le Haïda se releva et fit pivoter son fusil tandis qu'Abel lançait sa main en avant et lâchait les braises. En sifflant, elles montèrent vers les étoiles dans l'espace noir qui les séparait et l'Indien esquiva. Le coup partit et manqua sa cible, mais pas de beaucoup, les plombs traversèrent les broussailles avant de s'enfoncer dans les arbres avec un bruit sourd.

Abel se tourna et agrippa son havresac et son fusil tandis que le Haïda faisait basculer le canon de son arme pour la recharger. Willis se mit sur les genoux, tenant de sa main gauche ce qu'il restait de la droite, déchiquetée par l'explosion du revolver.

Abel n'avait aucune idée de la distance qu'il avait parcourue en courant avant de s'effondrer, à bout de souffle et malade, sur la mousse, mais il imaginait qu'il n'avait pas pu aller bien loin. Il entendait encore distinctement les hurlements de Willis auxquels se mêlaient des bruits de suffocation, tandis que la bouche mutilée du petit homme essayait de trouver la position adaptée pour crier sa douleur. Abel s'étendit sur le dos dans la mousse, une main agrippant les sangles de son havresac et le fusil tombés à côté de lui. Il avait le menton humide et son cœur battait à tout rompre au rythme du sang qui lui martelait les tempes.

Et puis le chien arriva, fourrant sa langue douce et chaude dans le cou et les oreilles du vieil homme, et puis une autre silhouette, un homme qui le regarda des pieds à la tête, poussa un juron et l'aida à se remettre debout. Il prit le fusil d'Abel et, ensemble, ils s'engagèrent en titubant dans les fourrés. Les rayons de la lune pénétraient la forêt comme des fantômes d'arbres, et les deux hommes entendirent des craquements dans les fourrés derrière eux. Des cris furieux et rauques.

Ils sortirent des bois, se retrouvant sur la route, et Abel se hissa sur la plate-forme du chariot alors que celui-ci s'ébranlait. Il siffla pour que le chien le rejoigne, et lorsqu'il eut l'animal auprès de lui, il lui dit que c'était un bon chien. Ensuite, de sa main blessée mais toujours experte, Abel inspecta son fusil, l'arma et posa le canon sur le panneau arrière pour le pointer sur la forêt obscure qui défilait des deux côtés du chariot. Ils étaient lancés à vive allure, maintenant, mais la route était mauvaise, et alors qu'il était violemment secoué et bousculé, Abel sentit qu'il perdait le peu de forces qui lui restaient. Voyant que rien ne venait et que rien ne viendrait, il se laissa aller en arrière et s'étendit.

- Glenn Makers, lança-t-il au bout de quelques instants.
- Abel Truman, dit Makers par-dessus son épaule. Ça va ?
- Comme ci comme ça. Tu peux sûrement ralentir un peu, maintenant.
- Si ça te fait rien, on va continuer comme ça encore un moment.
- Bon, d'accord, se résigna Abel.

Son visage brûlé lui donnait l'impression d'être léger et engourdi, et sa main droite le démangeait à cause de sa peau qui se contractait. Il regarda les petits sacs et les paquets entassés dans le chariot autour de lui.

— T'as fait tes provisions pour l'hiver ? demanda-t-il.

— C'est ça, dit Glenn dont les épaules se levèrent jusqu'aux lobes de ses oreilles – comme s'il avait senti un frisson soudain – avant de retomber.

Abel s'allongea et continua à haleter en silence pendant un instant.

— Eh ben, finit-il par remarquer, on dirait que vous allez manquer de rien. Ça doit aller bien pour vous deux, là-haut.

— On se débrouille pas mal.

Abel hocha la tête et s'éclaircit la gorge. Il se redressa et cracha par-dessus le panneau latéral.

— Ellen va mieux, maintenant ?

— Toujours pareil.

— Bon sang, que c'est moche.

Abel fut pris d'une quinte de toux grasse et épuisante qu'il n'arriva pas à contrôler. Makers ralentit et finit par s'arrêter quand Abel se mit à vomir par-dessus le bord du chariot. Cela continua un certain temps et puis le vieil homme retomba, pantelant, et Makers fit repartir son cheval.

— T'as vu les étoiles, Glenn ?

— Oui, je les ai vues.

— C'était bien beau. Oui, de bien belles choses.

Ils continuèrent en silence un moment. Makers se demandait si le vieil homme n'était pas mort quand une voix s'éleva du chariot derrière lui :

— Je t'ai rapporté ton livre.

Makers dit un mot à Emerson et le cheval accéléra à nouveau la cadence.

— Ah bon ? répondit-il après avoir réfléchi un instant. J'avais oublié que c'était toi qui l'avais.

Abel remua dans l'obscurité.

— Moi j'avais pas oublié, dit-il doucement.

À nouveau, il y eut un long moment de silence et Makers finit par arrêter son chariot pour aller voir à l'arrière. Il s'agenouilla près du vieil homme. En le regardant, Makers pensa encore une fois qu'il était mort, et puis Abel fit un petit bruit et grimaça dans son sommeil. Makers prit une couverture dans ses provisions et la posa sur le vieux soldat qui continua à dormir. Makers hocha la tête et fit repartir son chariot.

OceanofPDF.com

Comme une tempête lointaine

*La Wilderness à Spotsylvania
le 7 mai 1864*

UNE GOUTTE de pluie s'écrasa sur son visage. Une grosse goutte, pleine de la promesse du printemps et désormais souillée, également, par la fumée polluante de la guerre, car dans sa chute elle avait traversé diverses nappes de fumée de poudre viciée. Des jours auparavant, elle s'était élevée du monde solide ici-bas, puis elle avait plongé. Dans sa chute en direction du monde vert sombre, ce signe avant-coureur d'une forte averse imminente s'était chargé de poussière, de paillettes et de particules de violence qui flottaient, invisibles, dans l'air sale comme de l'ectoplasme frissonnant.

La goutte le frappa au beau milieu du front, s'étalant proprement avant de glisser sur sa tempe, passant par-dessus l'accumulation d'un mois de sueur séchée et de crasse, puis elle suivit les courbes complexes et délicates de son oreille et finit par tomber, disparaissant à tout jamais dans l'herbe, et s'infiltra dans la terre dévastée de la Wilderness de Spotsylvania.

Sherman Grant ouvrit les yeux. Il cligna des paupières et respira profondément. Il avait la peau toute moite et ses articulations étaient douloureuses. Sale et affamé, effrayé par le souvenir de ce qu'ils avaient vu de la bataille la veille, il secoua la tête pour essayer de déloger les rêves terrifiants qui occupaient son esprit. Il essaya aussi d'oublier d'autres choses encore plus épouvantables et qui n'avaient rien d'un rêve, mais qui reviendraient toujours hanter ses cauchemars.

Il était étendu sur le dos, dans l'herbe, observant le ventre des nuages sombres qui dérivait vers le sud. Poussés par de grands vents, ils étaient soudés les uns aux autres et imbriqués de manière aussi complexe qu'une boîte à secret chinoise dont les mystères renfermaient du ciel bleu et du soleil. Grant sentit les odeurs de pluie et de choses brûlées, et quand un grand bruit de ferraille lui parvint, porté par le vent, il se leva.

Il regarda en direction du sud vers un rideau d'arbres particulièrement dense. De la fumée sombre s'élevait en colonnes inclinées qui semblaient soutenir le ciel gris. Le grondement de l'artillerie se fit à nouveau entendre et il repéra l'endroit grâce au bruit et aux éclairs lointains sur le ventre des nuages bas. Il roulait comme le tonnerre, comme un orage qui s'approche et qu'un fermier observe avec inquiétude. Il se demanda où les deux armées s'affrontaient à nouveau et scruta le sud, essayant de voir au-delà de la lisière verte de la forêt. Il se demanda jusqu'où elles étaient allées avant d'engager une nouvelle bataille.

Cela faisait maintenant trois jours qu'ils se cachaient dans les bois, n'osant bouger de crainte d'être capturés, ou pire encore. Les deux premiers jours et les deux premières nuits, les bruits de la bataille qu'ils avaient entendus se propager dans l'obscurité tout autour d'eux ne ressemblaient à rien de ce qu'ils avaient connu. Comme deux bêtes se jetant sans cesse l'une sur l'autre, les deux armées n'avaient même pas interrompu leur combat la nuit venue, tout au plus avaient-elles légèrement ralenti leurs assauts. Le troisième jour, elles s'étaient déplacées vers le sud. Hypatia et lui étaient restés immobiles tandis que passait le flot des soldats. Toute la nuit, des lumières avaient déchiré les ténèbres, les arbres avaient résonné de cris, de bruits de sabots, du grincement de sellerie et du vacarme des roues de chariots.

À un moment donné, ils s'étaient levés et s'étaient mis péniblement en marche dans la nuit, prenant une direction qu'ils espéraient être le nord. Ils avaient entendu le fracas des caissons d'artillerie lancés à vive allure sur des routes récemment percées et les hurlements furieux des conducteurs d'attelages. La fumée bouillonnait dans les arbres. Grant et Hypatia avaient marché toute la nuit. À l'aube, ils s'étaient allongés pour dormir.

Hypatia dormait encore. Recroquevillée sur elle-même, un poing serré contre son cou, le front plissé, même dans son sommeil. Elle avait enlevé son foulard et ses cheveux coupés court étaient aussi poussiéreux que ses pieds. Le devant de sa robe était humide et elle implorait ses songes en silence. Grant l'observa en train de rêver et mit sa main devant la bouche de la jeune femme pour sentir son souffle sur sa peau. Fermant les yeux, il fit une grimace et se releva, puis il s'éloigna un peu dans les bois pour faire ses besoins. Il baissa son pantalon et s'accroupit pour uriner. Il fit de gros

efforts pour résister à la tentation d'examiner son sexe mutilé et, alors qu'il se rhabillait, il aperçut un petit sentier qui serpentait entre les arbres. Il jeta un regard en arrière en direction d'Hypatia. Elle n'avait pas bougé. Il attendit un instant, puis il emprunta le sentier.

Après avoir grimpé jusqu'en haut d'une petite colline, il repéra l'endroit où se trouvait Hypatia et se tourna pour scruter la Wilderness. Çà et là, des arbres se balançaient et se heurtaient les uns aux autres en raison du vent ou, beaucoup plus au sud, en raison des hommes qui se battaient et mouraient au niveau de leurs troncs. Le tonnerre de l'artillerie se mit à enfler et résonner, rejoint maintenant par l'effroyable fracas de la mitraille. Grant resta là encore un peu, à observer tandis qu'un petit vent faisait frissonner les feuilles et attirait son attention sur un champ jaune brûlé au milieu de l'obscurité de la Wilderness. Des silhouettes se déplaçaient lentement sur l'herbe coupée qui fumait dans la lumière de l'après-midi.

Il repartit en suivant une autre piste qui passait de l'autre côté de la colline et continuait dans les arbres. Un âne mort était étendu sur le flanc, le ventre gonflé et les trois pattes qui lui restaient relevées vers le ciel dans une attitude grotesque. Un hickory était fendu en deux et l'intérieur blanc et lacéré constituait un spectacle choquant dans la pénombre. Des branches et des troncs tombés, tous entaillés ou labourés par divers morceaux de métal projetés dans les airs, étaient éparpillés à l'entrée de la piste, comme si ce sentier avait été l'enjeu d'âpres combats, conquis et perdu d'innombrables fois. Grant prit une profonde respiration avant de descendre dans l'obscurité des sous-bois.

Il passa devant des arbres gorgés de balles, brisés par les obus des canons et noircis par les flammes. Il vit de beaux chevaux de race morts au milieu des feuilles tombées des arbres, et des corps de soldats étendus près d'eux, sans armes, le dos déchiqueté. Tandis qu'il continuait à avancer prudemment, Grant entendait le crépitement des fusils, mais il ne voyait aucune flamme vive. La fumée stagnait là où les arbres faisaient obstacle au vent et la mousse sur les troncs était roussie.

Lorsqu'il atteignit la bordure du champ, Grant inclina son visage pour l'offrir à la brise rafraîchissante qui soufflait doucement à cet endroit sur l'herbe martyrisée. Il renifla, les yeux fermés. Dans le lointain, le bruit de la

bataille était assourdi mais constant. Grant se frotta le nez du revers de la main et s'avança dans le champ de Saunders.

Les armées s'étaient déplacées, mais elles avaient laissé derrière elles une bonne partie de leurs effectifs. Les morts jonchaient le champ dans des quantités qui dépassaient les nombres qu'il avait appris, pourtant Grant se dit que quelqu'un, en dehors de Dieu, devrait les compter. Inscrire les noms et les dates, ainsi que les histoires douloureuses, dans quelque grand registre pour que les générations futures puissent se pencher dessus. Il se mit à suffoquer et à avoir des haut-le-cœur, car la brise s'était soudain calmée et la puanteur du chaos des corps calcinés s'élevait à nouveau. Les dos des soldats morts formaient des bosses arrondies grises et lisses, répandues partout autour de lui comme des pierres dans l'herbe jaune. Des hommes et des morceaux d'hommes épars fumaient comme des feux de graisse. Un cheval mort était agenouillé, les pattes de derrière bien droites et celles de devant repliées sous son grand poitrail, comme s'il était en position pour un terrible dressage. De petites flammes d'un vif orangé dans la pénombre qui tombait du ciel continuaient à danser çà et là, et les quelques traînards qui n'avaient pas encore quitté le périmètre du champ, échoués dans le sillage sanglant des armées qui s'affrontaient, étaient obligés de faire attention où ils posaient les pieds.

Grant resta là à scruter le champ, les bras enveloppant sa poitrine. Son visage était strié de saleté, de sueur et d'anciennes blessures. Ses yeux étaient aussi brûlés et dévastés que l'herbe hachée. Une nouvelle brise fraîche et joueuse se mit à souffler, gonflant sa chemise légère et retournant les feuilles sur leur queue, de telle sorte que leurs dos plus clairs lançaient des éclairs brillants dans l'obscurité.

Plus loin, au milieu du champ, d'autres hommes noirs parcouraient l'herbe fumante parmi les morts. Ils marchaient lentement, penchés et le dos courbé, leurs mains dures et calleuses plongeant de temps à autre sous les pointes frémissantes des herbes pour toucher un corps. Ou bien, quand ils ne se baissaient pas pour sentir le pouls ou le souffle, ils secouaient négligemment les cadavres avec la plante du pied ou le bout de leur chaussure. Certains se déplaçaient prudemment, avec une attention lasse, tandis que d'autres faisaient ce travail avec une passivité à la limite de la mauvaise grâce, mais tous prenaient le temps d'arranger les corps de telle

sorte qu'ils ne se nécroseraient pas dans des positions rendant plus tard leur évacuation encore plus difficile. Les Noirs marchaient au milieu des morts sur toute la longueur et toute la largeur du champ, évitant les flammes et travaillant avec une lassitude qui semblait tenir autant du respect prudent que du dégoût honteux.

De l'endroit où il se trouvait, Grant sentait la tristesse insondable qui flottait dans l'air, et il comprit tout à coup que le chagrin à venir serait infiniment plus atroce que le travail qu'il y avait à faire dans l'immédiat. Il comprit aussi que le jubilé serait encore plus radieux quand il aurait lieu, si toutefois il avait lieu. Il respira profondément et s'éloigna de ce champ, tête baissée, comme s'il avait vu une chose à laquelle il n'aurait pas dû assister, comme si, en la voyant, il y avait pris part.

À pas lents, il s'en retourna dans la Wilderness, et sur son chemin il rencontra la mort dans toutes les postures. Au bord d'une route blanche qui obliquait dans la verdure sombre, il tomba sur un vieil homme noir qui pleurait à chaudes larmes près du corps d'un garçon en uniforme bleu. Le vieil homme pressait la petite main du jeune soldat contre sa joue et l'autre main était posée sur le visage de l'enfant comme une araignée noire. Sa douleur était violente et silencieuse, et s'il vit Grant, il n'y prêta pas attention. Grant poursuivit sa route sans dire un mot et peu de temps après, il trouva une vareuse de l'Union pliée avec soin sur un tronc d'arbre et un képi trônant dessus. Le souffle coupé, il s'arrêta.

Sherman Grant souleva le képi. Il portait une croix de Malte mal cousue et la visière de cuir était fissurée, pliée et déchirée. Les aigles en cuivre luisaient à peine sur la veste sous laquelle se trouvait un pantalon, également plié avec soin. Il se demanda ce qu'il était advenu du soldat et regarda autour de lui à la recherche d'un soldat mort, étendu nu quelque part, mais il ne vit qu'un type habillé aux cheveux blond-roux, recroquevillé en position fœtale.

Grant renifla. Il cligna des yeux et regarda autour de lui une nouvelle fois, puis il souleva l'uniforme et l'emporta.

Il remonta la route au-delà des fortifications des soldats de l'Union, jusqu'à ce que les ténèbres de la Wilderness se fussent refermées sur lui. Un homme blanc maigre et au teint cireux, conduisant une carriole délabrée s'approcha en bringuebalant et en soulevant des tourbillons de poussière

blanche. L'arrière du chariot était plein de pelles et de bûches et, dans un coin, à moitié recouvert par un tas de sacs à oignons, gisait le corps sans vie d'un jeune garçon noir. Une expression de choc et de terreur se lisait sur son visage et il avait une horrible blessure à la gorge. L'homme s'arrêta en face de Grant et le jaugea de la tête aux pieds. Grant était habitué à ce genre de regard d'évaluation et il baissa les yeux, espérant que l'individu ne demanderait pas à lui examiner les dents.

L'homme lâcha les rênes, prit une profonde inspiration, puis il se boucha une narine avec le bout de son index et se moucha dans le creux de son autre main. Il passa un bon moment à étudier la matière répugnante qu'il avait récoltée, comme s'il pouvait y lire son avenir, puis il fit la grimace et l'essuya sur sa cuisse.

— Qu'est-ce que tu fabriques par ici, mon gars. Tu t'es enfui ? Grant ouvrit la bouche, puis il la referma.

L'homme secoua la tête et remua sur son siège, et quand Grant leva les yeux, il vit que l'homme tenait un revolver.

— J'te l'demande encore une fois, dit l'homme. Et cette fois-ci, j'te garantis que tu vas répondre. Tu t'es enfui ?

Grant roula les yeux comme s'il cherchait un moyen de s'échapper. Il ouvrit la bouche et la referma à nouveau.

— Sacré nom de Dieu, grogna l'individu.

Il se leva et se retourna pour descendre. La voiture trembla sous son poids. La tête du garçon mort roula comme s'il voulait regarder ailleurs.

— Sacré nom de Dieu, ça m'a tout l'air que ces bois grouillent de nègres aujourd'hui. Il fait noir plus tôt, ces jours-ci.

Il ricana pour lui-même et se pencha pour cracher. Alors qu'il s'essuyait la bouche, son regard tomba sur l'uniforme que Grant avait sous le bras et son visage se fendit d'un large sourire plein de méchanceté.

— Et où tu vas avec ces nippes ? demanda-t-il en tournant autour de Grant, le détaillant de la tête aux pieds comme pour évaluer son prix sur le marché. Ah, j'parie que t'es qu'un ouvrier des champs qui vient d'se trouver un putain de costume de singe bleu. C'est ça, hein, espèce de diable noir ?

Il donna une poussée à Grant qui trébucha contre le chariot. L'uniforme tomba dans la poussière et Grant se retrouva à fixer du regard les yeux toujours ouverts du garçon mort. Il avait un tout petit grain de beauté au coin de la bouche et Grant pouvait voir ses petites dents blanches derrière ses lèvres, ainsi que des traces de sel séché près de ses paupières. Grant agrippa la ridelle du chariot et ferma les yeux comme s'il se préparait à recevoir une correction.

— Et qu'est-ce que tu vas faire ? s'esclaffa l'homme. Tu vas p'têt t'engager dans l'armée de c'vieux tonton Abe ? Vingt dieux. Tu sais, j'ai entendu dire qu'il y a toute une brigade de putain d'chimpanzés comme toi dans les environs, ils marchent au pas et tout. Ma parole, ils croient p'têt qu'ils sont en Afrique ou à Cuba ou un putain d'pays comme ça. Et ils marchent au pas comme s'ils se prenaient pour des hommes, tu peux croire ça, toi ?

Grant l'entendit armer le revolver. Ses yeux étaient secs et brûlants. Il s'agenouilla, regardant le garçon mort à l'arrière du chariot, et il sentit un picotement vif et agréable au fond de sa gorge. Il n'éprouvait aucune peur. Toutes ses souffrances, toutes ses douleurs profondes, sombres et pénibles s'étaient envolées, comme emportées par un vent soudain auquel s'était jointe sa respiration, qui en faisait maintenant partie et n'en serait plus jamais séparée. Grant respira. Plus rapidement qu'il ne s'en serait cru capable, il tendit le bras, s'empara d'une pelle dans le chariot et frappa en pivotant.

L'homme leva le bras devant son visage et le coup de revolver partit en l'air. D'une secousse, Grant retira la lame de la pelle qui s'était enfoncée dans le bras de l'individu. Il était par terre et Grant s'était mis à hurler. Un cri rauque et bestial. Et pour la première fois, Grant ne se désolidarisa pas de sa colère, il s'y abandonna complètement, et sa colère avait la couleur rouge de la rage.

Grant cligna des yeux. À un moment donné, la pelle s'était brisée en deux et la lame entière était plantée dans le visage de l'homme. Il empoigna le manche cassé à deux mains ; l'extrémité était couverte d'une matière visqueuse et dégoulinait. Grant s'assit à califourchon sur la poitrine de l'individu qui n'avait plus figure humaine.

Grant se releva. Ses genoux flageolaient et il alla jusqu'au chariot pour s'essuyer les joues avec un sac à oignons, puis il retourna auprès de l'homme, arracha le revolver que ses doigts serraient encore et le mit dans sa poche. Il se passa la cartouchière de l'individu autour du cou et récupéra l'uniforme, l'épousseta et le mit dans un sac à oignons propre. Il resta un instant à regarder la route dans les deux directions. Il prit une autre pelle dans le chariot, souleva le corps du garçon mort et le porta dans les arbres.

Quand il revint, c'était le soir et il faisait nuit. Elle avait pris le risque d'allumer un petit feu et avait réussi à attraper un écureuil qu'elle faisait rôtir sur un bâton. Lorsque Grant sortit de la Wilderness, Hypatia vit dans quel état il était et elle arracha la viande brune et filandreuse des os et la posa sur une pierre plate pour lui. Il se passa la langue sur les lèvres et lui demanda si elle avait déjà mangé et elle lui répondit oui, alors il s'accroupit près des flammes et mangea. Il se lécha les doigts l'un après l'autre et du jus coula des coins de sa bouche, étincelant dans sa barbe naissante comme de minuscules pierres précieuses rougeâtres.

Elle ne lui demanda pas ce qu'il avait fait dans la journée, elle ne posa aucune question sur l'uniforme dans le sac à oignons, ni sur le sang qu'il avait sur les mains et le visage. Elle le regarda manger, et quand il eut fini, elle le regarda scruter les flammes, voyant qu'il se passait dans ses yeux des choses qu'elle n'avait jamais vues depuis qu'ils étaient ensemble. Il ouvrit la bouche à plusieurs reprises, mais chaque fois il la referma. Au bout d'un moment, il se mit à pleurer. Se couvrant les yeux de ses deux paumes, il pleura contre ses mains et Hypatia l'observa sans bouger et sans parler. Polie et respectueuse de son chagrin.

Le feu n'était plus qu'un tas de braises lorsqu'il finit par se lever et aller au bout de la petite clairière. Hypatia l'entendit uriner, elle l'entendit arroser généreusement les broussailles et elle l'entendit soupirer de plaisir. Puis il revint, ils s'étendirent dans les bras l'un de l'autre et ils restèrent ainsi toute la nuit, colorés par le rougeoiement des braises, sombrant dans un sommeil sans rêve et bienfaisant.

À leur réveil, le lendemain matin, ils avaient faim et froid. N'ayant pas de nourriture ni de possibilité d'en trouver sur place, ils prirent une

direction, espérant que c'était le nord, et s'enfoncèrent dans les ténèbres des bois. Le crépitement délétère d'innombrables feux invisibles faisait vibrer l'air du matin et la fumée était telle qu'elle obscurcissait le peu de ciel que les branches laissaient apparaître. Mais ils poursuivirent leur route. Toute la matinée et le début de l'après-midi, en dépit des ronces qui se moquaient bien de leurs vêtements. Grant prenait grand soin de son uniforme et il donnait la main à Hypatia quand elle avait besoin d'aide, ce qui n'arrivait pas souvent. Ils s'arrêtèrent plusieurs fois pour essayer de déterminer la direction dans laquelle ils allaient, mais ils ne parvinrent pas à trouver le soleil et ni l'un ni l'autre ne connaissait la forêt suffisamment pour interpréter la mousse ou les pierres ou toute autre balise par laquelle la nature vient en aide aux voyageurs égarés. De temps à autre, ils se reposaient près d'un petit ruisseau sombre, puis ils se levaient et repartaient. Ils débouchèrent bientôt sur une route qui traversait toute cette obscurité noircie par le feu et ils firent une halte, observant ce chemin jaunâtre et rectiligne qui s'enfonçait dans une obscurité encore plus profonde.

Des vestiges de la bataille de Chancellorsville, qui avait eu lieu l'année précédente, étaient éparpillés un peu partout. Une roue de chariot brisée, couverte de mousse. Le cerceau de fer rouillé d'un tonneau pourri depuis longtemps. Des morceaux de tissu coloré et des morceaux de chaussures. Grant se baissa et ramassa une petite pièce d'échecs dans la poussière, la regarda un instant puis la jeta. Hypatia se mit à respirer profondément, car il y avait moins de fumée à cet endroit et le soleil inonda soudain la route de lumière. Tandis que Grant remuait les débris du bout du pied, Hypatia s'avança jusqu'à une pierre lisse au soleil, au pied d'un vieux chêne noir. Près de cette pierre, un petit sentier menait à une cabane minuscule dont la porte était peinte en bleu ciel. Elle vit un porche, des églantines en fleur dans le jardin de devant. Des briques rouges encadraient un chemin de terre. Hypatia soupira et sourit, puis elle alla jusqu'au porche.

Il y avait un tabouret et un vieux cageot. Une douce brise se leva et elle sentit le parfum des églantines qui palpaient au milieu de leurs épines. Les planches du porche étaient jonchées de pétales flétris couleur de rouille. L'air frais embaumait. Le sol à l'intérieur de la cabane était en terre battue et il y avait une cheminée en pierre. Un fin rectangle de toile dans un coin semblait indiquer un matelas, et un bureau affaissé aux tiroirs retournés était

abandonné contre un mur. Une porte à deux battants horizontaux s'ouvrait sur la Wilderness qui s'élevait juste derrière la cabane. Elle regarda cette porte, se demandant quelle pouvait bien être sa fonction dans la mesure où elle était constituée de deux moitiés, mais sans parvenir à trouver de réponse. Quand elle retourna sous le porche, Grant était là, ses grandes mains pleines de cicatrices sur la balustrade, le regard fixé sur la route. Elle lui sourit et à sa grande surprise il lui rendit son sourire et ils restèrent ainsi, épaule contre épaule, à regarder la route sans parler.

Vers la fin de l'après-midi, ils allumèrent un feu dans l'âtre pour lutter contre l'air frais et humide, et ils furent soulagés de constater que la cheminée était en bon état et tirait bien. Leur fumée alla s'ajouter à celle qui flottait encore dans la Wilderness et tout partit en direction du sud. Ils entendirent des coups de fusil toute la journée et tandis que la lumière commençait à baisser, la pluie se mit à tomber et la fusillade diminua progressivement. La température se rafraîchit, mais le feu crépitait sur les chenets tordus et il faisait bon à l'intérieur de la cabane. Et là, alors que les ombres qui s'allongeaient entrelaçaient le porche et le sentier qui y menait, ils restèrent assis comme s'ils attendaient quelque chose qui devait bientôt se produire.

Au bout d'un moment, un soldat apparut en boitant, zigzagant sur la route comme un navire à la dérive, couvert de sang de la tête aux pieds. En avançant, il soulevait des tourbillons de poussière dans l'air du soir. Arrivé au sentier, il s'arrêta et regarda dans leur direction, et il resta là à les regarder pendant un bon moment. Ni Grant ni Hypatia ne bougeaient et ils n'osaient plus respirer car ils avaient reconnu le camp auquel il appartenait d'après les lambeaux de son uniforme et son visage hâve et émacié. Le Rebelle était nu-tête et tout échevelé et il se tenait là, vacillant à l'entrée du sentier, les yeux fixés sur eux, et puis soudain il tomba face contre terre et ne se releva pas.

Hypatia se pencha en avant sur le cageot où elle était assise et le cageot grinça, puis le soldat se releva de la poussière comme d'un rêve effroyable. Il les regarda encore longuement, fit demi-tour et repartit sur la route en titubant avant de disparaître.

Sans rompre le silence qui avait caractérisé leurs relations jusqu'alors, Grant et Hypatia se levèrent ensemble, remontèrent le sentier et gagnèrent

la route. S'efforçant de voir à travers la fumée, les ténèbres et les ombres obliques du soir, ils purent l'apercevoir tandis qu'il poursuivait son chemin en chancelant. Il avait un bras replié sur sa poitrine, comme l'aile brisée d'un oiseau, et il agitait l'autre devant lui à la manière d'un aveugle.

Leurs visages, tandis qu'ils l'observaient. Elle : pleine de sentiments maternels et rendue muette par un chagrin qui durcissait les traits autour de sa bouche mais que tempéraient ses yeux en amande étonnés. Lui : silencieux et frémissant d'un courage nouvellement forgé qui laissait sa haine se manifester dans ses poings serrés et gonflait les veines de ses avant-bras. Ensemble, ils se levèrent, sans se toucher et ils observèrent la scène tandis qu'Abel tombait à nouveau sur la route et, cette fois-ci, ne se relevait pas.

Ils restèrent là, à regarder la route. La poussière blanche retomba dans les ténèbres. Les engoulements se mirent à lancer leurs petits cris étouffés dans l'obscurité des bois. Grant jura et s'avança sur la route dans la nuit. Puis il revint.

— Il est pas mort, dit-il.

— Bien, dit Hypatia. (Avec deux doigts, elle déplaça délicatement le devant humide de sa robe.) Bien, répéta-t-elle.

— Nom de Dieu. Sacré bon sang, soupira Grant.

Elle hocha la tête.

— Tu peux y aller, dit-elle. Dans cet état-là, il va pas nous faire grand mal.

Il fit ce qu'elle lui demandait et transporta le soldat dans la cabane. Il n'était pas lourd, Grant n'eut aucun mal à le porter, et ensemble, ils s'occupèrent de lui à la lumière du feu qui projetait leur ombre grotesque sur le mur derrière eux. Ils nettoyèrent le sang pour séparer les blessures des souillures et trouvèrent la balle qui lui avait lacéré la cuisse et dont la forme sombre et courte se dessinait sous la peau à l'arrière. À cet endroit, la chair était rouge, tendue et brûlante. Hypatia parvint à extraire la balle avec le propre couteau de poche du soldat et elle lui pansa la cuisse avec des morceaux de tissu qu'elle arracha de sa robe. Puis Grant retourna le blessé sur le dos pour qu'Hypatia puisse examiner la blessure à la poitrine. Tandis qu'elle nettoyait soigneusement les abords de la plaie sanguinolente, un de ses ongles racla la côte du soldat mise à nu et il poussa un gémissement

dans son sommeil, frissonna, puis se calma. Cette blessure n'était pas aussi grave qu'elle en avait l'air, et quand tout fut propre, Hypatia déchira d'autres bandes de sa pauvre robe dont elle entoura la poitrine du blessé. Quand ils l'allongèrent devant le feu, il réclama de l'eau sans ouvrir les yeux et ils lui donnèrent une gorgée de ce qui leur restait. Il appela à nouveau pour demander de la nourriture, mais ils n'avaient rien à lui donner, alors ils s'occupèrent de son bras abîmé au bout duquel pendait un gant de sang.

Elle le nettoya aussi soigneusement que ses autres blessures et quand elle vit le désastre de son coude, elle soupira et s'assit sur ses talons durs et nus. Elle demanda à Grant de maintenir le soldat, et inclinant la tête, elle inséra le bout de son index dans la plaie pour voir dans quel état se trouvait l'os. Le soldat donna de violents coups de pied sans émettre le moindre son tandis qu'Hypatia suivait la trajectoire de la balle, enfonçant son doigt fin dans le coude pratiquement jusqu'à la seconde articulation. Tout à coup, poussant un sifflement aigu, elle le retira et secoua la main.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Grant. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Hypatia referma l'autre main sur son doigt en faisant une grimace. Au bout d'un moment, elle regarda son doigt et secoua la tête.

— C'est tout cassé à l'intérieur, dit-elle. Autour du coude, comme je m'en doutais. J'me suis coupée sur un morceau d'os quelque part.

Elle poussa un autre sifflement, regarda son doigt d'un air triste tandis qu'elle l'essuyait, puis elle reprit le couteau de poche du soldat.

Avec le coin d'un vieux chiffon qu'ils avaient trouvé dans la cabane, elle commença à nettoyer méthodiquement la lame, raclant du bout de l'ongle de longues bandes de sang séché qui se recourbaient en spirales, du manche jusqu'au bout de la lame qu'elle astiqua ensuite, la faisant étinceler dans la lumière du feu. Puis elle leva les yeux vers Grant et lui dit :

— Tiens-le bien, maintenant, il va se débattre comme un beau diable.

Le regard de Grant passa d'Hypatia au rebelle avant de revenir sur Hypatia. Puis il refit l'aller-retour encore une fois, comme si Grant était en train d'évaluer jusqu'à quel point cet homme méritait qu'ils s'occupent de lui. Il finit par pousser un soupir et empoigner le soldat. Il la dévisagea alors qu'elle était agenouillée et examinait le bras blessé posé sur ses genoux.

— Où est-ce que t'as appris tout ça ? lui demanda-t-il.

Elle ne répondit pas tout de suite, et quand elle le fit, sa voix était étonnamment douce.

— En fait, je connais rien à rien, dit-elle. Mais il paraît que j’ai un don, c’est ce que m’ont dit des gens qui avaient mal. J’aidais le docteur quand il venait, là d’où j’mesuis enfuie. (Elle haussa les épaules.) Tiens-le maintenant.

En fin de compte, elle lui sauva son bras, mais pas son usage. La balle avait éclaté et s’était aplatie sur l’os, écrasant les tendons qui s’enroulaient dans l’articulation comme des câbles lisses et s’incrustant dedans. Hypatia dut s’acharner un long moment avant d’extraire la balle avec le couteau tandis que le soldat donnait des coups de pied, criait, poussait des hurlements et pleurait, mais ne se réveillait pas. Faisant levier avec la lame sur le dos de sa phalange, elle saisit le bout du cubitus là où il perforait la peau et poussa sous la balle avec la pointe du couteau. Quand le projectile tomba enfin sur le sol, Hypatia le ramassa et le mit dans une des poches du soldat, puis elle se leva, déchira des bandes de ses propres sous-vêtements pour panser la blessure. Grant suivit ses gestes, le visage empourpré, mais quand elle surprit son regard, il se tourna et alla s’occuper du feu.

Accroupi comme un chasseur devant les flammes, il gratta du sang séché sur ses doigts avec l’ongle de son pouce, essayant de ne pas penser au jeune garçon qu’il avait enterré. Quelques instants plus tard, le soldat se réveilla et demanda à manger.

Grant entendit Hypatia pousser un profond soupir, et lui parvint alors le vieux bruissement familier et déchirant d’un vêtement qu’on défait, suivi du bruit de tétée dont il se souvenait bien, provenant des coins éclairés à la bougie dans les cabanes où son maître plaçait les femmes qui venaient d’avoir un bébé.

Grant se retourna. L’espace d’un instant seulement, il regarda Hypatia qui tenait le visage de l’homme blessé devant son sein dénudé. Le soldat avait les yeux fermés, et maintenant, ceux d’Hypatia l’étaient aussi. Les doigts de la jeune femme étaient pris dans les cheveux de l’homme tandis qu’elle lui caressait le front et il serrait le poing de son bras valide dans les plis de la robe d’Hypatia. Les joues de Grant se creusèrent et sa pomme d’Adam monta et descendit dans sa gorge maigre et crasseuse. Il respira profondément, alla jusqu’à la porte et sortit dans la nuit.

Du bruit et de la lumière provenaient de la route où passait une colonne de soldats qui s'éclairaient de lanternes et de torches. Ceux-là ne chantaient pas en marchant et leurs officiers les exhortaient d'une voix basse mais néanmoins pressante. Grant reconnut les uniformes sombres des soldats de l'Union et il resta sous le porche à les regarder passer. À observer comment ils marchaient tous parfaitement au pas, arme à l'épaule, et même avec la poussière qui montait en tourbillons jusqu'à la taille, il aperçut le passepoil sur leurs pantalons, ainsi que les aigles en cuivre qui luisaient faiblement sur leurs vestes.

Sa bouche s'ouvrit d'émerveillement et de plaisir et il descendit du porche pour s'avancer sur le sentier. Il n'appela pas, car sa gorge se serra et il s'étouffa sur ses propres larmes. Les soldats défilèrent devant lui, leurs ombres obliques traversant la Wilderness. Tous ces soldats étaient des hommes noirs, et ils marchaient au pas, et ils portaient leurs fusils sans peine comme s'ils n'y pensaient même pas, comme s'ils savaient qu'ils en avaient gagné le droit, et tous ensemble, ils s'enfoncèrent dans la nuit en direction du sud.

Grant fit quelques pas sur le sentier en trébuchant tandis que les derniers passaient sur la route. Un homme à l'arrière de la colonne l'aperçut, debout là, les mains croisées devant son ventre, paumes en l'air, à la manière de ceux qui sont témoins d'une chose remarquable et qui ne savent trop quoi faire de leurs mains vides. Cet homme, cet homme noir en uniforme qui partait à la guerre, lui sourit d'un air détendu, souleva son képi et l'agita comme s'il était le général McClellan lui-même avant de le reposer sur sa tête. Puis il disparut avec les autres.

Grant resta seul sur la route, observant la lumière des torches clignoter et s'évanouir dans l'obscurité de la Wilderness. Il écouta le bruit régulier, réconfortant et monotone de leurs pas diminuer et se fondre dans le chant des grillons et les cris des engoulevants, quelque part, au loin, dans la nuit. Son visage mouillé était débarrassé de ses rides soucieuses, il était là, bouche bée, les yeux écarquillés et les mains tremblantes.

Il retourna à la cabane. Il ne la regarda pas, mais l'air dans la pièce lui dit qu'elle s'était rhabillée. Le rebelle amaigri était endormi près du feu et la pénombre le faisait paraître d'une infinie tristesse. Grant s'arrêta un instant pour les regarder, puis il se tourna, alla jusqu'au bureau sur lequel il

prit le sac à oignons contenant l'uniforme et le serra contre sa poitrine. Il se tenait face au mur sombre, la respiration saccadée.

— Tu vas avec eux, c'est ça ? dit-elle.

— Oui.

— Bon, d'accord, dit-elle doucement. Vas-y.

Grant se retourna pour la regarder. Son visage avait maigri depuis le jour où il l'avait rencontrée, et de petites traînées de sueur faisaient des sillons dans la poussière pâle sur son front et sa lèvre supérieure. Elle parvint à esquisser un sourire et il prit une profonde inspiration avant de la regarder fixement.

— Est-ce que je suis pas un homme ? demanda-t-il. Je suis pas toujours un homme ?

Hypatia hocha la tête.

— Si, dit-elle. T'es un homme.

Il jeta un regard du côté du soldat, puis à nouveau vers elle.

— Alors, nom de Dieu, Hypatia, je... (Il garda la bouche ouverte comme un poisson et détourna les yeux.) Sacré bon sang. Nom de Dieu.

— À un autre moment, peut-être. À un autre moment, ça aurait pu être différent. On aurait pu être quelque chose l'un pour l'autre, peut-être.

Il la regarda dans les yeux et finit par répondre :

— Nan. Y a jamais eu un autre moment et y en aura jamais. J'le sais, et toi aussi, tu le sais bien.

Et quand elle détourna les yeux, il eut un sourire crispé et hocha la tête tandis qu'elle prenait une profonde inspiration en frémissant et lui rendait son sourire.

— Bon, dit-il en respirant. Très bien. Ça va aller pour toi, ici ?

— Vas-y, dit-elle doucement. J'les ai vus par la fenêtre, à la façon dont ils avançaient, tu vas être en retard si tu te dépêches pas.

Se penchant, il lui prit la main et marqua une pause pour contempler leurs deux mains jointes dans la lumière vacillante. Le dessus du poignet d'Hypatia, couleur cannelle, enveloppé dans les doigts sombres de Grant. Ils se regardèrent dans les yeux, il se baissa pour embrasser ses lèvres et lui mit dans la main le revolver de l'homme qu'il avait tué, il se redressa et franchit la porte de la cabane.

Il se retrouva dans la fraîcheur de la nuit. Il entendit venir des chevaux sur la route. Il se déshabilla et enfila l'uniforme. Il lui allait bien, et l'espace d'un instant, il eut envie de se regarder dans un miroir. Alors qu'il s'avavançait sur la route, Grant se demanda où il pourrait trouver un fusil, et déjà les chevaux étaient sur lui. Un officier de l'Union lui demanda s'il appartenait à la division de Ferrero et Grant répondit oui et l'officier s'emporta, maudissant sa paresse, la couleur de sa peau, son héritage africain et son manque total d'intelligence. Puis le cavalier aida Grant qui eut beaucoup de mal à monter en croupe. Ensemble, ils s'élancèrent au galop sur la route et ne tardèrent pas à être engloutis par la Wilderness.

OceanofPDF.com

9

Makers' Acres

1899

IL AURAIT dû être rentré depuis deux jours déjà, et par conséquent, elle s'était rongé les sangs deux jours de plus qu'elle n'aurait dû. Lorsqu'elle s'inquiétait ainsi, les rides qu'elle avait autour des yeux et aux commissures des lèvres se creusaient. Et quand elle entendit les coups de feu crépiter dans la vallée obscure comme du bois humide dans les flammes, Ellen Makers se leva d'un bond de la table en bois brut de leur petite maison pour scruter la nuit à travers la vitre de la fenêtre. Sa respiration se fit plus faible tandis qu'elle posait le couteau à légumes près de la coupe en bois pleine de pommes, poussant la lame avec deux doigts pour l'éloigner du bord de la table. Un peu plus tôt, Ellen avait fariné la moitié de la table pour empêcher la pâte de coller, et maintenant elle restait là à examiner les curieux motifs que le bout de ses doigts, ses pouces et le talon de sa main y avaient dessinés. Un étrange langage imprononçable et triste.

Elle tendit l'oreille. La petite chevêchette qui hululait depuis un coin sombre de la colline derrière la maison s'était envolée, ou peut-être s'était-elle simplement tue lorsque l'écho étouffé et métallique des détonations avait résonné. Ellen se pinça la lèvre inférieure entre les dents, gonfla ses poumons d'air et sortit sous le porche où la nuit froide avait rassemblé les ténèbres de la forêt pour les étendre sur le ciel comme un drap parsemé d'étoiles.

Quelque part en bas, dans la vallée, un chien furieux aboya méchamment puis se calma. Une autre détonation retentit alors, lointaine, suivie de son écho. Ellen écouta attentivement le bruit qui faiblissait et auquel vint se mêler le hurlement d'un loup s'élevant des profondeurs de la nuit. Elle se retourna d'un bloc, écarquillant les yeux, une main blanche crispée sur la balustrade, et elle inclina le visage en direction de la montagne comme une aveugle. Mais il n'y avait plus rien à entendre – excepté le doux clapotement argentin de Little Sugar Creek qui sautait et dansait entre les arbres du côté abrité de la ligne de crête.

D'un air pensif, Ellen porta les doigts à ses lèvres et attendit la suite. Elle avait coupé les dernières pommes et elle sentit sur ses doigts le jus des fruits et la cannelle ; elle passa la langue sur chacun d'eux pour goûter les restes de douceur d'un été enfui. Juste avant les détonations, il y avait eu une pluie d'étoiles, elle les avait vues tomber par dizaines. Des traînées brillantes dans la nuit, et elle avait posé le menton sur ses mains croisées pour les observer, comme si elle priait tandis qu'elles filaient dans un éclat étincelant avant de s'éteindre et de disparaître. Et alors que la dernière étoile s'évanouissait au-delà de l'autre bout du monde, les coups de feu avaient commencé.

Maintenant, la nuit était calme, froide et silencieuse. Quelques nuages minces flottaient paresseusement au milieu des étoiles scintillantes. Un gros morceau de lune brillait, légèrement sur la gauche dans le ciel nocturne, mais Ellen était incapable de se rappeler le mot juste, elle savait seulement que ce n'était pas la pleine lune, ni un croissant. Elle soupira. Son souffle apparut dans l'air puis disparut avant d'apparaître à nouveau. Elle se dit que la lune pourrait bien faire surgir du sol une nouvelle gelée blanche avant longtemps, ourler les herbes mortes et raides d'une coquille dure et nacrée, et souligner avec précision les arabesques des mousses et des fougères, les feuilles recourbées des plantes sauvages qui dépérissaient le long du chemin. Dans deux semaines peut-être, le gel durcirait la terre sur plusieurs centimètres de profondeur et transformerait la nature en un paysage d'hiver, dur, argenté et d'une beauté joyeuse.

Prenant à nouveau une profonde inspiration, Ellen descendit dans la cour et prit l'allée qui menait au sentier pour rejoindre ensuite le bord de la longue pente douce qui donnait sur la vallée plongée dans les ténèbres. Le sentier se déroulait, pâle et paisible, jusqu'au premier virage, puis allait se perdre dans les grands sapins et l'obscurité qu'ils amassaient autour de leurs troncs. Elle s'appuya contre le piquet de la barrière portant la pancarte que Glenn avait taillée et peinte, et sur laquelle on pouvait lire : MAKERS' ACRES. Le domaine des Makers. Esquissant un sourire, elle se souvint de ce jour-là, de la fierté et de la joie qu'avaient procurées à Glenn cette pancarte, cette terre bien à eux, leur premier versement. Sur sa droite, quelque chose détala sur le toit de la remise avant de gagner les arbres. Un écureuil, ou un oiseau nocturne, ou un autre animal. Ellen regarda

attentivement dans cette direction, s'efforçant de voir dans la nuit, mais comme rien ne se montrait, elle fit demi-tour et repartit vers le porche.

Se frottant les avant-bras pour se réchauffer, elle resta là, pendant une demi-heure, ses bras croisés la protégeant du froid, mais elle n'entendit plus aucun bruit, mis à part la chevêchette qui recommença à appeler très doucement dans l'ombre des bois.

Ellen finit par rentrer et éteignit les lampes, plongeant dans l'obscurité la petite maison où le feu couvait dans l'âtre, projetant une lumière rougeoyante qui dansait sur les murs et les meubles. Debout au milieu de la pièce, elle contempla les braises tachetées, et, poussant un soupir, elle remit du bois dans la cheminée.

Elle fit le tour de l'intérieur de la maison qui n'était éclairé que par le feu et passa de l'une à l'autre des trois pièces, tripotant des objets d'un air distrait, redressant des livres sur leur étagère, soufflant sur le dessus des meubles pour les débarrasser de grains de poussière, s'agaçant de la façon dont Glenn avait accroché son pantalon de rechange à la patère sur le mur de la chambre. Au bout d'un moment, elle s'arrêta devant le placard situé près de la porte et dans lequel ils rangeaient leur deuxième fusil.

Des flammes crépitaient dans l'âtre et éclairaient la pièce d'une lueur douce. Ellen ouvrit le placard, en sortit le fusil, vérifia qu'il était chargé, le posa à côté de la porte et le laissa là. Elle tira une chaise de la table et l'installa sous le porche, puis elle plongea une louche dans le tonneau d'eau de pluie, remplit la théière et attendit que l'eau se mette à bouillir. Elle ignora le fusil. Elle se fit une grande tasse de café fort et retourna sous le porche.

Posant sa tasse sur les planches près de sa chaise, elle alla chercher le fusil et ferma la porte d'entrée de façon qu'aucune lumière ne puisse révéler sa présence à quiconque arriverait par le chemin. Elle s'assit bien droite, plaça le fusil en travers de ses genoux et n'y toucha plus. Elle attendit, se penchant de temps à autre pour lever la tasse jusqu'à ses lèvres et sentir la chaleur amère descendre peu à peu dans son estomac. S'infiltrer lentement dans ses membres et répandre de la chaleur dans son ventre.

À son corps défendant, la présence du fusil suscita tout à coup le souvenir de cette douleur fulgurante qui l'avait déchirée tandis qu'ils la maintenaient et enfonçaient en elle le canon froid. Leur odeur de graisse

écœurante, leurs mains humides et rugueuses, leurs ombres démesurées qui se dressaient et s'agitaient sur la toile de la tente.

Ellen posa une main sur son ventre, essayant d'imaginer comment elle avait été avant.

— Nom de Dieu, Glenn, dit-elle, sa respiration soulevant un panache ténu et duveteux dans l'air froid, sous la lumière des étoiles. Dépêche-toi de rentrer.

Ellen Makers était assise dans le froid, le fusil chargé sur les genoux. Elle écoutait. La chevêchette lançait son appel tranquillement. Un vent léger remontait la longue pente depuis le fond de la vallée. Des arbres craquaient et répandaient leurs aiguilles ; elle les entendait tomber comme un étrange tambourinement de gouttes de pluie sur la mousse. Les sous-bois étaient animés de mouvements incessants. Elle but son café à petites gorgées et sortit un quartier de pomme de la poche de sa robe. Elle examina le dos de ses mains à la lueur des étoiles, s'attardant sur les os allant du poignet aux premières phalanges comme les dents d'un râteau, comme les solides instruments de travail qu'ils étaient. Sous cette clarté, ses mains robustes semblaient phosphorescentes, rayonnantes, comme si elles étaient faites de lumière. Elle se demanda si elle était aussi âgée que ça. Peut-être pas. Peut-être n'avait-elle pas encore entamé ce processus de déclin, lent et implacable, qui allait s'accélérer – elle le savait parfaitement – au fil des années. Elle appuya sur son ventre de toutes ses forces, comme elle en avait pris l'habitude depuis qu'ils l'avaient détruite, comme si elle essayait de détecter les endroits brisés et déchirés à l'intérieur d'elle-même et de les réparer. C'est alors qu'un bruit lui parvint du pied de la colline, là où le sentier rejoignait la route.

C'était un chariot, elle en était sûre, d'après le bringuebalement étouffé des planches branlantes et le martèlement encore plus feutré des sabots sur la terre dure. Ellen mit sa peur de côté et posa les mains sur son fusil. Se levant de sa chaise, elle tendit l'oreille, mais elle ne perçut aucune voix qu'elle eût pu reconnaître, alors elle écarta la chaise et tint fermement le fusil.

Elle attendit ainsi, prise d'un léger tremblement, maintenant. Le chariot s'approchait dans la nuit, progressant de manière constante entre les arbres qui bordaient la route pâle, et elle commença à en reconnaître la forme là où

les arbres se faisaient moins denses avant de donner sur la cour. Une chose sombre, plutôt carrée, se déplaçant lentement. Elle se pinça les lèvres et avala une bouffée d'air.

Un chien sortit en courant des broussailles près de la maison et s'arrêta devant le porche, la tête inclinée et le souffle projetant de la fumée autour de son museau. Instinctivement, Ellen leva son fusil, visa, puis regarda tout autour, fronçant les sourcils. Le chien aboya une fois et sans agressivité, alors elle vit que c'était un chien et qu'elle le connaissait plus ou moins. Elle abaissa le canon de son fusil.

À ce moment-là, le chariot s'arrêta près de la remise et elle entendit la voix de Glenn, tranquille, profonde, avec cette sorte de calme assurance douce et mélodieuse qu'elle aimait tant. Il parlait à Emerson, lui disant que c'était un bon cheval, et sa voix était si tranquille que c'était une émotion chuchotée plutôt qu'un véritable discours.

Ellen descendit les marches et se précipita dans la cour. Elle sentait qu'il y avait encore quelque chose qui n'allait pas, même s'il était rentré, et elle prit le fusil avec elle. Mais il descendit du chariot et elle vit ses dents briller dans la nuit et ses bras ouverts. L'éclair de sa chemise blanche sous sa veste sombre. Elle s'approcha de son mari, il la prit dans ses bras, elle nicha son front dans le creux de son cou. L'odeur de Glenn l'enveloppa et elle relâcha sa respiration. Ils restèrent ainsi ensemble un long moment, simplement éclairés par la lune et les étoiles, sans rien dire.

Puis elle fit un pas en arrière, appuyant une main sur la poitrine de Glenn.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle.

Elle cligna des yeux et sa main pâle se posa vivement sur le visage noir et enflé de son mari.

— Glenn, souffla-t-elle. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

Glenn prit la main blanche et mince d'Ellen dans les siennes et colla ses lèvres sur sa paume où il sentit la cannelle et les pommes.

— Je suis désolé.

Elle le regarda, poussa un soupir et embrassa ses blessures, puis ils restèrent silencieux à nouveau.

C'est alors qu'un léger gémissement s'éleva de l'arrière du chariot et le chien, que tout le monde avait oublié, se mit à aboyer furieusement.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en regardant par-dessus l'épaule de Glenn en direction de la plate-forme du chariot. J'ai entendu des coups de feu, tout à l'heure.

Glenn ouvrit la bouche, puis il la referma. Le chien aboya et commença ses allées et venues. Glenn se tourna vers l'animal puis il regarda Ellen de nouveau.

— C'est ce vieil homme, dit-il. C'est Abel Truman.

Et il alla à l'arrière du chariot, souleva Abel et le prit dans ses bras aussi facilement que s'il s'était agi d'un enfant.

Glenn le transporta dans la pièce du fond pendant qu'Ellen rallumait les lampes et en portait une derrière eux pour les éclairer dans le couloir sombre. Ils n'avaient pas de deuxième lit ou de lit de camp, alors elle étendit des couvertures épaisses sur le plancher où Glenn déposa le vieil homme en douceur. Il n'y avait rien dans cette pièce, sauf une petite table sur laquelle Ellen posa la lampe. Tandis qu'ils regardaient le vieil homme, leurs mains se cherchèrent dans l'obscurité et leurs doigts s'entremêlèrent instinctivement, à la manière de ceux qui s'aiment depuis longtemps. Les yeux du vieil homme étaient fermés et sa poitrine se soulevait et s'affaissait régulièrement ; on entendait un léger gargouillis humide dans sa gorge, ainsi qu'un doux sifflement à chaque expiration.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ? demanda Ellen au bout d'un moment.

— J'en sais fichtrement rien, dit Glenn dans un haussement d'épaules. Je crois qu'il est malade. Blessé, mais malade aussi. En tout cas, il en avait bien l'air tout à l'heure. (Il la regarda.) Tu as entendu les coups de feu ? demanda-t-il en jetant un coup d'œil en direction du placard à fusils.

Quand elle le lui confirma, il hocha la tête et lui raconta comment il avait trouvé le vieil homme, puis il haussa les épaules à nouveau, comme pour dire qu'il y avait d'autres choses encore à raconter, mais qu'elles attendraient.

Ellen lâcha la main de Glenn et lui serra le bras.

— Mais toi, tu vas bien ?

— Oh, ce n'était pas sur moi qu'ils tiraient. (Elle lui lança un regard sévère et il sourit en hochant la tête.) Bon, c'est vrai que je me suis fait un peu abîmer en ville, mais on m'a dit que Farley en avait reçu plus que ce qu'il avait essayé de donner.

— Glenn... Il va finir par avoir ta peau.

Il posa le bout de ses doigts sur les lèvres d'Ellen, puis il se pencha pour lui embrasser le front avec douceur.

— C'est fini, et ce qui est fait est fait, et tu n'as aucune raison de t'inquiéter, dit-il. Ça n'a plus d'importance maintenant, et d'ailleurs ce n'était pas grand-chose pour commencer.

Abel se mit à gémir péniblement dans son sommeil et fit claquer ses lèvres. Ellen s'accroupit aux pieds du vieil homme, écarta les cheveux qui lui tombaient sur le visage et commença à défaire les lacets de ses chaussures raidies par la boue et serrées tant le cuir avait absorbé de pluie par le passé. Plissant le nez, elle se mit une main devant la bouche.

— Dieu du ciel, souffla-t-elle. À ton avis, son dernier bain remonte à quand ? demanda-t-elle, avant de se lever et de retrousser ses manches.

Regardant Glenn, elle ajouta :

— Tu pourrais aller t'occuper d'Emerson et rapporter les provisions à l'intérieur pendant que je l'installe.

Il acquiesça et elle le regarda quitter la pièce. Quelques instants plus tard, elle entendit le craquement de ses pas dans l'herbe gelée, puis elle l'entendit parler tour à tour au cheval et au chien.

Elle finit par réussir à arracher les chaussures des pieds d'Abel et elle les posa l'une à côté de l'autre près du mur. Le vieil homme marchait sans chaussettes et il avait les chevilles cerclées de plaies à vif, là où le cuir durci frottait sur la peau nue. Se souvenant de la théière, elle alla la chercher, rajouta un peu d'eau et revint avec une cuvette et du tissu propre. S'agenouillant près de lui, elle lui lava les pieds. Elle lava les mains d'Abel, lui nettoya les doigts et fit glisser sa veste légère de ses épaules voûtées. De légères volutes de fumée montaient de la cuvette. De ses doigts forts, Ellen parvint à défaire les boutons de la chemise du vieil homme et elle eut le souffle coupé en voyant les meurtrissures aux couleurs diverses qui constellaient la poitrine du vieux soldat, les petites cartes que son sang avait tracées, coagulées sous forme de crêtes dures épousant les contours des

anciennes cicatrices blanchâtres : toute une vie de douleurs esquissée sur sa peau, laissée à l'interprétation de ceux qui étaient capables de lire une telle topographie. Ellen contempla les ecchymoses et la longue couture en arc de cercle rouge qui lui balafrait le visage et elle se pinça les lèvres d'un air pensif.

— Quelqu'un s'est occupé de vous, dit-elle à l'homme endormi. Tant mieux.

Puis, faisant claquer sa langue, elle continua à le laver. Abel remua les lèvres et ses yeux tressaillirent sous ses paupières. Il se mit à geindre dans son sommeil tandis qu'elle lui lavait le dos, et quand elle le recoucha, il bâilla en silence avant de retomber dans un sommeil encore plus profond.

Ellen souffla, maîtrisant sa nausée. Elle nettoya la poussière de la route amassée dans ses pattes d'oie, dans les rides profondes aux coins de sa bouche et sur son pâle visage empreint de tristesse et ratatiné, dont la barbe avait été rasée. Quand elle eut terminé, Glenn avait rentré les provisions – empilant les boîtes et les petits cageots, les paniers et les sacs de toile remplis d'huile et de lames de scie, de pommes de terre et d'oignons, de farine et de linge supplémentaire, et toutes les autres denrées nécessaires pour passer un long hiver – et il en avait fini avec toutes les tâches qu'il pouvait accomplir à l'extérieur au clair de lune. Il avait chargé le feu pour la nuit, couvrant les braises pour ne pas laisser le froid s'installer, il était deux heures du matin passées et la chevêchette elle-même s'était tue.

Ellen referma la porte de la pièce du fond et se rendit en silence avec Glenn dans leur chambre, où ils se déshabillèrent dans le peu de lumière qui tombait de la lune et des étoiles et qui filtrait à travers les rideaux de la fenêtre. Elle : pâle et blafarde dans l'obscurité. Lui : un éclat d'ombre et de chaleur. Ils s'enlacèrent en silence avant de mettre leurs vêtements de nuit – peau contre peau, pressés l'un contre l'autre sur toute la longueur de leur corps, leur bouche avide. En silence, mis à part le bruit humide de leurs lèvres et de leur langue, le frottement sec et frais du bout de leurs doigts sur leur chair. Ensuite, toujours silencieux et vêtus pour la nuit, ils se glissèrent sous les couvertures et se couchèrent tranquillement. Le doux murmure du vent passait par-dessus les avant-toits et ils l'entendaient courir entre les arbres de la forêt. Au bout d'un moment, il lui demanda dans l'obscurité :

— Est-ce que tu as... (Il se tut, soupira avant de poursuivre de façon hésitante.) Je veux dire, est-ce que tu es...

Elle posa la main sur son ventre et appuya dessus.

— Non, répondit-elle. Je ne suis pas enceinte. C'était seulement... un retard. Je crois que c'est sans espoir, maintenant.

Elle le sentit hocher la tête, et il lui dit qu'il était vraiment désolé, comme si cela pouvait y changer quelque chose. Il lui prit la main, la garda dans la sienne et ne dit plus rien, elle resta silencieuse près de lui, dans la nuit fraîche et douce, et il finit par s'endormir. Sur toute la longueur de son flanc, elle sentait la chaleur qui émanait de lui et, dans les instants tranquilles précédant le sommeil, elle imagina entendre également le bruit de son sang dans son corps – ce sang africain, ancien, noble, rapide et brûlant, qui circulait dans les veines minces et souples de ses bras, de son cou, de ses jambes et de son ventre, jusqu'au plus profond de lui. Il lui semblait que la masse imposante de Glenn émettait une douce lueur chaude sur elle dans l'obscurité, et elle se demanda s'il lui arrivait jamais, à lui, d'entendre le sang qui circulait en elle. Le tambourinement rapide et nerveux qui courait à travers son corps. Doucement, avec une certaine timidité, elle prit le sexe de son mari dans le creux de sa main, le garda ainsi un long moment avant de le lâcher et de serrer son poing crispé sur son ventre, comme si elle voulait y faire pénétrer la chaleur de Glenn, douce et ardente, et la garder pour elle. Elle avait terriblement besoin de réchauffer ce froid creux qu'ils avaient introduit en elle en même temps que le canon du fusil au cours de cette nuit d'été, près de la rivière gonflée par la marée. Et quand elle finit par s'endormir, elle ne trouva qu'un sommeil léger, ponctué de rêves qui entortillaient les draps autour de ses jambes.

Ellen se réveilla. À ses côtés, Glenn respirait doucement, plongé dans ses propres rêves dont elle n'avait pas la moindre idée. Elle sortit du lit et, dans le froid morne et sombre, alla jusqu'à la porte. Le chien entra et décrivit trois cercles serrés devant l'âtre où la grosse bûche n'était plus que braises rougeoyantes, et il soupira légèrement en s'installant devant le feu. Ellen l'observa un moment, puis elle retourna se coucher et sombra dans un profond sommeil sans rêves.

Abel ne se réveilla pas de toute la journée qui suivit, et le gel qu'Ellen attendait n'arriva pas. Au lieu de cela, l'aube se leva sur un ciel sombre et nuageux, et une pluie légère fit son retour. Le ciel n'était qu'un amalgame de nuages qui allaient du gris au gris foncé. De la forêt parvenait le bruit de l'eau qui tombait, coulait, gouttait sur les arbres, dans les arbres et sous les arbres, où elle formait de petites rigoles soulevant les aiguilles de pin couleur de brûlé pour les emporter vers Little Sugar Creek qui les charriait jusque dans la vallée verte et noyée dans le brouillard.

Glenn passa la journée à se reposer et à fendre du bois pour l'hiver – une activité qui était pour lui une autre forme de repos, où il pouvait se perdre dans les mouvements faciles de ses bras. Lever la hache, la laisser retomber à l'endroit précis où il voulait qu'elle s'enfonce dans le bois avec un grand bruit sourd, puis libérer la lame, lever à nouveau la hache, la laisser retomber, et recommencer, sans cesse. Le bruit de la hache sur le bois était comme le battement du cœur de la saison elle-même. De son côté, Ellen balaya la maison en écoutant Glenn. Elle poussa dehors le chien d'Abel et battit le tapis sur lequel il avait dormi pour le débarrasser des poils. Elle rapiéça les genoux troués du pantalon d'Abel et utilisa de l'eau froide, du sel et de l'extrait de citron pour frotter sa chemise où les taches de sang formaient des motifs aussi étranges que répugnants. Là encore, une histoire de violence qu'elle n'avait aucune envie de lire.

Au bout d'un moment, elle alla dans la pièce du fond où le vieil homme dormait et elle resta à le regarder. Une odeur fétide s'était installée dans la pièce, empestant l'air et imprégnant les rideaux. Brusquement, Ellen pensa à son père, à la façon dont il était mort – de l'intérieur, la maladie avait gagné l'extérieur, si lentement qu'on pouvait sentir la mort en lui, comme de la viande avariée, comme si elle suintait de tous ses pores. La chair de son père, cette chair qui l'avait bercée pour l'endormir, qui lui avait brossé les cheveux, qui l'avait tenue serrée fort pendant les tempêtes, quand il semblait que la fin du monde était proche, cette chair était soudain devenue mauvaise. Elle s'était tendue puis relâchée, elle était devenue moite puis s'était desséchée, et pour finir, elle s'était mise à frémir toute seule, comme la peau d'un cheval piquée par les mouches. Sa chair avait imposé sa volonté à son esprit, et quand il était mort, son père s'était endormi pour ne

plus jamais se réveiller. Ellen en était venue à considérer que c'était là le seul moment de sa maladie qui, au moins, n'avait pas été cruel.

Elle avait lavé le vieil homme la nuit précédente, pourtant Abel avait toujours l'air sale et brisé par son voyage. Il s'était suffisamment réveillé à un moment donné pour utiliser le pot de chambre qu'elle avait placé là pour lui, et Ellen alla le vider dans les toilettes extérieures. La puanteur de la vieillesse et d'une nourriture étrange. Une fois rentrée, elle prit un petit sac et une paire de ciseaux, puis elle s'assit sur le plancher, près de la tête du vieil homme. Soulevant une mèche de ses longs cheveux couleur de métal, elle les frotta entre ses doigts. Ils étaient rêches et sentaient la fumée des innombrables feux sur lesquels il avait préparé sa nourriture. Ils lui tombaient sur les épaules, ébouriffés et mous, et ils étaient incroyablement crasseux et négligés, emmêlés, parsemés de toutes sortes de saletés, de mousse, d'aiguilles de pin, de boue, de petits cailloux et d'autres fragments de matières qui, espérait-elle, n'étaient rien d'autre que de la boue et des petits cailloux. Des choses agglomérées collaient les extrémités comme des perles décoratives ou d'étranges petites baies.

— On dirait que vous êtes presque mi-homme mi-arbre, lui dit-elle en secouant la tête.

Elle fit claquer sa langue et se mit à couper les cheveux d'Abel. C'était un travail difficile et elle les coupa de façon à ne leur laisser qu'un doigt d'épaisseur, si bien qu'ils se tenaient raides et droits sur sa tête. Quand elle eut terminé, elle alla faire chauffer une cuvette d'eau et lui lava ce qui lui restait de cheveux, sentant sous ses doigts les bourrelets durs des cicatrices qui, même à cet endroit, couturaient son crâne comme une balle de baseball usée.

— Heureusement que votre chien est dehors et que vous dormez, lui dit-elle. Sinon, ni lui ni vous ne m'auriez laissée vous approcher.

Cette nuit-là encore, Ellen fit entrer le chien. Il la suivit dans le couloir menant à la pièce du fond et quand elle ouvrit la porte, il se faufila près du vieil homme toujours endormi. Après avoir reniflé prudemment le plancher tout autour d'Abel, il lui lécha les oreilles et le visage et, sous le regard d'Ellen, tourna en rond trois fois avant de s'installer sur le coin de la couverture, juste à côté de lui. Ellen referma la porte en secouant la tête et alla rejoindre Glenn qui l'attendait dans le lit.

Ils se tinrent la main sous les couvertures dans le noir. Glenn était étendu sur le dos, le regard fixé sur l'ombre du plafond, et Ellen savait ce dont ils devaient discuter, tout comme elle savait que c'était elle qui devait aborder la question, exprimer tout haut la décision qu'ils avaient tous deux déjà prise séparément, bien que ni l'un ni l'autre n'eût encore trouvé la voix nécessaire pour la formuler. Elle prit une inspiration et serra la main de Glenn.

— On ne peut pas le mettre dehors, dit-elle doucement, s'adressant à l'obscurité. Tu le sais aussi bien que moi. Même si on n'a pas envie de l'avoir avec nous ici.

Glenn poussa un profond soupir, comme s'il venait d'être soulagé d'un énorme poids.

— Je sais, dit-il de sa voix grave et douce, aussi dense que les ténèbres.

Et puis le silence s'installa entre eux et ne fut rompu qu'un peu plus tard, quand Ellen dit :

— Je crois qu'il est malade.

Elle secoua la tête dans l'obscurité.

— Non, corrigea-t-elle. Je ne crois pas, je le sais. C'est une odeur que je sens. Je crois qu'il est en train de mourir.

Elle sentit Glenn hocher la tête.

— Je le sais aussi, dit-il.

Elle se passa la langue sur les lèvres.

— Mais ?

— Mais quoi ?

— C'est à toi de me le dire. Vas-y, dis.

Il lâcha la main d'Ellen et croisa les siennes derrière sa tête, le regard toujours fixé au plafond.

— Tu as raison, on ne peut pas le mettre dehors. Pas maintenant, avec l'arrivée de l'hiver.

Ellen soupira.

— Tu penses vraiment qu'il restera ? Qu'il en aurait même envie ? Qu'il se contenterait de cette petite chambre ?

— Que peut-il faire d'autre, d'après toi ? demanda Glenn, avant de poursuivre, tout doucement. Non. Non, je ne crois pas qu'il restera. Mais

qu'est-ce qu'on peut faire ?... Ce que je vais faire, dit-il, pensant tout haut, je vais lui dire que j'ai besoin d'aide pour défricher le champ du haut. Ce qui n'est pas faux, d'ailleurs. Il pourrait conduire le chariot entre ici et le champ, à défaut d'autre chose.

— Il ne voudra pas, répondit Ellen. C'est vrai, je ne le connais pas bien, et je ne tiens pas particulièrement à le connaître mieux, mais un homme comme lui, conduire ton chariot ? Il ne pourrait même pas l'imaginer, j'en suis sûre.

Elle soupira.

— À son réveil, dit-elle avec une certaine résignation lasse, je lui proposerai la chambre pour l'hiver. C'est tout ce que nous pouvons faire, et c'est ce que nous *devons* faire. Nous lui proposerons la chambre et il pourra décider tout seul.

— Tu ne penses pas que nous devrions le forcer ? Pour son propre bien ?

— Non, et de toute façon, on ne pourrait pas, dit-elle. Il y a son bien à lui, celui du monde et puis il y a le nôtre. Notre bien à nous, Glenn. Peut-être que ce n'est pas très chrétien, mais je m'en fiche. S'il faut en arriver là, le nôtre doit l'emporter sur le sien, sur celui du monde. Après tout ce que nous avons...

Ellen respira profondément, Glenn lui prit la main et appuya ses lèvres sur chacune de ses phalanges, l'une après l'autre. Elle observa sa silhouette près d'elle, dans l'obscurité – ses gestes, le doux bruissement du tissu quand il se débarrassa de sa combinaison. Cette chaleur soudaine, quand il se colla contre elle. Ses doigts, qu'elle sentit sur ses genoux, remontant sa chemise de nuit sur ses hanches, le baiser froid de l'hiver sur sa peau.

Elle prit conscience de son propre souffle et de celui de Glenn, tout à coup synchronisés. Les pulsations effrénées de leur sang battant en rythme tandis que leurs deux cœurs las et meurtris se ruaient l'un sur l'autre, simplement séparés par de fines parois de chair et d'os. Elle ouvrit les yeux, tremblant dans la nuit douce et fraîche, et elle vit le visage de Glenn, triste et solitaire, au-dessus d'elle, si proche. Il ferma les yeux et ses traits se tendirent comme s'il allait se mettre à pleurer. Elle prononça son nom, il lui dit qu'il l'aimait.

— Tu me vois ? lui murmura-t-elle à l'oreille. Tu sens ma peau ? Il lui répondit oui et oui, leurs mains se joignirent et se serrèrent sur les draps,

comme si elles se débattaient désespérément en silence. Mais avant de parvenir à une belle conclusion, tout se détraqua en elle, comme cela arrivait souvent, et elle poussa un cri, puis le rejeta. Elle l'écarta d'elle. À coups de pieds, elle repoussa les draps de ses jambes, qui apparurent pâles et minces dans la nuit, repliées sous elle. Elle griffa le mur près du lit et se réfugia dans un coin, se couvrant le visage, essayant par un effort de volonté de chasser leur odeur, la vieille sensation glacée du canon qui la pénétrait.

Glenn se couvrit les yeux de son avant-bras et respira profondément jusqu'à ce que son cœur se fut calmé. Il savait que cela ne servirait à rien de parler ou d'essayer de la toucher, et il préféra rester immobile, les maudissant pour ce qu'ils lui avaient fait, se maudissant parce qu'il n'avait pas été là pour les en empêcher. Ellen pleurait. Elle lui dit qu'elle était désolée, et au bout d'un moment il s'assit et lui tendit la main ; elle attendit un peu, puis elle la prit et, ensemble, ils se recouchèrent.

Étendue près de lui, elle lui dit combien elle l'aimait, et il lui répondit. Ils sentirent leur cœur ralentir, leur transpiration et leurs larmes s'évaporèrent de leur peau pour se fondre dans l'air froid de la nuit – s'élevant dans les ténèbres, traversant le toit, rejoignant les nuages pour, dans quelques jours, retomber en pluie sur la ville, et ses habitants lèveraient les yeux de leur vie quotidienne et ressentiraient une mélancolie soudaine dont jamais ils ne connaîtraient la raison. Finalement, Glenn et Ellen s'endormirent dans l'obscurité froide transpercée de rayons de lune, bercés de rêves tranquilles, las et tristes.

Au bout du couloir, Abel se réveilla dans le noir. Il les entendit faire l'amour à leur manière pressante, douce et empreinte de chagrin, il les entendit quand ils se séparèrent. Ayant perçu le changement dans la respiration du vieil homme, le chien se leva et lui lécha la joue. Abel sourit en jurant tout bas, et quand il se rendormit, son bras valide était étendu au-dessus du chien et ses doigts étaient mêlés à la douce fourrure, derrière les oreilles de l'animal.

Le lendemain matin, Glenn se leva de bonne heure. Il ne pleuvait plus et le ciel était gris, tourmenté par un grand vent que l'on pressentait plus qu'on ne le sentait. Il grimpa jusqu'au champ du haut pour évaluer la

besogne qu'il y avait à y faire, calculant ce que représenterait le travail de deux hommes compte tenu du petit nombre de jours qu'il restait avant la première neige. Ellen était à la maison, faisant chauffer de l'eau sur le poêle pour sa toilette. Il faisait frais, et elle passa un peu de temps à faire repartir le feu en soufflant sur les braises couvertes de cendres. Quand les flammes se mirent à crépiter, l'eau était chaude ; elle en prit au creux de ses deux mains pâles et leva ce bol improvisé à son visage. Elle passa ses doigts mouillés dans ses cheveux bruns jusqu'à ce qu'elle eût le visage, le cou et le cuir chevelu humides, se perdant un bref instant dans la sensation agréable de la vapeur et de la douce chaleur de l'eau. Levant les yeux, elle vit Abel qui se tenait avec son chien à l'extérieur de la pièce, dans l'obscurité du couloir, le regard soigneusement baissé sur le plancher, ses vieilles chaussures à la main.

Quand il sentit les yeux d'Ellen posés sur lui, le vieux soldat leva la tête et esquissa un sourire en coin. Grimaçant légèrement, il se passa la main sur sa tête tondue.

— Que je sois damné si à chaque fois que je me réveille, maintenant, y a pas quelqu'un qui s'est occupé de me couper les poils, dit-il doucement.

Ellen sourit. Abel hocha la tête, puis la baissa vivement et enfonça sa langue dans sa joue. La plante cornée de ses pieds nus, en grattant le plancher, faisait comme des chuchotements timides. Au bout de quelques instants de silence, ils ouvrirent tous deux la bouche en même temps et se turent aussitôt. Abel leva une main.

— Allez-y, je vous en prie, dit-il.

Ellen acquiesça.

— Je voulais juste vous demander comment vous vous sentez. On s'est fait du souci pour vous.

— Oui, m'dame, je dois dire que j'étais plutôt dans un sale état. Je me sens encore un peu sonné, mais ça va nettement mieux. (Il renifla et la regarda.) C'est sûrement vous qui vous êtes occupée de moi ?

Ellen fit oui de la tête en prenant une serviette de toilette pour frotter ses cheveux mouillés.

— En fait, je n'ai pas fait grand-chose. Je vous ai seulement nettoyé un peu et fait une petite coupe. (Elle se tamponna le front avec sa serviette, s'essuya les joues et leva le menton.) Cette entaille sur votre joue, on dirait

qu'elle guérit plutôt bien. Je ne sais pas qui vous a recousu, mais c'est du bon travail.

Abel porta la main à la longue entaille qui lui barrait le visage de haut en bas.

— C'est le vieux Charley Poole et sa famille, dit-il en hochant la tête. Comme Glenn, ils ont croisé mon chemin à un moment où j'étais en mauvaise posture.

Ellen posa sa serviette et regarda le vieil homme.

— Glenn dit qu'il vous a trouvé dans les bois, au nord de la ville.

— C'est bien possible, répondit Abel. Et je vous suis reconnaissant à tous les deux. (Il baissa les yeux vers le chien qui était assis près de lui, appuyé contre sa jambe et en train de mouiller le bas de son pantalon avec la bave de son halètement.) Et aussi pour avoir laissé entrer cet abruti.

— Ce n'est rien, dit Ellen en secouant la tête. Mais j'ai l'impression que quelqu'un vous a battu.

— Oui, m'dame, dit Abel en regardant ailleurs. J crois que ça en a l'air. J'crois que c'est ce qu'ils ont fait.

Ellen poussa un profond soupir et croisa les bras.

— Abel Truman. Qu'est-ce qui vous est arrivé, dites-moi ? Le regard du vieil homme alla se fixer sur un coin de la pièce. Il émit un petit sifflement entre ses dents. Puis il se baissa, gratta le chien derrière les oreilles et leva les yeux vers Ellen.

— Oh, dit-il. Ça serait trop long à raconter.

Se pinçant les lèvres, elle le dévisagea tant et si bien qu'il se mit à se dandiner sur place, puis il haussa les épaules.

— On a eu des ennuis avec des brigands, finit-il par dire en faisant un signe de la tête pour inclure le chien.

Le regard d'Ellen passa du visage du vieil homme à celui du chien avant de revenir sur le vieil homme.

— Des brigands ? demanda-t-elle en portant les doigts à ses lèvres pour masquer le sourire qui s'y dessinait.

— Eh ben, dit Abel en haussant les épaules encore une fois, ces types-là, c'était des méchants, ça c'est sûr.

Le sourire d'Ellen s'effaça, elle hocha la tête.

— Il y en a quelques-uns qui traînent dans le coin, effectivement, dit-elle.

Abel plissa les yeux et leva le menton.

— J’crois que je vais faire un tour dehors, si ça vous dérange pas. Je vais enfiler mes chaussures et prendre un peu l’air.

Ellen acquiesça.

— J’ai mis des chaussettes dedans, pour vous. Vous feriez bien de les enfiler aussi.

Abel cligna rapidement des yeux, surpris, puis il glissa une main à l’intérieur des chaussures et sourit. Alors qu’il se dirigeait vers la porte, Ellen s’écarta pour le laisser passer et elle sentit cette légère odeur métallique, signe que quelque chose s’était détérioré ou était en train de se détériorer en lui et, l’espace d’un bref instant, elle en ressentit une insoutenable tristesse. Prenant vite une profonde inspiration par la bouche pour se maîtriser, elle fit un effort de volonté, et quand Abel ouvrit la porte, l’air frais qui s’engouffra fit disparaître cette odeur ferreuse.

Sur le seuil, le vieil homme se retourna et lança un coup d’œil au chien qui était resté assis dans le couloir, la gueule ouverte, le regard fixé sur Ellen.

— Pourquoi tu souris comme ça, espèce de débile ? demanda Abel à l’animal. Cette gentille dame a pas besoin de toi. Allez, viens ici, maintenant.

Abel tapa deux fois sur sa cuisse et le chien tendit ses pattes de devant, leva son arrière-train et plissa les yeux en s’étirant de plaisir.

— Regarde-toi, poursuivit Abel, feignant le dégoût et secouant la tête tandis que le chien trottnait tranquillement jusqu’à la porte. Pitoyable, voilà ce que t’es.

Avant de le suivre, Abel se tourna vers Ellen et leva la main comme pour tirer sur le bord de son chapeau, mais il était nu-tête, alors il fronça légèrement les sourcils, puis il lui fit un petit signe de tête et referma la porte.

Abel Truman traversa le porche des Makers et s’assit sur la première marche. Le ciel était couvert, mais il ne faisait pas trop froid, et il se dit que

par temps clair, les Makers pouvaient voir au-delà des arbres et des contreforts aux pentes douces, jusqu'à l'océan. Des arbres s'élevaient à travers le brouillard comme d'étranges clochers, leurs troncs se dressaient comme si une grande ville calme s'étendait là, dans la brume, sans le moindre mouvement et sans le moindre bruit. Abel ferma les yeux tandis que le chien détalait, et, quand il les rouvrit, Ellen était accroupie près de lui sur la marche, ses cheveux mouillés tirés en arrière, derrière ses oreilles, et ses boucles brunes descendaient plus bas que l'articulation protubérante de ses mâchoires. Elle sentait le savon. Abel eut un vif clignement de paupières.

— Ça va ? demanda-t-elle en posant la main sur son épaule.

Abel s'éclaircit bruyamment la gorge. Cela se transforma en une quinte de toux rauque et violente, qui le plia en deux et lui fit monter les larmes aux yeux. Malgré tous ses efforts, sa respiration était sifflante, et quand sa toux se fut calmée, il cracha sur le côté et s'en excusa. Ellen secoua la tête et lui tendit son vieux chapeau à larges bords.

— Vous avez oublié ça dans... dans votre chambre.

— Bon Dieu, murmura Abel en prenant son chapeau.

Souriant de plaisir, il enfonça le poing dans le fond et le fit tourner en poussant le bord, l'air émerveillé.

— J'savais bien que je l'avais perdu quelque part, dit-il en l'ajustant sur sa tête, le posant puis l'inclinant en avant et en arrière pour tenir compte de sa nouvelle coupe de cheveux.

Elle posa une grande tasse de café près de lui sur la marche, ainsi qu'une petite boîte en bois peint, décorée de dragons chinois rouge et or.

— Je me suis dit que ça faisait peut-être un bon bout de temps que vous n'aviez pas bu une tasse de café digne de ce nom, dit-elle avant de faire un signe de tête en direction de la petite boîte. Et peut-être encore plus longtemps que vous n'aviez pas fumé du bon tabac.

Abel regarda la tasse de café. Il en sentit l'odeur dans l'air humide et s'essuya les yeux, car une chaleur intense et soudaine semblait les irriter. Alors qu'Ellen se tournait pour rentrer, Abel pivota sur la marche et retrouva sa voix.

— Mais j'peux quand même pas prendre le tabac de Glenn, dites ?

Elle s'arrêta sur le seuil de la porte, regarda le vieil homme par-dessus son épaule. Il était là, si petit et usé, au bord des larmes rien qu'à l'idée de goûter un vrai café et du bon tabac.

— Glenn ne fume pas beaucoup, lui dit-elle en agitant la main. Allez-y, servez-vous. (Elle inclina la tête et lui fit un clin d'œil.) Il ne va pas tarder à redescendre du champ, on prendra le repas tous ensemble et on discutera un peu ? Ça vous va ?

Abel baissa la tête et acquiesça. Ellen fit de même d'un petit coup de menton, puis elle entra dans la maison.

À nouveau seul, Abel prit une profonde inspiration et se passa la main sur le visage. Il fit la grimace en se rappelant qu'il n'avait plus de barbe, puis il prit la petite boîte et son regard se perdit dans la forêt. Il entendit le chien aboyer au loin, Glenn qui l'appelait. Abel sourit et reposa la boîte sur le côté. Il souleva la tasse de café en la tenant par la base dans sa main abîmée et, l'entourant de sa main valide, il pencha son visage au-dessus du bord de porcelaine blanche, fermant les yeux pour sentir le parfum corsé, pour le laisser éveiller les souvenirs qui voudraient bien répondre à sa sollicitation. Toutes ces évocations spontanées, précieuses, tranquilles, éclatantes, surgissant soudain de sa mémoire dans l'air frais du matin. Il but le café à petites gorgées, et pour la première fois depuis bien longtemps, ses pensées lui furent agréables. Quelques instants plus tard, Glenn apparut sur le sentier qui menait en haut de la colline, près de la remise.

Abel l'observa traverser la cour et lui souhaita le bonjour quand il fut plus près. Celui-ci lui répondit d'un signe de tête et s'assit sur la marche à côté de lui, posant la masse de ses avant-bras aux veines saillantes sur le haut de ses genoux, puis il croisa ses mains abîmées par le travail devant son visage. Ils restèrent ainsi sans rien dire tandis qu'Abel buvait son café. Ils entendaient Ellen aller et venir dans la maison derrière eux, et bientôt leur parvinrent les bruits et les odeurs du repas que l'on prépare – la vaisselle qui s'entrechoque sur la table en bois, le grésillement de la poêle, et puis cette bonne odeur des œufs cassés, douce et incroyablement pure. Au bout d'un moment, Abel dit :

— Elle a l'air d'aller bien.

Glenn hocha la tête, se pinça les lèvres avant de remuer la tête à nouveau.

— Oui.

— Ils les ont attrapés ?

Glenn gonfla ses joues et souffla.

— Non, dit-il. Mais je ne crois pas qu'ils soient encore dans le coin. Sinon, même le vieux Jensen les aurait retrouvés à l'heure qu'il est.

Il décroisa les doigts, puis les recroisa, essayant, grâce à de tels petits gestes, de ne plus y penser, bien qu'il n'y eût en vérité que fort peu de moments où il ne retournait pas tout cela dans sa tête. Comme si c'était son châtiment pour être arrivé en retard ce jour-là, cela lui revenait sans cesse, se tordant et s'emmêlant dans son esprit comme du fil barbelé décroché du poteau.

Il se souvenait d'avoir payé en liquide l'acompte pour l'achat de sa terre, du soin avec lequel il avait plié le reçu avant de le glisser dans la poche sur sa poitrine. Il se souvenait de s'en être vanté dans tout Wheelock par la suite, pour que tous puissent voir qu'il avait effectué une transaction légale et que, bon Dieu, cette terre était à lui maintenant, et il se souvenait d'avoir abattu des arbres pendant trois mois d'affilée. Était venu un printemps chaud suivi d'un été brûlant. Ils dormaient dans une tente à la toile maculée de boue près de la rivière, aux abords de la ville, tandis qu'ils se réapprovisionnaient. La nuit, ils entendaient le fracas étouffé de l'océan par-delà la forêt et ils constataient sa présence immuable en observant le niveau de la rivière monter et descendre dans son lit. Glenn se souvenait de cette dernière semaine d'août, alors qu'il passait la nuit seul sur sa terre, se dépêchant de terminer la construction de la maison qui devait les accueillir tous les deux, tandis qu'Ellen l'attendait dans la tente, près de la rivière aux eaux gonflées par la marée.

Ils étaient venus au milieu de la nuit pendant son absence, les empreintes de leurs chaussures sillonnant la boue sur la rive, et pas un homme à Wheelock ne s'était porté volontaire pour les suivre le lendemain matin, à part Jensen qui n'y connaissait pas grand-chose en matière de pistage. Glenn se souvenait comment il l'avait trouvée par terre dans la tente, les cuisses ensanglantées, les yeux grands ouverts, privés de sommeil, vides de toute pensée. Elle ne prononça pas un mot pendant les six jours qui suivirent, et le septième, elle pleura. Certaines nuits, dans ses rêves, Glenn se souvenait encore du sang sur la toile de la tente où ils avaient écrit

mudshark, il se souvenait de s'être naïvement tourné vers Jensen qui lui avait dit dans sa moustache tachée : "C'est comme ça que certains abrutis appellent une femme blanche qui couche avec un Noir." Et puis la rage, une rage terrible, violente, rouge et sale, qui le fit se comporter comme une bête jusqu'au moment où ils lui donnèrent un coup sur la tempe et où il tomba dans un trou noir.

Le jour où ils emménagèrent, le grand jour tant attendu, Jensen était avec eux, debout près du chariot. Les doigts distraitement fourrés dans la crinière d'Emerson, il leur dit qu'il était vraiment désolé, mais que la seule chose à faire était d'oublier tout ça, ces individus avaient quitté la région depuis longtemps, selon toute probabilité, et ils ne reviendraient pas. Et Glenn se souvenait enfin de s'être penché, d'avoir empoigné le revers de la veste du shérif et lui avoir dit très doucement : "Ça ne devrait pourtant pas être bien difficile. Vous n'avez qu'à continuer à ouvrir l'œil jusqu'à ce que vous trouviez le salopard qui a un fusil au canon taché de sang et vous me le montrez." Jensen l'avait dévisagé avant de faire un pas en arrière, alors qu'ils partaient vers leur nouvelle maison, sur leur propre terre, les roues du chariot faisant gicler des paquets de boue comme des fragments sombres de chaînes brisées.

Glenn se leva. Il s'étira et ferma les yeux. Puis il les rouvrit. Il sentait son sang couler dans ses bras, brûlant et vif, son visage était chaud de cette vieille colère qu'il avait appris à si bien connaître.

Prenant une profonde inspiration, il baissa son regard vers Abel.

— Tu ne fumes pas ? demanda-t-il au vieil homme.

Abel haussa les épaules et sourit timidement.

— C'est pas que j'aimerais pas, répondit-il. Mais je me suis même pas encore habitué à ce café. Il faut que je sois prudent avec tout ce luxe.

Il esquissa un nouveau sourire jusqu'à ce que Glenn eût fait de même en retour, puis il se leva.

Étirant les bras au-dessus de sa tête, Glenn poussa un petit grognement et dit :

— Bon, il faut que j'aille là où tu ne peux pas aller à ma place.

Puis il se dirigea vers les toilettes extérieures, masquées par de légers rideaux de mousse qui pendaient des branches basses d'un sapin géant.

Abel se leva et prononça le nom de Glenn, qui se retourna. Le vieil homme serra les lèvres et hocha la tête d'un air solennel.

— Je vous suis reconnaissant, Glenn, dit-il tranquillement. (Il se passa la main sur ses cheveux coupés court et eut un petit sourire gêné.) À tous les deux.

Glenn regarda le vieil homme debout sur la marche, si petit, si fragile, puis il hocha la tête sans rien dire et se retourna.

Le repas était constitué d'œufs et de pommes de terre, relevés d'oignon sauvage émincé et de poivre moulu, le tout servi simplement sur de la vaisselle épaisse, décorée de motifs floraux bleutés. Ils mangèrent tous les trois en silence et, brusquement, Glenn donna une claque sur la table et se frappa le front.

— Seigneur Dieu, dit-il sur un ton d'urgence posé. J'ai failli oublier.

Les yeux d'Ellen, paniqués, firent le tour de la pièce, allant de la fenêtre au placard à fusils avant de revenir se fixer sur Glenn. Quant à Abel, il se tamponna les lèvres avec sa serviette, qu'il serra ensuite dans sa bonne main, et il attendit.

Regardant sa femme, Glenn vit l'expression sur son visage et leva une main, paume en avant.

— Non, s'empressa-t-il de dire. Non. Rien de grave, je t'assure.

— Alors c'est quoi ? demanda Ellen.

— Avant de quitter la ville, dit-il en ôtant des morceaux de nourriture de ses gencives du bout de la langue, j'ai rencontré une famille de Chinois qui voulaient essayer de franchir le col avant la neige.

Ellen fronça les sourcils et Abel ouvrit la bouche pour faire remarquer à quel point une telle entreprise était dangereuse à cette époque de l'année, mais Glenn leva la main à nouveau.

— J'ai essayé de les en dissuader, bien sûr, dit-il. Mais je crois que Farley leur a fichu la frousse. En tout cas, je pensais avoir eu leur promesse de faire une halte ici avant de tenter le passage.

Il regarda Ellen et haussa les sourcils.

Ellen secoua la tête et jeta un coup d'œil par la petite fenêtre de la cuisine en direction des Olympics, dont la masse énorme s'affaissait vers le nord dans des teintes bleu pâle et blanc.

— La nuit dernière, j’ai entendu un loup hurler, dit-elle. Mais je n’ai vu passer personne.

— Bon sang, soupira Glenn en appuyant son menton sur l’arche sombre que formaient ses deux mains croisées. Je me demande s’il ne faudrait pas que j’aie à leur recherche.

Se pinçant les lèvres, il piqua un morceau d’œuf et le regarda trembloter au bout des dents de sa fourchette d’un air pensif. Au bout d’un moment, il leva les yeux vers Ellen.

— Un loup ?

— Dans la nuit, avant que tu rentres, confirma-t-elle avec un hochement de tête.

Glenn fronça les sourcils.

— Tu es sûre que ce n’était pas le chien d’Abel qui faisait des siennes ? demanda-t-il en désignant le vieil homme du menton.

Elle secoua la tête. Abel posa sa serviette, s’éclaircit la gorge, puis il la reprit pour la porter à ses lèvres tandis qu’il toussait. Ils le virent devenir tout rouge, mais quand Glenn fit mine de se lever pour venir à son aide, Abel fit non de la tête et mit son bras devant sa bouche. Après s’être à nouveau éclairci la gorge, il s’excusa et dit :

— Ces types qui avaient emmené Buster, ils étaient à la poursuite d’un chien qu’était à moitié loup, d’après eux, et qui s’était enfui, à ce qu’ils disaient. (Il lança un regard vers Ellen et esquissa un petit sourire.) Les brigands, précisa-t-il.

Glenn tourna les yeux vers lui.

— Ils auraient perdu un loup ?

Abel hocha la tête.

— Un croisement, qu’ils ont dit. Ils font des combats de chiens. Un des deux s’est fait salement amocher par l’animal.

Ellen regarda son mari poser sa serviette et se lever de table.

— Glenn, dit-elle, qu’est-ce que tu as l’intention de faire ?

Il s’essuya la bouche et se pencha au-dessus d’elle pour l’embrasser sur le front.

— Il y a un arbre abattu en travers de la rivière, plus bas, près de la route. Il faut que je le dégage, répondit-il en jetant un coup d’œil vers la

remise. Je pense que je vais m'y mettre.

— Ce n'est pas ce que je veux dire.

— Je sais. (Comme Abel se levait pour l'accompagner, Glenn lui fit signe de se rasseoir.) Je crois que je peux faire ça tout seul. À deux, on se gênerait. Et il faut que je réfléchisse à certaines choses.

Il regarda Ellen avec insistance et elle lui rendit son regard, puis il sortit et ils l'entendirent aussitôt charger des outils dans le chariot et atteler Emerson.

Abel mangeait lentement. Il tenait sa fourchette comme si l'ustensile le mettait mal à l'aise, et quand Ellen s'inquiéta de son appétit, le vieil homme s'empessa de répondre :

— Oh, non, m'dame, c'est pas ça. (Il renifla et cligna des yeux avec lassitude avant de lui sourire.) C'est juste que je me sens encore un brin fatigué, et j'avais oublié que les gens font comme ça. Qu'ils mangent comme ça. Des repas où ils s'assoient ensemble autour d'une table et tout ça.

— Eh bien, répondit Ellen avec un sourire, nous, on aime faire ainsi.

Abel approuva en avalant une bouchée.

— Moi aussi, j'aime, dit-il. J pense que c'est bien. Mais j'ai remarqué que vous disiez pas le bénévolisme.

Ellen se pinça les lèvres et hocha la tête.

— C'est juste. Je suppose que c'est une coutume que nous avons plus ou moins abandonnée, ici, sur la montagne des Crève-la-faim.

Le front ridé, Abel regarda par la fenêtre puis il plissa les yeux en direction d'Ellen.

— C'est pas comme ça qu'elle s'appelle, cette colline, remarquât-il.

Elle sourit.

— Non, admit-elle en secouant la tête. Mais c'est comme ça que Glenn a commencé à l'appeler tout de suite après notre arrivée. Il a dit que, maintenant, il savait ce qu'avait dû ressentir Grant, sauf que sa situation à lui était pire que celle du président.

Elle eut un large sourire à l'évocation de ce souvenir délicieux au milieu de toutes les difficultés de cette époque, mais elle ne donna aucune

explication et ne s'étendit pas sur le sujet. Au bout d'un moment, elle demanda :

— Et vous, monsieur Truman, est-ce que vous êtes croyant ? Abel repoussa son assiette du pouce et posa son coude sur la table. Il remua les épaules en grimaçant un peu, comme si les parties sensibles et atrophiées de son bras le faisaient souffrir, et il parut réfléchir longuement à la question avant de répondre.

— J'imagine que je l'ai été, autrefois, dit-il. J pense pas qu'il y ait un seul homme au monde qui puisse prétendre qu'il a jamais prié pour une chose ou pour une autre. (Il sourit et secoua la tête.) Surtout quand y a un autre homme en face qui lui tire dessus avec un fusil.

Se calant contre le dossier de sa chaise, il inclina son visage et laissa son regard se perdre dans le vague.

— À la guerre, poursuivit-il lentement, on avait l'impression qu'un enfant de salaud sur deux... euh, pardon m'dame. On avait l'impression qu'un type sur deux qu'on rencontrait était capable de vous citer la Bible en long, en large et en travers, on avait même un gars avec nous qui s'appelait Scripture (8), mais moi, j'ai jamais pu. Ça me restait pas en mémoire, tout simplement.

Ellen hocha la tête.

— Ça a vraiment dû être quelque chose.

— J vous demande pardon ?

Ellen regarda le vieil homme.

— Je veux dire, la guerre. C'est très triste, n'est-ce pas ? Triste et inutile, me semble-t-il.

Une expression énigmatique apparut sur le visage du vieux soldat qui secoua la tête et frictionna son menton sans poils.

— Oh, non, m'dame. Vous m'excuserez, mais vous avez qu'à moitié raison.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Abel enfonça la langue dans sa joue, lança un rapide regard un peu critique à Ellen, puis baissa les yeux sur la table. Tout en parlant, il appuya le bout de son index sur de petits grains de sel éparpillés, les fit rouler deux ou trois fois sur son pouce avant de les jeter par-dessus son épaule.

— À mon avis, expliqua-t-il, tout ça, tout ce qu'il y a eu à ce moment-là, ça a décidé de la façon dont certaines choses allaient se passer et qu'auraient pas pu être décidées autrement. Les gens étant ce qu'ils sont, c'était pas possible.

De l'extérieur leur parvenait le bruit que faisait Glenn, occupé à charger ses outils à l'arrière du chariot : une scie, un pied-de-biche, de la corde et une poulie. Ils entendirent le chariot grincer et gémir sous son poids quand il s'installa sur le siège coffre, et tout de suite après, le martèlement étouffé des sabots d'Emerson.

Abel se pinça les lèvres et jeta du sel par-dessus son épaule.

— J'suppose que les choses se sont passées comme il fallait qu'elles se passent et puis c'est tout, affirma-t-il.

Ellen le dévisagea avec insistance.

— Je suis surprise de vous entendre dire ça, finit-elle par dire. Compte tenu du camp pour lequel vous vous êtes battu.

Il haussa les sourcils et soutint son regard un moment, puis il eut un mouvement d'épaules et continua son manège avec le sel, bien qu'il n'y en eût plus sur la table.

— J'suppose que je pourrais dire que c'était pas à cause des nègres que je me battais, dit-il très doucement. J'ai toujours entendu des hommes dire ça, du début à la fin, mais personne le croyait vraiment.

Laissant tomber le sel, finalement, il se mit à faire tourner son assiette sur place devant lui, d'un air distrait.

— La vérité, continua-t-il, la vérité, c'est que tous, autant qu'on était, dans un camp comme dans l'autre, on se battait à cause des nègres et ça, c'était quelque chose qu'on pouvait pas supporter, dans un camp comme dans l'autre. C'est pour ça que ça a été si horrible. Et que ça a duré si longtemps.

Abel soupira et, en face de lui, Ellen tourna la tête sur le côté pour échapper à l'odeur fétide et repoussante de son haleine.

— Bon Dieu de merde, marmonna Abel, oubliant maintenant la présence de la jeune femme. Même si je me suis pas engagé pour cette raison, et c'est vrai, j'avais mes raisons à moi... Même si je suis pas allé me battre à cause

des nègres, j'ai fini par être convaincu que c'était pas une bonne chose qu'ils aient leur liberté. Et pendant un certain temps, j'y ai vraiment cru.

Il resta silencieux un long moment et Ellen demeura immobile, le visage aussi tourmenté que le ciel.

Abel prit une profonde inspiration et regarda fixement son assiette sans lever les yeux.

— Mais à un moment donné de toute cette histoire, poursuivit-il, et je reconnais que c'était plutôt vers la fin, j'ai changé d'avis. J'ai pas envie de m'étendre là-dessus, sauf pour dire que j'étais mal en point, vraiment mal en point, dans la Wilderness, et deux personnes sont venues à mon secours alors qu'elles avaient toutes les raisons de faire le contraire. Deux personnes toutes simples. Qui essayaient de s'en sortir dans un endroit terrible. (En se pinçant les lèvres, il hocha la tête puis la secoua de droite à gauche.) Alors, comme je l'ai dit, dans l'ensemble les choses se sont terminées comme il fallait qu'elles se terminent, mais c'est pas encore complètement fini. Je pense qu'il y a encore un sacré bout de chemin à faire avant que le problème soit réglé une fois pour toutes.

Il leva les yeux vers Ellen et fit une grimace.

— Sinon, est-ce que vous seriez vraiment ici, perdus sur cette montagne des Crève-la-faim, vous et ce brave Glenn ? lui demanda-t-il. Pour le reste, dit-il en haussant les épaules, vous avez mis le doigt juste dessus. Comme vous avez dit, c'était quelque chose de bien triste.

Ellen se cala contre le dossier de sa chaise et croisa les bras, le regard fixé sur ce vieil homme assis à la table, petit, malade, blessé et triste.

— Vous ne vous êtes jamais enfui ? demanda-t-elle. Vous avez dû avoir envie de le faire.

Abel secoua la tête en souriant.

— Ça faisait une vingtaine d'années que j'avais plus parlé de tout ça, et là, depuis quelques jours, j'arrête pas de répondre à des tas de questions sur cette foutue guerre, à tel point que j'ai l'impression que je vais y laisser ma voix.

— Si vous préférez ne pas...

— Oh, c'est pas ça, l'interrompit-il. C'est pas ça du tout. C'est juste que c'est bizarre. Que des gens s'intéressent à une chose pareille. Qui remonte à

si loin. Pour moi, ça montre que personne est jamais encore parvenu à comprendre, comme je l'ai toujours pensé.

Il haussa les épaules et sourit à nouveau.

— Mais pour répondre à votre question, dit-il en secouant la tête, non, je me suis jamais enfui. Ils m'ont pas fait fuir, eux.

Dehors, le ciel s'éclaircissait et un rayon de soleil oblique traversa la fenêtre poussiéreuse pour venir frapper la table. Abel inclina son visage pour s'en protéger, mais il posa sa main valide dans la lumière, les doigts écartés, pour profiter de la chaleur. Il plissa les yeux vers Ellen.

— Mais j'vais vous dire, je compte pas les fois où je me suis éloigné d'eux le plus vite possible, sacré nom de Dieu.

Ellen lui rendit son sourire et se leva. Avec diligence et efficacité, elle débarrassa la table et porta la vaisselle sur son évier où trônait une cuvette en émail blanc remplie d'eau tiède. Abel lui proposa de l'aider et voulut se mettre debout, mais elle le pria de se rasseoir. Lui tournant le dos, elle plongea les mains dans l'eau et commença à laver les assiettes. Sans se retourner, elle lui demanda :

— Qu'est-ce que vous êtes venu faire ici, Abel ?

— J'vous demande pardon ?

— Pourquoi êtes-vous venu par ici ?

Il y eut un long silence, pendant lequel il chercha sa réponse. Ellen regarda par la fenêtre, mais Glenn était parti et il n'y avait rien à voir, mis à part le soleil qui filtrait à travers les arbres, faisant étinceler la mousse émeraude comme des bijoux, ainsi que les dernières petites mouches aux ailes de diamant qui voletaient dans l'air. Elle déplaça les doigts dans l'eau, essayant de se détendre, essayant de forcer la chaleur à remonter dans ses bras et jusque dans cette cavité sombre et ventée où battait un cœur las.

— J'étais dehors, devant la cabane où je vivais, commença Abel en choisissant ses mots avec soin. J'aime m'asseoir et regarder l'océan, le soir. La façon dont la marée se met à monter, les différentes couleurs que le soleil dépose sur la mer en se couchant. En tout cas, je me rappelle m'être levé un jour, alors que les dernières lueurs disparaissaient, et quand je me suis retourné, ça brillait dans les arbres derrière, comme s'ils étaient en feu. Bien sûr, j'avais déjà vu plein d'arbres en feu avant, mais là, c'était... Là,

c'était comme dans la Wilderness pendant la guerre. Cette lumière, les arbres, et d'un seul coup j'ai... j'ai senti des odeurs que j'avais pas senties depuis plus de trente ans. Il a pratiquement fallu que je me pince pour que je sois sûr et certain de l'endroit où j'étais. (Abel renifla et poussa un soupir.) Ça m'a beaucoup perturbé, comme on dit.

Il se tut un moment. Ellen serra les poings dans l'eau, puis les desserra et prit une assiette sur son évier. Elle se mit à la frotter. Quand Abel recommença à parler, sa voix était légèrement sifflante, comme si son souffle venait d'un endroit en mauvais état à l'intérieur de lui, comme si sa voix était une vieille machine mal entretenue et qui n'avait pas été suffisamment graissée.

— C'est en essayant de me rappeler comment c'était que je me suis rendu compte de tout ce que j'avais oublié. Je me rappelle plus très bien quels arbres il y avait là-bas. Ni quelles fleurs. Ma femme, elle nous avait fait un petit jardin, derrière notre maison, quand on s'est mariés, et j'arrive pas, j'ai beau chercher tant que je peux, j'arrive pas à me rappeler ce qu'elle avait planté. Des melons, du maïs, des tomates, ou bien juste un mélange de fleurs. Un homme devrait pouvoir se souvenir de ce genre de choses. Et la couleur de la robe qu'elle portait, ce jour-là... (Il hésita.) J'arrive plus à la voir, dit-il. Je peux même plus voir son visage clairement.

Ellen se détourna des assiettes. Elle regarda le vieil homme qui était assis là, les épaules affaissées, réchauffant sa main valide aux rayons du soleil sur la table.

— Je ne savais pas que vous aviez été marié, dit-elle.

Abel hocha la tête. Il remua les lèvres dans tous les sens et secoua la tête, comme pour chasser des pensées qu'il préférerait ne pas avoir.

— J'me suis juste dit qu'il était temps pour moi de rentrer à la maison tant que je peux encore, dit-il en levant les yeux vers elle un instant avant de détourner le regard.

Ellen se pinça les lèvres et dit lentement :

— Glenn et moi, on en a parlé, et on serait fiers de vous garder chez nous pendant un moment. Au printemps, vous aurez retrouvé vos forces, ce qui rendra votre voyage plus facile.

Abel lui sourit.

— Eh ben, dit-il doucement, c'est très gentil de votre part et je vous en remercie beaucoup, mais je peux pas. Vous êtes vraiment généreux, mais il faut que je poursuive ma route tant que je peux encore, je crois.

Enfonçant la langue dans sa joue, l'air songeur, il hocha la tête avant de continuer.

— Sans compter que si je peux les rattraper, on dirait bien que ces Chinois pourraient avoir besoin d'aide pour franchir le col. Et ça m'aiderait aussi. (Il regarda Ellen et cligna des yeux.) J pense que vous comprenez ce que je veux dire.

Ellen acquiesça et regarda par la fenêtre. Dans l'encadrement, elle aperçut une biche et son faon qui flairaient l'herbe jaunissante et les chardons au bout de la cour. Au bout d'un moment, la biche s'élança dans les arbres en une série de mouvements agiles, précis et déliés, le faon la suivit avec maladresse, et tous deux eurent bientôt disparu dans l'obscurité de la forêt, au-delà de la clairière.

Abel parut avoir du mal à déglutir et il se leva de table en s'appuyant sur les mains. Ellen lui demanda s'il se sentait bien et il hocha la tête.

— C'est juste que j'ai pas l'habitude de parler aux gens, je crois bien. J'avais oublié que ça peut devenir un travail fatigant. (Il sourit faiblement en la regardant.) Mais un travail qui fait du bien, tout de même. Cette vieille andouille, là, c'est un bon chien, mais il répond pas beaucoup quand je lui cause.

Abel baissa les yeux vers le sol, comme s'il se sentait gêné, tout à coup.

— Si ça vous embête pas, dit-il doucement, je retournerais bien dans cette chambre, là-bas au fond, pour me reposer un peu.

Elle acquiesça et l'observa traverser la pièce d'un pas lourd et gagner le couloir où il s'arrêta.

— Ce vieil abruti de chien grognon qu'est avec moi va probablement courir dans les environs un moment encore. Si vous y pensez, vous pourriez jeter un coup d'œil avant qu'il fasse sombre ? Il aime pas beaucoup se retrouver tout seul au milieu de la nature en pleine nuit.

Ellen lui répondit qu'elle s'en occuperait, il n'avait pas à s'inquiéter, et le vieil homme hocha la tête avant de disparaître dans le couloir. Elle

entendit la porte s'ouvrir et se refermer, puis ce fut le silence, à l'exception des cris d'oiseaux qui parcouraient la forêt comme de joyeux esprits errants.

Abel se réveilla dans l'obscurité et resta couché tranquillement, le regard fixé au plafond, jusqu'à ce qu'il fût certain qu'ils étaient endormis dans leur chambre. La nuit était dégagée et un clair de lune étincelant tapissait les murs d'une lueur pâle et argentée. Un vent froid, glacial presque, soufflait le long des avant-toits et faisait frissonner les branches. Quelque part sur la colline, derrière la maison, un hibou hulula doucement.

Abel se leva du sol, et près de lui le chien se mit également debout. Le vieil homme mit un doigt devant sa bouche et regarda le chien qui serra les mâchoires et arrêta de haleter. D'un signe de tête, Abel lui exprima sa satisfaction, puis il passa son pantalon. Il boutonna sa chemise et mit sa veste, enfila ses chaussettes et laça ses chaussures. Il prit ses affaires dans la chambre obscure et froide mais ne parvint pas à trouver son havresac. Debout au milieu de la pièce, il se frotta le menton et fronça les sourcils en lâchant un juron. Au bout d'un moment, il alla à la porte et sortit de la chambre.

Dans le clair de lune, il vit son havresac sur le sol, près de la porte d'entrée, il le souleva et le balança sur son épaule. Son regard fit le tour de la petite pièce : la table, les placards et les chaises, l'énorme poêle et le placard à fusils, les petites figurines en porcelaine, des pierres ramassées, ainsi que d'autres bibelots sur les étagères, la couverture tricotée couvrant le bras d'un fauteuil poussé près du feu – tous ces objets autour de lui proclamaient la chaleur de l'âtre et du foyer, la vie et l'amour. Il ouvrit la porte et sortit sous le porche.

— Je me suis dit que vous alliez partir, alors j'ai mis quelques petites choses dans votre sac, dit Ellen.

Surpris, Abel sursauta, poussa un juron et se retourna. Elle était seule, debout dans l'obscurité, près du tonneau d'eau de pluie, fumant une cigarette roulée à la main qu'elle tenait à la hauteur de son oreille. Il toucha le bord de son chapeau.

— Eh ben, je vous suis reconnaissant, m'dame, dit-il tout bas.

En hochant la tête, elle sortit de l'ombre et écrasa sa cigarette dans un vieux couvercle de pot de confiture avant de traverser le plancher du porche

pour le rejoindre. Elle portait une épaisse robe de chambre pour se protéger du froid et elle s'arrêta devant Abel. Sous la lune, sa peau était illuminée et des brins d'argent scintillaient dans ses cheveux, ce qui lui donnait une allure fantomatique et chatoyante. Même dans le noir, il sut qu'elle avait pleuré, il sentait le sel chaud qui venait des joues masculines de la jeune femme comme de l'eau de mer tiède.

— Je n'aurai jamais d'enfant, souffla-t-elle. Ils m'ont privée de ça. Ils me l'ont volé.

Sa voix se cabra et rua contre le chagrin qui la dominait et qu'elle avait soudainement libéré de l'endroit où elle le gardait enfermé.

Abel fit un pas en arrière, désorienté et accablé par une telle souffrance ainsi dévoilée. Le chien avait détalé dans la forêt et, l'espace d'un instant, il le chercha du regard, comme si l'animal avait été capable de lui venir en aide, de lui indiquer la voie à suivre, de lui donner un conseil avisé, mais il ne put le trouver.

Elle s'approcha et il sentit la chaleur de sa chair. Il se demanda combien de temps s'était écoulé depuis la dernière fois où il avait éprouvé une telle sensation. Elle avait les bras qui pendaient, inertes, et sa tête était inclinée en avant, si bien que sa chevelure platinée de lune tombait devant son visage. Elle avait aux pieds de grosses chaussures qu'elle n'avait pas lacées et qui firent grincer le plancher. Abel posa une main hésitante sur son épaule, et même à travers la robe de chambre, il en sentit la rondeur ferme et chaude. En soufflant, il fit un pas vers elle et passa son bras autour d'elle de telle manière que le plat de sa main rugueuse vint lui toucher le milieu du dos. Fermant les yeux, il sentit sous ses doigts les articulations de sa colonne vertébrale et ses omoplates saillantes comme les os d'ailes atrophiées.

Ellen serra les poings sur les revers de la veste d'Abel et enfouit son visage dans le creux de son épaule, tremblante dans l'étreinte maladroite du vieil homme. Il fit de son mieux pour contenir les spasmes et les sanglots salés de son chagrin, et quand elle se fut enfin calmée, elle resta tout contre lui, tremblotante et haletante. Il sentait le mouvement des muscles larges dans le dos d'Ellen, et quand elle respirait, ses petits seins frôlaient sa poitrine, tels des cônes frissonnants dans le froid.

Il ferma les yeux. Du plat de la main, il exerça une pression dans le creux des reins de la jeune femme. Il respira le parfum de ses cheveux, de ses larmes et de sa peau pâle et frémissante. L'espace d'un instant, il se permit de rêver et quand il revint à la réalité, il lui saisit l'épaule et l'écarta.

Il haletait légèrement et baissa la tête pour mieux voir son visage.

— Ça va ? demanda-t-il.

Elle était calme. Elle ne répondit pas.

— Bon, dit Abel lentement. P'têt... peut-être que c'est pas plus mal.

Elle le dévisagea, les yeux humides.

— Ce que je veux dire... c'est que si vous aviez un enfant, tous les deux... Il aurait une vie pénible, vous croyez pas ? Plus pénible que nécessaire, p'têt bien. À mon avis.

Ellen ouvrit la bouche, puis la referma. La pointe rose de sa langue jaillit sur ses lèvres.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que vous êtes en train de me dire ?

— Je dis seulement qu'un enfant de vous et de Glenn serait métissé, n'est-ce pas ? Et ça... c'est pas... bon Dieu, je sais pas.

Ellen se redressa et lança un regard froid au vieil homme. Elle fit un pas en arrière, portant son poignet à ses lèvres, puis elle secoua la tête.

— Espèce de salaud, siffla-t-elle. Fichez le camp d'ici.

Elle enfonça les talons de ses paumes dans ses orbites en grimaçant.

Abel recula. Il descendit les marches en trébuchant et se retrouva dans la cour où il sentit l'odeur des fleurs en train de pourrir dans le jardin le long du mur – de petites trompettes de rhododendron fanées et tombées sur le sol, l'enrichissant pour l'année suivante. Ellen se tenait au bord du porche, agrippant la balustrade comme si son chagrin et sa colère lui avaient donné une sorte de force blême. Levant le bras, elle pointa le doigt en direction de la piste qui montait vers le sommet de la colline et Abel se tourna. Il traversa la cour, puis il regarda en arrière vers la maison, où la fenêtre de leur chambre était maintenant éclairée de jaune. Quand il passa devant la remise, il sentit les odeurs métalliques des outils à l'intérieur, le moisi des vêtements de pluie aux coutures enduites de sève, les bouteilles de pétrole. Abel vit la silhouette des toilettes extérieures, derrière leur écran de mousse pendant des branches, il pouvait voir le dos carré du panneau annonçant

MAKERS' ACRES sur le poteau de la clôture, au bout du sentier. Il sentait la bonne terre riche de leur cour, ainsi que les effluves frais et herbeux du cheval dans sa petite écurie. Alors qu'il baissait la tête pour pénétrer dans la forêt, il entendit un craquement sous le porche de la petite maison et il se retourna.

Glenn traversa la cour, Abel l'entendit respirer dans l'obscurité et ils restèrent ensemble un moment sans dire un mot. Finalement, Abel rompit le silence.

— J'suis désolé, Glenn. J'ai dit une chose que j'aurais pas dû. Je le pense pas vraiment. Je sais pas pourquoi j'ai dit ça.

— Eh ben, je ne sais pas ce que c'était, mais elle est furibarde. Blessée, aussi, je crois.

— Elle t'a pas dit ?

— Non. Et je n'ai pas envie d'en savoir plus là-dessus.

— Bon, dit Abel en hochant la tête, avant de tourner le dos à Glenn.

Il fit quelques pas, puis se retourna.

— Je te remercie pour ton hospitalité. Pour le livre que je t'avais emprunté.

— Abel, lui lança Glenn sur un ton égal. Si tu es surpris par la neige quand tu es là-haut, dirige-toi vers le plateau du côté de Little Sugar Pass. Juste sous le col.

— Pour quoi faire ?

— Il y a une petite cabane de trappeur, j'y passe quelques nuits quand je vais chasser. Ça fait je ne sais combien de temps qu'elle n'a pas servi, mais il y a du bois de chauffage et un petit poêle. C'est pas grand-chose, loin de là, mais c'est un refuge.

Abel hocha la tête et se tourna vers la piste qui montait dans l'obscurité. La masse noire des montagnes se dressait sur le ciel nocturne, découpant des éclats dentelés dans la lumière des étoiles et assombrissant le sol de la forêt. Quand il se retourna à nouveau, Glenn n'était déjà plus qu'une petite silhouette s'amenuisant à mesure qu'il regagnait sa petite maison. Abel l'observa s'éloigner. Un rectangle de lumière jaune apparut brusquement comme un éclair féerique et radieux alors que la porte de la maison

s'ouvrait puis se refermait. Se retournant vers la montagne, Abel reprit son ascension.

Après avoir couvert une centaine de mètres, il s'arrêta et regarda autour de lui en fronçant les sourcils. Il jura tout bas et, portant deux doigts à sa bouche, il émit un sifflement strident. Quand il entendit le chien accourir sur la piste, Abel Truman poursuivit sa route dans la nuit, accompagné du chant lugubre d'un hibou qui résonnait sur le versant de la montagne.

OceanofPDF.com

L'adieu à la Wilderness et après

Mai 1864

APRÈS le départ de Grant, Hypatia resta un moment à observer la route qu'il avait empruntée. Elle observa la route jusqu'à ce que le temps et la distance eussent estompé le bruit des sabots, remplacé par les craquements de la forêt. La pluie tombait de manière sporadique, mais rien ne paraissait mouillé. Elle sentait le parfum des églantines dans la cour, devant la porte, elle entendait les appels lointains des engoulevants et, un bref instant, elle sentit une douce brise fraîche agiter les branches des arbres et les plantes grimpantes. Le vent se déplaçait dans un bruissement tranquille, comme s'il était à la recherche de quelque chose. Au bout d'un moment, elle rentra à l'intérieur, posa le revolver sur le bureau et s'installa sur le sol pour dormir, non loin de l'endroit où le soldat blessé, tout tremblotant, gémissait faiblement.

Elle n'aurait pu dire combien de temps elle avait dormi, car lorsqu'elle se réveilla, le ciel était gris et l'air était agité d'une pluie battante. À sa grande surprise, elle s'aperçut qu'elle était lovée contre le dos du rebelle, une main prise dans ses cheveux sales et l'autre posée sur l'épaule de son bras blessé, comme si elle pouvait, par son simple contact, soulager la douleur de cet homme. Elle resta allongée sans bouger, attentive à la respiration du soldat, sentant son odeur – un mélange de fumée de poudre goudronneuse, de sueur rance, de terreurs anciennes et de cette effroyable puanteur de la guerre, qui imprégnait ses cheveux et lui couvrait la peau comme une fine pellicule de poussière. Serrant les lèvres en une ligne mince, Hypatia retira lentement le bras qui entourait le soldat et, d'un mouvement vif, roula sur elle-même puis se leva. Elle prit le revolver sur le bureau et le tripota un instant avant de parvenir à le pointer sur l'homme étendu.

Il était réveillé, les yeux posés sur elle. Son regard était fatigué et il ouvrit la bouche puis la referma.

Hypatia avala sa salive, essayant d'empêcher ses mains de trembler.

— Allez pas croire que je saurai pas m'en servir, lui lançât-elle.

Le soldat cligna des yeux et hocha la tête.

— Seigneur Dieu, souffla-t-il avant de fermer les yeux et de perdre conscience de nouveau. T'es jolie comme un cœur...

Elle resta un long moment, le revolver braqué sur lui, attendant d'être sûre qu'il n'essayait pas de la duper. Quand elle fut enfin en mesure de contrôler sa respiration, Hypatia relâcha sa prise et poussa un petit cri de douleur quand elle desserra son doigt blessé crispé sur la détente.

Tenant l'arme de la main gauche, elle sortit sous le porche pour examiner sa plaie dans la lumière grise de ce jour frais et pluvieux. Le coude brisé du soldat lui avait entaillé le bout de l'index dans le sens de la longueur, et quand elle plia le doigt, les lèvres de la coupure s'écartèrent largement, laissant entrevoir une fraction de seconde un bout d'os pâle. Serrant les dents et secouant la main, elle se précipita dans la cabane et ramassa ses affaires. Elle enveloppa le tout dans sa couverture, qu'elle jeta sur son épaule, glissa le revolver dans la poche de sa robe et ressortit.

Alors qu'elle posait le pied sur les planches du porche, le bruit de la fusillade venant du sud enfla brusquement et se poursuivit ; la pluie rendait le vacarme encore plus infernal, l'averse s'étant transformée en une tempête déchaînée, le vent hurlant dans les branches tout autour. Hypatia jeta un regard en arrière vers le rebelle recroquevillé sur ses blessures, puis elle se retourna et sortit dans la bourrasque.

Elle se retrouva bien vite trempée, le visage ruisselant de pluie. L'eau était fraîche sur ses lèvres et elle avançait sur la route les épaules voûtées. Au bout d'un moment, elle atteignit un embranchement au centre duquel se trouvait un rocher de la taille d'un cheval, fendu en son milieu, comme si un fermier optimiste avait eu, longtemps auparavant, l'intention de dégager le terrain pour le cultiver. Hypatia s'arrêta devant la pierre. L'air vibrait d'électricité, le bruit lointain de la mitraille n'avait pas cessé, ni même diminué, et la pluie non plus. Comme si le temps aussi était affecté par toute cette violence. Hypatia fit un pas dans la forêt, derrière le rocher, et là, à l'abri et au sec, elle trouva un sac rempli de farine, de sel, d'un peu de viande de porc et d'une petite bouteille en verre à moitié pleine de mélasse. Le trésor d'un soldat, abandonné dans cet endroit, comme destiné à être découvert par elle et par elle seule.

Elle songea à exprimer ses remerciements dans une prière, mais elle n'avait pas la force de se lancer dans des dévotions en règle, alors elle leva le visage vers la pluie en murmurant un rapide merci, puis elle prit le sac, sortit du couvert des arbres et reprit la direction par laquelle elle était venue. Le vent, la pluie et la clameur lointaine de la guerre la suivirent tandis qu'elle refaisait lentement le chemin en sens inverse. Le soir tombait lorsqu'elle ouvrit la porte de la cabane. Le soldat était toujours étendu là où elle l'avait laissé, et l'espace d'un instant, elle crut qu'il était mort. Mais il bougea et il appela. Le nom d'un fils, d'un frère, d'un père ou d'un camarade – elle n'aurait pu le dire. Debout sur le seuil de la porte, toute dégoulinante de pluie, les yeux fixés sur lui, Hypatia secoua la tête, harassée et résignée.

— J'sais pas moi-même ce que je suis en train de faire là, lui dit-elle. Mais je peux rien faire d'autre, même si je m'en sentais capable.

Elle entra dans la cabane et referma la porte. Plus tard, quand il fut réveillé, ils se dirent comment ils s'appelaient et Hypatia tendit à Abel Truman ce qu'elle avait préparé sur le feu de la cheminée, un morceau de porc et un biscuit parsemé de gouttelettes de mélasse.

Ils dormirent des deux côtés opposés de la pièce, lui devant le feu pour se protéger du froid, et elle près de la porte, sentant dans la poche de sa robe le poids mort et froid du revolver. Elle fut réveillée maintes et maintes fois par des coups de feu sporadiques venant du sud, ou simplement tirée de son sommeil par d'étranges rêves fiévreux. Quand elle se réveilla vraiment, le matin venu, Hypatia sentit sa main droite endolorie, depuis son doigt entaillé jusqu'à la base pâle de son pouce, là où les petites veines traversaient le poignet, tendues comme les cordes d'une guitare qui sonne faux, chacune d'entre elles vibrant d'une note de douleur sourde comme si on venait de la pincer.

Il ne faisait pas chaud à l'intérieur de la cabane car il ne restait que quelques braises rougeoyantes dans la cheminée, pourtant elle transpirait abondamment. Quand elle s'accroupit près d'Abel qui sommeillait encore, elle s'aperçut que ses vêtements à lui aussi étaient trempés de sueur. Ses cheveux défaits tombaient épars autour de sa tête comme un filet humide, et il avait le visage congestionné. Hypatia posa une main sur son front pour sentir la fièvre intense causée par l'infection qui le gagnait.

Reniflant, bien qu'elle eût le nez sec, elle défit le pansement autour du bras d'Abel et appuya sur la blessure enflée jusqu'à en faire sortir quelques gouttes d'un liquide clair. Sa blessure était brûlante au toucher et quand elle essaya de redresser le bras de l'angle qu'il avait donné à son articulation, il poussa un tel hurlement de douleur qu'elle renonça après seulement trois ou quatre timides tentatives. Tandis qu'elle s'occupait de ses autres blessures, Abel se mit à marmonner dans son sommeil et à grincer des dents. Il appela le nom d'une femme, puis celui d'un homme et finalement il fut pris d'un tremblement, comme s'il avait froid jusque dans ses os.

Au bout d'un moment, Hypatia alla chercher des feuilles et des racines qu'elle mit dans un petit sac en toile qu'elle portait sur elle. Elle ne s'attarda pas dehors, car elle était morte de fatigue et le bruit incessant des combats en provenance du sud était aussi oppressant que la pluie. Une fois rentrée dans la cabane, elle mit les ingrédients qu'elle avait réunis dans de l'eau qu'elle fit chauffer dans une petite tasse en fer-blanc jusqu'à ce que le petit sac fût rempli d'une bouillie fumante. Elle posa le cataplasme ainsi obtenu sur le coude fracassé d'Abel et elle le laissa en place une heure, après quoi elle remplaça le contenu du sac par des ingrédients frais et posa le tout sur la blessure qu'il avait à la poitrine. Après avoir attendu encore une heure, elle enleva le cataplasme et l'enveloppa autour de son propre doigt. Elle sentit sa tiédeur s'infiltrer dans les profondeurs de sa chair, et il lui sembla qu'elle la sentait se déposer dans ses os, où cela lui faisait un mal de tous les diables. Elle le garda sur son doigt aussi longtemps qu'elle put le supporter, puis elle rinça le petit sac très soigneusement avec un peu de leur eau potable, le retourna et le mit à sécher près du feu. Ensuite, elle s'assit par terre, près de la porte, les yeux clos et le front posé dans le creux entre son pouce et son index.

Elle respira profondément, essayant de se calmer. Ses yeux étaient brûlants et ses articulations douloureuses – les coudes, les genoux et les hanches. Au bout d'un moment, elle fut prise d'une quinte de toux qui sembla ne jamais devoir finir et quand elle s'arrêta enfin, Abel s'était réveillé et s'était dressé sur un coude pour la regarder.

— T'as attrapé quelque chose à te balader dehors par ce temps-là, tantine, dit-il, quelque peu essoufflé par l'effort qu'il avait dû faire pour se soulever.

Hypatia lui lança un regard mauvais et dit :

— M'appellez pas comme ça. J'veus ai dit mon nom hier soir.

Abel s'excusa d'un signe de tête qu'elle lui rendit avant de tirer sur le devant de sa robe maculé de lait tourné, autant pour se mettre plus à l'aise que pour sentir le poids rassurant du revolver dans sa poche. Quelques instants plus tard, elle inclina la tête pour lui demander :

— Comment vous vous sentez, ce matin ?

Abel déglutit et fit une grimace, puis, sans même réfléchir, il répondit :

— Comme si j'avais été bouffé par un ours et chié du haut d'une falaise.

Hypatia le regarda et Abel s'éclaircit la gorge avant de se pincer les lèvres et d'ajouter, avec une politesse exaspérée :

— Mais je pense que je me sentirais beaucoup plus mal si t'étais pas restée pour t'occuper de moi. (Elle hocha la tête devant cette gratitude sous-entendue tandis qu'Abel se passait la langue sur les lèvres.) Il est parti où, ton mari ?

— C'était pas mon mari. Il me devait rien et j'pensais pas que vous étiez suffisamment réveillé pour vous rendre compte qu'il était là.

— Eh ben, expliqua Abel, j'ai eu des moments de lucidité.

Hypatia fronça les sourcils.

— Il est parti avec des soldats africains qui sont passés ici y a deux nuits de cela. (Elle le regarda longuement.) Vaut mieux que vous le sachiez, il y a des soldats bleus plein les bois par ici. Y seraient vite là si jamais j'me mettais à hurler.

— Nom de Dieu, dit Abel en s'esclaffant. Des soldats nègres. Alors, on l'a perdue, cette guerre. (Il secoua la tête et se recoucha.) Même si je le voulais, j'pourrais pas te causer le moindre ennui. Mais j'pense que tu le sais parfaitement.

— Vous avez pas vraiment répondu à ma question, dit-elle au bout de quelques instants. Comment va vot' bras ? J'ai une bonne raison de vous demander ça. (Elle soutint son regard et poursuivit.) Est-ce que tu as le vertige ? L'estomac retourné ? Faut que vous me disiez, pour que j'essaie de voir ce qu'il y a à faire.

Abel la regarda, puis il hocha la tête.

— J'ai froid, dit-il. Terriblement froid, et j'ai du mal à respirer. Et mon bras me fait mal jusque dans la main.

— Il vous fait très mal ?

Il s'esclaffa une nouvelle fois et secoua la tête.

— Sacrement mal, nom d'un chien.

Hypatia leva le menton.

— Alors, faut rester allongé par terre. Faut essayer de détendre ce bras si vous voulez le garder.

Hochant la tête, il répondit :

— Un chirurgien aurait jeté un coup d'œil à ce bras et il me l'aurait coupé.

— J'suis pas un chirurgien.

— Je sais.

— Bon.

— J'voulais te remercier.

— Eh ben, vous donnez pas cette peine. Hier, j'étais à deux doigts de partir d'ici pour de bon. La prochaine fois que j'ouvrirai cette porte, il s'pourrait bien qu'y ait plus qu'un doigt.

Abel secoua la tête et fit la grimace tandis qu'il remuait.

— J'imagine que t'es libre, maintenant. Tu fais ce que tu veux.

Elle le dévisagea, éberluée, puis elle ouvrit la bouche, la referma lentement en secouant la tête de gauche à droite.

— Vous avez rien compris du tout, dit-elle.

Abel fronça les sourcils.

— Bien sûr que t'es libre. Tu dois l'être. (Dehors, quelque part vers le sud, dans la pluie et le vent, les coups de feu claquaient comme des coups de tonnerre étranges et terribles.) Faut croire qu'on a perdu cette bataille, sinon on les entendrait pas se jeter les uns sur les autres au sud d'ici comme ça. Marse Robert (9) doit être en train de filer vers Richmond, et si c'est ça, ça signifie qu'il est plus en mesure d'avancer. (Il la regarda avec un haussement d'épaules.) À mon avis, cette région est libérée. T'es en territoire nordiste, maintenant, et selon Abe Lincoln, t'es un homme libre. Une femme libre. En tout cas, c'est comme ça que j'vois les choses.

Hypatia secoua à nouveau la tête.

— Vous connaissiez rien, dit-elle d'une voix basse et froide. C'est presque drôle de voir que vous connaissez vraiment rien à rien. (Elle emprisonna son index droit dans son poing gauche.) On vous enferme comme ça, on vous fait ça, et vous en sortez jamais. Vous restez enchaîné à tout jamais, parce que vous pouvez pas imaginer autre chose. Et il ne peut pas y avoir autre chose. Ni dans vos mains, ni dans vot' cœur, alors vous fatiguez pas à faire de beaux discours sur la liberté si vous savez pas ce que c'est de ne pas être libre. Le mieux, c'est de pas parler de ça, c'est tout.

Un élancement soudain fit frissonner Abel. Une sorte de miaulement faible s'échappa de ses lèvres et il fut pris d'une quinte de toux saccadée, dure et sèche, puis il posa sur elle un regard adouci et préoccupé.

— Comment t'as perdu ton enfant ? lui demanda-t-il.

Elle prit une profonde inspiration et, sortant le revolver de sa poche sans se presser, elle le manipula avec des gestes et une expression destinés à faire comprendre à Abel à quel point elle était déterminée. Pendant un instant, ses lèvres remuèrent sans produire le moindre son, puis elle finit par dire :

— Au sud de Charleston, je l'portais encore dans mon ventre, c'était un garçon, j'me suis approchée d'un chariot yankee pour voir si par hasard ils avaient un peu de nourriture. Un peu d'eau. J'aurais pu faire de la lessive ou ce genre de travail en échange. (Son visage se vida de toute expression.) Ils m'ont encerclée. Le soir commençait à tomber, j'me rappelle avoir vu le soleil tout rouge descendre derrière les arbres.

Hypatia prit une autre inspiration. Elle avait maintenant le visage et les yeux levés vers le ciel et sa voix impassible donnait l'impression que le souvenir de ce qui lui était arrivé l'avait détachée de ces événements, avait fait d'elle un simple témoin de sa propre tragédie.

— Bon, vous pouvez imaginer ce qui s'est passé. Il y en a un qui m'a prise deux fois et un autre qui m'a donné un coup de pied dans le ventre juste après.

Abel ne dit pas un mot et Hypatia s'enferma dans le silence. Son regard se perdit dans les flammes de la cheminée, la lumière lui balaya le visage, le couvrant de reflets d'or et de bronze.

— Quand il est né, finit-elle par dire, il a vécu qu'un petit moment, il a jamais fait le plus petit bruit. Pas une seule fois. C'était un si beau bébé. Une toute petite chose. Il avait une marque sur le front, là où c'était enfoncé. Je l'ai enterré quelque part à l'ombre, près d'un petit ruisseau. J'étais si fatiguée que j'ai même pas pu lui trouver un nom, alors je l'ai simplement laissé là comme ça, en espérant que le Seigneur Jésus le fasse pour moi. (Elle cligna des paupières, les yeux remplis de larmes, puis elle se passa la langue sur les lèvres.) Après, j'suis partie... et maintenant, j'sais même plus dans quel comté c'était. Plus jamais j'pourrai retrouver sa tombe. Maintenant, il est dans ma tête, c'est le seul endroit qui lui reste.

Elle avait prononcé ces derniers mots à la hâte, pressée par le chagrin, et quand elle eut terminé, elle se couvrit le visage des deux mains.

Après cela, Abel resta silencieux un long moment. Puis il lui dit combien il était désolé pour tous ses ennuis, et brutalement la colère déforma les traits de la jeune femme. Elle lui demanda ce qu'il croyait savoir de ces choses, il lui répondit avec sincérité. Levant le menton, elle le regarda, hocha la tête et se leva. Elle se précipita vers la porte si vite qu'elle laissa tomber le revolver bruyamment et ne prit pas la peine de le ramasser. Hypatia sortit sous le porche et s'avança sous la pluie, sans cesser de plier et de redresser son doigt blessé.

La pluie tombait, elle transperçait le feuillage épais des arbres de telle manière qu'Hypatia pouvait voir chaque goutte et la compter, comme si c'était une chose dont elle voulait garder la trace. Écrite, peut-être, sur son cœur. Les feuilles tremblaient joyeusement sous l'eau dont la chute faisait un bruit qui se mêlait au vacarme métallique de la bataille, plus au sud. Elle examina ses mains, le doigt entaillé et enflé, les phalanges crevassées par le travail, les ongles tout abîmés. En soupirant, elle tendit les mains sous la pluie jusqu'à ce qu'elles fussent trempées et que le sang se mît à en couler en gouttes rouges et pâles qui s'écrasaient sur la terre. Puis elle les retira et rentra dans la cabane.

À l'intérieur flottaient des relents douceâtres et écœurants qui lui firent penser à des oignons frits et elle se demanda si cela venait de la blessure d'Abel ou bien si c'était seulement sa propre peur qui viciait l'atmosphère. Elle referma la porte et, se tournant vers Abel, elle resta figée.

Il était debout au milieu de la pièce, chancelant et écarlate de fièvre, la main crispée sur le canon du revolver qu'elle avait laissé par terre. Il se tenait courbé, son bras blessé plaqué contre sa poitrine comme l'aile repliée d'un oiseau. Il baissa les yeux sur l'arme qu'il avait à la main, comme s'il s'interrogeait sur l'attitude à prendre, sur la bonne décision. Ensuite, il regarda vers elle, clignant péniblement des paupières, ses yeux fatigués sillonnés d'une fine dentelle rouge et les lèvres craquelées par un feu intérieur. Hochant la tête, Abel essaya de déglutir et ne parvint qu'à faire une grimace, puis il s'essuya la bouche du revers de la main qui serrait le revolver.

Levant le menton, Hypatia lui dit :

— Vous êtes tout esquiné, faut que vous restiez allongé.

Abel hocha la tête à nouveau et ferma les yeux en comprimant les paupières, puis il les rouvrit. Il fit un pas et lui tendit le revolver. Hypatia le fourra dans sa poche et parvint à passer un bras autour d'Abel avant qu'il ne s'écroule. À bout de souffle, il s'appuya sur elle, le visage près de celui de la jeune femme. Il détourna le regard.

— Y a autre chose, réussit-il enfin à dire.

— Quoi ? Une autre blessure que j'ai pas vue ?

— Nan, répondit-il. C'est... Faut juste que je...

Il s'interrompit. Ses yeux cherchèrent les coins supérieurs de la pièce, plongés dans l'obscurité, et il déglutit à nouveau.

— Faut que j'aille faire mes besoins, dit-il enfin.

Hypatia acquiesça sans rien dire. Elle l'aida à traverser la pièce jusqu'à la porte où elle le laissa trouver son équilibre pendant qu'elle descendait les marches du porche et faisait le tour de la cabane.

Le soir commençait à tomber maintenant, et les ténèbres s'épaississaient entre les arbres. La fusillade et l'écho des coups de feu résonnaient dans la forêt. Hypatia inspecta le petit bout de terrain mais ne trouva pas de toilettes extérieures, et la pluie ne s'arrêtait pas. S'avancant dans les bois, elle ramassa un bâton bien solide avec lequel elle creusa un trou peu profond. Son doigt la fit souffrir tandis qu'elle piochait, mais elle n'y prêta pas attention. Elle alla chercher Abel, qui se tenait affalé sur le seuil de la porte, et ensemble, ils retournèrent sous les arbres en titubant.

Finalement, il fut incapable de garder son équilibre seul, et de toute façon, ses jambes étaient trop faibles pour le soutenir correctement. Hypatia chercha la lune dans les nuages tandis qu'il s'agrippait à son épaule. Des tendons saillaient de son cou et son avant-bras ne cessait trembler. Pour elle, qu'il eût à faire tous ces efforts était en soi une indication que son infection ne l'avait pas encore complètement terrassé. Ni l'un ni l'autre ne dit le moindre mot tandis qu'elle ramassait des feuilles aussi douces et sèches que possible pour l'essuyer.

Hypatia fit repartir le feu dans l'âtre et cette nuit-là, ils dormirent à nouveau à leur place : lui devant le feu pour profiter de la chaleur, elle près de la porte avec le revolver. À un moment donné, la fusillade en provenance du sud se calma progressivement pour faire place à un silence terrible et la nuit s'apaisa, mais aucun d'eux ne le remarqua.

Le lendemain, une fois de plus, Hypatia se réveilla tard et, une fois de plus, au son de la mitraille venant du sud. Tandis que la lumière s'infiltrait lentement à travers le noir absolu dans lequel elle avait dormi et fait ses cauchemars, elle fut prise d'une toux si violente que ses talons martelaient le sol. Quand elle se fut calmée, Hypatia s'appuya sur les mains pour se lever et poussa un cri tant la douleur qui lui transperça le bras était vive. Une douleur qui se propagea dans son épaule avant de lui traverser la poitrine, de remonter dans le cou, jusque dans la mâchoire. Hypatia s'assit prudemment avant de baisser les yeux sur sa main qui était posée sur sa cuisse.

Émettant une petite plainte, elle détourna aussitôt le regard. Sa main était devenue une chose étrangère à elle, quelque chose de méconnaissable. Ses doigts étaient comme de grosses saucisses, le poignet sale de sa robe était incrusté dans la chair boursouflée de son avant-bras alors qu'auparavant il flottait librement au vent. Quand elle inclina la tête pour renifler la blessure qui s'était maintenant étendue jusqu'au creux de sa paume, elle la releva vivement et ne put réprimer un haut-le-cœur. Prononçant tout bas et avec crainte le nom du Seigneur tel qu'elle le connaissait, elle se mit debout avec difficulté et regarda en direction d'Abel, mais le soldat n'était pas là.

Elle plissa le front. Inspirant profondément, elle attendit un long et pénible moment que la nausée qui s'était mise à gargouiller en elle se fut atténuée. Elle ramassa sa couverture et la jeta sur ses épaules comme s'il

s'agissait d'un châle, prenant soin de la replier sur sa main pour la dissimuler. Par la fenêtre minuscule près de la porte, elle vit Abel assis sur la marche du porche, sa propre couverture passée autour de ses épaules voûtées.

Quand elle sortit pour le rejoindre, il leva les yeux vers elle et lui souhaita le bonjour d'un signe de tête, puis il porta à nouveau son regard en direction du sud. Par là, la bataille avait repris une fois de plus. Hypatia vint s'asseoir près de lui, gardant sa main enflée sur son côté gauche, et ensemble, ils regardèrent la pluie tomber et écoutèrent les bruits de la bataille invisible.

Abel resta plongé dans le silence un long moment, puis il leva le menton pour dire :

— J'comprends pas. Ils sont plus dans la Wilderness, et ça fait des jours qu'ils n'y sont plus, mais écoute.

Il la regarda fixement sans la voir.

Hypatia secoua la tête en tremblant. Elle avait très froid, pourtant la transpiration dégoulinait le long de sa colonne vertébrale.

— J'suis censée entendre quoi ? demanda-t-elle.

— C'est plutôt c'qu'on entend plus beaucoup, répondit Abel en portant son regard au milieu des arbres, au cœur de cette vague sonore déchaînée qui déferlait sur eux comme un Rot visible et terrifiant. Ils sont pas dans la Wilderness, répéta-t-il. Mais ils sont pas partis plus loin vers le sud non plus. Ça veut dire que Lee résiste.

Abel sourit un instant, puis secoua la tête, le visage redevenu sérieux et résigné.

— N'empêche, poursuivit-il, il a pas assez d'hommes pour contenir Grant très longtemps. Et s'ils continuent comme... (Il s'interrompit un instant tandis que le grondement du canon s'amplifiait.) S'ils continuent à se battre de cette façon, Lee aura bientôt plus d'armée du tout pour continuer la guerre. Le vieux salopard sanguinaire.

Abel secoua la tête et s'enferma dans le silence.

Ils passèrent toute la journée sous le porche à regarder et écouter tomber la pluie qui, tout comme la bataille, ne cessa pas. Il leur restait de la nourriture, mais ils n'avaient pas faim, ni l'un ni l'autre. Abel se plaignait

de son bras, mais sa vision était claire, il paraissait plus fort et son visage n'était plus aussi tiré et hagard qu'il l'avait été. Hypatia, quant à elle, était assise le dos contre le mur, les jambes étendues devant elle. Elle avait la nausée et elle s'efforçait de laisser son bras au repos en raison de la douleur violente et insupportable que lui causait le moindre mouvement. Elle emprunta le couteau de poche d'Abel, ostensiblement pour couper des chiffons avec lesquels elle voulait lui fabriquer une écharpe pour son bras, mais pendant qu'il regardait ailleurs, elle se fit des entailles en croix sur tout le doigt, comme si elle avait été mordue par un serpent.

Et à la fin de cette journée, alors que baissait la lumière qui tombait des nuages noirs de pluie, Hypatia fit rouler sa tête pour regarder Abel qui était toujours assis, essayant de suivre une bataille qu'il ne pouvait voir, une bataille qui se poursuivait sans cesse, qui se poursuivrait indéfiniment.

— Ils s'arrêteront jamais, lui dit-elle. Même quand ils diront que c'est terminé.

Abel hocha la tête.

— Dans cent ans, ils se battront encore, continua-t-elle.

— Je sais.

— Et qu'est-ce que vous allez faire ?

Jetant un coup d'œil dans sa direction, Abel lui demanda :

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire, vous allez aller où ?

— Quand ? demanda-t-il. Après ?

— Oui. (Elle ferma les yeux et les rouvrit. Ses lèvres étaient fraîches et engourdis et elle sentait des picotements dans son cuir chevelu.) Après.

Abel haussa les épaules, ce qui lui arracha une petite grimace.

— C'est drôle que tu me demandes ça, dit-il d'un air pensif en observant une boucle de brume s'échapper des arbres pour venir explorer l'air au-dessus d'eux. J'y avais jamais vraiment pensé jusqu'à y a pas longtemps.

Il se pencha pour cracher et prit le temps d'examiner la salive sur le sol.

— Le type qui m'a fait ça, poursuivit-il en indiquant de la tête le coude fracassé qu'il serrait contre sa cage thoracique, eh ben, il avait une lettre sur lui... Je l'avais, ce foutu truc, mais j'imagine qu'elle a disparu maintenant... (Il regarda Hypatia un instant, mais sans la voir vraiment à

cause des ombres qui s'épaississaient.) Dis, quand tu m'as rencontré, t'aurais pas vu quelque chose qui ressemblait à une lettre dans mes affaires, par hasard ?

Hypatia secoua la tête et remua les jambes devant elle. Ses talons raclèrent doucement les planches.

— Dommage, dit Abel. Vraiment dommage. Je l'aurais postée pour lui. Une chose comme ça, faudrait pas que ça se perde. (Il haussa à nouveau les épaules et fit une nouvelle grimace en jurant tout bas.) Bon, en tout cas, dans cette lettre, le type parlait d'aller à l'Ouest une fois le spectacle terminé. Il parlait du territoire de l'Oregon et du Pacifique bleu.

— Le Pacifique bleu, répéta tout bas Hypatia, les yeux fermés, la voix douce. C'est joli à entendre.

Abel hocha la tête.

— Oui, hein ? La lettre disait que le paysage, là-bas, ressemblait à rien de ce qu'on voit par ici, et que c'était une bonne chose. (Abel regarda autour de lui, dans l'obscurité de la Wilderness.) J'aurais tendance à être du même avis. Ce que j'ai vu dans cette partie du pays me suffit, j crois que ça me dit rien d'en voir plus, alors j crois que quand tout ça sera enfin terminé, si j'en réchappe, j'irai me balader par là. Voir un peu à quoi ça ressemble.

— Vous voudriez pas m'emmener ? demanda Hypatia.

Sa voix n'était plus qu'un murmure, et quand il l'entendit, Abel se retourna.

Et il se leva aussi vite qu'il le put et alla jusqu'à elle. Appuyant la paume de sa bonne main sur le front de la jeune femme, il la retira aussitôt. Hypatia l'observa tandis qu'il jurait et s'agitait autour d'elle, et quand il lui prit la main, elle poussa un hurlement.

Abel examina la blessure avec soin ; la main d'Hypatia ressemblait à une boule de levain. Les lignes, les plis et les rides étaient effacés et tout était devenu flasque, spongieux et sans caractère.

Abel se passa la langue sur les lèvres et jura, puis il jura encore. Il lui toucha l'épaule et baissa la tête pour voir ses yeux abattus.

— Dis-moi ce dont t'as besoin, la pressa-t-il. Dis-moi ce que je dois faire.

Hypatia fit claquer ses lèvres et esquissa un faible sourire. Elle secoua la tête.

— Répondez à ma question, dit-elle.

— Quoi ? demanda Abel. Quelle question ?

Hypatia déglutit et se mit à haleter. Elle ferma les yeux, puis les rouvrit.

— Si c'était possible, est-ce que vous m'emmèneriez avec vous ?

— Bien sûr, répondit-il aussitôt. Évidemment que je t'emmènerais.

Hypatia sourit et ferma les yeux à nouveau.

— menteur, dit-elle, si bas qu'Abel dut se pencher près de sa bouche pour l'entendre.

Elle resta silencieuse un long moment, puis Abel la fit rentrer dans la cabane en la portant à moitié et en la traînant. La nuit tomba, l'obscurité se fit autour d'eux. Au sud, la fusillade était toujours aussi nourrie. Il demeura un instant à contempler l'âtre où il n'y avait plus qu'une ou deux braises du feu qu'elle avait allumé. Dehors, il se remit à pleuvoir et le vent se leva, faisant vibrer la porte dans son encadrement tandis que ce qu'il restait de l'églantier devant la maison raclait le mur, et tous les arbres de la Wilderness dans les environs se balançaient et se cognaient les uns aux autres.

Les yeux d'Hypatia s'ouvrirent. Elle le regarda.

— J'ai jamais su quel nom lui donner, dit-elle tout bas. J'ai jamais su.

Abel fit quelques bruits apaisants. Il lui dit qu'il comprenait et elle lui dit que ç'aurait été bien de l'appeler, lui, à l'heure du dîner, par un soir d'automne, le soleil se couchant derrière les arbres et le vent soufflant du Pacifique bleu. Et Abel lui répondit que oui, vraiment, ç'aurait été bien, et elle ouvrit la bouche pour ajouter quelque chose qui ne vint jamais. Abel s'agenouilla près d'elle, l'air songeur. Sa main était posée sur l'épaule d'Hypatia, comme s'il était un placeur maladroit.

Au bout d'un moment, il tendit le bras et lui ferma les yeux avec délicatesse, puis il resta agenouillé quelque temps, la paume de sa main sur la joue de la jeune femme, comme un aveugle qui essaie de graver un visage dans sa mémoire avant une séparation.

Finalement, il raviva le feu dans l'âtre et disposa autour de l'endroit où elle était étendue des brindilles et tout le bois sec qu'il put trouver. Il ne

prononça pas un mot à haute voix, hochant simplement la tête après quelques instants de silence, puis il fit le tour de la pièce une dernière fois avec une branche enflammée et mit le feu partout avant de sortir.

Abel resta devant la cabane et la regarda brûler. Quand le toit s'effondra, il se rendit compte qu'au sud la fusillade avait cessé, et que les craquements du brasier mis à part, la nuit était enfin tranquille. La pluie s'était arrêtée, l'air était frais. Quand il entendit le bruit de la cavalerie approcher au galop sur la route, Abel fit demi-tour et descendit le sentier pour aller à leur rencontre.

En avril de l'année suivante, le chariot de la morgue venait la nuit, et il revenait tous les matins. Après le petit déjeuner, mais avant que la journée ne devienne suffisamment belle pour que les cadavres se mettent à sentir mauvais, Abel l'entendait arriver sur la route sablonneuse, depuis son infâme lit de camp dans la longue tente de l'hôpital militaire. Un chariot tiré par deux chevaux, mené par deux conducteurs dont le bas du visage était couvert d'un foulard, comme des bandits. Si la nuit avait été mauvaise dans les tentes, il leur fallait une heure pour charger – empiler les corps comme du bois de chauffage, moins par respect que par volonté d'optimiser leur chargement car, se disait Abel, ils n'avaient certainement pas envie d'effectuer un autre voyage dans l'après-midi. Les conducteurs d'attelage travaillaient avec une efficacité monotone et répétitive qui semblait excessive par rapport à leur macabre besogne, et si Abel se soulevait sur son coude valide, il pouvait les observer accomplir leur tâche. Il essayait de repérer des amis au milieu des membres raidis, des mentons rejetés en arrière ou des chevelures figées par le sel qu'il avait peut-être aidé à laver auparavant dans les eaux froides du Potomac, près de Lookout Point, où était situé le camp de prisonniers. Si c'était une journée difficile, s'il était submergé de lentes vagues de nausée, si son coude fracassé était parcouru d'élancements terribles au rythme de son cœur fatigué, Abel pouvait tout de même voir les ombres allongées des conducteurs, que la distance et les rayons obliques du soleil rendaient floues et monstrueuses tandis qu'elles sautillaient et se déplaçaient sur la toile souillée de la tente avec une régularité de métronome. Quel que fût son angle de vue, il y avait toujours le bruit des chevaux patients qui hennissaient et piétinaient doucement sur

place et, plus faiblement, les grognements étouffés des hommes au travail, le tout ponctué par le claquement horrible, sec, lourd et compact des corps qui tombaient, se serrant les uns contre les autres.

C'était donc le mois d'avril, comme cela avait été le mois de mars auparavant, et Abel ne savait quoi attendre de ce mois, si ce n'était exactement la même chose que du précédent. Ses quintes de toux se joignaient à un chœur rauque de bruits secs ou gras montant de toutes les poitrines et résonnant dans son abri de toile, qui faisait partie de la trentaine de tentes alignées comme les rayons d'une roue à l'extérieur du camp de prisonniers, tout près du phare. Dès que l'un d'entre eux était évacué à la morgue, où il était déposé à même le sol de terre battue, sans cercueil, un autre venait prendre sa place sur la paille encore tiède. Les infirmiers, qui étaient en fait des prisonniers autorisés à sortir du camp, transportaient les morts avec la même régularité fatiguée que les conducteurs d'attelage, sous la garde des soldats noirs chargés d'empêcher toute évasion. C'était donc le mois d'avril, et le vent vif rafraîchissait l'air, charriant les odeurs de la baie, la légère saveur d'eau salée et ces effluves océaniques d'iode et de décomposition, si bonnes comparées à la pestilence jaunâtre des tentes. Dès son arrivée dans cet hôpital, Abel s'était estimé heureux d'avoir son lit au bout de la rangée, près des rabats ouverts.

Dans les premiers jours d'avril, sa fièvre tomba et sa respiration devint plus aisée, toutefois, ses intestins poursuivirent une étrange campagne de torsions qui le forçaient à remonter les genoux sur sa poitrine et le faisaient claquer des dents. Une autre semaine passa, pendant laquelle il expulsa de son corps des choses qu'il ne reconnaissait pas, pour lesquelles il n'avait ni définition ni référent, accompagnées de suées immondes. Mais un matin, alors que le soleil se levait lentement, transformant les traverses de la tente en lignes noires tracées sur une lame de toile blanche, Abel s'aperçut qu'il ne se sentait pas trop mal. Il s'allongea, les yeux fermés, écoutant faiblir les bruits du chariot qui s'éloignait sur la route en grinçant sous sa funèbre cargaison. Aussitôt, l'espace sonore laissé vacant fut rempli par le vent qui maltraitait les herbes des dunes et le crépitement du sable. Il entendit les cris des marinières sur les péniches de la baie, le clapotement des vagues contre les coques, et les soldats à l'exercice dans le champ, derrière les écuries. Mais ensuite, le vacarme confus des toux saccadées et des diverses

souffrances s'éleva, noyant tous les autres bruits du monde à l'extérieur du camp.

— Comment tu t'sens, aujourd'hui, Johnny Reb (10) ?

Abel sortit de sa rêverie en grognant.

— Presque fin prêt à filer à l'anglaise, marmonna-t-il en ouvrant un œil sur le soldat noir qui se tenait au-dessus de lui. 'jour, Noé.

— *Bon après-midi*, Abel, répliqua Noé, dont le visage sombre et sévère s'éclaira d'un léger sourire. Allez, dis-le, sollicita-t-il tandis que son sourire s'élargissait.

Abel cligna des paupières, roula les yeux de manière théâtrale.

— Quoi ? Encore ? demanda-t-il. Bon, bon, d'accord. Comment vont les choses aujourd'hui, soldat ?

Noé hocha la tête de plaisir et prit son fusil dans la main gauche pour que la droite puisse décrire un arc de cercle ascendant tandis qu'il lançait :

— Les plus-bas-que-terre ? Y sont tout en haut d'l'échelle, maintenant. Et écoute-moi ça : Tonton Abe est allé à Richmond.

Il s'est assis au bureau de Jeff Davis. Cette guerre est pratiquement terminée.

Abel cligna des yeux, le regarda et cligna des yeux une nouvelle fois.

— Tu me racontes des histoires, finit-il par dire.

Noé secoua la tête.

— Ils nous l'ont dit c'matin.

Abel haussa les épaules.

— Ça veut rien dire. Rien du tout. Cette guerre ? Elle finira jamais. Moi j'te l'dis. C'est c'que j'ai toujours dit.

Abel secoua la tête et fit un geste dédaigneux, ce qui lui arracha une grimace car le mouvement déclencha un spasme de douleur dans tout son bras blessé.

Noé se pinça les lèvres et remit son képi sur sa tête.

— Tu sais, ce bras, y sera plus jamais bon à rien, dit-il.

Abel hocha la tête et bougea pour prendre une position plus confortable, puis il baissa les yeux sur sa main gauche qui, désormais, n'était plus qu'une pince.

— Je sais, répondit-il. Mais je suis quand même content qu’il ait pas été coupé par un salopard de boucher. J’ préfère qu’il me serve à rien que pas l’avoir du tout.

Noé haussa les épaules et inclina la tête.

— Et ta courante ?

Abel renifla.

— Eh ben, je me vide plus comme avant, Dieu merci.

Noé tendit le bras, se figea l’espace d’un battement de cœur, puis posa une main fraternelle sur l’épaule d’Abel. Celui-ci dut faire un effort particulier pour ne pas se raidir, tressaillir ou se retirer. Et bien qu’il n’eût rien fait de tout cela, la réalité même de cet effort le fit rougir d’une honte qui lui était étrangère et qu’il n’était pas sûr de comprendre, tandis que le Rebelle agonisant sur le lit dans la rangée d’en face poussait un grognement hargneux et crachait en le traitant de vermine.

Abel et Noé jetèrent un coup d’œil au soldat qui leur fit une grimace, révélant des dents grisâtres et des gencives sanguinolentes.

— Faire preuve de charité et n’en vouloir à personne, comme nous le dit ce bon vieil Abe, c’est pas toujours facile, soupira Noé en secouant la tête et en remettant son fusil à l’épaule. Bon, j’y vais. T’as besoin de rien ?

— Si tu regardais ailleurs le temps qu’il me faudrait pour gagner la route, j’te serais reconnaissant.

Noé sourit à nouveau, et son sourire était aussi soudain, surprenant et éclatant que celui qui avait frappé Abel la première fois qu’il avait vu un Noir sourire.

— Nan, pas question, dit-il, et il sortit de la tente.

En mars, il avait passé des nuits tenaillé par les crampes, observant la flamme vaciller derrière le verre noirci de vases dont les courbes faisaient penser à des hanches de femme. Ces nuits avaient été longues, sombres et ennuyeuses, comme le sont toutes les nuits quand on est malade. Il entendait les soldats noirs réunis autour de leurs feux de camp, parlant doucement, chantant et riant aussi doucement sous le ciel de la nuit parsemé d’étoiles, comme de vrais soldats. Comme de vrais hommes. Et c’était en mars que Noé avait commencé ses visites nocturnes au chevet d’Abel.

Avec un murmure étouffé pour le tirer de son paysage intérieur d'intestins frémissants et de gargouillements nauséeux, Noé posait un chiffon frais sur le front d'Abel et celui-ci ouvrait la bouche pour laisser le soldat lui enfoncer de la racine de mûrier écrasée sur la langue. Le goût de l'eau de la rivière dans laquelle Noé avait lavé la racine laissait place à l'amertume du tubercule astringent.

— Pourquoi ? avait demandé Abel d'une voix rauque la première fois.

Accroupi près du lit de camp, Noé avait longuement contemplé le piteux état dans lequel était Abel, ses yeux pâles dans l'obscurité faiblement éclairée par les lampes, son visage spectral dans l'ombre. Le doux bruissement de son haussement d'épaules.

— J'vous hais, avait répondu Noé au bout d'un moment. Tous autant que vous êtes.

— Très bien.

— Ma haine est si profonde qu'y s'pourrait bien qu'elle ait pas de fond. En tout cas... en tout cas, j'en ai jamais vu le bout.

— Très bien.

— Non, pas très bien. Ça va pas comme ça. Ce bon vieil Abe, il a dit qu'on doit pas être des ennemis. Il dit que maintenant, il faut qu'on panse les blessures de la Nation. (À nouveau le doux bruissement.) Je t'ai choisi. J'pense que c'est le plus que j'peux faire.

En avril, la voix de Noé le tira de rêves dans lesquels des ruisselets d'eau noire s'épalaient sur des pierres, sous une lune amputée par des nuages qui ondulaient comme un crêpe noir.

— Abel. Grant, il a réussi.

— Quoi ?

— Il a trouvé la fin. Vous, les Rebelles, vous avez renoncé aujourd'hui.

Et avant qu'Abel ait pu formuler une question, des coups de fusil désordonnés se mirent soudain à retentir. Près des cuisines, derrière les abris en bois, un orchestre philharmonique des plus discordants et totalement improvisé réunit des marmites et des casseroles et des cuillers en bois servant de baguettes ; de grands cris de joie et des hourras s'élevèrent dans tous les coins du camp tandis que des soldats sortaient en catastrophe de

leur hamac, écartaient les rabats de leur tente et se mettaient à gambader joyeusement dans la douce obscurité ; on entendit aussi des cris d'indignation, de malheur, de désespoir et de déchirement en deçà de la ligne interdite où les rêves les plus chers des prisonniers venaient d'être anéantis. Par la suite, quelqu'un voulut tirer un feu d'artifice pour donner forme à son euphorie explosive, et à cet instant, dans la pénombre de ce mois d'avril, sous la tente d'hôpital faiblement éclairée par des lampes fumeuses, Abel leva sa bonne main droite et Noé la prit, tandis que dans la rangée d'en face, le Rebelle faisait grincer ses dents cariées et marmonnait sombrement.

Noé lui rendit visite une dernière fois à son lit de camp. Au cœur d'une longue nuit sans sommeil, il appela doucement Abel qui répondit d'un grognement, car il était bien éveillé – il l'était même depuis un certain temps.

— T'es en forme, Rebelle ?

— Frais comme un gardon. Et d'après ce que j'ai entendu dire, il y a plus de Rebelles. Y a plus que des gens.

Noé grogna.

— Debout, murmura-t-il. Mets ça et sors.

Noé lui tendit des vêtements : un pantalon de sergent bleu et élimé, dont le passepoil arraché laissait apparaître une bande de tissu défraîchi plus pâle, une chemise de flanelle rouge et noire, légère et usée, une paire de bretelles noires et une vieille paire de godillots de l'armée sans lacets mais avec un trou dans la semelle droite de la taille d'une pièce d'un demi-dollar. Les vêtements n'avaient pas été lavés et ils sentaient la sueur, le soleil, la terre et l'eau de mer.

Abel posa les pieds sur le sol. Noé se tenait à l'entrée de la tente, surveillant l'espace entre le terrain de l'hôpital et les quartiers des soldats, au-delà du bois.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'inquiéta Abel.

Noé jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Mets ces frusques, c'est tout.

Abel haussa les épaules.

— Quoi ? demanda-t-il. Y a pas de chaussettes ?

Noé secoua la tête.

Abel s'habilla et sortit. L'air de la nuit était vif et frais, et il sentait la fumée de bois et les chevaux. Il entendait le bruit du Potomac se précipitant dans la baie de Chesapeake avec la même constance que le sang circulant dans ses veines. Noé le regarda de la tête aux pieds et sourit dans l'obscurité.

— Eh ben, regardez-moi ça. Comment tu te sens ?

— Je suis debout.

Se dandinant dans la poussière, Abel posa son coude blessé sur la paume de sa main droite. Les vêtements étaient de piètre qualité, mais ils constituaient une tenue d'apparat comparés aux haillons qu'il avait sur le dos depuis qu'il était en captivité. Il était resté au bout de la péninsule, où se trouvait le camp de prisonniers, pendant trois saisons, avant de tomber malade, et cela avait laissé des traces sur ses habits. Il n'y avait ni arbre ni broussailles pour protéger des éléments les milliers de soldats captifs entassés sur la quinzaine d'hectares de sable clôturés de barbelés, où les misérables petites baraques n'étaient séparées que par d'étroites allées et une seule rue digne de ce nom. Cette rue, qui avait reçu le nom de Pennsylvania Avenue, était constamment encombrée d'hommes qui étaient là dans l'espoir qu'une brise fraîche vienne chasser la puanteur de leur visage l'espace d'un instant. Des hommes désespérés au point de ne plus éprouver la moindre honte faisaient les poches de ceux qui étaient trop faibles pour les en empêcher, d'autres sculptaient des porte-bonheur, des bracelets et de grossières pièces d'échecs au visage méchant dans des os de bœufs, et d'autres encore offraient leurs services de cordonniers, de barbiers ou de tailleurs contre un quart de ration de viande de mule, un peu de bois de chauffage, une bouchée de pain de mie pratiquement introuvable. Abel avait vu des processions d'hommes rendus aveugles par l'éclat permanent du soleil sur le sable et l'eau aller de-ci de-là en trébuchant, la main posée sur l'épaule de celui qui les précédait, tels des gueux dans un tableau du Moyen Âge.

Et maintenant, il se tenait dans l'obscurité à l'extérieur de cette tente d'hôpital nauséabonde. Il lâcha son coude et appuya du bout des doigts sur son sternum, les déplaçant légèrement pour sentir sur sa peau le luxe d'un

tissu qui ne gratte pas. Faisant jouer son épaule droite, il se passa la langue sur les lèvres et regarda Noé.

— Bon, alors ?

Noé lui tendit un chapeau noir à larges bords et l’invita à le suivre. Abel enfonça bien le chapeau, l’ajusta devant et en arrière, puis il le suivit.

Ils traversèrent le terrain qui les séparait de la morgue où ils entrèrent. Cette ancienne grange-étable, d’où toute trace de peinture avait depuis longtemps disparu, n’avait pas de porte et la lumière ne pénétrait pas profondément à l’intérieur du bâtiment silencieux. Le bois argenté, qui paraissait plus pâle encore sous le clair de lune, était hachuré par l’ombre des arbres et le bourdonnement d’insectes affairés s’en échappait faiblement, comme un tic-tac sourd évoquant le temps qui passe et la lente décomposition. Par quelque miracle de la chimie ou du climat, ou peut-être était-ce dû aux agréables relents de ses nouveaux vêtements, Abel ne sentait pas les cadavres alignés, mais il voyait cet étalage pathétique, ce chapelet blême de pieds nus qui s’étendait dans le noir.

— Qu’est-ce qu’on fait ici, Noé ?

— Tu penses que tu pourrais faire le serment ?

— Quoi ?

— Avec moi, ici. Tout de suite. Tu penses que tu peux donner ta parole de plus jamais prendre les armes contre l’Union ?

Abel haussa les épaules et le regarda.

— Eh ben, bon Dieu, je vois pas pourquoi je pourrais pas, répondit-il. Votre Grant, là, il a fini le travail, alors à quoi ça servirait de résister ?

— Juste comme ça ? T’es pas vraiment un Rebelle, d’après ce que j’ai compris d’eux.

— Mes parents sont enterrés dans l’État de New York, dit Abel. La Caroline du Nord est juste l’endroit où je me trouvais par hasard quand tout ce gâchis a commencé.

Noé le dévisagea un long moment, son visage sombre demeurant impénétrable dans les ténèbres confuses. Il émit un petit grognement et sourit.

— J’m demandais aussi. Tu parles pas comme un vrai péquenaud du Sud.

— Ça veut pas dire que j’soutiens pas la Cause.

— Tu la soutiens ?

Abel haussa les épaules encore une fois. Il sentait les yeux du soldat noir posés sur lui, l’expression de son visage tendu sous l’effet du jugement qu’il s’efforçait de porter sur lui.

— Lincoln, il dit qu’on sera jamais débarrassés les uns des autres, finit par dire Noé. Qu’on pourra jamais l’être, alors on doit pas être ennemis. C’est ce qu’il a dit : on doit pas être ennemis. Mais t’es pas mon ami, et j’peux pas ne pas te haïr.

— Très bien.

Noé prit une profonde inspiration et souffla en poussant un long soupir.

— Si j’étais un officier, si j’avais le rang et une Bible, est-ce que tu prêterais serment devant moi, Abel ?

— Oui.

— Alors, très bien. Ça me suffit.

Un vent tiède et chargé de sel fit craquer les peupliers. Des chatons se mirent à tomber tout autour en faisant de petits bruits sourds et feutrés, et Abel en balaya quelques-uns de son chapeau, sentant sur le bout de ses doigts leur doux parfum poisseux. Il se frotta le coude et creusa de petits sillons dans la poussière avec ses nouvelles chaussures. Le vent ne tarda pas à se calmer et des sons lui parvinrent de la route sablonneuse qui s’étendait, plate et blanche sous la lune, jusqu’à la lisière des arbres. Sortant de ces arbres, le chariot se concrétisa dans la nuit, cristallisant les ténèbres pour donner forme à ses planches l’une après l’autre, accompagné du vieux bruit répétitif de sabots, de grincements et de cliquetis, qui caractérise ce genre d’attelage.

— On va se séparer, maintenant, dit Noé tandis que le chariot faisait demi-tour. Ces hommes vont t’emmener avec eux une fois qu’ils auront chargé.

Abel ne reconnut aucun des deux conducteurs. Celui qui tenait les rênes, un individu à la barbe spectaculaire et aux yeux tristes qu’Abel remarqua même dans l’obscurité étoilée, fit un signe de la tête tandis que son compagnon plus jeune, également barbu et également mélancolique, se

contenta de sauter du siège et de déverrouiller le hayon sans faire de commentaire.

— Noé, dit Abel en hochant la tête et en touchant le bord de son chapeau tandis que le soldat s'éloignait dans l'obscurité à grandes enjambées.

Un instant plus tard, il revint et se planta devant Abel, le regardant sous une petite tache de clair de lune qui éclairait son visage d'une douce lumière argentée. Il prit une profonde inspiration, souffla, puis plongea la main dans une poche de son pantalon et en sortit quelques morceaux de papier-monnaie qu'il donna à Abel.

— Tu pourrais avoir besoin de ça dans les jours à venir, dit Noé.

Abel ouvrit la bouche pour le remercier, puis il la referma et, après avoir avalé sa salive, il dit :

— Hé, Noé ?

Le soldat se retourna à la lisière des peupliers. Des fleurs blafardes tombaient et reflétaient le clair de lune dans leur chute.

— Quoi ?

— On est quel jour ?

— On est le 12 avril. Mercredi, dit-il, la voix faiblissant en raison de la distance.

Abel hocha la tête.

— Et ils sont où les plus-bas-que-terre, maintenant ? lançât-il dans la nuit.

Et de la nuit lui parvint la voix de Noé, semblant adoucie par un rire.

— Toujours en haut de l'échelle.

Les conducteurs, un père et son fils, étaient des Grecs de l'Ohio. Leur anglais était au mieux inégal, et ils avaient tendance à observer de longues périodes de profond silence. Ils allumèrent deux lampes-tempête, en accrochèrent une à un clou planté dans le levier démesuré du frein et posèrent l'autre sur le sol à l'intérieur de la grange, éclairant les plantes des pieds des morts qui commençaient à noircir d'une lumière jaune qui les faisait paraître plus sombres encore.

La nuit était fraîche, le vent agréable, et les deux hommes travaillaient sans leur foulard, accomplissant leurs gestes vifs avec un calme méthodique. Abel voulut les aider, mais ils l'écartèrent d'un geste, préférant

s'occuper eux-mêmes de chaque cadavre. Par la force des choses, ils hissaient les corps un à un sur le plateau, et quand ils avaient une rangée de quatre, le fils grimpait dessus pour mettre les jambes aussi droites que possible, croiser les bras sur les poitrines, et aussi pour redresser les têtes quand elles étaient dans des positions attristantes et horribles. Les Grecs avaient des couvertures, certaines en laine véritable, d'autres en lin, plus fines, et ils les avaient trempées dans la baie – Abel sentait l'odeur du sel froid et du fucus vésiculeux qui s'élevait de leurs plis sombres – et ils étendaient une de ces couvertures sur la première couche de corps avant de disposer une deuxième couche par-dessus. Puis ils posaient une autre couverture et une troisième couche, et ils les empilaient ainsi pour former un tas de plus en plus haut. Parmi les derniers cadavres qu'ils jetèrent dans le chariot, Abel reconnut le soldat rebelle qui était sur le lit de la rangée d'en face. Dans la mort, son visage qui s'était adouci et relâché paraissait plus touchant. Abel détourna le regard tandis que les Grecs déplaient une couverture sur le soldat et attachaient leur chargement.

Ils grimpèrent sur le chariot et le père prit les rênes. Il restait encore une bonne douzaine de corps dans la morgue, et il y en avait au moins autant qui viendraient les y rejoindre avant le retour du chariot dans le milieu de la matinée. Comme des acteurs dans quelque tragédie antique, ils baissèrent les yeux sur Abel qui se tenait debout dans la fraîcheur de la nuit.

— Vous êtes... un partisan de Lincoln ? demanda le conducteur.

— J crois bien que j'ai plus beaucoup le choix, maintenant, répondit Abel en se hissant près d'eux sur le siège.

Et quand le conducteur pencha la tête en regardant son fils pour qu'il traduise, Abel s'empressa d'ajouter :

— Oui, je suis un partisan de Lincoln. Jusqu'au bout des ongles.

Le chariot suivit le chemin sablonneux jusqu'à l'endroit où il se transformait en une vraie route, qu'il quitta bientôt pour bifurquer vers l'ouest, sur une autre route, avant de tourner vers la capitale. Le soleil se levait et la journée s'annonçait belle, claire et fraîche. Ils traversèrent de petits hameaux où les célébrations de la capitulation de Lee étaient encore bien visibles. À Leonardstown, ils virent six soldats de l'Union étendus ivres morts devant les portes d'un dépôt à moitié rempli de caisses de

chaussures, de biscuits militaires et de manteaux. De manière quelque peu insolite, et ne s'attendant pas à une importante activité officielle, ils avaient fait de grands tas de paille confortables et empilé les gourdes, les bouteilles et les cruches qu'ils avaient vidées, formant de petits monticules à leurs pieds. À Bryantown, leur passage souleva des serpentins et des volutes de confettis aux couleurs de l'Union qui s'étaient amoncelés à l'abri des devantures de magasins et des chariots garés là, et la chaussée portait les marques de brûlures des feux d'artifice. Dans ces deux villes, les gens qui étaient debout, interrompirent les activités auxquelles ils s'affairaient, se découvrirent la tête et baissèrent les yeux tandis que le chariot de la morgue passait en cahotant.

Abel quitta les Grecs à un carrefour sinistre et anonyme à l'ouest de Nottingham. Il sauta du chariot en marche alors qu'il virait lentement pour prendre la route vers le sud et les conducteurs le regardèrent sans rien dire, avant d'arrêter leur attelage en douceur. Il s'ensuivit une discussion entre le père et son fils, accompagnée de maintes gesticulations et d'éclats de voix. Leur langue ancienne et accentuée, associée au chant matinal des oiseaux et au bruissement des feuilles nouvelles dans les arbres sous le vent printanier, évoqua dans l'esprit d'Abel d'autres matins dans d'autres pays, en des temps immémoriaux. Au bout d'un long moment, le père ayant visiblement obtenu gain de cause, le jeune Grec descendit du chariot et donna à Abel deux pièces de dix cents, les fourrant au creux de sa main avec des doigts dont les ongles étaient irrégulièrement rongés jusqu'au sang. Abel enleva son chapeau pour remercier le jeune garçon, mais celui-ci lui tourna le dos pour remonter sur le chariot, et sans un mot, le père et le fils poursuivirent en direction du sud, transportant leur cargaison vers quelque nécropole lointaine.

Abel se remit en route. Au milieu des collines vertes aux pentes douces et des bois marécageux, en dehors d'Upper Marlborough, il rencontra un vivandier vêtu d'un pantalon à carreaux et d'un gilet couleur citron vert qui se prélassait à l'ombre de son chariot. Abel lui acheta une paire de chaussettes, deux longueurs de ficelle pour lacer ses chaussures, un pantalon usé en laine marron qui présentait l'avantage de ne pas avoir de

galon militaire, un petit morceau de fromage, un morceau de pain gros comme le poing et, par envie soudaine, un petit cigare. Le vivandier regarda le papier-monnaie et la pièce dans sa main quand Abel le paya, et avec un sourire et un frémissement de ses sourcils, il lui rendit la moitié.

Abel se remit en route. On s'en prendrait à sa personne, pensait-il, si jamais quelqu'un le suspectait d'être un prisonnier évadé, c'est pourquoi, une fois hors de vue du vivandier et les alentours semblant déserts, il s'enfonça entre les arbres pour changer de pantalon. C'était une région humide, et il se retrouva au bord d'une petite rivière sombre qui serpentait paresseusement entre des arbres penchés. Des dizaines d'araignées d'eau sillonnaient la surface du ruisseau maussade, circulant entre les feuilles qui flottaient, recroquevillées à l'envers telles des jonques chinoises vertes. Abel enleva ses chaussures et changea de pantalon, puis, après s'être débarrassé de sa chemise, il s'aspergea le visage. Il prit de l'eau dans le creux de ses mains et la versa sur ses cheveux, jusqu'à ce qu'ils fussent trempés, et il les ratissa de ses doigts pour les démêler. Il se lava les pieds et s'essuya avec le pantalon élimé, se rhabilla et poursuivit son chemin.

Peu de temps après, il vit quelques feuilles de papier kraft nacré – le genre de papier qui sert à envelopper les armes à feu – que le vent avait poussées dans l'herbe au bord de la route. S'asseyant, Abel en choisit une qu'il plaça soigneusement dans sa chaussure droite après l'avoir froissée et pliée. En se relevant, Abel vit une feuille imprimée parmi les papiers d'emballage et il la ramassa. C'était une édition spéciale du *Washington Star* reproduisant le second discours d'investiture de Lincoln. Abel se rassit et lut les mots que Noé avait essayé de lui expliquer.

Un cavalier qui passait au petit galop en direction de Bryantown s'arrêta pour le regarder attentivement, et comme Abel ne levait pas les yeux, il poursuivit sa route. Deux hommes venant de la scierie au sud de la ville passèrent pendant leur pause du déjeuner et lui souhaitèrent le bonjour d'un signe de tête, mais il ne répondit pas et ils continuèrent leur chemin. Abel resta assis un long moment, à lire et relire, et quand il eut terminé, il plia la feuille soigneusement de manière que, dans sa poche de poitrine, les mots se retrouvent tout contre son cœur.

Trois jours plus tard, un samedi tel qu'il n'en avait jamais connu de plus beau, il était à une terrasse à Millersville, au nord de la capitale, dégustant sa première tasse de vrai café en trois ans, lorsqu'un cri de douleur immense s'éleva du bureau du télégraphe au bout de la rue. Les gens détournèrent leur attention de ce à quoi ils étaient occupés tandis que la nouvelle se répandait, traînant dans son sillage une onde de chagrin palpable. Abel replaça sa tasse sur la soucoupe et attendit que la vague parvienne jusqu'à lui, et quand elle se fut abattue sur lui, il prit une profonde inspiration comme s'il avait été plongé dans de l'eau froide. Après avoir posé une pièce de trois cents sur la table près de la soucoupe, il se leva, mit son chapeau et suivit les gens qui se dirigeaient vers le bureau.

Une semaine plus tard, il campait à la périphérie de Baltimore. Une fille blonde qui passait sur un chariot lui lança gentiment une pomme. Quand il reprit la route, il longea la Northern Central Railroad qui serpentait vers le nord en direction de Harrisburg. Abel suivit les rails. Cela faisait une semaine qu'il errait, marchant au hasard, tout simplement, se réhabituant à la liberté. Il ne savait pas où aller.

Au cours de son voyage, il passa en Pennsylvanie. De petits groupes de gens commençaient à se former là où les rails traversaient les routes et près de petites cabanes délabrées. Une grosse tache sombre de nuages s'étendait vers le nord en provenance de la capitale et le vent agitait les têtes des fleurs épanouies. Quelques nuits auparavant une lune rouge s'était levée.

Abel quitta la voie de chemin de fer et entra dans un petit bois où il s'installa pour la nuit. Le vent forçait, les arbres se mirent à craquer. Les rails, tout près, coupaient une route poussiéreuse, blanche et floue dans la nuit, et au passage à niveau, une famille noire attendait tranquillement. Abel frotta son coude abîmé d'un air distrait – une habitude qu'il était en train de prendre rapidement – puis il prit sa gourde et but une gorgée d'eau fraîche qui avait un goût de cuivre et de pierre.

Une locomotive haut-le-pied passa, un long panache de fumée s'étirant de sa cheminée en forme de cloche. La silhouette d'une machine filant sur les rails, l'image éphémère, saisie au vol, du conducteur droit comme un i, et puis tout disparut. La fumée se dissipa lentement dans l'obscurité. Les Noirs qui attendaient se mirent à chanter le *Battle Hymn*, lentement, d'une

voix douce pleine de mélancolie. Une des femmes pleurait, un des enfants agita un petit drapeau de l'Union et tous les hommes se découvrirent.

Peu après, une autre locomotive apparut à plus faible allure, tirant sept wagons tous tendus de crêpe noir, et la locomotive elle-même était décorée de guirlandes pâles. Le train arriva, ses tiges de piston argent pâle, la vapeur qui sortait de la cheminée ventrue retombant en gros tas. Une mécanique de fer au ras du sol, provoquant des courants d'air dans les champs de foin et dans les arbres où Abel observait, assis. Puis elle disparut, s'éteignant dans son écho, effacée de la nuit.

Abel descendit jusqu'aux rails. Les Noirs étaient encore là. Ils avaient allumé des lanternes pour rentrer chez eux, et dans cette douce lumière jaunâtre, Abel vit leurs visages mouillés abasourdis par le chagrin. Alors qu'il s'approchait, ils levèrent les yeux vers lui.

— 'soir, dit-il.

Il essaya de sourire, pour voir ce que ça donnait, mais son sourire était étriqué et encombrant, et il y renonça. Inclinant la tête en direction du train évanoui dans les ténèbres, il leur demanda :

— Est-ce que c'était... ?

Ils le dévisagèrent d'un air étonné. Une des femmes ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais son visage se défit et elle l'enfouit dans ses deux mains, pleurant amèrement contre sa peau rugueuse et sèche. L'homme qui se tenait à ses côtés passa un bras autour de ses épaules et hocha la tête.

— Oui, dit-il. C'était le train de Lincum. Ils le ramènent chez lui.

Abel s'agenouilla dans la poussière de la route pour toucher le rail lisse et noir qui était encore chaud du passage du train solitaire. Il essaya de comprendre ce qu'il ressentait. La femme qui pleurait renifla très fort, respirant par la bouche comme le font les gens qui souffrent et au bout d'un moment, elle lui demanda :

— Vous étiez un partisan de Lincum ?

Là-bas, au-delà des derniers arbres, la voie ferrée décrivait une grande courbe qui se repliait puis se redressait, et Abel voyait encore les lumières du train qui fuyaient et diminuaient pour ne plus être que des têtes d'épingle jaunes scintillant sur des tentures sombres d'arbres lointains, et il les suivit

jusqu'à ce que la distance et le temps les eussent fait disparaître complètement. Il prit une profonde inspiration.

— Oui, j'étais un de ses partisans, dit-il tout bas. Je l'ai toujours été.
Et tandis qu'il disait cela, il aurait tout donné pour que cela fût vrai.

OceanofPDF.com

11

Une forêt derrière, une autre devant

1899

DANS L'HUMIDITÉ grise du petit matin, ils avançaient sur le chemin entre les arbres noirs. Ils marchaient ensemble, progressant avec lenteur car la route boueuse aspirait bruyamment les semelles de leurs chaussures. Comme si la terre, ou quelque chose dans la terre, les voulait. Ils marchaient l'un derrière l'autre, l'Indien Haïda en tête, le fusil au creux de ses bras, les joues mouillées de brume. Et Willis suivait en traînant les pieds, son visage mutilé nu et trempé. Sa main détruite était enveloppée de chiffons crasseux et les mouches ne cessaient de le harceler, même à cette heure matinale, même dans cette fraîcheur humide.

Ils avaient déjà voyagé sans but pendant toute une décennie, ils pouvaient bien envisager une autre décennie d'errance s'il leur en prenait l'envie. Ils avaient travaillé à la construction d'une ligne de chemin de fer dans le désert glacé du Nord, enfonçant des pointes dans le sol gelé et vivant sous une tente de toile fine. Ils mangeaient du pain rassis, des oignons et du bouillon chaud. Un soir, ils étaient rentrés à leur abri pour constater qu'il avait disparu, emporté par le vent trop froid, comme s'il n'avait jamais été là, alors ils avaient abandonné ce travail et ils étaient partis vers le sud, vers des températures plus clémentes. Willis n'avait que les vêtements qu'il portait, un couteau à dépecer et un petit camée renfermant l'image floue et défraîchie d'une femme qui, à ce qu'il disait, avait été sa sœur.

Le Haïda avait le fusil.

Ils n'étaient pas parvenus jusqu'aux États-Unis. Un viol à Barkerville, en Colombie-Britannique. De menus larcins qui avaient mal tourné et tout l'équipage d'une diligence, sauf un homme, retrouvé mort à un carrefour forestier entre deux villages. Quand le Haïda trancha la gorge d'une jeune fille à Soda Creek, ils s'enfuirent vers le nord jusqu'au Great Land [\(11\)](#) et se

perdirent dans Juneau au milieu des hordes loqueteuses et avides de chercheurs d'or.

Ils travaillèrent pendant deux saisons à la Treadwell Mine, sur l'île Douglas, où ni l'un ni l'autre ne perdit de doigts, avant de poursuivre jusqu'à Nome, où ils creusèrent le sable près d'une rivière qui se jetait dans la mer. Une saison passée à pelleter du sable dans le tamis avant que le Haïda ne tombe sur une pépite. Ce n'était pas une merveille, mais elle était grosse comme l'ongle du pouce d'un homme bien bâti et grâce à elle ils restèrent au chaud avec de l'alcool et des femmes pendant tout l'hiver. Ils utilisèrent ce qui leur restait de leur pécule pour acheter un équipage de chiens. Ils avaient l'intention de faire du transport de courrier et de médicaments, mais le Haïda tua un homme la semaine où une prostituée de la ville accusa Willis de choses trop ignobles pour être rapportées, et ils reprirent la direction du sud.

Moins d'un mois plus tard, ils tuaient leurs chiens pour pouvoir manger et quand ils atteignirent Iditarod il ne leur restait plus qu'un gros mâle. Ils le firent combattre avec succès et ils sillonnèrent le pays, vivant de combats de chiens. Ils finirent par se retrouver sur les plages du nord de l'État de Washington, au sud du territoire Makah, avec un chien-loup qu'ils avaient acheté aux Indiens de la région.

Et maintenant, ils marchaient comme ils l'avaient fait pendant des jours et des années, et quand la matinée cessa de diffuser dans le paysage une lumière blafarde et des couleurs éteintes, le Haïda s'arrêta.

La respiration sifflante, Willis le rejoignit. Un vieux morceau de chiffon noué en écharpe soutenait sa main détruite ; il leva les yeux vers l'imposant Haïda comme s'il allait parler. L'Indien secoua la tête et empoigna son fusil. Calant la crosse dans le creux de son épaule, il tira à travers les arbres.

Un cerf six cors dégringola de l'enchevêtrement de verdure jusque sur la route, où il tomba, creusant de petits sillons dans la boue. Le Haïda hocha la tête et Willis alla s'accroupir près du cerf. Ses doux yeux marron étaient grands ouverts et il n'était pas encore mort, ses sabots frappaient la boue alors qu'il tentait de se remettre debout, mais il retombait chaque fois. Le petit homme tendit le bras pour toucher ses bois et le cerf essaya de relever la tête, mais il n'y parvint pas.

Quand le Haïda arriva près de lui et lui toucha l'épaule, Willis se redressa. Tournant le dos au cerf qui haletait dans la boue, agonisant, ils poursuivirent leur route.

Tandis qu'il grimpait dans les montagnes, Abel suivait le cours de Little Sugar Creek qui descendait des sommets où les aulnes se penchaient au-dessus de l'eau vive en provoquant des tourbillons dans le courant. Les feuilles orange, rouge, jaune, marron et de toutes les autres couleurs qui passaient devant lui tournoyaient frénétiquement, formant des grappes et de longues chaînes, comme un étrange défilé aux teintes éclatantes. De temps en temps, il s'agenouillait pour plonger la main dans le torrent. L'eau était froide, rendue laiteuse par la farine glaciaire. Le chien buvait à ses côtés et ne le quitta pas pendant toute la traversée de la forêt. Une telle proximité n'était pas dans les habitudes de l'animal et Abel le grondait, mais le chien levait vers lui ses yeux marron fatigués et continuait à avancer lentement. Ils suivirent la rivière dans les collines qui s'élevaient, vertes et brunes, et que saupoudraient déjà les premiers flocons. De gros nuages gonflés de neige à venir remontaient et venaient buter contre les parois abruptes des montagnes, plus loin, avant de se disperser en silence.

Le jour qui suivit son départ de chez les Makers, il songea au long parcours en train qui l'attendait. Occupé à se représenter Port Angeles et à se demander quel travail il pourrait trouver en ville pour payer son trajet vers l'est, il ne pensait guère à la suite, au reste du voyage, et il ne s'imaginait même pas en train de l'effectuer. Il marcha toute la journée, remuant tranquillement toutes ces pensées dans sa tête, et quand il voulut prendre son havresac, il s'aperçut qu'il ne l'avait pas.

En jurant, il se retourna vers le chemin par où il était venu et se demanda s'il ne l'avait pas oublié quand il s'était arrêté pour déjeuner. C'était trop loin pour qu'il aille le récupérer et de toute façon le sac aurait été pillé par les bêtes, ainsi, ce soir-là et une bonne partie de la journée suivante, ni lui ni le chien ne prirent la moindre nourriture. Et quand le chien lui lança un regard de reproche, Abel le menaça du doigt et lui dit qu'il avait intérêt à se taire.

Quand, vers la fin de l'après-midi, le chien souleva un lièvre dans les broussailles près d'une mare couverte d'écume que formait le ruisseau,

Abel leva son fusil et tira. Ce soir-là, il fit du feu sur l'étroite rive et sortit son couteau, coupa la tête du lièvre et le bout de ses longues pattes, puis il les enterra ; ensuite, il lui ouvrit le ventre, arracha les entrailles avec sa main et les lança au chien. Celui-ci les avala d'un trait et se lécha les babines, ce qui lui attira un froncement de sourcils de la part d'Abel.

— T'en as senti le goût, au moins ? lui demanda-t-il.

Le chien cligna des yeux d'un air las et observa le vieil homme qui enlevait la peau de la carcasse avant d'embrocher le lièvre sur une branche et de s'accroupir près du feu, la fumée de son souffle s'échappant dans le froid. Des gouttes de graisse minuscules faisaient des bulles, puis glissaient et crépitaient sur les braises, provoquant de petites flammes jaunes qui dansaient et frémissaient. Il regarda quelles étoiles étaient visibles à travers la voûte des arbres. Comme elles brillaient, là-haut, si froides, si lointaines ! Il mangea la viande piquée au bout de son couteau tandis que le chien suivait le moindre de ses gestes.

— La ferme, lui dit-il. T'as eu ta part.

Abel mâchait comme s'il en voulait personnellement à la viande, le regard perdu dans le feu. La viande était coriace et sèche, et au bout d'un moment, il se pencha au-dessus de la rivière pour boire. Le chien l'observa s'essuyer la bouche avec sa manche.

— Espèce de vieux grognon, marmonna Abel, et il lui jeta les restes de son repas avant de s'étendre.

Cette nuit-là, la tempête se déchaîna, faisant s'entrechoquer les arbres. À un moment donné, peu avant l'aube, le vent se calma et Abel, qui s'était réveillé, entendit le hurlement du loup descendre des collines. Le chien se mit debout, les pattes tendues, ses oreilles informes dressées.

— Fais pas attention à lui, dit Abel en tapotant le sol près de lui, et le chien s'approcha en boitillant, puis il s'installa en poussant de petits grognements, le menton posé sur la poitrine du vieil homme.

Le matin venu, Abel s'assit pour regarder la rivière dévaler la pente. Un peu nonchalant de son côté, mais pressé au milieu, comme impatient de voir la fin d'un voyage. Au bout d'un moment, Abel se leva et mit son fusil à l'épaule, il prit sa canne, poussa un profond soupir et s'écarta de la rivière suivant un sentier qui menait vers les hauteurs enneigées.

Le chien resta étendu encore quelque temps près des dernières braises. Les yeux ouverts, il ne redressa pas sa tête posée sur la terre, mais on voyait qu'il écoutait attentivement les bruits que faisait le vieil homme en marchant dans les bois. Quelques instants plus tard, il se mit sur ses pattes avec raideur et le suivit.

La nuit où Abel s'en alla, Glenn et Ellen Makers firent l'amour dans la chambre de leur petite maison tandis que, dehors, les arbres tremblaient, se balançaient et se heurtaient sous la caresse énergique du vent. Le lendemain matin, Glenn se leva tôt, comme à son habitude, et descendit la longue pente jusqu'à la route, là où l'arbre abattu bloquait le chemin. Quand il revint, Ellen dormait toujours, alors il prit la scie passe-partout, le pétrole, la hache et le merlin, puis, portant ces outils comme un joug, en travers de ses épaules, il redescendit le chemin.

Il commença par débiter l'arbre, sentant ses muscles fatigués et crispés se détendre à mesure qu'il s'activait, utilisant la scie passe-partout sur les plus grosses branches et tranchant les petites d'un simple coup de hache. Le temps était frais et humide, mais c'était une belle matinée, le travail le réchauffait et il avançait bien. Il passait du pétrole sur les dents de la scie quand la résine freinait le mouvement, et il fit une pause au bout d'une heure pour manger une pomme qu'il avait glissée dans sa poche. Tout en mâchant, il observait les écureuils faire des cabrioles dans les branches et quand il eut fini son petit déjeuner il jeta le trognon dans les fourrés pour qu'ils s'en délectent. Il venait de commencer à sectionner le tronc et il donnait à la vieille scie un mouvement de va-et-vient, regardant les projections de sciure pâle tomber en tourbillons dans la boue noire, lorsqu'ils émergèrent de la brume.

Il enleva ses gants. Essuyant la sueur de son visage avec un chiffon rouge tiré de sa poche arrière, il attendit, les regardant s'approcher lentement dans le brouillard qui noyait la route.

Dans cette brume grise, ils semblaient irréels, comme des fantômes fourbus et solitaires, et les arbres de chaque côté projetaient une grisaille nébuleuse qui s'écartait paresseusement devant eux et se refermait sur leur passage. Quand ils le virent, ils s'arrêtèrent et restèrent là à le dévisager un moment, puis le plus petit des deux lança, d'une voix humide et effroyable :

— Tiens, tiens, tiens, regarde-moi ça.

Glenn souffla et son haleine fit un nuage de fumée qui se sépara en deux, rabattu de chaque côté de ses épaules par une brise douce et fraîche qui agitait la brume mais ne la dispersait pas. Faisant un signe de la tête, il leur dit bonjour et le plus grand inclina le visage.

— T’as pas vu un vieux type passer par ici ? demanda l’Indien. Il y a quelques jours, peut-être ? Avec un chien, peut-être ?

Glenn renifla et se pinça les lèvres. Il jeta un coup d’œil à la hache qui était appuyée contre le tronc, puis son regard revint se poser sur eux.

— Non, répondit-il. Je n’ai vu personne passer par ici.

— T’es sûr ? Réfléchis bien. Ce type, on est à sa recherche. Glenn hocha la tête. Il faisait un pas en direction de la hache quand le petit homme dit :

— Dis, Joe, tu crois qu’il l’a gardée avec lui, cette brave petite *mudshark* ? Elle était bien mignonne. Glenn Makers cligna des yeux. Entre ce qu’il ressentit et ce qu’il fit, il y eut une lueur vive qui s’estompa en diverses nuances de rouge. Il bondit par-dessus les branches de l’arbre abattu.

Tout au bout du sentier, dans la petite maison, plus haut, le coup de feu réveilla Ellen Makers.

Ellen s’habilla rapidement dans la faible lumière couleur de meurtrissure, puis elle se précipita vers le placard à fusils. Elle avait les mains qui tremblaient, et quand elle eut enfin réussi à manœuvrer la fermeture, elle empoigna le fusil et fit basculer le canon. Respirant à peine, elle appuya le bout de son doigt dans la chambre vide, comme si elle refusait d’en croire ses yeux. De la poussière, de la graisse et les relents âcres de la poudre ancienne.

Seuls lui parvenaient de dehors le bruit du vent et celui des arbres qui craquaient ; il n’y avait aucun cri d’animal, aucun chant d’oiseau. Elle se retourna et posa le fusil sur la table qui portait encore les traînées blanches de farine qu’elle y avait laissées en faisant sa tarte. Incrustées dans le grain serré, elles formaient un contraste frappant avec le bois sombre. Les pommes restées dans la coupe sautèrent et s’entrechoquèrent, et l’une d’elles tomba de la table puis roula sur le plancher.

Éperdue, elle fit le tour de la pièce en ouvrant les placards et en renversant les tiroirs, à la recherche de la petite boîte en papier vert contenant les cartouches. Après avoir fouillé partout pendant quelques instants, elle s'immobilisa au centre de la pièce. La porte du placard à fusils était entrouverte et la boîte de cartouches était rangée sur l'étagère du haut. Elle ne comprenait pas comment elle avait pu ne pas la voir. Écartant les cheveux de son visage, elle s'avança, mais un bruit venant de l'extérieur attira son attention, elle alla à la fenêtre et les vit arriver dans la cour.

Elle savait qu'ils reviendraient un jour. Ils le lui avaient dit, cette nuit-là, alors que le petit s'occupait d'elle pendant que l'Indien regardait. Elle ferma les yeux très fort et, après avoir pris une profonde inspiration pour se calmer, elle les rouvrit. Elle avait la main sur les cartouches quand la porte d'entrée s'ouvrit et Willis entra.

Lorsqu'il la vit, il comprit ce qu'elle essayait de faire ; avec un ricanement, il la repoussa brutalement et fit voler d'un geste les cartouches qui s'éparpillèrent sur le plancher. Puis sa main se referma sur les cheveux d'Ellen et il la projeta contre l'âtre dont les pierres s'étaient refroidies et où il ne restait que quelques braises.

Ellen poussa un cri de douleur et laissa tomber le fusil. Willis l'écarta d'un coup de pied au moment où le Haïda apparut sur le seuil. Son imposante stature remplissait l'encadrement de la porte, empêchant la lumière d'entrer, comme s'il aspirait toute la clarté de l'air et que son corps, ou son cœur, ne renvoyait que du noir, et ses yeux étaient glacés. Willis s'accroupit, il empoigna les cheveux d'Ellen à nouveau et elle resta inerte sous lui tandis qu'il lui raclait le visage sur les pierres de la cheminée. Elle sentit une de ses incisives se casser au niveau de la gencive, tandis qu'une autre se descella et se mit de travers, comme un vieux balai aux poils hérissés.

Il l'attira contre lui puis la projeta une nouvelle fois en avant. Elle s'était ouvert le front, le sang lui piquait les yeux et tout un côté de son visage était engourdi. Willis lui renversa la tête en arrière et approcha sa bouche. Elle fut prise à la gorge par la puanteur de sa blessure mal soignée, de son corps sale, et elle le sentit contre sa cuisse où il s'appuyait.

Sur le seuil, le Haïda observait la scène.

— Où est parti ce vieil homme ? lui demanda-t-il. (C'était la première fois qu'elle l'entendait parler.) Ce vieux soldat ?

Willis lui tira les cheveux, elle poussa un cri et elle leur dit. Le Haïda regarda en direction des collines vertes qui s'élevaient vers la masse compacte des montagnes bleues. Et quand il le lui demanda, elle lui donna des renseignements sur l'itinéraire le plus facile et le plus rapide. Elle ne savait pas ce qui la poussait à faire cela, à part la peur, mais tandis que Willis ricanait à son oreille, qu'il la pinçait et la triturait de sa main valide, elle lui dit qu'Abel avait pris une ancienne piste et que le Haïda pouvait le rattraper en prenant un raccourci, s'il se dépêchait, s'il marchait toute la nuit, s'il partait tout de suite. L'Indien hocha la tête et regarda Willis.

— T'entends ça ? demanda-t-il.

Le petit homme passa sa langue sur ses horribles lèvres, puis il tendit le cou et enfouit son visage dans les cheveux d'Ellen, comme pour mieux en sentir le parfum.

— J'ai entendu, dit-il.

— Bon, dit l'Indien en sortant dans la cour. Tu finis ce que t'as à faire et tu tardes pas trop à me rattraper. Moi, je t'attendrai pas.

Tout près d'Ellen, Willis émit un son mouillé, un son de désir auquel s'ajoutait une délectation idiote. Ellen tourna la tête et ferma les yeux. Elle cracha un morceau de dent et sentit que l'autre, abîmée et ébréchée, cisailait l'intérieur de sa lèvre. Il lui murmura quelque chose à l'oreille ; elle ne comprit pas les mots à cause de sa bouche mutilée mais elle comprit son intention. Il lui lâcha les cheveux pour tripoter sa ceinture et elle garda les yeux fermés tandis qu'il fouillait sous sa robe. Quand elle les rouvrit, son regard tomba sur le tisonnier posé en travers du chenet, où Glenn l'avait laissé la veille au soir. Elle pensa à son mari et la fureur s'empara d'elle.

Elle sentit l'air froid sur ses cuisses, l'haleine chaude de cet homme, écœurante et toute proche, tandis qu'il se pressait contre elle. Il se mit à respirer bruyamment et il se trémoussait en se démenant avec son pantalon. Elle prit une profonde inspiration et, poussant un cri, elle lança le bras vers le tisonnier, referma la main dessus, et avec un autre cri, elle frappa Willis d'un grand geste circulaire, lui fendant le visage de la tempe au menton avec la pointe.

Willis recula à quatre pattes en hurlant, sa bonne main couvrant son visage une fois de plus ensanglanté, et il se débattit, le pantalon baissé sur les genoux. Ellen se releva et ramassa le fusil. Elle prit une cartouche sur le sol, fit basculer le canon, le chargea et le referma. Pleurnichant de peur, Willis l'implora de sa voix qui gargouillait, mais elle resta de marbre. Elle posa le canon entre les cuisses du petit homme et appuya sur la détente.

Le corps de Willis fut pris de convulsions et de tremblements, il se débattit pendant un moment avant de se relâcher définitivement. Pendant ce temps, Ellen approcha une chaise, posa le fusil sur ses genoux et, tout en le rechargeant, elle regarda Willis mourir. Une puanteur écœurante emplit la pièce, comme du gras rance jeté dans les flammes. Au bout d'un moment, elle se leva et sortit dans la cour, où elle ne vit aucun signe du Haïda mais sentit sa présence ; il était là, quelque part, un peu plus haut sur la piste, en train de l'épier. Elle resta ainsi immobile un certain temps avant de se rendre à l'écurie pour atteler Emerson au chariot. Puis, le fusil posé près d'elle sur le siège, le canon en l'air, elle descendit le sentier pour aller chercher Glenn.

Quand elle atteignit l'arbre à moitié débité, qu'elle vit toute une partie de l'écorce grise et noueuse, ainsi que la boue tout autour, éclaboussée de sang, elle poussa un hurlement et s'approcha. Et quand elle découvrit Glenn étendu, le fusil glissa de ses mains inertes. Elle tomba à genoux, sa robe ballonna autour d'elle, ample, éclatante sur la terre sombre, et elle couvrit de ses mains son visage martyrisé.

C'est alors qu'elle l'entendit gémir ; un cri sortit de sa poitrine et elle se précipita sur lui.

Elle s'accroupit près de son mari, ses mains fines et blanches le palpèrent, voltigeant sur son corps comme deux colombes tandis qu'elle répétait son nom en criant, comme si elle voulait le faire revenir du royaume d'ombres vers lequel il s'acheminait. Il finit par ouvrir les yeux et son regard dit toute sa douleur.

— Tout va bien ? murmura-t-il, la voix pleine de souffrance.

Elle se mit à pleurer, il tendit la main pour lui caresser la joue, puis il la retira et ferma les yeux.

En fin de compte, Ellen mit pratiquement une heure pour le ramener à la maison. Là, elle lui ôta sa chemise ensanglantée et son pantalon dans lequel sa vessie s'était vidée. Quand il fut emmitouflé sous les couvertures, au repos, tout près du feu qu'elle avait rallumé, il prononça le nom de sa femme et se mit à pleurer, et ses sanglots silencieux de petit garçon brisèrent le cœur d'Ellen, mais ils ne s'accompagnaient d'aucune larme. Elle lui caressa le haut de la tête avec la paume de ses mains et lui dit de se calmer.

Elle resta à ses côtés un long moment, le touchant légèrement ici et là comme si elle voulait s'assurer de sa présence, du battement de son cœur toujours solide. Elle le regarda dormir. Elle regarda le feu dans la cheminée. Le jour toucha à sa fin. Elle remit du bois sur le feu et sortit sous le porche. Elle scruta les montagnes qui disparaissaient dans les nuages. Un vent froid dévalait les pentes, elle pensa à la neige, là-haut, sur les hauteurs, où elle tombait sans discontinuer. Elle pensa au Haïda sur la piste de Marmot Pass, à la petite cabane de trappeur juste avant le col. Ses mains étaient douloureuses sur le fusil. Le froid conserverait le corps de Willis, heureusement, car elle n'avait le temps ni de l'enterrer ni de le brûler.

Maudissant tout bas le nom d'Abel, elle rentra à l'intérieur où Glenn dormait paisiblement, puis elle alla dans leur chambre pour enlever sa robe et se changer.

Tandis qu'il marchait, Abel Truman se demandait s'il échapperait un jour au bruit de l'eau. Toute sa vie, ce bruit l'avait poursuivi – un tambourinement, un gargouillis, un crépitement – comme une malédiction chuchotée, un murmure de reproche. Pendant vingt ans, il avait vécu une vie misérable au bord de l'eau et quand il avait senti que cela suffisait, il était entré dans la mer mais la mer n'avait pas voulu de lui. Maintenant, Abel avait tourné le dos à l'océan et il s'enfonçait dans les collines.

Mais alors qu'il traversait la forêt, il se mit à pleuvoir. Il leva les yeux vers le ciel, fronçant les sourcils. La pluie tombait en grands rideaux gris qui semblaient parfois devoir cesser, pourtant quand il jetait un coup d'œil, il voyait que ça ne s'arrêtait jamais. Il pleuvait tellement qu'il faisait presque noir dans la forêt, et le vieil homme marchait en maugréant.

Vers le milieu de la journée, il trouva son chemin coupé par un talus d'éboulis avec des pierres éparpillées en un large éventail. Marmonnant quelques jurons entre ses dents, Abel s'accroupit à l'abri d'un rocher pour se reposer et envisager la situation. Dans les innombrables trous qui parsemaient l'amas rocheux, les pikas sifflaient nerveusement et le chien, une fois qu'il eut rejoint Abel, s'installa près de lui lentement et avec raideur, puis, ignorant les petits lièvres siffleurs, il ferma les yeux. Quelque temps plus tard, le vieil homme entreprit d'escalader avec précaution les pierres.

Le chien, quant à lui, se leva sans se presser et le suivit. Il n'alla pas loin car le chemin dans les rochers était difficile. Pendant un instant, il fit des allers-retours au bas de l'éboulement, poussant de petits cris plaintifs et se dandinant sur les pierres. Comme Abel ne se retournait pas, il se mit à aboyer furieusement et il ne s'arrêta et s'assit ensuite que lorsque le vieil homme eut fait demi-tour pour redescendre au milieu des rochers.

— Quoi ? demanda Abel. Qu'est-ce qui se passe ?

Le chien haletait tandis qu'Abel explorait ses flancs et ses pattes, et quand le vieil homme sentit sous ses doigts une petite masse dure logée profondément dans le bas-ventre de l'animal, il s'assit également. Il fit tourner ses lèvres dans tous les sens, regardant ailleurs. La pluie crépitait sur les pierres. Au bout d'un moment, Abel tendit le bras et prenant la tête du chien dans sa main, il appuya son front contre la tempe de l'animal. S'il dit quelque chose à cet instant, ses mots n'étaient destinés qu'au chien et à lui seul. Il finit par se relever en reniflant et en hochant la tête, et il regarda autour de lui à nouveau.

— Très bien, dit-il. C'est d'accord. On va passer la nuit ici dans les arbres, mais je jure devant Dieu, on grimpera demain matin, et si tu me suis pas, je t'abandonne là.

Toute la nuit, Abel fut malade, et quand il parvint à s'endormir, il fit des rêves de fuite éperdue. L'herbe sous ses talons était verte et odorante, courbée par le vent, et on entendait le bruissement du vent qui parcourait l'herbe, et on entendait les cris des officiers et le bruit de l'artillerie, les obus explosant quelque part sur la gauche, près de l'endroit où la ligne de défense était ancrée dans les bois, et puis les arbres de l'autre côté du champ s'enflammèrent, l'air fut plein de fumée et de métal, mais personne

ne tombait tandis que la ligne bleue chargeait, et Abel fit ce rêve et d'autres semblables, puis il se réveilla.

Le lendemain matin, le vieil homme entreprit l'ascension lente et douloureuse de l'éboulement. Le soleil n'était qu'une simple hypothèse, il faisait sombre et froid. Il titubait un peu, avec le chien en travers de ses épaules comme un joug. Il sentait la queue de l'animal remuer constamment contre son flanc et il tourna la tête pour le regarder dans les yeux. Le chien haletait joyeusement.

— Nom de Dieu, vaudrait mieux pour toi que j'te voie pas sourire, marmonna-t-il. Je me demande encore comment t'as pu me persuader de faire une telle connerie.

Vers la fin de la matinée, ils sortirent de l'amas de pierres et poursuivirent leur marche entre des arbres noirs bordant le chemin qui serpentait jusqu'en haut de la pente et bientôt, ils se retrouvèrent dans la neige. La glace faisait luire les rochers épars. Abel leva la tête pour sentir l'odeur soudaine et métallique du gel, puis il posa le chien par terre.

Sur le sommet de la colline, des pins rabougris à cause du vent étaient inclinés dans la neige, parfaitement fixés à leur ombre, tandis que devant eux s'étendait une vaste prairie nivelée par la neige et qui recommençait à grimper au milieu des arbres. Des nuages sombres s'accumulaient tout au bout du ciel, à l'est. Abel regarda un instant le chien fourrer son museau dans la poudre, à la recherche de traces, et l'en sortir affublé d'une barbe blanche. Quelques flocons tombaient, fondant sur le dos des deux mains du vieil homme, l'estropiée et la forte.

Abel traversa la prairie en compagnie du chien. La neige était profonde et poudreuse, recouverte d'une fine croûte de glace. L'haleine du chien apparaissait et disparaissait tandis qu'il bondissait lentement devant, comme si le froid lui convenait bien. Abel resta à le regarder pendant un moment : une jolie tache blond-roux, incertaine, qui filait tout à coup sur ce tapis flottant d'un blanc laiteux, les muscles fins qui se dessinaient le long de ses flancs et de ses épaules dans un mouvement incessant, sa gueule qui apparaissait comme une joyeuse oblique rouge. Il sautait dans la neige, bondissant, retombant, se retournant à nouveau pour attraper sa queue avant de s'élancer à toute vitesse dans une direction, puis dans une autre. Abel

regarda le chien jouer, souriant de le voir oublier sa maladie ne fût-ce qu'un instant, et il se mit même à rire tout haut, éprouvant un plaisir pur qu'il n'avait plus connu depuis fort longtemps.

Des traces d'animaux formaient une frise désordonnée qui traversait la prairie – chaotique et décousue, elle ne permettait pas à Abel d'en déduire grand-chose sur les bêtes qui l'avaient dessinée, leurs habitudes et l'endroit où elles se réfugiaient. Plus loin, là où le terrain recommençait à s'élever vers les montagnes qui maintenant se dressaient, blanches et bleues, compactes, les arbres silencieux étaient empanachés de neige fraîche. En marchant, Abel faisait crisser et craquer la neige.

Il entendit de l'eau couler et, obliquant vers la gauche, il découvrit un petit affluent de Little Sugar Creek qui arrosait la lisière avant que la forêt ne se rue brutalement vers les sommets. Aux abords du ruisseau, la neige était souillée de boue, et l'eau qui filait entre les rives était incroyablement noire. Abel se regarda dans le courant ; il observa un long moment son double liquide, puis il se cracha au visage et s'agenouilla.

Il se rinça la bouche avec l'eau froide. Près de lui, le chien lapa avec avidité tandis qu'Abel examinait les petites empreintes des écureuils et des marmottes là où ils étaient venus boire, ainsi que les ovales fendus des cerfs, parenthèses incrustées dans la boue. Comme s'ils avaient voulu laisser la trace de leur passage dans cette nature sauvage à l'intention de ceux qui seraient capables de déchiffrer ce genre d'inscription. Abel lut et fronça les sourcils.

Il regarda tout autour de lui et s'agenouilla à nouveau près d'un ensemble de marques particulières. Il siffla doucement, étonné, puis il mesura la profondeur et la largeur des empreintes avec sa main. Il lança un coup d'œil au chien.

— Ça, c'est un cerf, lui dit-il. Sacrement grand. Et vieux, aussi.

Abel renifla et regarda dans les environs.

— C'est bizarre, dit-il à voix basse. Oui, vraiment bizarre.

Il regarda là où les traces traversaient le cours d'eau avant de disparaître dans la forêt.

— Où diable est-ce qu'il va ? se demanda Abel tout haut tandis qu'il sautait par-dessus le ruisseau et se dirigeait vers les arbres.

Un mésangeai voletait entre les troncs comme un éclat d'ombre tombant dans la lumière, et d'autres se mirent à jacasser dans les cimes, et le bruit de l'eau s'effaça derrière lui. Abel vit une pousse verte d'achlys émergeant de la neige près d'un tronc d'arbre en décomposition couvert de mousse, et il écarta les feuilles douces pour cueillir une délicate chanterelle. Elle avait une odeur d'abricot et un goût de craie et de caoutchouc, mais il mourait de faim et il mâchonna pensivement, regrettant d'avoir égaré son havresac. Il chercha le chien du regard, mais il était toujours dans la prairie, plus bas, alors il mangea le reste du champignon. Il voyait où le cerf était passé entre les arbres ; déjà il commençait à se le représenter, sa manière de se déplacer, le chemin qu'il empruntait pour grimper, et au bout d'un moment, il jeta le pied épais du champignon et reprit sa marche.

De temps à autre, Abel se baissait pour toucher les empreintes avec deux doigts. Il savait que c'était un mâle : la taille des traces en témoignait, ainsi que la façon dont les sabots arrière étaient fendus, les minuscules dentelures des ergots dans la neige ; de plus, il laissait ses excréments derrière lui en marchant et non pas en tas bien nets comme l'aurait fait une femelle. Abel le pista le restant de la journée, quittant parfois le chemin, le longeant d'autres fois, puis le coupant pour retrouver les traces. Quand il s'accroupissait, il les voyait courir entre les arbres, et quand il se mettait debout, elles disparaissaient dans la neige – un tour que lui jouaient la lumière, les ombres et les chutes de neige. C'était un cerf fantôme qu'il poursuivait, et lui, il était son chasseur spectral. Le chien l'observait se livrer à cette activité.

— P'têt que j'pourrais l'appeler, si je voulais. Peut-être, dit Abel. Mais bon sang, j'ai aucune idée de ce qu'il a dans la tête.

Il regarda longuement le chien en se passant la main de bas en haut sur les poils de barbe qui commençaient à hérissier sa joue. Son visage se crispa de douleur quand il frotta sur sa plaie et il secoua la tête.

Le ciel s'assombrissait avec la tombée du jour et l'arrivée de nuages couleur canon de fusil. La neige tombait sporadiquement entre les arbres et les traces suivaient la pente toujours plus haut. Le vieil homme s'arrêta en grimaçant et il tendit la main pour agripper un jeune aulne de Sitka qui poussait en biais. Il enfonça sa canne dans la neige et empoigna le petit arbre, parvenant difficilement à rester debout. Tout d'un coup, son visage

était froid et lui picotait. Il sentit la chaleur se ruer dans sa poitrine comme de la vapeur, lui brûlant la gorge, et finalement il dut se pencher pour vomir. Jurant, haletant, il tomba à quatre pattes, puis il glissa un peu dans la pente. Quand il se fut arrêté, Abel resta étendu sur le dos, scrutant le ciel sombre, et la crise passée, il se frotta des poignées de neige sur le visage. Au bout d'un moment, il s'assit, les jambes dirigées vers le bas de la pente.

— Eh ben, dit-il tranquillement. Eh ben, merde.

Le chien décrivit trois petits cercles et s'allongea.

Le vieil homme renifla et cracha un peu de sang. Il sentit le goût de la maladie s'étaler sur sa langue. Il se mit à tousser et le chien leva la tête tandis qu'Abel se penchait pour essayer de mieux respirer. Roulant sur les genoux, il s'assit, de petits filaments blancs de salive pendus à ses lèvres. Il regarda le chien quand celui-ci commença à geindre et à gratter la neige avec ses griffes.

— Reste tranquille, lui dit-il.

Le vieil homme prit une profonde inspiration et tendit le bras vers son fusil. Il le serra dans sa main. C'était un vieux fusil, le métal était devenu argenté avec l'usure d'une vingtaine d'années, la crosse était fixée avec du fil de fer. Le canon était tacheté de flocons car la neige tombait à nouveau. Abel fit glisser ses doigts dessus, sentant les rayures et les encoches minuscules, la fente dans le mécanisme, conséquences de toutes les fois où il l'avait laissé tomber sur les galets de la plage. Il caressa la crosse polie par la paume de sa main et examina les endroits où la rouille du fil de fer s'était incrustée dans le bois. Cela faisait longtemps qu'il avait une arme, il lui semblait qu'il en avait eu une toute sa vie. Une vie qui paraissait avoir commencé à Manassas. Comme si sa femme, son enfant, sa maison et toutes les belles périodes qui avaient précédé n'avaient été qu'un rêve, ou quelque chose qui tenait du rêve. Mais il se souvenait du berceau et des boutons d'or, des petites pâtisseries toutes chaudes, et de la pluie qui tombait sur le lac, et du bruit de la robe de sa femme, comme un chuchotement sur le plancher, et il se sentit si malheureux qu'il eut du mal à retrouver son souffle.

Abel leva les yeux. Ces souvenirs le faisaient souffrir. Le chien était allongé à quelques pas de lui. La neige tombait autour d'eux, le vieil homme sentit l'odeur de la fumée de bois dans l'air.

— Toi, tu t'en mêles pas, dit-il au chien qui haussa un sourcil sans lever la tête de ses pattes.

Abel cracha sur le côté et regarda la couleur de ce qu'il avait expédié dans la neige, puis il détourna les yeux. Il leva son fusil et le retourna, mais sa main gauche était trop maladroite et déformée pour le tenir à l'angle désiré et son bras droit n'était pas assez long pour atteindre la détente. Il jura, puis, s'étant levé, il tapa des pieds dans la neige et jeta son chapeau par terre. Le chien se leva en même temps que lui et Abel lui dit de se rasseoir et de la fermer.

Il resta tranquillement debout avec le chien quelques instants, puis il fit la grimace et regarda tout autour en reniflant l'air. De la fumée de bois. Se tournant vers les sommets, il scruta le ciel que le soir commençait à assombrir et il aperçut une mince colonne de fumée qui s'élevait au-dessus des arbres. Jurant tout bas, il mit son fusil à l'épaule et reprit sa canne. Le chien se tenait prêt, la langue pendante sur le côté de sa gueule tandis que la vapeur de son haleine était visible dans l'air.

— Toi, tais-toi, dit Abel.

Puis il se remit à grimper la pente.

Il l'entendit raire, un cri puissant et perçant dont l'écho, fantôme solitaire hantant la forêt, flotta dans la neige qui tombait silencieusement. Abel atteignit une vaste étendue plate et écouta le cerf. La plaine s'ouvrait devant lui, bordée d'arbres saupoudrés de flocons scintillant sous la lune qui se levait. Au nord se dressaient des prés en pente raide. Des blocs de rochers étincelaient, parcourus des veines sombres que dessinait la glace. La lune apparut dans une déchirure entre les nuages, baignant le paysage d'une lumière bleue et argentée. Il crut voir le cerf de l'autre côté de la plaine – une ombre qui entrait dans les bois sans se presser – et il prêta l'oreille jusqu'à ce que l'écho de son cri se fût finalement évanoui et que le bruit du vent murmurant au-dessus de la neige fût revenu remplir le vide du silence.

Abel avait les yeux fixés sur la neige tout en marchant et le chien le suivait lentement. Au moment où il lui disait que c'était un bon chien, il sentit à nouveau l'odeur de fumée. Plissant les yeux dans les flocons qui virevoltaient devant lui, il aperçut une lumière qui brillait faiblement à la

fenêtre d'une petite cabane, tout près de l'endroit où le cerf était entré dans la forêt.

Abel resta à scruter la flamme de la taille d'une larme qui vacillait derrière la vitre. Il avait de bons yeux malgré son âge et il vit que l'unique fenêtre était déformée par des festons de glace ; il distingua également un petit tas de bûches fendues, empilées contre un mur, ainsi qu'un tuyau de poêle en tôle qui sortait de travers du toit pentu. Un petit monticule de neige sombre auquel le crépuscule donnait des reflets violets s'élevait près de la porte d'entrée, et il y avait un autre monticule près des arbres, plus loin.

Abel renifla et cracha. Il sentit le goût de la maladie dans sa bouche et il baissa les yeux vers le chien.

— Je sais, lui dit Abel. De toute façon, j crois que j'ai encore plus faim que toi depuis qu'il a fallu que je te porte, espèce de bon à rien. Et je suis plus méchant. Beaucoup plus. (Il fit un signe de tête en direction de la cabane.) On va aller voir s'il s'agit de ces Chinois.

Abel demanda au chien d'attendre, puis il s'avança. Autour de la lune qui s'était levée, les étoiles étaient apparues par milliers. Brillant d'un éclat froid, étincelantes comme des pointes de glace. Abel soupira quand il entendit le chien se relever en chancelant et clopiner derrière lui. Le bruit qu'ils faisaient en marchant dans la neige vierge était emporté par le vent et allait mourir contre les arbres qui se dressaient, noirs et silencieux.

Tandis qu'il s'approchait, Abel n'entendit aucun son provenant de la cabane. Il s'accroupit à une dizaine de mètres de la porte et fit claquer sa langue ; le chien s'allongea et le vieil homme inclina la tête pour écouter. À part le vent qui soufflait et jouait sur la neige, tout était silencieux. Puis une toux épaisse et encombrée lui parvint. Des pas lourds et sonores sur le plancher à l'intérieur. La toux se poursuivit, rapide et grailonnante, ténue et insistante. Abel entendit une voix d'homme gronder et, soudain, le claquement sec et charnu d'une main frappant sur de la peau. Et à nouveau la voix d'homme, moins forte cette fois, parlant sur un ton apaisant – comme celui qu'on utilise pour s'adresser à un animal blessé – rassurant et sérieux, ferme et triste.

Abel se releva et derrière lui le chien en fit autant. Quand il fit un pas, le chien l'imita et ensemble ils s'approchèrent de la cabane, puis

s'immobilisèrent lorsque la porte s'ouvrit. L'Indien Haïda se tenait appuyé contre l'encadrement de la porte, lançant un regard furieux dans la nuit.

Dans le froid, il s'avança en titubant vers le tas de bois, mais il s'arrêta quand il entendit le grognement étouffé du chien et, se retournant d'un bloc, il glissa et s'écroula dans la neige. Il tomba en travers du seuil, le pantalon tout blanc, et poussa quelques jurons enragés. Le chien continua à grogner tandis que le Haïda essayait de retrouver quelque chose et, plus distinctement maintenant, car la porte était ouverte, Abel entendit des sanglots étouffés dans la cabane, suivis de la même toux faible et pitoyable. Le Haïda réussit finalement à se mettre debout, levant le fusil qu'il avait cherché à tâtons. Il se tenait sur le pas de la porte, éclairé par la flamme crachotante de la bougie derrière lui, braquant son fusil sur l'obscurité.

— Ici tout de suite ! cria Abel en direction du chien.

L'animal fit demi-tour dans la neige et revint lentement se coucher près de la jambe du vieil homme sans cesser de grogner. Le fusil du Haïda s'abaissa puis se releva.

— C'est toi, vieux soldat ? lança l'Indien.

— C'est moi, répondit Abel en essayant d'imaginer, de voir à l'avance, la suite d'actions nécessaires pour tirer sur l'Indien et le tuer là où il était. Du calme, maintenant, poursuivit Abel. Je faisais que passer et j'ai vu de la lumière.

— Bon, eh bien tu t'avances dans cette lumière que je puisse te voir, ou je te jure que je t'abats sur place.

Abel s'avança, les mains ouvertes, et le Haïda colla son canon sur lui tandis qu'il apparaissait dans le faible faisceau de lumière oblique qui sortait par la porte.

— Doucement, dit Abel. Pas la peine de t'énervé.

Les yeux sombres de l'Indien, enfoncés dans leur orbite, luisaient de douleur. Une estafilade barrait son large front et un chiffon crasseux avec des taches sombres lui entourait la gorge. Les mains qui tenaient le fusil étaient abîmées et couvertes d'entailles profondes, et ses bras étaient dans le même état. Il portait un vieux pantalon qui ne convenait pas à sa taille et qui luisait, comme ces vêtements qu'on porte en permanence pendant des semaines. Sa chemise de coton léger était informe, décousue aux épaules, et les manches déchirées s'agitaient et claquaient dans le vent de la nuit. Il

examina Abel de la tête aux pieds et se passa la langue sur ses lèvres sèches.

— Et ton sac, vieux soldat, il est où ? T’as quelque chose à manger ?

Abel se pinça les lèvres et secoua la tête.

— Rien du tout.

Il essaya de voir à l’intérieur de la cabane, jetant un coup d’œil un peu partout.

— Qu’est-ce que t’as fait de ton compagnon ? demanda-t-il à l’Indien.

Le Haïda couvrit son long visage d’une main et se mit à rire.

— Il s’est arrêté pour rendre visite à cette petite *mudshark*, en bas. J’té dirai pas que je sais comment ça a tourné, mais j’ai entendu des coups de feu, et comme il m’a toujours pas rejoint, j’crois que j’ai une petite idée.

Abel souffla. Son haleine disparut dans le vent et il remua les doigts tordus de sa main gauche pour essayer de les réchauffer. Le vent raclait la neige, faisant courir et voleter des cristaux sur la croûte de glace.

— Espèce de salopard, dit Abel au bout d’un moment, et il fit un pas en avant.

Le Haïda appuya le bout de son fusil sur la poitrine du vieil homme qui sentit le froid du canon malgré la veste qui le protégeait. Le chien se leva et se mit à aboyer méchamment. Ses pattes de devant étaient arc-boutées et il projetait la tête en avant, les poils hérissés tout le long de son échine. À petits pas, il s’approcha de l’Indien.

— Rappelle-le, lança l’homme d’une voix rageuse. Si tu le rappelles pas, je te tire dessus sans te tuer et après, je le tue sous tes yeux.

Abel ordonna au chien de s’arrêter tandis que le Haïda reniflait et grimaçait comme si une grande douleur interne le torturait.

— Je déteste les chiens, dit-il. J’les ai toujours détestés. Même après tout ce qu’on a fait. Les autres... c’était l’idée de Willis.

— Je m’en fiche.

Le Haïda cligna des yeux et renifla encore avant de jeter un coup d’œil à Abel.

— Ce chien est malade, dit-il. Ça se voit. Un chien comme ça, ça peut plus servir à rien pour personne. Tu devrais l’abattre, y a rien d’autre à faire.

— Ce chien va très bien.

— Qu'est-ce que tu fais dans ces montagnes, vieil homme ?

— Je piste un cerf qu'est passé par ici.

— Conneries. Les cerfs montent pas vers les sommets en hiver. Sauf s'ils se préparent à mourir. Et de toute façon, les loups l'ont sûrement déjà bouffé à l'heure qu'il est.

Le Haïda fit une grimace et regarda tout autour en direction des versants sombres ouatés de neige, puis vers le vide plus obscur de la pente au-delà de la prairie.

— Y a un loup dans le coin, vieil homme, reprit-il calmement en jetant encore un regard tout autour. Celui qu'on a perdu. Par là. En ce moment.

Abel eut un haussement d'épaules.

— T'as pas entendu ce cerf beugler ? Il est passé à moins de cent mètres de ta porte.

— Je dormais. J'essayais de dormir.

Le Haïda se passa la main sur son long visage et il leva à nouveau les yeux vers les montagnes sombres et compactes.

— Un cerf, tu dis ?

— C'est ça.

— Et t'as suivi sa piste. T'es monté et t'as décidé que c'était ce que t'allais faire.

— C'est ça.

— Et tu t'imagines que tu peux l'avoir avec ce vieux machin ? Abel baissa les yeux vers le fusil qu'il avait laissé tomber et haussa les épaules.

La toux se fit entendre une nouvelle fois à l'intérieur de la cabane. Le Haïda lui lança un regard mauvais et dit :

— Tu restes ici.

Puis il entra dans la cabane et referma la porte. Il revint un instant plus tard avec un morceau de corde. Abel se demanda pourquoi il n'avait pas profité de cette occasion pour ramasser son fusil pendant que la porte était fermée, mais il ne put trouver de réponse.

Le Haïda lui tendit la corde.

— Attache cette saleté d'animal et entre. Je veux te montrer quelque chose. (Il se pencha pour cracher.) Et laisse ton foutu fusil.

Abel prit la corde et fit un nœud coulant pour la passer autour du cou du chien. Celui-ci grogna doucement.

— Je sais, lui dit Abel.

Il y avait un vieux poteau pour attacher les chevaux, près de la porte, et il se pencha pour y nouer la corde.

— La laisse pas trop longue, qu'il aille pas déterrer le Chinois, dit le Haïda depuis le seuil.

Il donna un coup de menton vers le monticule sombre collé à la couche de neige par le gel.

Abel le regarda et l'Indien haussa les épaules.

— Il s'est pas montré aussi hospitalier qu'il aurait pu quand je suis arrivé hier, dit le Haïda.

Se couvrant la bouche de la main, il fut pris d'une quinte de toux grasse, puis il fit la grimace. Il entra dans la cabane. À travers la pellicule de glace sur la vitre fine, Abel le vit se déplacer, flou et tout tordu, comme dans un miroir déformant dans une fête foraine. Jurant tout bas pour lui-même, Abel posa son fusil contre le mur, prit une profonde inspiration et entra.

L'Indien était assis au bord d'un lit sale et délabré contre le mur du fond, près du poêle. Il tenait son couteau à dépecer sous la gorge d'une petite fille inerte, allongée en travers de ses genoux, le visage gris de froid et creusé par la faim. Sur le lit, derrière eux, une femme était étendue, morte – la mère de l'enfant, peut-être. Elle était à demi dissimulée sous une couverture mince et souillée.

Abel ferma les yeux et respira à fond, sa peau recevant comme la douce caresse d'une femme la chaleur modérée du feu qui crépitait dans le poêle. Il avait eu froid si longtemps que la faible chaleur soudaine provoquait des fourmillements dans ses doigts. Abel s'éclaircit la gorge et regarda le Haïda.

— Fais pas ça, dit-il.

Le Haïda se pinça les lèvres. Les yeux de la petite fille étaient fermés, mais Abel savait qu'elle était en vie car il voyait sa poitrine se lever et retomber. L'Indien posa sa lame sur la gorge nue de l'enfant et jeta un coup d'œil à Abel.

— Ils étaient dans un drôle d'état quand je suis arrivé, dit-il. Dieu seul sait depuis combien de temps ils étaient ici, en haut. Bloqués. Complètement coincés. (D'un signe de la tête en direction d'un mur, il indiqua la plaine enneigée à l'extérieur.) Leur cheval s'était enfui, leur chariot réduit en miettes, et eux, ils étaient déjà à court de nourriture.

Il renifla et fit une grimace.

— Qu'est-ce que tu leur as fait ?

Le Haïda haussa les épaules.

— Pas grand-chose, en fait. Le type, eh ben, il s'est jeté sur moi, alors j'ai été obligé de me défendre. (Il eut un sourire qui ne contenait pas la moindre trace de gaieté.) Et elle, là, elle était malade et avait l'air d'être déjà à moitié morte de faim, de toute façon, dit-il en désignant du menton le corps décharné et grisâtre de la femme derrière lui. Elle est morte ce matin. Donc il reste plus que la petite.

Il fit sauter l'enfant sur ses genoux et elle se mit à gémir doucement.

— Et j crois qu'elle en a plus pour longtemps.

Il regarda Abel et sourit. D'un geste vif de la main, il traça une ligne très fine sur la joue de la petite fille avec la pointe de son couteau.

— Mais elle est mignonne comme un cœur, tu trouves pas ? Comme une poupée en porcelaine de Chine.

Il sourit à nouveau et gloussa.

— Une poupée en porcelaine de Chine, répéta-t-il. C'est marrant, ça.

— Espèce de salopard.

Le Haïda haussa les épaules.

La petite avait sept ans, peut-être, et elle était incroyablement maigre. Même sous les plis tachés de sa robe en haillons, il pouvait voir les angles saillants de ses membres, les articulations pointues de ses coudes et de ses genoux. Peut-être les premières rougeurs sombres des gelures sur ses doigts, ses orteils et sur les lobes de ses oreilles. Et il sursauta quand elle ouvrit les yeux, car ils étaient laiteux, comme s'ils se solidifiaient avec le froid.

Abel cligna des yeux et avala péniblement sa salive.

— Elle a un nom ? finit-il par demander.

— Bon Dieu, j'en sais rien, dit le Haïda. Celle-là (il donna un coup de coude à la mère de la petite et le corps de la morte fut secoué d'un mouvement rigide tandis que la fille gémissait et fermait les yeux), celle-là, elle l'appelait par toutes sortes de noms, mais j'ai jamais pu comprendre ce que ça voulait dire. (Il cligna des yeux comme s'il se concentrait.) Putain, quelle importance ça peut avoir, de toute façon ?

Abel l'ignora et s'accroupit lentement, péniblement, pour se mettre au niveau des yeux de la petite fille.

— Hé, là ? lança-t-il doucement à travers la pièce.

L'enfant ouvrit les yeux et cligna des paupières. Abel soutint son regard et lui dit :

— T'inquiète pas ma petite chérie. On va trouver une solution.

Abel se releva en haletant, les yeux lourds et brûlants dans leur orbite. La chaleur et le manque d'air à l'intérieur de la cabane provoquaient des démangeaisons dans sa gorge et il se prépara pour une nouvelle quinte de toux qui ne vint pas.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? demanda-t-il à l'Indien.

Le Haïda se pinça les lèvres, remua un peu et poussa un sifflement de douleur. Abel observa la façon qu'il avait de se tenir, de bouger, de respirer, comment il clignait des yeux et transpirait. Le vieil homme leva le menton et dit :

— Ce Chinois, il t'a mis du plomb dans le corps.

Le Haïda fit une grimace.

— Ce petit salaud, dit-il. Putain. J'te l'ai dit, il a pas été très amical quand je suis arrivé ici.

— Le ventre ?

Les lèvres de l'Indien s'étirèrent sur ses dents.

Abel émit un grognement.

— T'es un homme mort.

Le regard de l'Indien se perdit dans le vague.

— P'têt bien. C'est possible, dit-il en hochant la tête. Mais j'vais te dire une chose, cette petite mignonne, elle y passera avec moi.

Il posa à nouveau le plat de sa lame sur la gorge de la fillette qui se mit à geindre doucement et ferma les yeux.

Abel leva la main, les doigts écartés.

— Mais pourquoi ? demanda-t-il.

— Parce que je peux, répondit le Haïda avec un haussement d'épaules.

— Nom de Dieu ! cria Abel.

Il enleva son chapeau et le jeta au sol, puis il le ramassa et le tint entre ses mains d'un air gauche.

— D'accord, dit-il en respirant profondément. D'accord. Supposons... Supposons que je te ramène en bas de cette montagne. Je te ramène à... à cette petite ferme. Je pourrais faire ça.

Les yeux du Haïda n'étaient plus qu'une fente.

— Tu ferais ça ?

Abel fit passer sa lèvre inférieure par-dessus sa lèvre supérieure et hocha la tête.

— Si tu me laisses ramener cette enfant en bas de cette colline, oui, je le ferai. Si ton compagnon est toujours pas venu, y a personne d'autre qui viendra.

— J'ai pas peur de mourir, vieil homme. Et toi ?

Abel poussa un grognement.

— Tu peux pas savoir à quel point je m'en fiche, mon gars.

Le Haïda le regarda dans les yeux.

— Tu mens, dit-il et il prit à pleine main les cheveux de la petite fille.

Abel poussa un cri et le chien se mit à aboyer dehors. Le Haïda sourit et leva le menton.

— Tu vas retourner à la poursuite de ce cerf que t'étais en train de chasser, dit-il. Rapporte-moi un peu de viande et on discutera de ce que tu peux encore faire pour moi.

— T'es complètement cinglé si tu t'imagines que je vais la laisser seule ici avec toi.

Le Haïda haussa les épaules. La gorge de l'enfant était tendue sur son genou et il tapota la pointe de son couteau dans le creux au-dessus du sternum de la fillette.

— J'ai vu des gens mourir de tas de façons différentes, dit-il. Mais j'ai encore vu personne se vider simplement de son sang. Ça serait un spectacle nouveau pour moi. (Il jeta un regard circulaire dans la cabane et haussa à

nouveau les épaules.) J'ai brûlé les chaises, mais tu peux t'asseoir sur le plancher. On la regardera ensemble.

— Espèce de salopard.

— Qu'est-ce que tu comptes faire, vieux soldat ?

Abel fit la grimace, fermant et relâchant sa main valide. Son bras abîmé le faisait souffrir jusqu'à l'os et il se sentait fatigué. Ça faisait un bruit de crécelle dans sa poitrine et au bout de quelques instants il baissa la tête pour saisir le regard de la petite fille. Elle battit des paupières sur ses yeux blessés et gelés, et ses lèvres desséchées se fendillèrent.

— Tu vas m'attendre, ma chérie, lui dit Abel. Attends-moi ici, je vais revenir.

Il se releva et regarda le Haïda.

— T'as entendu ? lui dit-il en se tournant vers la porte pour repartir dans la nuit et dans le froid.

Le chien se leva péniblement quand il le vit s'approcher. Abel hocha la tête et lui parla, passant quelques minutes à faire l'aller-retour entre le tas de bois et la porte d'entrée pour y empiler des bûches plus accessibles pour le Haïda. L'image de l'Indien tremblait à travers la vitre. Ensuite, Abel détacha le chien et, ensemble, ils commencèrent leur lente traversée de la prairie balayée par le vent qui soufflait tout autour d'eux en faisant siffler la neige qui n'était pas encore gelée comme quelque funeste créature.

Abel entendit la porte de la cabane s'ouvrir en grinçant tandis qu'il entra dans la forêt où la montagne commençait pour de bon. Il entendit la voix du Haïda mêlée au bruit du vent, mêlée au bruit de la neige nouvelle qui tombait en grésillant sur la croûte de glace. Ce n'était qu'une bien petite chose dans tout l'univers, ce bruit. Et Abel n'y prêta aucune attention.

Cette nuit-là, il dormit adossé contre un énorme arbre abattu qu'il estima être plus vieux que la venue de Christophe Colomb. Il dormit avec le chien sur ses genoux, la fine couverture déchirée les enveloppant tous les deux. Ses mains tremblaient et il était incapable de les arrêter. Son souffle s'échappait de ses lèvres en cliquetant, comme si ses poumons eux-mêmes étaient pris de tremblements. Le chien restait étendu sans bouger, n'ouvrant les yeux que de temps à autre pour scruter le visage d'Abel Truman, où les

larmes qui roulaient sur ses joues laissaient derrière elles de fins sillages de glace avant de perler dans sa barbe.

Ils se réveillèrent dans une aube encore sombre. Des nuages blancs flottaient silencieusement et les montagnes se dressaient, noires et compactes. Ni l'homme ni le chien ne projetaient d'ombre. Ils allaient, seuls et pâles, tels des esprits égarés errant au hasard, comme si leur ombre les avait abandonnés au cours de la nuit.

Le vieux soldat leva son fusil une douzaine de fois dans la matinée en apercevant des amas de branches qui ressemblaient à des bois de cerf, des branches nues d'aulne de Sitka qu'il prenait pour la courbe d'un arrière-train musclé. Chaque fois, il avait fait silence, s'était accroupi, avait visé, avant d'abaisser son fusil avec une lenteur dépitée. Le chien l'observait, la gueule ouverte, épuisé, tandis qu'Abel se penchait pour cracher et jurait.

— J'imagine que tu ferais mieux, toi ? lui demandait-il.

Au début de l'après-midi, il l'entendit raire une nouvelle fois. Une longue plainte prolongée qui resta suspendue dans l'air glacé et blanc. Il entendit un aboiement sauvage et primitif, et le chien se mit à trembler et geindre. Abel le fit taire et inclina la tête, suçant une dent branlante jusqu'à ce qu'il eût dans la bouche le goût du sang. Au bout d'un moment, il jura et repartit.

Quand il découvrit ses déjections, elles étaient encore chaudes. Derrière lui, le chien s'arrêta net, les poils hérissés. Abel fit basculer son canon, vérifia la cartouche, et soudain il repensa à David Abernathy en train de jurer maladroitement et de tripoter son fusil pendant que les balles yankees hachaient les pins de West Wood tout autour d'eux. Le vieux soldat sourit et grimpa lentement la pente.

Les arbres laissaient soudain place au versant abrupt d'une arête qui dévalait devant lui dans un amas chaotique de rochers couverts d'une pellicule de glace, comme si quelque créature gigantesque et bestiale avait labouré de ses griffes l'arrière de la crête et l'avait mis à vif. La journée était claire et ensoleillée de ce côté du col et le vieil homme pouvait voir les contreforts enneigés sur des kilomètres, et, au-delà, le vert houleux du détroit de Puget. Il voyait le bleu des cours d'eau intérieurs et l'éclat froid du soleil à leur surface ; il voyait aussi, dans le lointain, la fumée s'élevant des cheminées de Port Angeles. Sa vue s'étendait également vers l'est, où la

nuit obscurcissait déjà la chaîne des Cascades, drapant d'un voile de ténèbres le mont Rainier derrière lequel une lune blanche et ronde s'était levée. Le fusil était lourd dans sa main et il serra la crosse pour sentir le fil de fer s'incruster dans sa paume comme une sorte de réconfort. Il se mit à trembler. Il ferma les yeux un instant, essayant d'imaginer l'odeur des fumées de la ville, le bruit métallique des trains lancés à toute allure sur les rails, le ramenant chez lui, à l'est. Vers un autre océan, une autre côte. Il inclina la tête et respira l'air bleu et froid des hauteurs, puis, regardant la pente du haut de la crête, il jura tout bas.

Le loup harcelait le cerf dans les pins et les rochers tombés du replat de la montagne. Énorme. Noir autour du museau, une fourrure gris argent qui redevenait noire aux extrémités. Une poitrine large comme les deux mains d'un homme. Une forme sombre et basse qui se déplaçait comme de l'eau sur les pierres. Il courait en silence et il sautait les pattes avant écartées, les mâchoires ouvertes et les poils hérissés entre les épaules. Quant à lui, le cerf courait en soulevant de la poudre dans l'air et en balançant sa grande tête surmontée de ses bois. Tout seul, le loup n'avait aucune chance de le terrasser, mais la faim, le désespoir et l'instinct le poussaient à continuer, et le cerf courait, le loup le poursuivait, et la forêt sombre se referma sur eux et ils disparurent.

Abel jura et cracha. Et tout en jurant et crachant, il s'assit brutalement dans la neige, les jambes étendues devant lui. Le vieil homme respira à fond plusieurs fois, les yeux fermés, ses cheveux gris humides. Le chien clopina jusqu'à lui et se coucha contre sa cuisse. Il se mit à geindre doucement et à donner de petits coups de patte sur le pantalon d'Abel, qui le regarda longuement, et voyant l'état dans lequel se trouvait l'animal, il sentit quelque chose se déchirer en lui.

Alors que les flocons recommençaient à tomber, il jeta un coup d'œil vers les montagnes. À sa gauche et à sa droite, les sommets étaient effacés par le rideau neigeux et le froid faisait trembler l'air. Il connaissait ces signes. Encore un jour, deux peut-être, et le col serait infranchissable d'un côté comme de l'autre et la température deviendrait glaciale. En face de lui, il pouvait encore voir jusqu'au détroit, où les lumières s'étaient allumées dans les villes tout autour. Elles scintillaient, froides, lointaines et désormais inaccessibles à tout jamais.

— Bon Dieu, Buster. On était quand même tout près d’y arriver, murmura-t-il.

En tombant, la neige faisait un léger tic-tac. Comme une multitude d’horloges dans le silence d’une bibliothèque, ce bruit évoquait la vieillesse, la mémoire et la fin. Abel renifla et cracha. Il posa le canon de son fusil sur la tempe du chien.

— Sacré toi, va, dit-il avec tendresse.

Le chien agita la queue dans la neige. Il roula les yeux pour regarder le vieil homme et ouvrit la gueule.

Une heure plus tard, Abel entreprit de redescendre à travers les arbres, lentement, péniblement, essayant de suivre ses propres traces jusqu’à la prairie avant que la neige ne les recouvre et ne les fasse disparaître. Au cours de la journée, le soleil avait creusé des trous dans la neige qui maintenant se remplissaient d’obscurité et Abel avait l’impression d’être entouré d’innombrables flaques sombres. Il avançait en claudiquant sans s’arrêter, portant le chien comme un joug en travers de ses épaules. La queue de l’animal se balançait doucement contre lui et le vieil homme tourna la tête pour le regarder dans les yeux. Le chien cligna des yeux et ouvrit la gueule.

— Me regarde pas comme ça, marmonna Abel. Et faudrait pas non plus t’habituer à ce que j’tte porte comme ça tout le temps, j’tte préviens.



Tandis qu’elle grimpait lentement dans la montagne, Ellen Makers suivait les menues traces de gibier qui longeaient le sentier principal. Meurtrie, blessée, malade d’inquiétude et de regret à l’idée d’avoir laissé Glenn seul, elle levait maladroitement son fusil au moindre bruit s’élevant dans la forêt enténébrée, puis elle attendait, paralysée par la crainte, jusqu’à ce qu’elle fût certaine que ce qu’elle avait entendu n’avait pas été provoqué par un homme. Pendant des années, elle avait vécu à l’ombre d’une peur angoissante, mais jamais auparavant elle n’avait connu une telle frayeur.

Elle marcha toute la journée puis continua dans les premières ombres du soir tandis que l’obscurité, qui tombait comme de grands rideaux noirs de la

voûte des arbres, dérobaît au monde jusqu'à sa dernière couleur. Et puis elle se tapit dans les broussailles entre la piste du gibier et le sentier, et elle tendit l'oreille pour savoir s'il était dans les parages. Elle n'entendit rien et il n'était pas là, pourtant elle continua à attendre tout en redoutant l'issue de son attente.

Elle ne fit pas de feu cette nuit-là, et la nuit fut longue. Elle s'était enveloppé les épaules d'une couverture et elle ne cessait d'allonger le bras dans le noir pour toucher le fusil, là où elle l'avait posé. La forêt était pleine de mouvements. Des craquements, des bruits de bêtes, tous sans rapport avec les animaux qui les faisaient : Ellen imaginait des ours et des couguars et elle apercevait dans le clair de lune blême les silhouettes furtives de pikas et de cerfs bondissant sur leurs pattes fines comme du fil de fer. De temps à autre, elle levait son fusil, haletante et paniquée, et le pointait sur le Haïda qui s'était approché d'elle à la faveur de la nuit après avoir pris une autre apparence, comme les gens de son peuple en avaient le pouvoir d'après ce qu'elle avait toujours entendu dire. Et chaque fois, tandis qu'elle reposait son fusil, elle maudissait Abel silencieusement et se maudissait elle-même, gardant dans son esprit l'image du grand Indien accroupi sous la tente et qui caressait le canon de son fusil comme si c'était son membre tout en regardant ce que Willis était en train de lui faire.

Elle dormit de façon sporadique, et à un moment donné elle se réveilla et vit que la lune s'était cachée derrière les nuages qui avaient envahi le ciel. Son souffle la nimbait d'un halo et les aiguilles de pin sur le sol faisaient entendre des craquements saccadés sous l'effet du gel qui s'intensifiait. Il flottait dans le monde une odeur vive et glacée, et bientôt il se mit à neiger. Ellen voyait les flocons tomber à travers les arbres sur la piste du chariot qui menait au col, saupoudrant la boue et blanchissant les flaques d'eau qui s'étaient couvertes d'une pellicule de glace. Soufflant dans ses paumes endurcies, elle les frictionna l'une contre l'autre, puis elle enfila les gants de travail de Glenn. Au bout d'un moment, elle se rendormit.

Tôt le lendemain matin, elle entendit le cri du loup dans les hauteurs. Un loup solitaire qui chantait à la lune, bien qu'il n'y eût pas de lune pour l'écouter chanter. Ce n'était pas un chant non plus, d'ailleurs. Son appel se poursuivit longtemps, dévalant les pentes et roulant dans la vallée où les

arbres étaient moins denses, près de la côte, et puis le vent s'en empara pour l'emporter vers le large, et il s'évanouit comme s'il n'avait jamais existé.

Quand il fit suffisamment clair pour se déplacer, Ellen mangea un peu de pain avec du fromage. Elle se leva et s'étira, puis s'éloigna entre les arbres pour faire ses besoins, creusant avec son talon un trou dans la neige jusqu'à la terre pour recouvrir ce qu'elle laissait derrière elle, avant de rouler sa couverture et de l'accrocher comme elle avait vu Abel le faire, à la manière des soldats. Elle examina une première fois l'endroit où elle avait campé, puis une deuxième fois, avant de prendre le chemin en direction de Marmot Pass où, se disait-elle, elle trouverait sûrement l'un des deux hommes.

Il faisait à nouveau nuit quand Abel atteignit la prairie. Le vent creusait des motifs dans la neige et il faisait sombre à l'intérieur de la petite cabane, sombre elle aussi sur la nappe blanche. Il l'observa de la lisière des arbres, portant toujours le chien en travers de ses épaules, mais il ne put distinguer la flamme de la bougie qui vacillait auparavant dans le cadre de la fenêtre.

L'odeur de fumée de bois parfumait toujours le vent. Au bout d'un moment, Abel poussa un grognement et s'avança.

Il posa le chien dans la neige devant la cabane. L'animal tapota la croûte gelée et leva la tête, cherchant le regard du vieil homme. Abel se pencha sur lui et lui parla en caressant son front et sa joue fine et douce avant de passer la main dans sa fourrure, le long de son flanc. Le chien laissa retomber sa tête dans la neige. Le vieil homme vit passer dans ses yeux l'ombre de la mort et il prit une profonde inspiration en frissonnant, mais il se tut aussitôt car il venait d'entendre les sanglots de la petite fille à l'intérieur de la cabane.

Abel se leva rapidement, ce qui le fit grimacer de douleur. Il regarda fixement la porte, se demandant ce qu'il devait faire.

Il avala sa salive, ce qui lui arracha une nouvelle grimace, puis il empoigna son fusil et s'avança aussi silencieusement que la neige le lui permettait. Il alla jusqu'à la porte. Le vent qui soufflait en bourrasques secouait les vieilles planches pourries, les faisant claquer, et à la façon dont elle bougeait, Abel sut que la porte n'était pas verrouillée. Derrière lui, le chien gémit en se débattant dans la neige. Le vieil homme posa le plat de la main sur le battant et le poussa.

Le Haïda était assis, jambes écartées, devant le poêle où il ne restait plus que deux braises rouges. Il avait fait une hémorragie au cours de la nuit, mais son sang avait à peine eu le temps d'imbiber ses vêtements avant de geler. Abel renifla. Une vague de nausée s'empara de lui et il tendit le canon de son fusil pour toucher l'épaule de l'Indien. Celui-ci ne bougea pas, aucun souffle ne sortit de ses lèvres. Ses yeux étaient fermés et ses cheveux de jais retombaient, froids et raides, sur son long visage. L'imposant Indien tenait, enroulé autour d'une de ses mains, un morceau de dentelle vaporeuse bleu pâle, qui faisait penser à la jarretière d'une jeune mariée, comme s'il avait voulu que cet objet fût sa dernière vision avant de mourir.

Le regard d'Abel alla du morceau de dentelle à l'Indien.

— Non, dit-il. T'avais trop de noirceur en toi pour mériter un tel réconfort.

Posant son fusil, Abel défit la dentelle des doigts glacés de l'Indien et la jeta dans le foyer où elle fuma un instant, puis de petites flammes jaunes se mirent à danser le long de la broderie, jetant une lumière frémissante.

Abel la regarda brûler. Ensuite, il se redressa et tira le corps de l'Indien dehors. La lune se cacha derrière un nuage et l'obscurité fut totale. La neige tombait. Elle balayait la plaine, portée par le vent qui venait de se lever à nouveau, faisant flotter et claquer ses vêtements. Il tremblait et, quand il avala sa salive, il sentit le goût du sang dans sa bouche et il déglutit à nouveau.

Abel alla jusqu'au chien et s'agenouilla près du corps sans vie. Il enleva la neige du visage de l'animal, puis il s'assit et posa la tête du chien sur ses genoux. Il lui dit qu'il avait été un bon chien, il lui parla à voix basse, il lui raconta des choses. Abel ferma les yeux, il prononça le nom de l'animal, il le berça dans le froid et la neige qui les recouvrait peu à peu. Mis à part le vent, le seul bruit qu'il entendait était le tic-tac des flocons qui tombaient, comme un rire doux et léger, comme le temps perdu.

Abel resta ainsi un moment, puis il se leva et regagna la cabane pour prendre soin de la petite fille, raviver le feu, s'occuper de ce qu'il était en mesure de prendre en charge et laisser le reste de côté.

L'homme qui sentait le chien, les feuilles et la transpiration revint. Jane Dao-ming se souvenait l'avoir entendu dehors, avec le chien, et il était si silencieux quand il avait réapparu. Une tache floue de la couleur des feuilles qui se déplaçait sur le plancher, et bientôt, la chaleur qui lui parvint de l'âtre. Et puis un bruit de quelque chose qu'on traîne par terre, les jurons à voix basse du vieil homme. Et puis il revint, s'assit sur le bord du lit et l'aida à s'habiller. Il lui parlait pendant ce temps, d'une voix qui se voulait apaisante, mais dont le ton ne convenait pas du tout à l'effet recherché. Le vieil homme fit de petits bruits aigus quand il toucha les endroits de son corps où l'Indien avait mis la lame de son couteau, et sa voix était éraillée quand il lui demanda comment elle s'appelait, et elle l'était encore quand il répéta son nom lentement, avec application.

Il lui demanda si elle pouvait le voir. Elle sentit le mouvement de l'air sur son visage et comprit qu'il agitait la main devant elle, alors elle répondit oui. L'homme fit un bruit dubitatif, puis il décrivit ses gestes : comment il faisait repartir le feu, parce que c'était tout ce dont ils avaient besoin, un bon feu. Et plus il parlait, plus sa voix se fatiguait et faiblissait. Quand la jambe de Dao-ming toucha le bras froid et mort de sa mère, elle se mit à sangloter.

L'homme qui sentait les feuilles et le chien revint s'asseoir près d'elle sur le lit pendant qu'elle pleurait. Il lui tint la main, il lui caressa les cheveux, il la laissa verser ses larmes sans faire de commentaires. Quand elle se fut calmée, il lui demanda si elle avait faim. Elle répondit oui et se remit à pleurer à cause de cette douleur particulière, vive et permanente. Le vieil homme demeura un long moment sans bouger. Finalement, il prit une profonde inspiration et se leva.

Elle l'entendit sortir et il resta longtemps dehors dans la neige avant de revenir. Il fit du bruit en fouillant partout dans la cabane, puis elle sentit bientôt l'odeur de la viande en train de cuire. Quand il eut terminé, il lui donna à manger de façon très attentionnée. La chair était filandreuse et dure, mais elle était très bonne. Le goût de la viande la fit pleurer à nouveau et le vieil homme lui dit d'essayer de dormir parce qu'ils partiraient au petit matin.

Quand la petite fille fut endormie, Abel alla chercher le reste de bois de chauffage. Il n'eut pas besoin de faire beaucoup d'allers-retours pour

épuiser la pile de bûches et, quand il eut fini, il resta debout au milieu de la petite cabane à regarder la fillette dormir.

— Bon Dieu, mais qu'est-ce que tu vas bien pouvoir faire ? dit-il calmement, serrant le poing de sa bonne main droite.

Brusquement, il ressentit une vive démangeaison dans le haut de la gorge et il sortit en chancelant pour tousser et laisser passer ses haut-le-cœur dans la neige. Au bout d'un moment, il se sentit mieux ; il alla jusqu'au chien et le souleva délicatement. Il était très léger. Quand une des dents de l'animal cliqueta comme une pierre silencieuse sur l'ongle de son pouce, le vieil homme eut l'impression que son cœur se brisait, et il ne pouvait pas poser les yeux sur la cuisse du chien, là où il s'était servi de son couteau.

Le matin le trouva assis sur le sol de la cabane, la tête du chien posée sur ses genoux. Ses lèvres fissurées et ensanglantées esquissaient un faible sourire et ses doigts ne cessaient de décrire des cercles dans la douce fourrure derrière l'oreille de l'animal. Quand la lumière du soleil lui éclaira le visage, il posa délicatement le chien sur le plancher et sortit.

Il trouva le père de Dao-ming enfoui sous la neige et fit la grimace en voyant ce que le froid lui avait fait. Il retourna à l'intérieur où il réveilla la petite fille et la fit asseoir par terre devant le feu, puis il tira doucement le drap fin et souillé sur lequel la mère de l'enfant était allongée et il ressortit.

Comme il n'y avait pas d'outils dans la cabane, Abel dut utiliser la crosse de son fusil pour faire levier et dégager le corps de l'homme de la glace. La crosse finit par se briser et le fil de fer le blessa à la main. Il resta là à contempler son fusil disloqué. Il se pencha pour cracher, puis il enveloppa l'homme dans le drap, le porta dans la cabane et après l'avoir posé sur le lit, près de sa femme, il étala la couverture sur les deux corps.

La petite fille était assise par terre là où il l'avait laissée, son visage aveugle incliné vers le feu qui crépitait, les flammes jaunes dansant sur la bûche. Elle avait une main sur la tête du chien mort et ses joues ruisselaient de larmes. Il prononça son nom et elle se leva, se tournant vers lui. Abel lui dit qu'ils allaient partir, elle lui tendit les bras exactement comme il avait toujours imaginé que sa fille l'aurait fait. En reniflant, il enveloppa l'enfant dans une autre couverture prise sur le lit et se pencha pour la hisser sur sa hanche gauche. Le bras invalide d'Abel se cala juste comme il fallait autour

de la taille de la fillette tandis qu'elle s'accrochait à son cou, et il était certain que même s'il venait, lui, à faiblir, son bras ne lâcherait pas. Et il ne se redresserait pas non plus de l'angle sous lequel il était plié, ce qui signifiait qu'elle ne risquait pas de glisser. Abel regarda son vieux bras estropié, bien en place et qui la maintenait parfaitement, comme s'il avait été fait pour remplir cette fonction.

— Ça alors, j'aurais jamais imaginé quelque chose comme ça. Dieu du ciel ! murmura-t-il en se balançant d'un côté et de l'autre pour tester la solidité de sa prise.

Le feu brûlait d'un éclat vif dans le foyer tandis qu'Abel jetait un dernier coup d'œil à l'intérieur de la cabane. Son regard se posa sur le chien, étendu sur le plancher.

— Bon Dieu, sacré Buster, va, dit-il tout bas.

Il renversa le poêle d'un coup de pied et s'attarda un instant pour observer les flammes se répandre comme une flaque d'eau.

Ensuite, ils restèrent tous les deux à regarder la cabane brûler, le visage de la fillette à moitié aveugle tourné en direction de la chaleur. Abel sentait la douceur de son souffle enfantin et il eut des visions d'herbe verte au printemps, de chevaux et de bien d'autres choses s'agitant, folles de joie. Il respira à fond et se tourna pour entamer la traversée de la prairie brillante et couverte de neige.

Arrivé à la lisière des bois, Abel s'assit pesamment. Sa respiration sifflante lui brûlait la poitrine.

— Très bien, haleta-t-il. Très bien, allons-y.

Il se remit péniblement debout et partit dans la neige en zigzaguant entre les arbres. Derrière eux, la cabane qui se consumait faisait monter une colonne de fumée dans le ciel.

— Je ne suis pas trop lourde ? demanda Dao-ming avec un fort accent, mais dans un anglais clair.

— Non, répondit Abel tout essoufflé. Non, c'est moi qui suis trop vieux, tout simplement.

Il regarda le visage de la petite et, à la lumière du jour, il vit les dégâts que le froid avait occasionnés à ses yeux sombres. Deux taches pâles

bordées de sang. Elle avait les pieds gelés, ainsi que les mains et le nez, et bien qu'il l'eût enveloppée pour qu'elle ait le plus chaud possible, il savait qu'elle ne pouvait en aucune manière marcher toute seule. Il avala sa salive et poursuivit sa route en chancelant, le souffle court et bruyant.

— C'est qu'une marche, dit-il. Rien qu'une marche.

Et il continua à avancer avec peine dans la neige entre les arbres, descendant le versant de la colline.

Il marcha toute la journée et une partie de la soirée. Il marcha jusqu'à ce que la lumière fût telle que le vieil homme ne pouvait plus être sûr de rester dans la bonne direction, puis ils s'arrêtèrent dans une petite clairière où les arbres déformés par le vent dressaient leurs silhouettes étranges et torturées comme un verger dénaturé.

La petite fille sanglotait maintenant. Elle avait les mains et les pieds gonflés, rougis et durs. Pour elle, la nuit fut longue et froide. Abel fit ce qu'il put : il alluma un petit feu qui s'éteignait sans cesse, il ouvrit sa veste et serra le corps minuscule et frigorifié de l'enfant contre le sien. Il lui parla. Il lui parla toute la nuit, mais sans savoir si elle l'entendait. Abel ne connaissait aucune de ces histoires qu'on raconte aux enfants, alors il lui décrivit les étoiles et les planètes dans le ciel. Il raconta comment, tant d'années auparavant, son père l'emmenait jusqu'à la colline située au sud de leur maison, où ils écoutaient les chants provenant de l'église noire, près des bois de pins, et observaient les étoiles. Le ruban pâle de la Voie lactée. Le fier Orion et sa nébuleuse scintillante. La ruine majestueuse de la pleine lune d'automne, et Mars la lointaine, qui enflammait le sang des hommes et les poussait à faire la guerre. Il lui décrivit les léonides et mentionna quatre étoiles qui étaient tombées sous leurs yeux ce soir-là. À intervalles réguliers, le hurlement d'un loup leur parvenait des hauteurs au-dessus d'eux, solitaire et prolongé, sauvage et triste. Et à un moment donné, ce matin-là, bien avant que le lever du soleil n'eût commencé à faire pâlir la nuit, Abel Truman se leva de la neige avec la petite fille et reprit sa route en la portant.

Tandis qu'ils avançaient, il décrivait, pour les yeux aveugles de l'enfant, l'apparence de la neige dans la forêt et les caractéristiques des arbres qui les entouraient. Il lui expliqua comment faire une tisane avec certains types de mousses et pourquoi le soleil creuse des trous dans la neige sur les pentes

élevées. Il lui récita toutes les couleurs cachées de l'océan gris et à quoi il ressemblait par les soirs d'été, quand soufflaient les vents chauds et que les étoiles se reflétaient à tout jamais à sa surface – comme s'il y avait eu deux voûtes célestes et pas de terre – et il lui peignit les matins aussi, quand le brouillard stagnait, bas au-dessus des vagues, et qu'il se déversait de la forêt de telle manière qu'on avait l'impression de se trouver au fond d'un grand chaudron tout chaud. Toutes ces choses, et bien d'autres encore, il les raconta à la petite fille tandis qu'ils avançaient.

Abel marcha jusqu'au moment où il commença à ne plus sentir ses pieds et à trébucher. Il parla jusqu'à ce que sa voix ne fût plus qu'un simple coassement. Et une fois, vers la fin de la journée, Abel Truman leva sa bonne main droite devant lui, comme pour repousser quelque chose et s'en débarrasser. Il se baissa pour resserrer ses lacets, il mangea des poignées de neige pour calmer le feu de sa gorge. Et il repartit.

Il parla à l'enfant de choses qu'il avait vues au cours de sa vie – de l'époque où il était soldat et des braves gens qu'il avait connus. Il lui raconta l'histoire de la Wilderness, où il était tombé, et d'Hypatia, qui lui avait sauvé la vie dans cette forêt. Il lui parla de Glenn et Ellen Makers, et alors que la nuit tombait une fois de plus, Abel leva les yeux vers le ciel à la recherche des étoiles au-dessus de la cime des arbres, mais il ne vit que des nuages noirs. Et puis la neige recommença à tomber de façon continue. Un vent froid se mit à souffler. Il continua à la porter, à descendre la montagne à travers les arbres noirs.

Ellen Makers grimpait lentement la montagne à travers la neige. Elle serrait fort son fusil devant elle. Elle sentit la fumée longtemps avant de voir la colonne s'élever au-dessus de la forêt, là où elle savait qu'était située la petite cabane de trappeur. Elle s'arrêta pour l'observer un instant puis, après avoir essuyé l'humidité sous son nez, elle poursuivit son chemin.

La piste débouchait sur une large prairie enneigée, entourée de rochers veinés de glace et, à l'autre bout de cette prairie, se trouvaient les ruines encore fumantes de la cabane. Ellen traversa l'étendue neigeuse et resta quelque temps devant les braises à se réchauffer et à se demander ce qu'elle devait faire. Il y avait des traces de loup tout autour et, un peu plus loin, sur le côté, elle vit un amas sombre sur la neige. Elle s'approcha et dut

reprendre brusquement son souffle en reconnaissant le corps de l'Indien Haïda. Elle attendit un moment, réfléchissant à ce qui s'était passé et essayant de savoir ce qu'elle devait en penser. Rien n'était comme elle l'avait imaginé, et cela la tourmentait ; elle avait l'estomac noué par l'inquiétude. Pendant quelques instants, elle essaya de reconstituer les événements d'après les indices restants, mais ses capacités en matière de résolution d'énigme laissaient à désirer, la journée avait été longue et les cendres refroidissaient.

Finalement, le soleil se coucha, la lune apparut et, dans sa lumière haute et bleutée, Ellen vit des empreintes de pas menant vers les arbres qui se dressaient, noirs et silencieux, là où la pente redescendait pour plonger vers la vallée. Un loup hurla tout près et Ellen sursauta. Après avoir attendu encore un moment, elle se mit à suivre la piste qui descendait.

Au matin, le ciel était complètement couvert et il avait recommencé à neiger. Les flocons tombaient dru et rapidement, comblant ses pas derrière elle et peignant le monde blanc d'une teinte encore plus blanche. Les traces qu'elle suivait descendaient en serpentant à travers les arbres et Ellen s'inquiétait de voir la neige les effacer. Plus tard dans la matinée, elle trouva l'endroit où ils avaient passé la nuit et elle repéra une seconde série d'empreintes. Plus petites, comme celles d'un enfant traînant les pieds dans la neige, elles disparaissaient au bout d'une très courte distance.

— Il porte quelqu'un, dit Ellen.

Elle enleva ses gants et, alors qu'elle s'accroupissait pour poser deux doigts sur l'empreinte de la chaussure d'Abel, un loup émergea de la forêt.

Le fusil était lourd et froid dans ses mains nues et elle n'avait aucune idée du temps qu'il était resté à l'observer avant de sortir des arbres. Noir autour du visage, le loup était tacheté de flocons blancs. Ellen vit le chien en lui ; dans les plis de ses oreilles et dans ses yeux qui donnaient un aperçu des mécanismes les plus profonds de son cœur. Elle vit le collier qu'il portait : grossier, artisanal et terne. Le loup se tenait là, immobile, l'observant, la gueule ouverte, son souffle formant un nuage dans l'air froid.

Ellen déglutit et leva vivement le fusil à son épaule. Alors qu'elle le mettait en joue, le loup se coucha dans la neige. Elle cligna des yeux, le loup roula sur lui-même et se leva, enrobé de poudreuse, magnifique au milieu des arbres empanachés de neige.

Ellen garda son fusil pointé sur lui. Elle le visait comme Glenn le lui avait appris et elle resta longtemps ainsi, regardant le loup sans bouger. Il allait et venait, décrivait des cercles, et tandis qu'il bougeait, elle vit à nouveau le métal terne luire autour de sa gorge. Quand elle abaissa son fusil, il aboya une fois et s'enfuit, disparaissant dans les arbres et dans la neige qui tombait.

Quand elle s'approcha de l'endroit où il s'était tenu, elle l'entendit aboyer une nouvelle fois et, levant les yeux, elle le vit, qui l'attendait plus bas dans la pente. Ellen regarda autour d'elle. Elle portait une écharpe rentrée dans son manteau ; elle l'enleva pour la nouer autour de son visage afin d'avoir plus chaud et elle hocha la tête.

— Très bien, dit-elle. Montre-moi le chemin.

Elle le suivit le reste de la matinée, descendant la montagne à travers les arbres, et la marche était difficile dans la neige de plus en plus profonde. Plus elle descendait, plus l'air devenait froid, et elle entendait le loup devant elle, qui haletait et faisait crisser la couche de poudreuse. De temps à autre, de grands craquements résonnaient quand des branches croulant sous le poids de la neige s'écrasaient au sol. Mis à part le loup, il n'y avait pas d'animaux dans les alentours – il n'y avait que le tic-tac feutré des flocons, les branches qui se brisaient dans un bruit sec de coup de feu, et les vieux arbres qui grinçaient sans cesse, faisant penser à une conversation de vieillards se rappelant d'autres lieux en d'autres temps. Le vent s'était calmé, maintenant, et les flocons tombaient droit sur la terre, formant une sorte de gaze pâle et floue qui faisait de la forêt glaciale un paysage fantomatique et féérique d'une beauté terrifiante.

Tandis qu'elle avançait péniblement, elle pensait à Glenn, s'inquiétant à son sujet, imaginant le cours de leur vie commune, se voyant avec lui dans leur vieillesse, tranquilles, un peu tristes mais solides dans leur amour. Quand une petite masse de neige glissa d'une branche et lui frappa l'épaule, Ellen s'arrêta. Elle n'entendait plus le loup ; elle regarda autour d'elle et vit que les empreintes de l'animal déviaient de la direction qu'il avait suivie toute la journée pour repartir vers les hauteurs, dans la forêt, avant de disparaître. Alors qu'elle était là à se demander ce qu'elle allait faire, elle entendit les pleurs de l'enfant dans les arbres devant elle.

Ellen enleva ses gants. Respirant profondément, elle s'avança lentement. Elle n'avait pas fait une cinquantaine de pas quand elle découvrit Abel Truman assis dans la neige, adossé au gros tronc d'un vieil épicéa.

Il la regarda. Le visage qu'il leva vers elle était une carte gelée dessinant les chemins écartés de ses tourments. La veste d'Abel enveloppait un paquet qu'il tenait fermement au creux de son bras estropié et le froid s'était attaqué à lui, le gel assombrissant le bout de ses oreilles, de ses doigts et de son nez, et ses lèvres étaient légèrement bleues.

Elle jeta son fusil par terre et s'agenouilla près du vieil homme. Malgré tout ce qui le faisait souffrir, il avait les yeux brillants, et quand il ouvrit la bouche, sa voix était difficilement supportable.

— Lizzy, murmura-t-il. Ma Lizbet.

Il leva la main pour toucher la joue d'Ellen, que son écharpe recouvrait, et elle prit sa main dans la sienne, laissant échapper un chuintement au contact de sa peau glacée.

— Tu m'as manqué, tu sais.

Un sourire terrible flotta sur ses lèvres.

— Sacrée bonne femme, dit-il en haletant. Mais tu m'as tellement manqué.

Ellen prononça le nom d'Abel et secoua la tête. Puis un bruit sortit du paquet qu'il tenait. Abel déglutit et tourna la tête vers le paquet, puis à nouveau vers Ellen.

— C'est notre petite Jane, dit-il en clignant des yeux. J'suis allé... J'suis allé la chercher et je l'ai ramenée.

Les mains tremblantes, Ellen parvint difficilement à ouvrir la veste gelée et découvrit l'enfant. Elle vit dans quel état elle était dans l'obscurité glacée.

— Oh, mon Dieu, souffla-t-elle en portant la main au visage de la petite fille pour sentir la chaleur de sa joue.

Abel fit un bruit et cligna rapidement des yeux comme s'il s'éveillait et revenait avant d'avoir atteint l'endroit où il allait.

— Ellen, souffla-t-il. C'est bien... Ses parents ont été tués là-haut... Allez-y, prenez-la.

Quand elle se pencha pour soulever l'enfant, elle dut faire des efforts pour la libérer du bras invalide d'Abel.

Il se pencha en avant et mit un petit porte-bonheur dans la main d'Ellen, une croix blanche taillée dans de l'os, ou quelque chose qui ressemblait à de l'os. Il fit tourner ses lèvres dans tous les sens.

— Pour la petite, murmura-t-il en se passant la langue sur les lèvres.

Il ferma les yeux et, quand il les rouvrit pour la regarder, elle vit qu'il était très loin et qu'il partait encore plus loin.

— Tu vois ? murmura-t-il. Tu vois, Hypatia ? Je t'avais dit que je t'emmènerais avec moi.

Abel ferma les yeux. Il courait. L'herbe du printemps était verte et odorante, elle lui arrivait aux genoux et elle formait un coussin sous ses pas. Et il y avait du soleil aussi, et un vent chaud qui soufflait. Des hommes l'appelèrent depuis les arbres, en haut de la montée. Il courut. Il courut vers eux.

En fin de compte, il fallut à Ellen le reste de cette journée et toute la suivante pour redescendre de la montagne avec Abel et la petite fille. Elle fabriqua un travois rudimentaire avec des branches qu'elle noua en utilisant des bandes découpées dans son écharpe, et sur lequel elle étendit Abel. Elle serra fort contre elle l'enfant qui était toujours emmitouflée dans la veste du vieil homme car la petite hurlait dès qu'Ellen essayait de la lui enlever. Le cadre qui ne cessait de se démanteler ralentissait leur progression et la rendait épuisante, et lorsqu'ils parvinrent enfin à Makers' Acres, Glenn, qui paraissait amaigri et maladif, attendait sous le porche. Ils s'étreignirent un long moment, puis il l'aïda du mieux qu'il put pour les amener à l'intérieur, où le feu brûlait et où il faisait bon.

Ils étendirent Abel et la petite fille ensemble dans la pièce du fond et les enveloppèrent de couvertures, puis ils chargèrent le feu et laissèrent la porte ouverte pour que la chaleur puisse circuler. Ils les débarrassèrent de leurs vêtements gelés avant d'enrouler leur corps nu dans des couvertures à nouveau. En voyant ce qu'il était advenu du vieil homme, Ellen détourna le regard et Glenn lui demanda de sortir de la pièce pendant qu'il s'occupait d'eux. Elle resta debout, près de l'âtre, à observer le feu. La neige tombait sur le toit, le vent soufflait autour de la cheminée et, un bref instant, elle

crut entendre le loup hurler dans les collines. Ellen fit le tour de la pièce, essuyant la poussière sur des étagères qui n'étaient pas poussiéreuses. La vieille odeur douceuse de pomme flottait toujours dans la maison.

Ses vêtements dégelèrent peu à peu, se gorgeant d'humidité, et elle commença à avoir froid. Une tache de sang, noire, s'étalait sur les pierres de l'âtre, elle se passa la langue sur ses dents cassées, et elle regarda par la fenêtre où la nuit devenait plus claire. Des étoiles scintillantes apparurent et elle pensa que quelques-unes d'entre elles au moins devraient tomber. Mais aucun arc étincelant ne raya le ciel. Au lieu de cela, la lune sortit des nuages et vint marteler d'argent et de bleu la neige qui recouvrait le paysage.

Un peu plus tard, Glenn vint s'asseoir en face d'elle. Elle ne lui avait jamais vu un air aussi las, et lorsqu'il posa sa main valide sur la table, Ellen remarqua qu'elle tremblait. Elle contempla la main de son mari un moment avant d'y glisser la sienne. Elle était chaude et forte, et quand elle regarda Glenn, il n'eut aucun mal à lire dans ses yeux les questions qu'elle lui posait.

— Elle ne retrouvera pas ses yeux, je ne pense pas. (Il haussa les épaules et secoua la tête, plein de désolation.) Je pense qu'elle peut encore voir un peu, ou peut-être à certains moments seulement, mais ça m'étonnerait que cela dure. (Il haussa à nouveau les épaules.) Avec un peu de chance, elle gardera la plupart de ses doigts... et quelques-uns de ses orteils.

— Il m'a dit que ses parents étaient morts. Qu'ils avaient été tués.

Glenn se pinça les lèvres.

— Bon, dit-il. On aura tout le temps d'y voir plus clair par la suite.

Ellen acquiesça. Son doigt suivit le grain du bois que la farine avait blanchi, comme si, par magie, elle avait fait apparaître un abécédaire du dessus de la table. Serrant les lèvres sur ses dents cassées, elle regarda par la fenêtre, vers les étoiles qui scintillaient comme seules peuvent scintiller des étoiles par une nuit de neige, dans les ténèbres de la nature sauvage.

— Et Abel ? demanda-t-elle.

— Il est mort.

-
- 1 Genre de galette cuite sur la braise, spécialité du Sud. (Toutes les notes sont du traducteur.)
- 2 Littéralement, talons goudronnés. Surnom donné aux soldats de Caroline du Nord, un État connu pour son importante production de goudron.
- 3 *Monsieur, où est votre mule ?* et *Je peux donner le fouet à ce vaurien*, deux chansons populaires dans les armées sudistes.
- 4 Les soldats sudistes du général Lee s'étaient eux-mêmes surnommés "Lee's Misérables", en référence au roman de Victor Hugo paru en 1862.
- 5 Conflit frontalier entre les États-Unis et l'Empire britannique en 1859. Il n'y eut aucune confrontation.
- 6 Fin de phrase absente dans l'édition papier. (N.d.Ee)
- 7 *Mudshark* : littéralement, requin de boue. Terme d'insulte aux États-Unis, désignant une femme blanche qui fréquente des Afro-Américains.
- 8 The Scriptures : la Bible. les Saintes Écritures.
- 9 Marse Robert : surnom donné au général Robert E. Lee.
- 10 Johnny Reb : surnom péjoratif utilisé par les soldats nordistes pour désigner les sudistes.
- 11 Great Land : un des surnoms de l'Alaska.